

A3055
A3M4

Oct 14 1896

ARCHIVES DE LA FRANCE MONASTIQUE
VOL. XXX

LA VIE DES JUSTES

de Dom MARTÈNE

PUBLIÉE PAR

Dom HEURTEBIZE

TOME III

LIGUGÉ

ABBAYE SAINT-MARTIN

(VIENNE)

FRANCE

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD

82, RUE BONAPARTE, 82

1926

LA VIE DES JUSTES

Imprimi potest.

fr. GERMANUS COZIEN,
Abbas S. Petri de Solesmis.

Solesmis, die 12^a Augusti 1926.

ARCHIVES DE LA FRANCE MONASTIQUE

VOL. XXX

LA VIE DES JUSTES

Edmond
de Dom MARTÈNE

PUBLIÉE PAR

Dom HEURTEBIZE

TOME III

LIGUGÉ

ABBAYE SAINT-MARTIN

(VIENNE)

FRANCE

PARIS

LIBRAIRIE AUGUSTE PICARD

82, RUE BONAPARTE, 82

1926

1960

DE LA VIE DES JUSTES DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR

(Suite)

CLIII

DU R. P. DOM FRANÇOIS MARCHON

Dom François Marchon était de Riom (1) en Auvergne, dans le diocèse de Clermont. Il fit profession à Saint-Augustin de Limoges le premier jour de mai 1645, à l'âge de vingt ans, et enseigna la philosophie puis la théologie à nos confrères en plusieurs monastères, notamment à Saint-Vincent du Mans et à Saint-Denis en France. C'était un fort bon religieux, d'une exactitude sans pareille et simple comme un enfant. Il aimait le silence et la retraite et jamais on ne le voyait sortir du monastère ni parler à qui que ce fût. Il n'allait même voir les malades qu'après avoir demandé permission, et en esprit de pénitence. Il occupait utilement son temps en s'adonnant à un travail qui pût nourrir son âme, et il a composé un assez grand ouvrage qui a pour titre : *De origine, propagatione, institutis seu regulis et viris illustribus omnium religiosorum ordinum...* etc., où il y a beaucoup de recherches et encore plus de piété. La vie était à charge à Dom Marchon, et il souhaitait continuellement la mort pour aller jouir de Dieu, l'unique objet de ses désirs. Il mourut à Saint-Denis le 21 juillet 1701.

(1) Riom, ch.-l. d'arrondissement du Puy-de-Dôme.

CLIV

DU R. P. DOM FRANÇOIS DOUAY

Le R. P. Dom François Douay, natif de Saint-Riquier dans le diocèse d'Amiens, était entré jeune dans l'abbaye qui se trouve là et y avait pris l'habit d'ancien religieux. Mais comme il ne manquait ni de zèle, ni de droiture, il s'aperçut vite qu'il fallait aller chercher ailleurs la perfection de l'état qu'il venait d'embrasser et qu'il ne pouvait rester à Saint-Riquier sans exposer son salut. Il eut pourtant l'avantage de se former au plain-chant dans la perfection en ce monastère et d'y apprendre par cœur le Psautier et la Règle de saint Benoît, ce qui ne contribua pas peu à lui faire chercher un lieu où il pût la mettre en pratique. Il entra pour cet effet dans la Congrégation et fit profession à Saint-Faron (1), étant diacre et âgé de vingt-quatre ans. Il étudia en théologie à Saint-Denis dans le temps que Dom Jean Harel en était prieur (2) et il y fit l'office de cérémoniaire. Ses études terminées et à la suite de la récollection, on le nomma sous-prieur et directeur des jeunes profès à Saint-Nicaise, d'où il passa, en 1666, à Saint-Faron de Meaux comme prieur et Père Maître. Six ans plus tard, il vint exercer les mêmes fonctions à Saint-Remy de Reims, où j'étais novice.

Dom François Douay était un excellent supérieur et un très bon Père Maître. Exact et zélé, il était de plus très ouvert avec ses novices. Il les exerçait en toutes manières ; mais en même temps leur témoignait un amour de mère, de telle sorte qu'il était impossible de ne le pas aimer alors même qu'il mortifiait. Par cette conduite, tout novice qui n'était pas bien appelé ne pouvait résister aux épreuves par lesquelles le Révérend Père les faisait passer, et demandait de lui-même à sortir. Ceux au contraire qui avaient une bonne vocation, s'y fortifiaient de plus en plus : aussi distinguait-on ses novices d'avec les autres par leur zèle, leur exactitude et leur soumission à subir toutes sortes de pénitences. Il était fort attentif à tout et ne perdait jamais de vue ses novices, se trouvant toujours le premier au travail avec eux.

Il n'était pas moins attentif à maintenir les anciens dans le devoir

(1) Le 19 juillet 1657.

(2) Dom Jean Harel fut choisi comme prieur de Saint-Denis en 1660 et 1663.

et, comme il avait de la franchise, il les avertissait de tout ce qu'il voyait en eux de répréhensible. Il les mortifiait à la coulpe de la même manière qu'il eût fait à un novice, et je l'ai vu interroger des prêtres à la conférence. Lorsqu'il imposait une pénitence, il savait la faire goûter, et souvent lui-même en portait une partie. Je me souviens qu'un jour il imposa à un novice de demander l'aumône au réfectoire, non sans avoir défendu, lorsque ce dernier fut sorti, de lui rien donner; de sorte que le pauvre novice qui mangeait à terre, en était réduit au pain et à l'eau. Au bout d'un moment, Dom François Douay appela le serviteur et envoya au pénitent le meilleur de ses mets, de sorte que ce fut le Prieur et non le novice qui fit la pénitence.

Je l'ai trouvé quelquefois après matines se donnant la discipline en particulier, et je ne doute pas qu'il ait pratiqué d'autres pénitences du même genre. Il savait aussi faire remarquer aux novices les exemples des anciens. De son temps mourut un saint religieux, dont il prononça l'éloge devant toute la communauté; il nous dit que la mort de ce religieux avait été le couronnement d'une vie très détachée et très pénitente, et il ajouta en preuve qu'on avait trouvé sa discipline toute trempée de son sang. A l'époque de son priorat à Saint-Remy, on porta en procession le suaire de ce bienheureux patron de l'abbaye pour obtenir cessation de la sécheresse. Le temps était fort serein lorsque nous commençâmes à nous mettre en marche; mais à peine étions-nous sortis de l'église que les nuages s'amoncelèrent et, avant que nous eussions pu atteindre la cathédrale, il plut en telle abondance que nous dûmes nous retirer dans les classes de l'Université.

Le R. P. Douay n'acheva pas son triennat à Saint-Remy parce qu'on en retira le noviciat pour le mettre à Saint-Faron. Il fut transféré à Vendôme en qualité de Prieur et de Père Maître et il demeura six ans en cette maison. De là il passa, toujours investi des mêmes charges, à Saint-Médard de Soissons, où il ne resta qu'un an par suite du transfert du noviciat à Corbie. Ce dernier monastère servait alors d'asile et d'abri à trois religieux brouillons, révoltés contre la Congrégation,

(1) Dom François Douay, de 1666 à sa mort, ne cessa d'exercer la supériorité. Les Chapitres généraux le désignèrent comme prieur de Saint-Faron de Meaux en 1666 et 1669; de Saint-Remy de Reims en 1672; de la Trinité de Vendôme en 1675 et 1678; de Saint-Médard de Soissons en 1681; de Corbie en 1684; de nouveau à Saint-Médard de Soissons en 1687; abbé de Saint-Martin de Séz en 1790; prieur de Jumièges en 1693; une seconde fois de Saint-Faron de Meaux en 1696. Il était Visiteur de la province de Chezai-Benoît depuis 1699, quand il fut atteint par la mort.

et qui s'étaient mis là sous la protection de la Cour, en dépit des Supérieurs. Ces dyscoles avaient fait déposer leur prieur et causaient de grands embarras. Pour les évincer eux-mêmes, on ne trouva rien de mieux que d'installer le noviciat à Corbie et de mettre à la tête de cette maison le Père Dom François Douay, homme incapable de se laisser influencer par le bruit et si régulier d'ailleurs, que sa conduite ne fournissait prise au moindre reproche. Quand il fut arrivé, il s'enquit si la Cour dispensait ces trois religieux de leur règle et, sur la réponse négative qu'il reçut, il les obligea, avec prudence toutefois, à observer toute la régularité. Ces révoltés ne purent tenir longtemps avec un pareil supérieur; ils obtinrent l'autorisation de quitter Corbie et, plus tard, passèrent *ad laxiora*.

Je ne crois pas que ce soit de son temps qu'on ait repris l'achèvement de l'église, dont la construction était interrompue depuis l'époque de sainte Colette (1). Le Révérend Père avait en effet un grand zèle pour la décoration de la maison de Dieu et il le manifesta dans tous les monastères où il a été supérieur. Au bout de cinq ans il devint Abbé de Saint-Martin de Séez; Jumièges l'eut ensuite comme prieur et, dans cette maison, il s'acquittait au dedans et au dehors un grand renom à cause de sa probité et de sa régularité. Il était compatissant pour les infirmes, attentif à procurer abondamment le nécessaire à ses religieux, de sorte qu'ils s'acquittassent de leur devoir avec cœur. Il donnait lui-même l'exemple en tout, prenant sur soi le poids de la régularité et se réservant ce qu'il y avait de plus pénible dans le travail manuel. Il était ennemi du dehors et ne sortait jamais du monastère; cependant, s'il méprisait les nouvelles du siècle, il apprenait volontiers celles qui concernaient l'Église et la religion. Il avait grand soin de la jeunesse et était fort attentif à la maintenir dans le bien.

Dom François Douay revint ensuite comme prieur et Maître des novices à Saint-Faron de Meaux et, au bout de son triennat, on le nomma Visiteur de la province de Chezal-Benoît, charge qu'il n'accepta pas sans peine, puisque l'obéissance put seule le déterminer à s'en laisser investir. Il fit beaucoup de fruit dans cette province, qu'il trouva un peu dérangée. Lorsqu'il rencontrait un religieux hors de son

(1) « Brûlant d'un zèle ardent pour la gloire de Dieu, Dom François Douay prit la résolution, non d'achever l'église commencée deux siècles plus tôt par l'abbé Pierre d'Otriel, mais d'en bâtir une nouvelle digne de l'abbaye de Corbie. Il obtint la permission de ses supérieurs, mais ce fut à son successeur, comme prieur de Corbie (Dom Antoine Bougier), que fut réservé d'en poser la première pierre, le 4 août 1687 » (*Hist. ms. de la Congr. de Saint-Maur*).

devoir, son premier soin était de s'assurer des fautes du délinquant et, une fois nanti des preuves, il faisait venir ce dernier en présence du supérieur et des séniors, et il lui disait : « Mon Père, vous avez fait telle faute ; je le sais et en ai la preuve en mains. Avouez-moi la vérité et je vous traiterai doucement, sinon je vais vous faire votre procès. » Lorsque le religieux en avait convenu, s'il était officier, le Visiteur lui faisait signer une cédula par laquelle il consentait à être privé de son office en punition de la faute avouée, et il ne recevait ensuite qu'une légère pénitence. Par là, Dom François Douay sauvait l'honneur du religieux, tout en remettant ce dernier dans le devoir. Lorsqu'il rencontrait des Supérieurs amis de la régularité, il les exhortait à tenir ferme et il les assurait de son appui. De la sorte il réforma entièrement cette province et lui donna une nouvelle allure. Il ne devait pas achever son triennat, car étant tombé malade à Saint-Pourçain (1), il mourut dans ce monastère le 27 septembre 1701, en de très grands sentiments de Dieu.

CLV

DU R. P. DOM RENÉ POTIER

Dom René Potier appartenait à l'une des meilleures familles de Compiègne. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il fit profession, le 3 mai 1671, à Saint-Remy de Reims. Il fit son séminaire de jeune profès à Saint-Nicaise et fut ensuite envoyé à Corbie pour y étudier en philosophie. Quelques maux de tête qui lui survinrent, l'obligèrent à suspendre son cours, qu'il vint poursuivre avec nous l'année suivante à Saint-Denis. C'était un des meilleurs écoliers de notre bande ; il savait le grec, et on le regardait comme un sujet de grande espérance. Mais Dieu avait sur ce religieux des vues bien différentes de celles des hommes. Il permit que le père de frère René Potier, qui avait fait figure à Compiègne, fût réduit à la mendicité et obligé d'aller finir

(1) *Saint-Pourçain*, ch.-l. de canton, arr. de Gannat, Allier. — Saint Pourçain ou Portien († v. 540), ayant embrassé la vie monastique à l'abbaye de Mirande, dans le diocèse de Clermont, y reçut la sépulture. En 871, Charles le Chauve donna ce monastère aux moines de Saint-Philibert de Tournus, qui y trouvèrent un refuge. Lorsqu'ils revinrent à leur abbaye vers 949, Saint-Pourçain de Mirande fut réduit à n'être plus qu'un prieuré où, en 1645, fut introduite la Congrégation de Saint-Maur.

ses jours dans un hôpital; sa mère elle-même dut entrer en condition. La philosophie de Descartes commençait en ce temps-là à faire du bruit. Elle avait des sectateurs habiles et de puissants adversaires. Notre maître nous fit lire en classe un petit ouvrage, qui venait de paraître sous le nom de l'abbé de La Ville, et qui combattait vivement ce système (1). Frère René Potier entreprit de le réfuter. D'autre part, il était si désireux d'apprendre qu'il multiplia ses veilles et, en quelques nuits, lut un gros volume de saint Augustin sur les matières de la grâce. Ces trois circonstances unies ensemble altérèrent tellement l'esprit du jeune Potier qu'il devint fol, et qu'on fut obligé de l'enfermer après avoir tenté inutilement tous les remèdes possibles. Cet état persista pendant dix-huit mois, au bout desquels Dieu rendit son bon sens à ce religieux dont il voulait faire un modèle de vertu. Les réflexions que lui suggéra son précédent état l'amènèrent à comprendre avec quel sérieux nous devons travailler à notre salut; la passion du savoir fit place en lui à l'unique préoccupation d'acquérir la science des saints, c'est-à-dire l'humilité et la charité. Il ne se considéra plus dès lors comme un homme capable d'instruire les autres; il se restreignit à la lecture des livres de piété et s'adonna complètement à la prière et au travail manuel. Il devint un modèle de régularité, et les emplois les plus humbles du monastère étaient ceux qu'il remplissait de préférence. Le plus souvent on le rencontrait chargé de vases de nuit qu'il venait d'écurer, ou bien une bêche ou un râteau à la main.

Dieu lui ayant conservé son bon sens assez longtemps, frère René Potier fut ordonné prêtre et il n'en devint que plus humble. On l'avait chargé du soin des religieux mendiants hospitalisés dans le monastère, et il s'acquitta de cet emploi avec une charité sans pareille. Il vécut de la sorte durant plusieurs années et s'acquit la réputation d'un saint. Il avait fait de grands progrès dans la vie intérieure et était fort patient dans ses maladies, fort continuelles depuis plusieurs années, et qui ne l'empêchaient cependant pas de suivre les exercices de la communauté et même de les prévenir soit au chœur, soit au Chapitre, à cause d'un asthme qui lui rendait la marche pénible. Le 16 d'octobre 1701, on le trouva mort dans son lit.

(1) *Sentiments de M. Des Cartes touchant l'essence et les propriétés du corps opposez à la doctrine de l'Eglise et conformes aux erreurs de Calvin. Sur le sujet de l'Eucharistie. Avec une Dissertation sur la prétendue possibilité des choses impossibles.* Par Louis de la Ville. Paris, 1680, in-12 de 317 p. L'auteur de ce volume est le P. Louis le Valois, de la Compagnie de Jésus, mort à Paris le 12 septembre 1700.

CLVI

DE FRÈRE JEAN PÉDRON

Nous avons eu dans la Congrégation deux Jean Pédron, tous deux de Pontville (1) dans le diocèse de Vannes, dont le premier fit profession à Saint-Melaine le 7 d'août 1669, et l'autre prononça ses vœux à Saint-Florent de Saumur (2) le 8 mai 1685, à l'âge de vingt-quatre ans. C'est de ce dernier que je rapporterai les particularités que m'ont apprises ceux de nos confrères qui l'ont connu particulièrement. Frère Jean Pédron était d'un naturel violent et colère; mais par son travail il se rendit si maître de ses passions, qu'on ne vit jamais en lui aucune émotion. Il paraissait au contraire fort doux. Il avait souhaité une grande communauté pour garder une régularité plus exacte; mais les supérieurs ayant jugé à propos de le laisser dans une petite, non seulement il y était très content, il s'y plaisait même, car l'obéissance rend tout agréable. C'était un homme d'oraison, constamment uni à Dieu, avec lequel il s'entretenait, tandis qu'il gardait le silence avec les hommes. Aussi avait-il obtenu des supérieurs permission de ne se point trouver aux récréations. Loin de se montrer ombrageux avec ses confrères, il était au contraire prêt à les obliger en toute rencontre. Une de ses principales vertus était l'humilité, et il remplissait les offices les plus humiliants et les plus pénibles du monastère, les regardant comme son partage et comme un titre de gloire. Ce fut par humilité qu'il demeura toute sa vie dans le degré

(1) Pontivy, ch.-l. d'arrondissement du Morbihan.

(2) Saumur, ch.-l. d'arrondissement de Maine-et-Loire. — Monastère fondé dans l'ancien château de Saumur, où les reliques de Saint-Florent du Mont-Glonne trouvèrent un asile lors de leur retour en Anjou. Après la prise de Saumur par le comte Foulques Néra, les religieux s'établirent de l'autre côté du Thouet et élevèrent un monastère dont l'église fut consacrée le 15 octobre 1040. Devenue bientôt insuffisante, elle fut reconstruite au cours du XII^e siècle. Cette abbaye devint très puissante, et le monastère de Saint-Florent-le-Vieil en devint une dépendance. Mais dès le XIII^e siècle le relâchement s'y introduisit, et les guerres avec les Anglais la transformèrent en une véritable forteresse. Au XV^e siècle, les abbés Jean et Louis du Bellay s'efforcèrent de la relever; mais la commende et les guerres de religion furent une nouvelle cause de ruine. Pour remédier à ces maux, l'abbé Charles Bouvard, d'accord avec les moines, y appela les religieux de la Congrégation de Saint-Maur (1637). De l'église détruite en 1806, il ne reste que la crypte et le narthex (XIII^e s.). Les quelques bâtiments sauvés de la destruction furent acquis en 1835 pour une communauté de religieuses de Notre-Dame du Bon-Pasteur d'Angers.

du diaconat. Dom Joseph Miniac (1), son prieur, fit tout le possible pour le déterminer à recevoir la prêtrise, mais frère Jean Pédron s'excusa par des raisons si solides, que Dom Miniac avouait que si lui-même n'eût été prêtre, il fût, croyait-il, entré dans les mêmes sentiments. Par là, ce religieux s'excluait de toutes les charges et de tous les emplois honorables, bien qu'il fût très capable de les remplir avec fruit, car il ne manquait pas d'esprit et il avait fait de bonnes études.

Dieu enfin couronna cette sainte vie par une mort précieuse à ses yeux, qui arriva à Châteaugontier (2) le de l'an 1701. Il voulut en même temps honorer la vertu de ce religieux qui n'avait cherché qu'à se cacher, à être inconnu aux hommes et à demeurer dans l'obscurité. Le Présidial voulut assister en corps aux obsèques du défunt et il députa au R. P. Prieur pour le prier de les retarder un peu, afin qu'il pût s'y trouver. Tout le peuple se jeta sur les restes de frère Jean Pédron : on déchira ses habits, on lui coupa un doigt et une oreille. Il est invoqué comme un saint; on vient à son tombeau et on s'y trouve exaucé. Un épileptique, m'assure-t-on, y a été miraculeusement guéri.

CLVII

DU R. P. DOM JEAN-BAPTISTE HOUSSAYE

Dom Jean-Baptiste Houssaye était fils d'un maréchal de Conches (3), dans le diocèse d'Évreux, mais ses éminentes vertus compensaient bien la bassesse de la naissance. Il avait vingt-quatre ans

(1) Dom Joseph Miniac, né à Saint-Malo, fit profession à Saint-Melaine de Rennes le 30 juillet 1670, à l'âge de 19 ans. De 1687 à sa mort qui arriva à Marmoutier le 13 juillet 1719, il ne cessa d'être appelé par les Chapitres généraux à gouverner des monastères. En 1687, il est choisi comme prieur de Saint-Jacut; en 1693, de Saint-Jean de Château-Gontier; en 1696, de la Trinité de Beaulieu; en 1699, du Mont-Saint-Michel; en 1702 et 1705, de Saint-Gildas-de-Rhuis; en 1708, de la Couture; en 1714 de nouveau du Mont-Saint-Michel; et en 1717, de Marmoutier. De 1711 à 1714, il avait été Visiteur de la province de Toulouse.

(2) Le prieuré de Saint-Jean-Baptiste de Château-Gontier fut fondé au XI^e siècle par les moines de Saint-Aubin d'Angers. La Congrégation de Saint-Maur y fut introduite le 22 avril 1660. L'église, monument remarquable de l'architecture romane, est maintenant paroissiale, et les bâtiments conventuels, construits au XVII^e siècle, furent affectés au presbytère.

(3) Conches, ch.-l. de canton de l'arrondissement d'Évreux, Eure.

lorsqu'il fit profession à Jumièges, le 14 novembre 1687. C'était un homme véritablement de Dieu, et il était impossible de le voir sans reconnaître le zèle ardent qui consumait son cœur et qui l'avait rendu comme mort au monde et à lui-même. Il menait une vie très austère et, sans parler de ses pénitences secrètes, il n'usait ni de poisson, ni de vin et, en Carême (pendant l'Avent aussi, je crois) il ne mangeait que son potage et son dessert et ne buvait point du tout, excepté le dimanche. Jamais il ne s'asseyait, à moins qu'il ne fût en compagnie, autrement il était toujours debout ou à genoux dans sa cellule.

Dom Jean-Baptiste Houssaye n'était occupé que de Dieu ou du salut de son prochain. C'était un grand aumônier et il croyait que les aumônes, loin d'appauvrir les monastères, leur sont au contraire une source de prospérité. Aussi disait-il : « Lorsque je mets un écu dans la main d'un pauvre, j'ajoute : Seigneur, vous m'en devez cent. » Il a été supérieur en plusieurs monastères, lesquels ont tous prospéré sous son gouvernement (1). Il débuta, je crois, par Pontlevoy; il y avait une communauté assez nombreuse et des revenus fort modiques. Le monastère cependant était à son aise. Le R. P. Dom Joseph Séguin (2), qui était alors Visiteur de la province de Bourgogne, lui demanda comment il faisait pour arriver à ce résultat; Dom Houssaye répondit que toute son économie consistait à consigner l'argent dans le dépôt et à distribuer beaucoup d'aumônes. Étant prieur de Tiron, il faisait lui-même le catéchisme tous les dimanches aux pauvres gens d'alentour durant le temps de la méditation du matin et, afin de les attirer, il remettait à tous, chaque fois qu'ils se présentaient, une aumône en rapport avec leurs besoins. Cette conduite lui attira l'estime et la vénération de tout le pays. Son humilité ne contribua pas moins à le faire passer pour un saint. Il en donna une marque bien éclatante en une rencontre que son père l'étant venu voir à

(1) Dom Jean-Baptiste Houssaye gouverna le monastère de Pontlevoy de 1669 à 1675; de Tiron de 1675 à 1681; de Saint-Evrout de 1681 à 1684; de Sainte-Croix de Chelles de 1684 à 1690; de Saint-Thierry de Reims de 1690 à 1693.

(2) Né à Tours, Dom Joseph Séguin avait étudié à la Flèche. Il fit profession, âgé de 20 ans, à Saint-Melaine de Rennes, le 30 juillet 1633. Il débuta en 1645 dans les premières charges de la Congrégation comme prieur de Marmoutier. De 1651 à 1657, il fut abbé de Saint-Sulpice de Bourges; de 1657 à 1663, prieur de Saint-Bénigne de Dijon; de 1663 à 1669, de Saint-Augustin de Limoges. Il fut ensuite choisi comme Visiteur en 1669 de la province de Chezal-Benoît et en 1672 de celle de Bourgogne. Il fut trois ans plus tard premier assistant du R. P. Général, Dom Vincent Marsolles. Enfin en 1678 il fut de nouveau nommé prieur de Saint-Bénigne de Dijon, où il mourut le 4 octobre 1682. — On trouvera au t. II, p. 509-513, de l'*Histoire de Marmoutier* publiée par l'abbé Chevalier, un résumé de la notice que Dom Martène a consacrée dans cet ouvrage à cet éminent religieux.

Tiron, on vint l'avertir qu'il y avait un cheval malade à l'écurie. Dom Houssaye était en compagnie et avec plusieurs des pensionnaires; en présence de tous il dit : « Mon père est ici, il faut l'appeler et lui faire « voir cette bête. » Réponse qui toucha tellement ces jeunes enfants, qu'au lieu de concevoir du mépris pour le Révérend Père à cause de la bassesse de sa naissance, ils admirèrent au contraire son humilité et l'estimèrent davantage lui-même.

Pendant son priorat à Saint-Évroult, Dom Houssaye fit construire le dortoir et la bibliothèque; il entretint vingt-neuf religieux dans la communauté, fit de grandes aumônes et, en sortant de charge, il laissa la maison à son aise. Lorsque Madame de Fontanges fut faite abbesse de Chelles, à la suite de la démission de Madame de Brissac, l'une des conditions de la résignation avait été que la nouvelle abbesse mettrait nos Pères hors de l'abbaye. Les religieuses, qui craignaient cette mesure comme la mort, s'y opposèrent toutes (1). Mais, comme il fallait gagner l'esprit de l'abbesse, nos supérieurs mirent Dom Jean-Baptiste Houssaye prieur à Chelles, et celui-ci, par ses bons exemples et sa prudence, prit tellement le dessus sur Madame de Fontanges que, charmée de lui, elle le choisit comme confesseur. Le Révérend Père la conduisit de telle sorte qu'il lui persuada de quitter sa table abbatiale pour venir en communauté; cette abbesse était disposée à faire de grands biens et beaucoup de fruit à ses religieuses dont elle avait gagné les cœurs, lorsque Dieu la retira du monde à l'âge de trente-cinq ans.

Dom Houssaye fut ensuite envoyé prieur à Saint-Thierry, et ses éminentes vertus lui attirèrent l'estime de Monseigneur l'archevêque

(1) L'abbesse de Chelles, Madame de Cossé-Brissac, avait choisi pour confesseur un religieux de l'ordre de Saint-François contre lequel s'élevèrent de nombreuses plaintes. Après enquête, l'archevêque de Paris ordonna à ce franciscain de se retirer. Mécontente, l'abbesse prit alors la résolution de quitter l'abbaye et de s'en démettre en faveur de madame de Scoraille de Roussille-Fontanges, religieuse de Faremoutier et sœur de la trop célèbre duchesse de Fontanges. Elle y mit toutefois pour condition que la nouvelle abbesse éloignerait les Pères de Saint-Maur qui jusqu'alors avaient eu la direction spirituelle de l'abbaye. Madame de Roussille, ayant reçu avis de sa nomination par le roi, s'en vint à Montmartre, et ne fit pas mystère de ses intentions de se conformer aux désirs de madame de Brissac. Prévenues aussitôt les religieuses de Chelles, pour n'être pas privées des secours spirituels qu'elles recevaient des religieux de la Congrégation, en écrivirent à l'archevêque de Paris, à la duchesse de Fontanges et à leur nouvelle abbesse. Celle-ci après quelques hésitations, ayant appris que le roi, averti des désirs de toutes les religieuses, avait déclaré que les Pères de Saint-Maur devaient rester à Chelles, s'empressa d'écrire qu'elle serait heureuse de conserver pour son abbaye des bénédictins qui méritaient toute sa confiance (30 juin 1680). Madame de Roussille mourut dans la nuit du 6 au 7 avril 1688.

de Reims (1). Trois ans après il fut déchargé de la supériorité et envoyé à Poitiers en qualité de confesseur des religieuses de la Trinité. De cet emploi il s'acquitta comme de tous les autres, avec édification et profit pour le prochain. Au bout de quelques années il se retira au Bec afin de se préparer à la mort, et cette mort elle-même répondit à sa vie. Voici ce que m'en écrivit alors le sous-prieur du monastère :

« Le Père Dom Jean-Baptiste Houssaye est mort comme il avoit
« vécu, c'est-à-dire très saintement. On l'avoit mis à l'infirmierie à
« Pasque, à cause de son asthme dont il se sentoit plus oppressé qu'à
« l'ordinaire. Le samedi 6 de may, il fut pris d'une fièvre continue
« avec des redoublements. Le lundi 8, il fut allité avec une grande
« oppression et mourut le mardi 16 du même mois. Sitôt qu'il fut
« arrêté, il témoigna beaucoup d'empressement à recevoir ses sacre-
« ments et beaucoup de joye quand on luy dit que son mal étoit péril-
« leux. Je prenois plaisir à l'entretenir de la mort, parce que je voyois
« que cela luy plaisoit beaucoup. Il sourioit toutes les fois que je luy
« disois qu'il vouloit partir en bref. Il reçut la communion avec une
« dévotion exemplaire et, deux jours avant sa mort, l'Extrême-On-
« ction. Il avoit l'esprit aussy présent qu'il l'avoit en pleine santé.
« Comme je luy lisois les actes marqués dans le Rituel, je m'aperçus
« qu'il prenoit beaucoup plus de plaisir aux actes d'espérance et d'a-
« mour de Dieu qu'à ceux de contrition. C'étoit une âme très inno-
« cente, qui ne respiroit qu'amour de Dieu, plein de zèle pour sa gloire
« et d'indignation contre les infractions des Règles. Il ne demandoit
« autre chose, sinon qu'on priât Dieu qu'il mourût dans son saint
« amour. Il avoit un petit crucifix portatif qu'il baisoit sans cesse
« durant sa maladie; quelques heures avant sa mort, il l'avoit caché
« sous sa chemise, sur son cœur. On ne croioit pas qu'il mourut de
« deux jours, tant il avoit de force et de présence d'esprit. On venoit
« de sortir de sa chambre, lorsqu'un moment après on le trouva
« expiré. *Pretiosa in conspectu Domini mors sanctorum ejus*. Il a été
« très regretté du peuple, qu'il assistoit dans les confessions. Il y avoit
« un si grand attrait que ce travail qui accable un autre, le soulageoit
« dans l'incommodité de son asthme. 1701 (2). »

(1) Charles-Maurice le Tellier, archevêque de Reims.

(2) Le 16 mai 1702 (Matricule et Hist. ms.).

CLVIII

DU R. P. DOM ROBERT LOPPIN

Dom Robert Loppin, natif de Tours, avait dix-neuf ans lorsqu'il fit profession à Saint-Faron, le 3 juillet 1652. Après son noviciat, il fut envoyé à Saint-Denis faire son séminaire de jeune profès, et il trouva là de saints vieillards qui avaient jeté les fondements de la Congrégation et qui, par leurs exemples, animaient ces jeunes religieux à la vertu. Le R. P. Dom Maur Dupont, qui avait été autrefois Président de la Congrégation, prenait beaucoup de plaisir à être en récréation avec eux, et il les questionnait sur la Règle de saint Benoît. Il en resta une telle impression à Dom Loppin que toute sa vie il en conserva mémoire et s'efforça de mettre en pratique toutes les instructions qu'il avait reçues dans sa jeunesse.

C'était une âme innocente, un homme régulier, retiré et détaché du monde et qui, dans sa plus grande vieillesse, ne manquait pas de se trouver au travail manuel. Il savait les mathématiques et avait de l'esprit; mais il avait trouvé le secret de se dispenser d'être supérieur et officier dans les monastères où il demeurait. Il n'était pas pour cela inutile et il ne refusait pas le soin de mettre en ordre un chartrier, occupation assez rebutante et pénible que le Révérend Père remplissait dans un esprit de pénitence. Il était toujours gai. Pendant le Chapitre général de 1702, il tomba malade et refusa d'abord de prendre aucun soulagement; mais le mal le saisit avec tant de violence qu'il dut se rendre. Il vit avec tranquillité les approches de la mort, reçut ses derniers sacrements avec beaucoup de piété et mourut dans mes bras à Marmoutier, le 6 juin 1702.

CLIX

DU R. P. DOM NOËL MARS

La vie du R. P. Dom Noël Mars, neveu du saint homme Dom Noël Mars, premier supérieur de la Société de Bretagne, se trouve dans l'histoire de Marmoutier (1).

(1) Voir, à l'Appendice, la notice consacrée à ce religieux dans l'*Histoire manuscrite de la Congrégation de Saint-Maur*.

CLX

DU R. P. DOM CHARLES AUBOURG

Le R. P. Dom Charles Aubourg appartenait à une bonne famille de Rouen. Il avait vingt-quatre ans lorsqu'il fit profession à Saint-Faron de Meaux, le 25 du mois d'août 1649. Il fut supérieur dans les principaux monastères de la province de Normandie, comme au Bec, à Saint-Ouen et à Bonne-Nouvelle (1). Il avait un talent particulier pour l'économie, et toujours il laissa à leur aise les monastères qu'il avait gouvernés. Une de ses maximes était de faire à temps toutes les réparations et de ne pas attendre que les édifices tombassent en ruines. Par ce moyen, il évitait de grandes dépenses. Il était aimé de ses religieux. Étant prieur de Bonne-Nouvelle et officiant à vêpres, comme on lui présentait le diurnal pour chanter le capitule, il tomba tout d'un coup paralytique de la moitié du corps et, le lendemain, la paralysie gagna l'autre moitié. Il supporta son mal avec une grande tranquillité, ce qui ne contribua pas peu à sa guérison. Mais enfin il mourut saintement à Bonne-Nouvelle de Rouen le 29 novembre 1703, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait été Visiteur.

CLXI

DU R. P. DOM ÉTIENNE CHAMPEAU

Dom Étienne Champeau était de Brantôme, dans le diocèse de Périgueux ; il avait vingt et un ans lorsqu'il fit profession à Saint-Augustin de Limoges, le 3 mai 1678. Dès son noviciat, Dieu le conduisit par des voies extraordinaires et, comme il n'avait pas encore

(1) Les Chapitres généraux désignèrent Dom Charles Aubourg pour gouverner les monastères de Saint-Germer de Flaix en 1663 et 1666 ; de Tiron en 1669 ; de Saint-Taurin d'Évreux en 1672 ; du Bec en 1675, 1678, 1687 et 1690 ; de Saint-Ouen de Rouen en 1681, 1684 et 1696 ; de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle en la même ville en 1693 et 1699. Dom Claude Bretagne étant venu à mourir en 1694 dans l'exercice de ses fonctions de Visiteur de la province de Normandie, Dom Charles Aubourg fut appelé à le remplacer dans cette charge jusqu'au Chapitre général de 1696.

d'expérience, il hésitait à les faire connaître. Dom François Aubert, son Père maître, qui était un saint, en eut connaissance et lui dit un jour qu'il le quittait : « Mon frère, vous ne me dites pas ce qui se « passe en vous. » Il vit notre bienheureux Père saint Benoît lui apparaître. Un autre jour, deux religieux qui étaient avec lui sentirent une odeur admirable et, croyant qu'il portait sur lui des odeurs, ils se déclarèrent scandalisés de ce qu'il portait sur soi du musc. Il protesta qu'il n'en avait point ; mais, les autres ayant insisté, il reconnut qu'il y avait là quelque chose d'extraordinaire et il ne dit rien davantage.

Dom Étienne Champeau développait les consciences les plus embrouillées. On lui présenta un jour une demoiselle de Mauriac, en la conduite de laquelle les directeurs les plus éclairés se trouvaient fort embarrassés. Il commença par faire de grandes difficultés pour l'écouter ; puis enfin, après bien des instances de celle-ci, il lui donna seulement une audience d'un quart d'heure. Il l'écouta paisiblement et toucha le point : « Mademoiselle, lui dit-il, vous êtes déchue d'une « haute perfection par une infidélité, et vous aurez de la peine à y « remonter. »

Lorsqu'il était encore jeune religieux, un de ses confrères prit plaisir à le mettre à mal avec son Maître par des calomnies. En quoi il réussit si bien, que ce Maître ne le regarda plus jamais d'un bon œil et se sépara ainsi de lui. Dieu permettait cette épreuve pour l'épurer et faire éclater sa vertu. Le calomniateur en effet, soit qu'il fût touché de sa faute, soit par ordre de son confesseur, vint lui demander pardon en avouant ce qu'il avait fait à son égard. Dom Étienne Champeau non seulement pardonna de bon cœur à ce malheureux, mais il s'appliqua à lui faire tout le bien en son pouvoir, et il poussa si loin sa charité et ses bienfaits, que l'autre fut obligé de l'avertir qu'à force de bons procédés il lui était incommodé.

Dom Champeau puisait ces grandes maximes dans l'oraison, où Dieu se communiquait à lui d'une manière ineffable. Lorsque éclata l'affaire des Quiétistes, il consulta le R. P. Dom Claude Martin sur son oraison, et celui-ci lui répondit que sa quiétude n'était point celle de Molinos, mais celle d'un ange. Des personnes de piété étaient touchées en le voyant et voulaient se mettre sous sa direction. Pendant son séjour à Saint-Jean-d'Angély, on le choisit pour faire faire des retraites aux hommes d'abord, puis ensuite aux femmes. Il y réussit si parfaitement qu'on vit la ville complètement changée de face, et l'évêque en était si pénétré qu'il voulut le nommer curé. Un jour,

en voyant un gueux malpropre, il vint en pensée à Dom Étienne que cet homme était bien misérable si son âme était aussi laide que son corps. Alors Dieu lui fit connaître la beauté d'une âme en sa grâce, ce qui le charma.

Tandis qu'il était prieur à Issoire (1), un de ses amis lui écrivit que l'air de ce lieu pourrait être contraire à sa santé et que, s'il voulait, il avait assez d'appuis au Chapitre pour obtenir une place en meilleur air. A cette ouverture il se contenta de répondre qu'il était très bien, se trouvant dans les mains de Dieu et des supérieurs qui disposeraient de lui à leur gré. Il mourut en cet endroit le 10 d'avril 1704 (2).

CLXII

DU R. P. DOM GILLES BLONDEAU

Le R. P. Dom Gilles Blondeau appartenait à une bonne famille de Vierzon et était parent du fameux Père Bourdaloue, qui, dans sa jeunesse, voulut se faire bénédictin, mais, ayant été refusé à cause de sa délicatesse de santé, entra chez les Jésuites, où il éclata par ses prédications. Le Père Blondeau s'était fait recevoir avocat, et il avait vingt-quatre ans lorsqu'il fit profession à Saint-Augustin de Limoges, le 25 juin 1653. Deux ans après, il fut envoyé comme religieux de la Chaise-Dieu à Tournon, avec d'autres de nos confrères, pour y étudier en philosophie et en théologie chez les Jésuites, et il se distingua là par sa sagesse. Ses études et sa récollection terminées, on le trouva propre à faire un Père maître à cause du grand fonds de piété qui se manifestait en lui, et il exerça cet emploi à Saint-Remy de Reims,

(1) Issoire, ch.-l. d'arrondissement du Puy-de-Dôme. — Le monastère d'Issoire, *Ictodorense M.*, est très ancien, et quelques auteurs le font remonter jusqu'à saint Austremoine. De bonne heure, il fut célèbre par ses écoles : mais les Sarrasins et autres barbares le ruinèrent. Des moines de Charroux fuyant devant les Normands le relevèrent. Au bout de quelques années les religieux d'Issoire se déclarèrent indépendants de l'abbaye poitevine. Ils reconstruisirent leur monastère et élevèrent une église que l'évêque de Clermont, Bernard, consacra au cours du X^e siècle. Après avoir eu beaucoup à souffrir des abbés commendataires, l'abbaye d'Issoire fut pillée en 1572 par les hérétiques, qui en massacrèrent quelques religieux. En 1664, elle s'unit à la Congrégation de Saint-Maur. — L'église est encore debout ; les bâtiments conventuels ont été détruits.

(2) Dom Étienne Champeau fut désigné comme prieur d'Issoire par les Chapitres généraux de 1699 et de 1702.

en même temps que celui de sous-prieur sous le R. P. Dom Marc Bastide. Il enseignait plus par ses actions que par ses paroles ce que devaient faire les novices pour devenir de bons religieux; aussi il s'y ruina la santé et l'on fut obligé de le retirer de Reims pour l'envoyer à Saint-Denis, où il fut trois ans sous-prieur sous le R. P. Dom Vincent Marsolles.

Dom Blondeau trouva en ce monastère le R. P. Ignace Philibert, un des premiers et des plus saints supérieurs de la Congrégation, qui, devenu infirme, avait été déchargé de la supériorité. Étant fort spirituel, ce religieux prenait plaisir à converser avec Dom Gilles, qui, de son côté, était ravi de pouvoir ouvrir son cœur à un si grand serviteur de Dieu. A la suite de l'amélioration de sa santé, le Père Blondeau occupa à Lagny le poste de prieur pendant six ans et, durant les deux triennaux qui suivirent, il exerça les mêmes fonctions à Saint-Médard de Soissons, gouvernant en même temps, dans l'une et l'autre maison, tantôt les jeunes profès, tantôt les écoliers. Durant les deux dernières années on lui donna un noviciat, et j'eus l'honneur d'être son zéléteur la seconde année. En nous quittant pour se rendre à la diète, il nous dit que jamais il n'eût cru que nous fussions si estimés à Soissons, et il attribuait ce fait à notre vie retirée et à ce que nous ne voyons pas le monde. On le choisit alors comme député au Chapitre général et, depuis ce temps, il y assista toujours. Dom Blondeau exerça ensuite la charge priorale à Vendôme pendant deux triennaux, et là il échappa à une maladie mortelle. Durant deux autres triennaux il gouverna l'abbaye de Saint-Faron et remplit en même temps la charge de Maître des novices, puis on le mit prieur au Bec, où, ayant moins d'emploi qu'à la tête d'un noviciat, il passait une bonne partie de son temps en prière devant le Saint-Sacrement (1). Il fut atteint de grandes maladies dans ce monastère, si bien qu'on dut le décharger de la supériorité, et il se retira à Saint-Wandrille auprès du R. P. Dom Claude Hémin, comme en un lieu sanctifié par quantité de saints. Il en augmenta le nombre et mourut le 5 juillet 1705.

(1) Dom Gilles Blondeau fut désigné comme prieur de Lagny en 1669 et 1672; de Saint-Médard de Soissons en 1675 et 1678; de Vendôme en 1681 et 1684; de Saint-Faron de Meaux en 1690 et 1693; du Bec en 1696 et 1699. De 1687 à 1690 il avait eu à exercer les fonctions de visiteur de la province de Bourgoigne.

CLXIII

DU R. P. DOM JEAN SAVOURAY

Dom Jean Savouray, natif de Canville (1) dans le diocèse de Rouen, était un peu âgé lorsqu'il entra en religion ; il avait en effet trente et un ans au moment de sa profession qu'il fit à Lyre, le 2 août 1668. C'était un très bon religieux qui avait établi le fondement de sa perfection sur le mépris de soi-même. Il lavait les sergettes de tous les religieux avec lesquels il demeurait — au moins le faisait-il pendant son séjour à Bonne-Nouvelle de Rouen — et il allait chercher lui-même ce vêtement dans la chambre des religieux, mettant de telles instances pour les obtenir qu'il fallait toujours céder à ses importunités. L'été, il s'en allait dans les écuries et s'exposait le dos nu à la morsure des grosses mouches qui y séjournent. Enfin il passait ses nuits à l'église et, quand le sommeil l'accablait, il dormait assis dans une des chaises du chœur ; puis à l'approche des matines, il s'en allait éveiller la communauté. Dom Jean Savouray mourut à Ivry (2) le 7 de septembre 1705.

CLXIV

DU R. P. DOM JOSEPH FRIZON

Dom Joseph Frizon, issu d'une bonne et riche famille de Reims, eut le bonheur d'avoir une sainte mère qui éleva tous ses enfants pour le ciel plus que pour la terre. Elle avait trois garçons. L'aîné se fit jésuite, et elle alla lui couper elle-même les cheveux. Le second fut celui dont nous parlons ici. Le jeune Joseph étudiait la philosophie à Reims, lorsqu'il déclara à cette mère son désir de se faire reli-

(1) *Canville*, com. du cant. de Doudeville, Seine-Inférieure.

(2) *Ivry*, *Ivry-la-Bataille*, com. du cant. de Saint-André, Eure. — L'abbaye de Notre-Dame fut fondée par Roger, seigneur d'Ivry. Très éprouvé par la guerre de Cent ans et par les guerres de religion, ce monastère fut restauré par la Congrégation de Saint-Maur, qui en prit possession en 1669. — L'église abbatiale (XIV-XV^e siècles) sert à la paroisse ; on remarque un curieux portail du XII^e siècle et quelques restes des bâtiments de l'ancienne abbaye.

gieux. Celle-ci projetait de l'unir à Mlle de Blamont, fille dont la sagesse et la vertu égalaient la richesse; mais en apprenant que son fils voulait faire un éternel divorce avec le monde, elle ressentit une grande joie intérieure. Toutefois, ne voulant pas tout d'abord dévoiler ses vrais sentiments, elle répondit à cette ouverture en invitant le jeune homme à faire une retraite pour éprouver sa vocation. Bien différente en cela de la plupart des pères et mères qui, en pareil cas, lancent leurs enfants dans le monde. Je crois que Joseph fit sa retraite à Saint-Remy même. Quoi qu'il en soit, au sortir de là, il persista dans sa volonté d'être religieux et il le déclara à sa mère. Celle-ci, qui n'en attendait pas davantage, lui découvrit alors qu'elle avait destiné cent écus pour lui faire soutenir une thèse et que, n'en ayant plus besoin ni elle non plus, il fallait donner cet argent aux pauvres pour attirer les bénédictions du ciel sur sa personne. Quand il fallut partir, cette pieuse mère conduisit elle-même frère Joseph à Corbie, où il eut pour Père Maître Dom François Douay. Au moment de sa profession, qui eut lieu le 27 juillet 1683, elle voulut être présente encore et elle fit présent au monastère d'une belle croix et de six chandeliers d'argent. Les pauvres, à cette occasion, eurent une large part à ses aumônes, et leur nombre était si grand qu'il fallut enfermer cette bonne dame dans une chapelle d'où elle distribuait ses dons, car autrement ces misérables l'eussent étouffée de leur presse. Après la profession du nouveau moine, Madame Frizon s'était tournée vers son troisième fils et lui avait dit : « Vous voyez ce que vient de faire « votre frère, je souhaite que vous l'imitiez bientôt. » Mais Dieu avait d'autres desseins sur celui-ci, et c'est aujourd'hui Monsieur le Président de Blamont.

Avant de se séparer de frère Joseph, cette pieuse mère prit occasion de faire un nouveau sacrifice à son endroit. Elle dit au Révérend Père prieur (1) : « Je sais, mon Révérend Père, que c'est la coutume « d'envoyer à Sainte-Nicaise de Reims vos jeunes religieux après leur « profession ; mais, comme il n'est pas expédient que les religieux, « surtout les jeunes, soient si proches de leurs parents, je vous prie de « n'y point envoyer mon fils. » Les Supérieurs accédèrent à cette volonté, et frère Joseph demeura trois ans à Corbie et vint ensuite étudier la philosophie à Saint-Germain-des-Prés, où sa mère eut la consolation de le voir quelquefois. Son troisième fils ayant en effet déclaré vouloir embrasser le barreau, elle le fit étudier en droit et,

(1) Ce prieur était Dom Louis Seroux.

de crainte qu'il ne se débauchât, elle vint s'établir à Paris pour l'avoir toujours sous les yeux. Elle avait un grand plaisir à revoir son bénédictin, parce qu'il était bon religieux, et celui-ci n'en avait pas moins parce que sa mère ne lui parlait que de Dieu. Il en prenait occasion pour la porter à faire des aumônes considérables, notamment à favoriser l'entrée de pauvres filles en religion, en fournissant leur dot.

Ses études terminées, Dom Frizon reçut l'ordre de prêtrise et fut envoyé à Saint-Denis, où sa régularité, son détachement de toutes les choses créées furent bien vite remarqués. En voici un exemple qui fera juger des autres. Un jour qu'il avait accompagné un religieux chez Monsieur Benoît (1), on l'invita à monter dans une chambre haute pour voir le *Cercle*, c'est-à-dire toute la cour représentée en cire et au naturel. Bien peu eussent négligé cette occasion de satisfaire leur curiosité; mais Dom Frizon, qui ne rencontrait point Dieu dans ce *cercle*, déclina l'offre en remerciant, se refusant ainsi un plaisir que d'autres achetaient à prix d'argent. Toute la vie de ce digne religieux est remplie de traits de ce genre. Dieu le tira de ce monde par une mort subite, le 20 mars 1706. Lorsque Madame la Présidente de Blamont, sa belle-sœur, eut appris sa mort, elle vint à Saint-Denis et demeura à genoux près de son corps jusqu'au moment des funérailles.

CLXV

DU R. P. DOM ALEXANDRE THÉVIN

Dom Alexandre Thévin était de Poitiers. Il fit son noviciat à Saint-Augustin de Limoges sous un des plus saints supérieurs et l'un des

(1) Antoine Benoist († 1717) est qualifié en son acte de décès « peintre du Roy et son unique sculpteur en cire colorée ». Dans le *Livre des Peintres* l'abbé de Marolles nous le présente ainsi :

- « C'est Antoine Benoist, de Joigny en Bourgogne
- « Qui fait toute la Cour si bien au naturel,
- « Avecque de la cire où se joint le pastel,
- « Que de la vérité l'âme seule s'éloigne. »

Il avait obtenu de Louis XIV la permission de montrer à Paris et dans les provinces une suite de portraits des princes de la famille royale et des plus grands seigneurs de la Cour. — Voir A. Jal, *Dictionnaire critique de Biographie*, 2^e édition, in-8, Paris, 1872, p. 193.

plus versés dans la vie intérieure qu'ait eu la Congrégation (1). Il avait dix-neuf ans au moment de sa profession, qu'il prononça le 4 mai 1660. Pendant toute sa vie il conserva les bons principes qui lui avaient été inculqués et, comme il avait de la piété et de l'esprit, on en fit un supérieur, Dom Thévin s'acquittait très dignement de cet emploi et donnait satisfaction à ses religieux, lorsque le dégoût de la supériorité le porta à solliciter sa décharge en même temps que la permission de vivre en ermite dans la Congrégation.

Les Supérieurs, pour dissiper cette envie de son esprit, le firent d'abord secrétaire du Visiteur, puis ils l'envoyèrent à Marmoutier sous le Père Dom Innocent Bonnefoy. Aux instances que Dom Thévin continuait de faire, celui-ci répondit qu'il fallait avant toute chose s'éprouver soi-même et demeurer au moins un an sans parler. La condition fut acceptée et rigoureusement mise en pratique. Mais au bout de l'an, Dom Claude Martin était devenu prieur de Marmoutier, et lorsque Dom Alexandre vint lui demander la permission de vivre seul dans l'ermitage des Dormants qu'il avait accommodé proprement, le Révérend Père le nomma sous-cellérier. Il s'acquitta si bien de cet emploi, que le procureur le demanda comme cellérier, ce qui attira au nouveau titulaire bien des jalousies et des contradictions; mais le Père prieur le soutint toujours. Dom Thévin s'acquitt aussi de la réputation au dehors et il fit beaucoup de fruit dans les confessions. En quittant la supériorité, Dom Claude Martin le fit nommer prieur de Saint-Gildas, et on lui confia la conduite des jeunes profès. Il devint ensuite prieur de Tuffé et y tomba malade : transporté à Saint-Vincent du Mans, il supporta avec patience des douleurs très aiguës et décéda en ce monastère le 20 juin de l'an 1706 (2).

CLXVI

DU FRÈRE MARIN DE LAUNOIS

Frère Marin de Launois était natif de Sainte-Jammes dans le diocèse du Mans (3), et il travaillait dans une forge, lorsque Dieu lui apprit

(1) Dom Philibert Nitot.

(2) Dom Alexandre Thévin avait été nommé prieur de Saint-Maur-sur-Loire en 1678; de Lantenac en 1681 et 1684; de Saint-Gildas-des-Bois en 1696 et 1699; de de Saint-Jacut en 1702 et de Tuffé en 1705.

(3) *Sainte-Jammes*, com. du cant. de Ballon, Sarthe.

que le vrai bonheur de l'homme consiste à savoir forger son salut par la pratique de toutes les vertus chrétiennes. Il réalisait un gain assez considérable dans ce métier ; mais persuadé qu'il en ferait un infiniment plus grand s'il pouvait gagner le ciel, il quitta toutes les espérances offertes par le monde et entra dans la Congrégation. Il avait environ vingt-quatre ans quand il fit profession à Jumièges, le 21 octobre 1675. Durant son noviciat il prit fort bien l'esprit de la religion et, pendant toute sa vie, il conserva un grand éloignement du monde et un ardent désir de la pénitence. Comme il était fort sage, on le fit venir à Paris pour accompagner le Père Dom Louis Boudan (1), procureur de la Congrégation au Conseil privé. Cet emploi ne s'accommodait guère avec son goût pour la retraite ; aussi lui confia-t-on ensuite le soin de la boulangerie, joint à celui d'éveiller les religieux. Frère Marin se levait tous les jours à une heure après minuit et consacrait à des exercices de piété le temps pris sur son sommeil. Il ne prenait ni vin, ni poisson.

Il retourna en Normandie au bout de quelques années, puis il fut rappelé à Saint-Germain en qualité de portier. Mais cet emploi étant tout à fait distrayant, frère Marin pria les supérieurs de borner ses occupations à la boulangerie. Il s'y créa une solitude que charmaient l'exercice de la prière et les lectures pieuses, auxquelles il consacrait les loisirs que lui laissait son travail, lequel n'est pas petit à Saint-Germain-des-Prés. Une maladie contractée en remuant des blés vint l'arrêter dans l'exercice de cette fonction. Il souffrit beaucoup et avec une patience qui édifia tous ses confrères. Sa mort arriva le 22 avril 1706.

CLXVII

DU R. P. DOM BERNARD JOLY

La simplicité et la régularité soutenue de Dom Bernard Joly ont caractérisé toute son existence et l'ont fait comparer à un vrai Israélite. Il était de Beauvais et avait fait profession à Saint-Faron le 10 mai

(1) Dom Louis Boudan, de Paris, fit profession à l'âge de 20 ans dans l'abbaye de Saint-Remi de Reims le 26 avril 1643. Il mourut le 19 avril 1695 à Saint-Germain-des-Prés, « où il demeurait en qualité de procureur des affaires de la Congrégation au Conseil privé du Roy ». *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 55.

1641, à l'âge de dix-neuf ans. Il passa une bonne part de sa vie à Saint-Germain-des-Prés, où il remplissait l'office de sacristain, à l'édification de ceux du dedans et du dehors. Il l'était encore, lorsque je vins demeurer en cette abbaye il y a plus de quarante ans et, bien qu'alors il fût déjà courbé et très-incommodé d'une grosse descente, il pratiquait presque tous les jours quelque pénitence au réfectoire, tantôt mangeant à terre, tantôt baisant les pieds des religieux ou demandant pardon à la porte. Les procureurs, en ce temps-là, venaient régulièrement dire la messe à quatre heures. Dom Bernard les attendait après matines, préparait tout ce qui leur était nécessaire et ne se retirait en sa chambre qu'une demi-heure après, pour se reposer un peu sur une chaise, mais jamais sur sa couche. Cette chambre était la pauvreté même, toute nue, ornée d'une ou deux images de piété en papier et garnie de quelques livres. Dom Joly n'a jamais eu de chalit, ni aucun accommodement. Il n'en aimait pas moins sa cellule, qu'il ne quittait que pour vaquer à son office. Paris était pour lui comme une thébaïde; il ne sortait du monastère que deux fois l'an : l'une pour aller chercher les saintes huiles, l'autre pour visiter sa sœur, religieuse dans un des faubourgs de la ville.

Dom Joly quitta la sacristie lorsque ses infirmités commencèrent à s'aggraver; on voulut alors le dispenser de l'office divin, au moins de celui de la nuit, mais il ne fut pas possible de l'obtenir, et ce bon religieux ne cessa cette assistance assidue que lorsque ses jambes lui refusèrent tout service. Après les matines, il allait faire ses prières à toutes les chapelles et ne se retirait qu'à quatre heures et demie. Pendant la journée son temps était partagé entre la prière, les lectures pieuses et quelque travail des mains. Il lut tout saint Jean-Chrysostome et, lorsque sa vue commença à baisser, il pria quelques jeunes religieux de lui venir continuer ces lectures pendant quelques quarts d'heure. Il employait le reste du temps à transporter du bois au chauffoir pour la communauté, et c'était un spectacle digne des anges de voir ce vieillard cassé d'austérités, affaibli par l'âge et les infirmités, traîner une bûche ou un fagot et contraint de se reposer plusieurs fois en chemin. Mais quand on est animé de l'esprit de Dieu, il n'est rien qu'on ne surmonte.

Ce bon vieillard, ne pouvant plus marcher, dut enfin prendre une chambre à l'infirmerie. Il se dédommagea en gardant un silence de plusieurs années, qu'il ne rompait qu'avec ceux qui avaient soin de lui. Il recevait néanmoins agréablement ceux qui venaient le voir. Ses infirmités s'accrurent avec l'âge, sa patience aussi. C'était un charme

de le voir souffrir. Quelque temps avant sa fin, il semblait avoir perdu connaissance, tant était grand son abattement. Toutefois, quand on lui parlait de Dieu, on le voyait revenir à soi et reprendre ses idées. Il expira enfin tranquillement à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, après avoir reçu avec beaucoup de piété ses derniers sacrements, le 6 décembre 1706. Comme il avait toujours eu dévotion au tombeau de saint Germain, qui est dans la chapelle de Saint-Symphorien, et qu'il avait rétabli l'un et l'autre, on enterra son corps au milieu de cette chapelle (1).

CLXVIII

DU R. P. DOM JÉRÔME JOURDAIN

Voici encore un vrai Israélite, un homme de bénédiction dont néanmoins nous ne pouvons dire que très peu de chose parce que nous n'avons pas demeuré avec lui et qu'on a oublié d'écrire les particularités édifiantes le concernant. Dom Jourdain était de Châlons en Champagne et appartenait à une des premières familles de cette ville. La matricule le porte comme profès de Saint-Faron, mais je crois qu'il fit profession à Saint-Remy de Reims. Il fut malade pendant presque tout son noviciat; il donnait cependant des marques d'une si bonne vocation qu'on passa par-dessus toutes ses infirmités, telles néanmoins qu'au moment de sa profession on fut obligé de mettre un matelas sous le drap mortuaire où il devait s'étendre. Il prononça ses vœux le 30 de septembre 1641 et fit ses études à Jumièges avec le R. P. Dom Claude Martin, et, depuis lors, il exista une très grande liaison entre ces deux serviteurs de Dieu. Dom Jourdain repassa ensuite dans la province de Champagne et eut presque constamment l'emploi de sacristain à Saint-Nicaise. Il ne jouit pendant toute sa vie que d'une santé débile et il était contraint de faire gras même durant le carême. Ses infirmités ne portèrent cependant aucun préjudice à sa vie intérieure, et il fit mentir le proverbe qui dit : *Corpus quod corrumpitur, occidit animam suam* (2). Il ne perdait jamais le sentiment de la présence de Dieu, auquel il demeurerait constamment uni.

(1) Cette chapelle sert maintenant aux catéchismes de la paroisse. L'autel avait été consacré en 1619 par saint François de Sales.

(2) *Corpus quod corrumpitur, aggravat animam*. Sap., ix, 15.

Il était passé par les divers degrés d'oraison et il se fortifiait dans cet exercice par la lecture des OEuvres de sainte Thérèse, des Vies de sainte Gertrude et de la Mère Marie de l'Incarnation et d'autres livres curieux. Pendant les récréations c'était un charme de l'entendre parler de Dieu, et les jeunes profès étaient ravis de se trouver en sa compagnie. L'usage existait à Saint-Nicaise de distribuer aux pauvres durant le Carême et l'Avent les mets entiers dont les religieux se privaient volontairement, et c'était Dom Jérôme qui était le distributeur de ces aumônes. Malgré ses grandes maladies il atteignit à une vieillesse avancée et mourut à Saint-Nicaise le 16 avril 1702.

CLXIX

DU R. P. DOM JEAN MABILLON

Dom Jean Mabillon, l'une des plus brillantes lumières de notre Congrégation, de notre Ordre et de l'Eglise, lequel sut allier à une profonde humilité une science qui dépassait infiniment le commun, était né le 23 novembre 1632 au village de Saint-Pierremont (1), proche de la Chartreuse du Mont-Dieu, dans le diocèse de Reims. Il fit profession le 7 septembre 1654 entre les mains du R. P. Dom Vincent Marsolles (2) et donna dès lors de si grandes espérances que de suite on le nomma zéléteur. Il s'acquitta très dignement de cet emploi, car il avait un grand fonds de religion, beaucoup de zèle, et il possédait en perfection l'esprit de la Règle. Mais Dieu, dont les desseins sont impénétrables, permit qu'il eût des maux de tête si violents que toutes les espérances qu'on avait conçues de lui faillirent s'évanouir, étant devenu incapable de toute application. Pour le soulager, les supérieurs l'envoyèrent à Nogent-sur-Coucy (3), où, pour le divertir,

(1) *Saint-Pierremont*, com. du cant. de Buzancy, Ardennes.

(2) Il fit profession à l'abbaye de Saint-Remi de Reims.

(3) *Nogent-sous-Coucy*, com. d'Auffrique-et-Nogent, canton de Coucy-le-Château. — L'abbaye de Notre-Dame de Nogent fut établie près d'une très ancienne église dédiée à la Sainte Vierge. Dès 1059, Albéric, seigneur de Coucy, avait formé le dessein d'élever un monastère en ce lieu, et l'évêque de Laon, Hélinand, l'avait encouragé dans ce projet qui ne put se réaliser que vers 1076. Les premiers moines vinrent de Saint-Remi de Reims, dont l'abbé Henri est compté comme le premier supérieur de la nouvelle fondation qui fut confirmée en 1095 par le roi Philippe I^{er}. Le second abbé fut saint Godefroid, qui en 1104 devint évêque d'Amiens. Il eut pour successeur le célèbre Guibert, moine de Saint-Germer de Flaix, qui mourut en 1124. De 1190

on lui donna le soin des poules et les occupations les plus viles dans le monastère. Parmi tout cela il n'avait pas perdu son goût pour l'antiquité et, comme il avait entendu parler de l'abbé Guibert, il songea à rechercher son tombeau. Il fouilla bien avant en terre, mais je ne sais s'il le découvrit.

Dom Mabillon fut ensuite envoyé à Corbie, où, tout en étant éco-lier, il fit l'office de cellérier. Il lui arriva là un accident qui faillit mettre fin à sa vie. Il avait été saigné à la tempe, le jour de saint Jean et, comme il faisait chantre en cette fête, l'artère se rouvrit tout d'un coup et le sang jaillit avec tant de violence, que sa chape en demeura toute gâtée. On envoya au plus vite chercher le chirurgien du monastère, que, par bonheur, on ne trouva pas. On pria alors un chirurgien-major de la garnison de venir panser le Révérend Père. Ce chirurgien trouva le mal si grave, qu'il ne voyait presque pas d'autre remède que d'appliquer le feu à la plaie. Avant d'en venir là il voulut néanmoins tenter un remède qui lui avait réussi à la guerre où, à défaut de linge, il avait arrêté le sang d'une plaie avec du papier brouillard. Cela lui réussit et il guérit le Père Mabillon.

Je ne m'étends pas à parler de cet éminent religieux, parce que nous avons sa Vie qui a été écrite par Dom Thierry Ruinard (1). Je

à 1213, les abbés de Notre-Dame de Nogent s'employèrent à faire construire une grande église qui subsista jusqu'aux troubles religieux du XVI^e siècle. Un abbé commendataire, en effet, Charles de Longueval, ayant embrassé les erreurs de Calvin, détruisit presque entièrement l'église et dilapida les biens du monastère. Les religieux de la Congrégation de Saint-Maur furent introduits en 1647 à l'abbaye de Notre-Dame de Nogent.

(1) *Abrégé de la vie de Dom Jean Mabillon, Prêtre et religieux Bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, par Dom Thierry Ruinart, religieux de la même Congrégation*, in-12, Paris, 1709. Dom de Vic en publia une traduction latine avec quelques additions sous le titre : *Vita Joannis Mabillonii Presbyteri et monachi Ordinis Sancti Benedicti Congregationis S. Mauri a Theodorico Ruinarto ejus socio, olim gallice scripta, nunc vero ab alio ejusdem Congregationis monacho in latinum sermonem translata rerumque nova accessione aucta*, in-8, Padoue, 1714. En outre, Dom Ruinart est l'auteur de la notice consacrée à Dom Mabillon dans le *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*. — Dom Thierry Ruinart, né à Reims le 10 juin 1657, fit profession à Saint-Faron de Meaux le 19 octobre 1675. Il mourut, au cours d'un voyage, à l'abbaye de Hautvilliers, de la Congrégation de Saint-Vanne, le 27 septembre 1709. En 1682, Dom Mabillon l'avait demandé comme compagnon d'études. Outre la vie de Dom Mabillon mentionnée plus haut, Dom Ruinart publia : *Acta primorum Martyrum sincera et selecta, ex libris cum editis, tum manuscriptis collecta, eruta vel emendata, notisque et observationibus illustrata...*, in-4, Paris, 1689 ; *Historia persecutionis Vandalicæ, in duas partes distincta. Prior complectitur libros quinque Victoris Vitensis episcopi et alia monumenta... Posterior commentarium historicum de persecutionis Vandalicæ ortu, progressu et fine*, in-8, Paris, 1694 ; *S. Georgii Florentii Gregorii episcopi Turonensis opera omnia, necnon Predegarîi Scholastici epitome et chronicon cum suis continuatoribus et aliis antiquis monumentis...* in-f°, Paris, 1699 ; *Apologie de la Mission*

dirai seulement qu'on n'a jamais vu un moine plus humble, plus obéissant et plus régulier. Ses grands travaux et ses vastes études n'ont jamais été pour lui des prétextes à se dispenser des observances qu'il pouvait pratiquer (1). Il ne manquait jamais aux récréations muettes et se promenait dans les allées les plus petites et les plus étroites. Sur la fin de la récréation, il visitait les malades, allait saluer le Saint-Sacrement; puis il se remettait au travail. Il ne faisait rien que dans la dépendance. Lorsqu'il voulait entreprendre quelque ouvrage, il le proposait aux supérieurs et, s'ils jugeaient à propos qu'il l'entreprît, il s'y appliquait; s'ils lui disaient de faire autre chose, il le faisait. Ayant une fois travaillé sur Ratram, les Supérieurs confièrent l'examen de son étude à deux maîtres en théologie qui, accoutumés à leur scolastique, formèrent des difficultés contre. Les Supérieurs avertirent Dom Mabillon de supprimer ce travail, et il leur obéit, bien qu'il sût le prix de ce qu'il avait fait. Et il me disait que l'on se trouve toujours bien d'obéir aux Supérieurs et qu'il l'avait expérimenté en cette occasion, parce qu'il réalisa dans la suite de nouvelles découvertes qui lui permirent de traiter ce sujet à fond et avec toute liberté de l'imprimer dans un autre temps (2). Ce qui lui fit

de S. Maur, apôtre des Bénédictins en France, avec une addition touchant S. Placide, premier martyr de l'ordre de S. Benoît, in-8, Paris, 1702; *Ecclesia Parisiensis vindicata adversus R. P. Bartholomæi Germon duas disceptationes de antiquis Regum Francorum diplomatibus*, in-12, Paris, 1706. Les ouvrages posthumes de Dom Ruinart, publiés avec ceux de Dom Mabillon par Dom Vincent Thuillier, 3 in-4°, Paris, 1724, sont : *Dissertatio historica de Pallio archiepiscopali*; *Beati Urbani Papæ II vita*; et *Iter litterarium in Alsatiâ et Lotharingiam*. Dom Mabillon avait préparé une nouvelle édition de son ouvrage *De re diplomatica libri VI* : elle fut publiée en 1709 par Dom Ruinart qui l'augmenta de nouvelles pièces, d'un appendice et d'une préface où il justifie les règles générales établies par son maître. Il a eu en outre la principale part à la publication des deux tomes des *Acta Sanctorum Ordinis S. Benedicti. Sæculum Sextum*, in-f°, 1701; et il mettait la dernière main au t. V des *Annales Ordinis S. Benedicti* quand la mort vint l'arrêter au milieu de ses recherches. Aussi son successeur, Dom Massuet consacra la préface de ce volume à l'éloge de Dom Mabillon et de Dom Ruinart, éloge qui plus tard fut placé en tête du 1^{er} volume de l'édition des *Annales* publiée à Lucques en 1739. Il laissait parmi ses manuscrits un journal très détaillé de ce qui s'est passé au sujet de l'édition des Œuvres de S. Augustin. Il a été publié par M. Ingold sous le titre : *Histoire de l'édition bénédictine de S. Augustin avec le Journal inédit de Dom Ruinart*, Paris, 1908, in-8 de xiv-201 p. — Outre les divers auteurs qui ont traité de l'Histoire littéraire de la Congrégation de S. Maur, et la notice écrite par Dom Massuet, on lira avec profit : *Dom Thierry Ruinart, notice suivie de documents inédits sur sa famille, sa vie, ses œuvres, ses relations avec Dom Mabillon*, par Henri Jadard, Paris et Reims, 1886, in-8 de vii-190 p.; *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, publié par M. J.-B. Vanel, p. 87.

(1) A cause de son importance nous croyons devoir placer à l'appendice la Bibliographie de Dom Mabillon.

(2) Ce travail de Dom Mabillon se trouve dans la Préface (n° 81-130) du 2^e tome du IV^e siècle bénédictin des *Acta Sanctorum Ord. S. Benedicti*, in-f°, Paris, 1680.

beaucoup d'honneur. Il fut un jour trouver le Père Marcland, qui était Assistant, pour lui demander permission de faire quelque chose. Ce religieux touché de l'humilité d'un si grand homme, voulut lui donner une permission générale de faire ce qu'il demandait, mais Dom Mabillon refusa avec remerciement, ajoutant qu'il était bien aise de vivre dans la dépendance, réponse qui édifia extrêmement le Révérend Père Assistant.

Lorsque Adrien de Valois écrivit contre Dom Mabillon d'une manière emportée et indigne d'un honnête homme, Dom Michel Germain voulut lui répondre, ce qui était facile, car dans ce que M. de Valois avait repris, il ne se trouvait qu'une faute d'impression qui méritât d'être relevée. Le Père Mabillon l'en empêcha et il me disait à cette occasion : « Il est à propos que Dieu permette qu'il nous arrive de petites humiliations pour contrebalancer les louanges que les hommes nous prodiguent (1). »

Il m'arriva un jour de vomir les sacrées espèces trois quarts d'heure après la messe; Dom Mabillon voulait les prendre, mais je ne le voulus point souffrir. Bien qu'il fût d'une complexion délicate, il ne laissait pas de faire des pénitences extraordinaires, et je le surpris un jour ôtant une ceinture de crin qu'il avait portée un certain temps. Ce religieux mourut comme il avait vécu, très saintement, le 27 décembre 1707, et il s'en alla avec saint Jean reposer dans le sein du Seigneur (2).

CLXX

DU R. P. DOM GERMAIN COUSIN

Voici encore un homme recommandable par son humilité et son détachement des créatures. Il était de Saint-Calais et il avait fait pro-

(1) Adrien de Valois se prétendit attaqué dans un passage du *De re diplomatica*, et écrivit un petit livre plein d'aigreur et d'injures contre Dom Mabillon et Dom Michel Germain. Celui-ci n'imita pas la douceur de son maître et trouva l'occasion de répliquer avec vivacité. Sur cette petite querelle on pourra lire : *Mabillon et la Société de Saint-Germain-des-Prés*, par E. de Broglie, in-8, Paris, 1888, t. I, p. 113; t. II, p. 33, 48.

(2) Sur Dom Mabillon, voir le t. V des *Archives de la France monastique. Mélanges et documents publiés à l'occasion du 2^e centenaire de la mort de Mabillon*, in-8, Paris et Ligugé, 1908 et dans ce volume la Bibliographie des ouvrages relatifs à Mabillon (1707-1907).

fession à Saint-Melaine, le 13 septembre 1649. Dieu, qui se plaît à élever les humbles, inspira aux supérieurs de le mettre dans les charges. Dom Germain Cousin devint prieur de Saint-Aubin (1) et de Redon, je crois. La réputation que lui attiraient sa régularité et les bons exemples qu'il donnait à ses religieux le firent choisir comme député au Chapitre général, où il donna l'exclusion à un supérieur qui n'eût pas été fâché d'être honoré de ce titre. Il souffrait néanmoins impatiemment de se voir en charge et plus d'une fois il supplia d'en être délivré. On ne l'écouta pas et, tout en prévoyant que sa modestie en souffrirait, on le nomma Visiteur de la province de Normandie. Il s'y fit aimer des religieux, car la vertu est aimable partout, et il ne prit jamais occasion de son office pour satisfaire la moindre curiosité, si innocente qu'elle pût être. Tous les ans il venait à la diète à Paris et il n'y vit jamais rien de ce qui excite la curiosité des étrangers. Il passait simplement par les rues qui conduisent à Saint-Germain-des-Prés et il ne sortait de cette abbaye que pour s'en aller comme il était venu. Le cardinal de Furstemberg (2) s'étant présenté à Marmoutier pendant un de ces Chapitres généraux, tous les Supérieurs s'empressèrent d'aller visiter cette éminence; Dom Germain Cousin, au contraire, s'enferma dans sa cellule et n'en sortit que lorsque le cardinal s'en fut allé.

De Visiteur de Normandie, le Révérend Père devint au bout de trois ans prieur de Saint-Ouen de Rouen, nouvelle blessure à son humilité; mais au Chapitre suivant il fit tant d'instances qu'on l'en retira. Pour ne pas se priver complètement de ses services, on l'envoya prieur à Évron, poste qu'il occupa six ans (3). Comme les infirmités venaient

(1) L'abbaye de Saint-Aubin d'Angers doit son origine à une église consacrée vers 535 par saint Germain, de Paris, et où fut transféré le corps de l'évêque saint Aubin. Des chanoines la desservaient, et Geoffroi Grisegonelle, comte d'Anjou, les remplaça en 966 par des Bénédictins. Cette abbaye se maintint très prospère jusqu'à l'époque de la commende et des guerres du XVI^e siècle. Un des abbés commendataires, Galatoire de Marca, y introduisit en 1660 la réforme de la Congrégation de Saint-Maur. De cette abbaye il reste des fragments d'un cloître romain orné de curieuses peintures, une tour du XII^e siècle; dans les bâtiments conventuels du XVII^e siècle sont installés les services de la préfecture; la salle capitulaire et la sacristie abritent les archives départementales.

(2) Cardinal Guillaume Egon, landgrave de Furstemberg, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés de 1690 à 1704.

(3) De 1689 à 1705 Dom Germain Cousin ne cessa d'être employé au gouvernement des monastères. En 1669, il était nommé prieur de Saint-Mahé de Fineterre; en 1672 de Saint-Sauveur de Redon; en 1675 de Sainte-Croix de Quimperlé; en 1678 de Saint-Gildas-des-Bois; en 1681 et 1684 de Saint-Aubin d'Angers; en 1687 il eut à remplir les fonctions de Visiteur de la province de Bretagne; trois ans plus tard en 1690, il était nommé prieur de Saint-Ouen de Rouen; en 1693 et 1696

s'ajouter aux ans, on le déchargea ensuite entièrement, et on l'envoya à Saint-Vincent du Mans, où il fut d'un grand exemple pour la communauté, tant par sa régularité que par son détachement et sa patience à supporter la gravelle, mal dont il souffrait. Son zèle pour la religion lui fit parfois supporter avec impatience certains défauts qu'il remarquait chez le Père Abbé. Dom Cousin mourut le 20 mai 1708, à l'âge de quatre-vingts ans.

CLXXI

DU R. P. DOM ANTOINE BEAUGENDRE

Dom Antoine Beaugendre, natif de Paris, avait fait profession à Vendôme le 7 septembre 1647, à l'âge de dix-neuf ans (1). Il s'était acquis du renom comme prédicateur, lorsque les supérieurs le nommèrent premier prieur de Saint-Pierre-sur-Dive (2). Tous ses amis, admirateurs de son talent, lui en témoignèrent leur compassion. « Et où allez-vous, mon cher Père? lui disaient-ils. Dans un pays étranger, en Normandie; avec d'anciens moines, de véritables dragons, dont toute l'application sera de vous faire de la peine. » Toutes ces considérations humaines n'eurent aucune prise sur l'obéissance de Dom Beaugendre et sur sa soumission aux ordres de Dieu.

de Saint-Serge d'Angers; en 1699 et 1702 de Notre-Dame d'Evron. En 1705, il se retira à Saint-Vincent du Mans, où Dom Maur Audren venait d'être nommé abbé.

(1) D'après la *Matricule* et le *Nécrologe* de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, Dom Beaugendre fit profession le 11 septembre.

(2) *Saint-Pierre-sur-Dive*, ch.-l. de canton, Calvados. — L'abbaye de ce nom fut fondée par Lesceline, comtesse d'Exmes, dans un château qu'avait fait construire son époux, le comte Guillaume, frère de Richard II, duc de Normandie. Elle y mit des religieuses qu'elle ne tarda pas à transférer à Lisieux. Elle les remplaça par des bénédictins qu'elle obtint de la Trinité-du-Mont, près de Rouen. Le B. Aimard fut le premier abbé de Saint-Pierre-sur-Dive, alors du diocèse de Séez. L'église en fut consacrée en 1067. Le monastère se maintint jusqu'aux guerres qui mirent aux prises Français, Anglais et Bourguignons. En 1563 les Calvinistes envahirent l'abbaye, brûlèrent les chartes, pillèrent tout le monastère, enlevèrent les vases sacrés, jetant au vent les saintes reliques. Le monastère fut relevé par la Congrégation de Saint-Maur qui en prit possession en 1666. L'abbaye est souvent appelée le monastère de Notre-Dame de l'Épine, *B. Mariæ de Spineto Monasterium*, à cause d'une statue de la sainte Vierge vénérée sous ce titre dans l'église, actuellement paroissiale, de Saint-Pierre-sur-Dive. Attenant au transept, on remarque la salle capitulaire. Subsistent encore quelques constructions du XVII^e siècle.

Il trouva effectivement à Saint-Pierre-sur-Dive une partie des épreuves qui lui avaient été prédites. La pauvreté y était si grande qu'à la bibliothèque il y avait pour tout ouvrage un saint Bernard en écriture gothique. A la cuisine, le Prieur et ses compagnons ne trouvèrent qu'un chaudron qui leur servait alternativement à cuire leurs sergettes. Du matin au soir ils travaillaient soit au jardin, soit à l'aménagement du monastère. Mais Dieu mêlait à ce labeur des douceurs qui le leur rendaient agréable. Dans le pays, l'ignorance était telle qu'un maître d'école, dont la profession eût été d'instruire les enfants, ne savait pas lui-même son catéchisme. Dom Beaugendre, qui le faisait travailler dans le monastère, l'ayant un jour interrogé s'il y avait plusieurs Dieux et si le Père n'était pas plus grand que le Fils : « Comme de raison, mon Père », répondit le bonhomme. Cette réponse affligea extrêmement le Prieur et, pour dissiper l'ignorance du pays, il se mit à faire tous les dimanches le catéchisme aux pauvres gens. Les autres jours il les instruisait par ses bons exemples. Le culte divin avait été tellement négligé, qu'on ne se souvenait pas d'avoir jamais vu le Saint-Sacrement exposé. Dom Beaugendre acheta un petit soleil, qui lui coûta quinze francs, l'exposa durant l'octave de la fête du Saint-Sacrement et gagna si bien le cœur des Anciens, qu'ils venaient tous les jours faire leur heure d'adoration au temps précis où ils étaient marqués. Il réussit encore à les faire assister à toutes les heures de l'Office divin, hormis à matines.

Dom Beaugendre passa ensuite à Coulombs (1) comme prieur, puis à Saint-Père de Chartres. Après quoi il fut déchargé à cause de quelques incommodités qui lui survinrent aux yeux. Se trouvant

(1) Coulombs, com. du canton de Nogent-le-Roi, arr. de Dreux, Eure-et-Loir. — On ignore les circonstances de la fondation de l'abbaye de Notre-Dame de Coulombs, *Beatæ Mariæ de Columbîs Mon.*, qui fut détruite par les Normands au IX^e siècle. Relevée par les moines, elle fut ruinée au siècle suivant par les troupes de Richard, duc de Normandie, et abandonnée jusqu'au moment où Roger, évêque de Beauvais, seigneur de Nogent-le-Roi, en prit possession. Il restaura l'abbaye, lui fit de riches donations et son exemple fut suivi par beaucoup de seigneurs de cette contrée. La prospérité du monastère se maintint jusqu'aux guerres du XIV^e siècle entre Français et Anglais. Les religieux furent contraints de se disperser. L'abbé Ferrand de Montreuil (1438-1442) entreprit de relever l'abbaye, et son successeur acheva l'œuvre commencée. Les Protestants la pillèrent en 1562 et 1568. L'abbaye de Notre-Dame de Coulombs s'unit en 1648 à la Congrégation de Saint-Maur. Du monastère il reste peu de chose : un beau portail du XI^e siècle, les ruines d'un clocher et quelques fragments de murailles. L'église abbatiale fut détruite dans la première partie du XIX^e siècle : et divers objets en provenant se trouvent dans l'église de la paroisse.

rétabli, il revint à Saint-Père et alla ensuite à Saint-Taurin d'Évreux (1), où il se fit beaucoup aimer des religieux (2). On le déchargea de nouveau et il vint exercer à Saint-Germain-des-Prés l'office de doyen. Il écrivit la Vie de Monsieur Joli, chanoine de Saint-Étienne de Dijon, prêtre d'une éminente piété (3), et il donna au public une ample édition d'Hildeberty, archevêque de Tours, et de Marbode, évêque de Rennes, prenant sur son sommeil un temps considérable et employant tout le jour aux exercices de la régularité (4). Dom Beaugendre mourut âgé de quatre-vingts ans et d'une chute, à ce qu'il me semble avoir entendu dire.

CLXXII

DU R. P. DOM MICHEL BRIANT

Le Père Dom Michel Briant était natif de Rouen et il fit profession à Jumièges le 28 d'août 1658, à l'âge de dix-neuf ans. Ses études ter-

(1) Cette abbaye fut fondée près du tombeau de saint Taurin, premier évêque d'Évreux. Elle existait déjà à la fin du VI^e siècle, et saint Leufroy († 738) y revêtit l'habit monastique. Détruite lors des invasions normandes, elle fut relevée par Richard I, duc de Normandie, mort en 996, et pendant près de deux siècles ses abbés lui vinrent de Fécamp. Elle fut dévastée en 1195 lorsque Philippe-Auguste s'empara d'Évreux. Au commencement du XV^e siècle, par suite des guerres, elle était de nouveau en ruines lorsque en 1410, Charles VI en ordonna la restauration. L'abbaye de Saint-Taurin d'Évreux s'unit en 1617 à la Congrégation de Chezal-Benoît, d'où en 1642 elle passa dans celle de Saint-Maur. L'église encore subsistante renferme de curieuses parties romanes ; le chœur du XIV^e siècle est bâti sur une crypte très ancienne. Du vieux monastère il reste un pavillon du XVI^e siècle. Les bâtiments construits par les Mauristes abritèrent pendant de longues années le séminaire diocésain.

(2) Voici la chronologie des Chapitres généraux qui appelèrent Dom Beaugendre au gouvernement des monastères : 1669, Saint-Pierre-sur-Dive ; 1672 et 1675, Coulombs ; 1678, Saint-Père de Chartres ; 1684, Coulombs ; 1687 et 1690, Saint-Taurin d'Évreux.

(3) *La vie de Messire Bénigne Joly, prestre, docteur de la Faculté de Paris et société de Navarre, chanoine de l'église abbatiale et collégiale de Saint-Estienne de Dijon, instituteur des religieuses hospitalières de la même ville où on le nommait « le Père des Pauvres », où l'on voit l'idée d'un saint chanoine, et le modèle d'un parfait ecclésiastique*, in-8, Paris, 1700.

(4) *Venerabilis Hildeberti primo Cenomanensis Episcopi, deinde Turonensis Archiepiscopi opera, tam edita quam inedita. Accesserunt Marbodi Redonensis Episcopi, ipsius Hildeberti supparis opuscula. Quæ hactenus edita, hæc autem auctiora et plura nondum edita prodeunt, omniaque ad manuscriptos codices recensita, notis passim illustrantur*, in-f°, Paris, 1708.

minées, on l'envoya à Bonne-Nouvelle de Rouen faire sa récollection sous le R. P. Dom Claude Martin et, formé à si bonne école, il détacha complètement son cœur des choses de la terre et montra en toute occasion un grand zèle pour la régularité. Aussi le nomma-t-on Supérieur dans les principaux monastères de la province, à Saint-Evrault, au Bec, à Séz, à Caen et à Bonne-Nouvelle de Rouen (1), et partout il s'acquît la réputation d'un homme ardent à maintenir l'observance. A cause de cela il fut ordinairement député au Chapitre général et on le chargeait toujours de soutenir les droits de la province.

Dom Michel Briant était fort bon économe, mais il n'avait pas d'attachement au bien et il faisait de grandes aumônes. Pendant qu'il était prieur au Bec, on arrêta dans l'église une lingère qui dérobaît les nappes des autels et en fabriquait des chemises. Le Révérend Père ne souffrit pas qu'on lui fit aucun mal; il la réprimanda seulement et la renvoya avec une bonne aumône, mettant ainsi en pratique la parole de l'Évangile qui ordonne de céder notre manteau à celui qui dérobe notre tunique. Tandis qu'il était à la tête de la maison de Caen, il mourut un Ancien qui avait une nièce, bonne demoiselle, mais pauvre. Le Révérend Père Briant céda à cette personne toute la cote morte de son oncle, ce qui la toucha de telle sorte qu'elle le pria de garder au moins quelques-uns des meubles du défunt pour se ressouvenir de lui; ce à quoi il ne voulut consentir. Cet excellent supérieur s'appliquait à demeurer sans cesse à la tête de sa communauté et il n'allait que rarement manger avec les hôtes, même avec les personnes de qualité, et il savait trouver à propos quelque honnête défaite pour s'en dispenser et le faire agréer à ceux qu'il traitait. Dom Michel Briant mourut à Bonne-Nouvelle de Rouen, le 17 juin 1708.

CLXXIII

DU R. P. DOM NICOLAS COULON

Le R. P. Dom Nicolas Coulon, natif de Dreux dans le diocèse de Chartres, fit profession à Jumièges le 14 d'octobre 1655, à l'âge de

(1) Dom Michel Briant fut nommé en 1675 prieur de Saint-Georges de Boscherville; en 1678, du Mont-Saint-Michel; en 1684, abbé de Saint-Martin de Séz, en 1687 et 1690, prieur de Saint-Étienne de Caen; en 1693, du Bec; en 1696, de Saint-Étienne de Caen; en 1699, abbé de Saint-Martin de Séz; en 1702, prieur du Bec; en 1705, de Saint-Evrault; et en 1708, de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle de Rouen.

dix-neuf ans. Il demeura une quarantaine d'années environ à Tiron, et sa vertu était si solide qu'elle fut à l'épreuve des langues des petits écoliers, lesquels n'épargnent personne. Ils ne parlaient qu'avec éloges du Père Coulon. Ce religieux était d'une complexion si délicate que peu s'en fallut qu'on ne le renvoyât du noviciat; il n'y eut que son zèle et sa vie innocente qui le firent admettre. Il ne laissait pas cependant de mener une vie très austère, mangeant très peu, ne buvant presque pas de vin et trempant son pain dans l'eau, ou encore mettant de l'eau dans son potage ou dans ses mets, comme je l'ai appris du Supérieur qui l'a enterré. Sa couche était dure comme du bois et cependant il la trouvait encore trop molle. Il personnifiait l'humilité. Tandis qu'il était régent de rhétorique à Tiron, on y envoya un religieux pour exercer la même fonction. Dom Nicolas ne dit point au nouveau venu qu'il était déjà en possession de la chaire; mais il abandonna son poste sans résistance et remit à son confrère tous les livres dont il s'était muni. Il était souple comme un gant, maniable comme la cire et prêt à exécuter ce que l'on voulait: enseigner, prêcher, confesser, exercer les fonctions vicariales à la paroisse, tout lui était indifférent, mais lui devenait agréable et précieux dès qu'il s'agissait d'honorer Dieu. Il prêcha l'Avent une année dans une paroisse voisine de Tiron et à la fin il fit une quête et obligea le curé à venir à l'offrande. Il appela ensuite la dame du lieu et lui dit: « Madame, « voilà de quoi acheter un parement à votre autel, mais il vous faut « suppléer à ce qui manque à la somme. » La vie de Dom Coulon était si pure, que celui qui entendit sa confession pendant une grande maladie qu'il fit, disait de lui que c'était un véritable Israélite, dans lequel il ne se trouvait point de fraude. Ce religieux mourut à Tiron, le 30 janvier 1709.

CLXXIV

DU R. P. DOM ANTOINE TEXANDIER

Dom Antoine Texandier (1), qu'on appelait la *belle âme* à cause de son innocence et de sa sainte vie, appréhendait extrêmement la mort.

(1) Dom Antoine Texandier était originaire de Limoges, et âgé de vingt ans fit profession au monastère de Saint-Augustin de cette ville le 28 janvier 1659. Il mourut dans l'abbaye de Saint-Jean-d'Angély.

Étant tombé malade et tirant à sa fin, le prieur et le sous-prieur n'osaient l'avertir de s'y préparer. Le procureur, qui était un homme résolu, leur dit qu'il irait lui en donner l'entente. Il engagea effectivement le malade à se disposer au grand passage. Ce dernier le remercia en ajoutant : « Préparez-vous-y de votre côté, car vous mourrez le premier de nous deux et serez enterré avant moi. » Le procureur, plein de vie et de santé, vint en riant rapporter le propos au prieur et à son compagnon. Néanmoins le jour suivant on le trouva mort, et lorsque s'achevaient ses funérailles, le 27 septembre 1708, Dom Antoine expira à son tour.

CLXXV

DU R. P. DOM ANTOINE LAVEROT

Le R. P. Dom Antoine Laverot, natif de Bessay dans le diocèse de Clermont (1), avait trente-quatre ans lorsqu'il fit profession à Vendôme, le 18 d'août 1666. Il était médecin avant d'entrer dans la Congrégation, et, lorsqu'il y eut été admis, il oublia tous les principes de la médecine humaine qui ne s'occupe que du corps et il ne songea plus qu'au salut de son âme. Il ne buvait point de vin et mangeait très rarement du poisson. Il gardait un silence perpétuel, afin de s'entretenir avec Dieu et, quand les religieux conféraient en récréation, lui se promenait seul dans quelque allée écartée du jardin. Il n'était cependant point farouche et, lorsqu'on l'interrogeait sur quelque chose, il répondait avec honnêteté et en termes précis à ce qu'on lui demandait. Il restait des temps considérables à l'église devant le Saint-Sacrement, à la suite des matines et des complies. Pendant longtemps il demeura à Évron comme dans une solitude champêtre, et la réputation de sainteté qu'il s'y était acquise faisait dire que, s'il venait à y mourir, on aurait peine à l'enterrer à cause de la population qui infailliblement se jetterait sur son corps et découperait ses habits; mais il alla mourir à Saint-Vincent du Mans, le 3 mars 1709, à l'âge de soixante-dix-sept ans.

(1) *Bessay-sur-Allier*, com. du canton de Neuilly-le-Réal, Allier.

CLXXVI

DU R. P. DOM RENÉ DE GOUSTIMENIL

Dom René de Goustimenil était né à Folleville (1) dans le diocèse de Rouen et appartenait à une famille noble et aisée. Il fit profession à Jumièges le 22 février 1663, à l'âge de vingt et un ans. Il s'était rendu si maître de ses passions, qu'on ne vit jamais en lui trace d'aucune émotion. Il perdait rarement le sentiment de la présence de Dieu, et son extérieur, relevé par une régularité exacte, était si religieux qu'on ne pouvait le voir sans concevoir de lui l'idée d'un saint. En raison de ces qualités on le fit passer de la province de Normandie, où il avait fait profession, à Saint-Cyprien de Poitiers (2) qui est de celle de Chezal-Benoît, et on lui confia le soin de confesser les religieuses de la Trinité, lesquelles sont des filles fort spirituelles. Il s'acquitt bientôt leur estime et leur confiance et put leur faire accepter ses vues. Un jour que l'abbesse voulait renvoyer une novice parce qu'elle ne pouvait payer la dot, Dom de Goustimenil, avec sa foi ordinaire en Dieu, lui dit nettement qu'il fallait recevoir cette fille. Comme l'abbesse formait des difficultés, il la pria de ne pas tant raisonner, et il insista de telle sorte en faveur de cette novice, qu'il fallut céder à sa volonté.

Au Chapitre général de 1693, Dom de Goustimenil fut nommé prieur de Noyers, et les grandes aumônes qu'il y fit, jointes à ses autres vertus, le rendirent l'arbitre de tout le pays. Il n'y avait point d'inimitié qu'il ne fit cesser par la prompte réconciliation des adversaires. Cela parut un jour entre deux gentilshommes, dont l'un avait juré la perte de l'autre. Les filles elles-mêmes partageaient la passion de leurs

(1) *Folleville, Saint-Maclou de Folleville, com. du canton de Tôtes, Seine-Inférieure.*

(2) Ce monastère dans un faubourg de la ville de Poitiers fut fondé vers 828 par Pépin I, roi d'Aquitaine, en l'honneur du martyr poitevin saint Cyprien. Détruite par les Normands, cette abbaye fut reconstruite par l'évêque Frotaire ou Frotier II, et son église consacrée le 29 septembre 936. Le B. Bernard, de Tiron, en fut abbé. Saint-Cyprien de Poitiers fut presque entièrement détruit dans les guerres contre les Anglais, puis en 1560 par les Huguenots. Après ce dernier désastre les religieux durent se retirer dans l'intérieur de la ville, et revinrent dans leur ancien monastère lorsque leur abbé commendataire, Henri-Louis Chasteigner de la Rochepozay, évêque de Poitiers, y introduisit les religieux de la Congrégation de Saint-Maur le 7 septembre 1642. — L'abbaye a été entièrement détruite, sur son emplacement s'éleva au cours du XIX^e siècle un couvent de l'ordre des Frères-Prêcheurs (expulsés de nos jours).

pères et s'étaient munies d'armes à feu. Dom de Goustimenil fut prié par les intéressés de ne se point mêler de cette affaire. Lui, au contraire, sans s'épouvanter du bruit, se rendit chez le plus acharné des deux adversaires. Il fit ouvrir les portes du château qu'on avait fermées exprès, puis s'adressant au gentilhomme : « Il faut, Monsieur, « lui dit-il, vous aller tout présentement réconcilier avec votre ennemi « et lui pardonner tout le mal que vous croyez qu'il vous a fait. » Les armes furent déposées séance tenante, et, dès cette première visite, le différend se termina par une sincère réconciliation ; si bien que le gentilhomme ainsi sommé s'écria qu'il n'y avait que le prieur de Noyers capable de lui faire aimer celui qu'il haïssait à mort auparavant.

Dom de Goustimenil fut déchargé au bout de deux triennaux ; mais il demeura à Noyers et continua d'y faire beaucoup de bien par ses bons exemples et le ministère de la confession. Tout le pays l'avait en grande estime, notamment Monsieur d'Argenson (1). À chacune de ses visites, il l'accueillait toujours avec distinction, et lorsque au bout de quelques années les Supérieurs envoyèrent le Révérend Père à Chelles, il fit le voyage de Paris pour les supplier de le laisser à Noyers. Bien que ceux-ci fussent disposés à accéder à la requête, ils crurent cependant qu'il ne fallait pas mettre les séculiers sur le pied de demander auprès d'eux les religieux qui leur plaisaient. Dom de Goustimenil mourut à Chelles, le 7 d'octobre 1709. Il avait dans la Congrégation un frère nommé Dom Charles, qui souffrit avec grande patience beaucoup d'infirmités et donna l'exemple de la régularité. Ce dernier mourut à Saint-Wandrille (2).

CLXXVII

DE JEAN BROCARD

Jean Brocard, flamand de nation, fut une conquête de Thomas Alport, commis de notre Congrégation. Il était menuisier de son

(1) La famille de Voyer de Paulmy ajoutait à ses noms celui de la terre d'Argenson, dont le château se trouvait à une courte distance de l'abbaye de Noyers.

(2) Dom Charles-François de Goustimenil était âgé de 22 ans lorsqu'il fit profession à l'abbaye de Jumièges le 12 août 1660. Il mourut à Saint-Wandrille le 22 juin 1710.

métier et, selon la mauvaise coutume des compagnons, il dépensait au cabaret tout l'argent qu'il gagnait. Étant venu au Bec travailler au buffet de l'orgue sous la direction de Thomas Alport, il fut si touché des vertus de ce dernier et des bonnes instructions qu'il en recevait, que peu à peu il devint tout autre. Au lieu d'employer son gain comme auparavant à faire la débauche, il acheta de bons livres qu'il lisait les dimanches et jours de fêtes en la compagnie de Thomas. Une fois entré en ces dispositions, il résolut de se donner entièrement à Dieu et demanda à être frère convers. Les difficultés nombreuses qu'on lui fit le déterminèrent à embrasser, suivant l'exemple de son maître, l'état de commis dans la Congrégation (1), et, lorsque Thomas Alport le vit ainsi fixé, il lui apprit son métier de facteur d'orgues. On peut juger du talent de Jean Brocard dans cette branche par l'orgue de Saint-Denis qui passe pour le plus beau du royaume.

Cet homme excellent était sans cesse occupé de la présence de Dieu : il gardait un profond silence et surpassait en cette vertu les religieux de chœur. Les dimanches et fêtes, il servait autant de messes qu'il pouvait, assistait à l'office divin avec une grande dévotion et donnait le reste de son temps à de pieuses lectures et à l'oraison, dans laquelle il avait fait de grands progrès. Jean Brocard mourut à Évron, le 5 novembre 1709.

CLXXVIII

DU R. P. DOM THOMAS BLAMPIN

Il semble que la nature et la grâce avaient conspiré ensemble pour faire du R. P. Dom Thomas Blampin un homme accompli. Il était bien fait, il avait de l'esprit, et toutes ses inclinations le portaient au bien. Son extérieur était si religieux qu'on ne pouvait le regarder sans respect, et sa conversation si édifiante qu'il était impossible de l'entretenir sans concevoir de lui l'idée d'un saint. Dom Thomas était né à Noyon de parents honnêtes qui lui donnèrent une bonne éducation et rencontrèrent en lui toute la docilité requise pour profiter de

(1) Originaire du diocèse de Ruremonde, Jean Brocard fit sa promesse de stabilité à l'abbaye de Lyre le 18 décembre 1682.

leurs enseignements. Tandis qu'il était en pension, dans son enfance, il se levait furtivement la nuit pour décrotter les souliers de ses condisciples. Il avait un frère garde du corps du Roi qui, sous l'habit militaire, pratiquait les mêmes vertus et conservait les inclinations d'un religieux. Éloigné des vices ordinaires aux gens de guerre, il menait partout, soit à la cour, soit en campagne, une existence uniforme. Si, par devoir d'état, il accompagnait le Roi à l'armée, il ne se rendait à charge à personne, acceptait tout avec reconnaissance et choisissait d'ordinaire l'endroit le plus incommode de la maison qui lui était assignée comme logement. Il partageait son temps entre la prière et la lecture et, tandis que ses compagnons se divertissaient au jeu, il se promenait seul en récitant son chapelet et d'autres prières vocales, ou ruminant quelque pensée pieuse.

Quant au jeune Thomas, comme il n'avait jamais goûté le monde, il n'eut pas de peine à le quitter, et la Congrégation de Saint-Maur lui ayant paru un corps digne de son choix pour le dessein de se consacrer à Dieu, il en prit l'habit à l'âge de dix-sept ans, des mains du Père Vincent Marsolles, qui, l'année suivante, 19 décembre 1658, reçut ses vœux à Saint-Remy de Reims. Formé à bonne école, le nouveau profès progressa rapidement dans les voies de la perfection ; il devint un modèle pour ses jeunes confrères et, au cours de ses études, non seulement il soutint ces beaux commencements, mais il les surpassa, cherchant à apprendre la charité qui édifie plus que la science qui enfle. On ne vit jamais un religieux plus exact à ses devoirs, plus humble et plus modeste. Sa récollection finie, on le chargea d'enseigner la philosophie à nos jeunes confrères, puis ensuite la théologie, et il eut à cœur de leur apprendre les vertus monastiques bien plutôt que de les exercer dans des questions sèches et très souvent stériles. Il joignait l'exemple aux exhortations, aussi les écoliers qu'ils instruisait étaient-ils réguliers et exacts comme de petits novices. Il cherchait surtout à leur inspirer l'amour de la pauvreté et, dans cette vue, il recousait lui-même ses habits et affectait de porter une robe couverte de pièces et tombant en lambeaux. S'il avait un voyage à entreprendre, il le faisait à pied, emportant dans sa poche un morceau de pain, qu'il mangeait à l'abri d'un arbre, après avoir bien marché. Pendant son séjour au Mont-Saint-Quentin comme professeur de philosophie, il faisait les dimanches et fêtes le catéchisme aux pauvres gens jusqu'à l'heure de complies, et ceux-ci l'écoutaient pendant deux heures avec un plaisir singulier, ce temps ne leur paraissant plus long qu'un quart d'heure.

Il enseignait la théologie à Saint-Denis en France, lorsque les Supérieurs résolurent de faire travailler à une nouvelle édition des Œuvres de saint Augustin. Dom François Delfau (1), homme d'esprit et d'un grand savoir, fut chargé de la conduite de cette entreprise; mais un ordre du Roi l'ayant relégué à Landévenec (2), on jeta les yeux sur Dom Blampin, et ce choix obtint l'approbation générale. Lorsque M. Nicole l'eut appris, il dit que l'édition était en bonnes mains et réussirait infailliblement parce que Dom Thomas était humble et que, pour éditer les œuvres du plus humble des Pères, il fallait un homme de ce caractère. Le Révérend Père se donna tout entier à cette besogne : il y travaillait du matin jusqu'au soir, hormis le temps qu'il prenait pour dire son office, célébrer la sainte messe, réciter ses autres prières et prendre sa réfection. Il ne prenait plus part aux récréations et ne sortait plus en ville sans une nécessité indispensable, persuadé qu'il ne pouvait rien faire de plus agréable à Dieu, ni de plus utile au prochain que ce labeur, qui fut béni du ciel en effet. Tous ceux qui aiment véritablement l'Église accueillirent en effet cette édition avec applaudissement. L'éditeur au contraire n'en ressentit pas la moindre vanité et, pour se dérober aux compliments autant que pour implorer le secours d'en-haut, dans l'intervalle de l'impression de chaque volume, il se retirait dans un monastère champêtre et incommode afin d'y vaquer aux exercices de la retraite des dix jours.

Au cours de l'édition, Dom Blampin dut faire le voyage des Pays-Bas pour consulter quelques manuscrits. Si on l'eût écouté, il serait

(1) Dom François Delfau, né à Montel, en Auvergne, fit profession à l'abbaye de Saint-Allyre de Clermont le 2 avril 1656. Ses supérieurs l'ayant chargé de publier une nouvelle édition des œuvres de saint Augustin, il l'annonça par un Prospectus qui parut à Paris en 1671. Deux ans plus tard, un ordre du roi l'exilait en Basse-Bretagne. La raison de cette lettre de cachet fut l'apparition d'un livre ayant pour titre : *L'Abbé commendataire, où l'injustice des Commendes est condamnée par la Loi de Dieu, par les décrets des Papes, et par les Ordonnances, Pragmatiques et Concordats des Rois de France. Par le sieur Desboisfranc, Docteur en l'un et l'autre Droit*, in-4°, Cologne (Compiègne), 1673. Peu après : *Réponse au livre intitulé l'Abbé commendataire et réfutation de cette réponse par une lettre de M. Schouten à l'auteur*, in-12, Cologne, 1673; *Entretiens d'un Abbé commendataire et d'un religieux sur les Commendes avec des Réflexions sur ces entretiens*, in-12, Cologne, 1674. On ne tarda pas à savoir que l'auteur n'était autre que Dom Delfau. La seconde partie de l'*Abbé Commendataire* est de Dom Gabriel Gerberon. On doit, en outre, à Dom Delfau : *Libri de Imitatione Christi Johanni Gersenii, Abbati Ordinis Sancti Benedicti iterum asserti, maxime ex fide Mss. exemplarium*, in-8, Paris, 1674. Dom Delfau périt dans un naufrage le 13 octobre 1676 en se rendant à Brest pour y prêcher le panégyrique de sainte Thérèse.

(2) D'après d'autres auteurs appartenant à la Congrégation de Saint-Maur, le lieu d'exil de Dom Delfau aurait été l'abbaye de Saint-Mahé, non loin de Landévenec.

allé seul et n'eût usé d'aucun ménagement envers sa personne. Les Supérieurs lui donnèrent pour compagnon frère René Pasquier, religieux convers d'une éminente piété, et ils commencèrent tous deux le voyage un jour de jeûne d'Eglise en faisant dix lieues à pied. Cet excès échauffa de telle sorte le frère convers, qu'arrivé à Compiègne il se trouva mal; néanmoins il fit effort pour parvenir jusqu'à Noyon, où deux jours après il mourut. Cette fin affligea extrêmement les Supérieurs à cause de l'estime en laquelle ils tenaient frère René Pasquier; pour empêcher que la même chose arrivât à Dom Blampin, ils recommandèrent à celui-ci de prendre une monture et de se bien nourrir au cours de la route, car ils le savaient impitoyable envers soi-même.

En dépit du bon accueil qu'avait reçu en général l'édition des Œuvres de saint Augustin, elle rencontra cependant des adversaires. Dès l'apparition du premier tome, douze Jésuites se mirent à en épilucher le contenu, mais sans grand succès. Ils ne s'attachèrent qu'à un seul endroit qu'ils déférèrent à l'archevêque de Paris (1). Le prélat, ayant eu occasion de voir douze beaux manuscrits qui portaient la leçon incriminée par les Révérends Pères, approuva le choix de Dom Thomas et l'exhorta à continuer. Les Jésuites, de leur côté, poursuivirent leur examen au fur et à mesure de l'apparition des volumes, sans réussir à découvrir matière à critique. La grande tempête arriva seulement après l'entier achèvement de l'édition. Lorsque Dom Thomas imprima le dernier tome qui renferme les écrits du saint Docteur sur la grâce, les amis de notre confrère lui conseillèrent de donner séparément la Synopsis du livre de *Correptione et gratia* par Monsieur Arnauld, afin que ceux qui le voudraient pussent l'insérer dans leur édition. Mais le libraire, de son chef, l'encarta dans beaucoup d'exemplaires, de sorte que les Jésuites en eurent bientôt connaissance. Ils firent grand bruit auprès de l'Archevêque de Paris, qui envoya aussitôt quérir le Père Boistard, alors Supérieur général de notre Congrégation. Ce Père, aux questions posées par le prélat, répondit que la chose s'était faite sans sa participation, qu'il n'en avait eu aucune connaissance et que, de ce pas, il s'en irait enlever la Synopsis de tous les exemplaires et la supprimer. Cette réponse satisfut l'archevêque, mais non les Jésuites, qui réitérèrent leurs plaintes et poussèrent ce dernier à conseiller aux Supérieurs d'infliger une pénitence à Dom Blampin. Le Père de Loo (2), qui était

(1) Mgr François de Harlay de Champvallon, archevêque de Paris, 1671-1685.

(2) Dom Arnould de Loo naquit à Rouen d'une famille calviniste. Encore adoles-

prieur de Saint-Germain et qui huit jours auparavant avait nommé celui-ci son sous-prieur, se hâta de le déposer et de lui confier la cellerie, emploi entièrement contraire à ses inclinations. Les Jésuites, qui avaient juré la perte de notre confrère, ne furent pas encore satisfaits. Ils reprirent leurs instances auprès de l'archevêque, qui leur répondit que Dom Thomas avait été déposé de son office de sous-prieur et que c'était une assez grande pénitence. « Il est encore à Paris, reprirent les Jésuites, il faut l'en faire sortir. » — « Vous en demandez trop, leur répartit le prélat, et vous devez vous contenter de ce qui arrive. »

Dom Blampin eût été personnellement content de sortir de Paris, dont le séjour lui déplaisait fort. Aussi, dès que son Édition avait été achevée, il avait prié les Supérieurs de l'envoyer à Saint-Nicolas-au-Bois (1), requête que ceux-ci refusèrent d'accueillir à cause de l'estime que le Révérend Père s'était acquise dans la capitale et de la confiance qu'avaient en lui beaucoup de personnes de qualité. Toutefois, à la suite de nouvelles instances présentées au Chapitre général de 1693, on consentit à l'envoyer à Saint-Nicolas-au-Bois. Mais quelques définiteurs opinèrent alors qu'il fallait en accédant à sa demande lui donner la qualité de prieur; d'autres au contraire objectèrent que cette dignité n'était pas en rapport avec le mérite de ce religieux. Finalement il fut résolu que Dom Blampin sortirait de Paris, mais pour se rendre à Saint-Nicaise de Reims en qualité de prieur.

cent il reconnut l'erreur où il était engagé et, s'étant converti, eut le bonheur d'amener ses parents à l'Église catholique. Pour lui, il voulut se consacrer entièrement au service de Dieu, et il n'avait que 19 ans lorsqu'il fit profession à l'abbaye de Jumièges le 2 mai 1663. Les talents qu'on remarqua bientôt en lui le désignèrent pour les premières charges de la Congrégation. En 1678, il était choisi pour gouverner Saint-Germer de Flaix; en 1681 et 1684, Saint-Père de Chartres. Le Chapitre général de 1687 le nommait Abbé de Saint-Martin de Sées; et trois ans plus tard prieur de Saint-Germain-des-Prés, qu'il ne quitta qu'en 1696 pour exercer pendant deux triennats les mêmes fonctions à Saint-Denis. En 1702, il revint à Saint-Germain-des-Prés jusqu'en 1708. Il était de nouveau prieur à Saint-Denis quand il fut élu Supérieur général par le Chapitre tenu à Marmoutier en mai 1711. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés le 9 août 1713. — Voir Vanel, *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 96-103.

(1) *Saint-Nicolas-au-Bois*, com. du canton de la Fère, Aisne. — Cette abbaye dans l'ancien diocèse de Laon fut fondée en un lieu habité par des ermites qui avaient construit dans une forêt un oratoire en l'honneur de saint Nicolas. Barthélemy, évêque de Laon, y mit comme abbé, en 1120, Simon, moine de Saint-Nicaise de Reims, qui y établit une forte discipline monastique. Au XIII^e siècle, il y eut une école célèbre dans cette abbaye. Vers 1418 les Anglais s'emparèrent du monastère, qu'ils incendièrent après l'avoir pillé. Il subit le même sort de la part de hérétiques en 1567. La Congrégation de Saint-Maur, qui en prit possession en 1671, releva l'abbaye de Saint-Nicolas-au-Bois.

Dans cette charge, celui qui venait d'en être revêtu ne vit autre chose que l'obligation de vivre plus humble, plus pauvre et plus pénitent que ceux auxquels il commandait, et l'on vit ce savant, presque toujours plongé dans les livres jusqu'alors, donner tous les jours plusieurs heures au travail des mains et se délecter des occupations les plus pénibles. Sa joie était d'avoir une bêche en mains et de travailler la terre. Il voulait que ses religieux fussent bien et jouissent du nécessaire ; mais il retranchait tout le superflu. Il ne pouvait souffrir ces repas magnifiques que l'on donne parfois aux séculiers et il les considérait comme opposés à l'esprit de simplicité et de pauvreté dont nous faisons profession. Il jugeait que les dépenses de ce genre devaient être employées plutôt au soulagement des pauvres.

Dom Thomas était très réservé à permettre à ses religieux d'aller en ville, pensant qu'on n'en revient jamais meilleur. Il accompagnait toutefois ses refus de manières honnêtes et sincères et, par son humilité et sa simplicité, il désarmait toutes les critiques. En une occasion qu'il venait de nommer les officiers de son monastère, un religieux qui s'imaginait avoir beaucoup de mérite se plaignit à lui de n'avoir reçu aucun emploi. « Vous avez raison, répartit le Prieur, nous n'avons désigné personne pour ôter les araignées du monastère, vous ferez très bien cela. » L'autre se retira confus et fut dire à ses confrères qu'il admirait la simplicité du R. P. Prieur, puis il leur raconta ce qui venait de lui arriver.

Après avoir gouverné Saint-Nicaise pendant six ans, Dom Blampin passa le même espace de temps à la tête de l'abbaye de Saint-Remy et ensuite il fut désigné comme prieur de Saint-Ouen, où il eut de la contradiction de la part des procureurs du dehors. Ces religieux s'étaient mis sur le pied d'avoir chacun une chambre affectée à son usage, avec matelas sur leurs paillasses. Dom Thomas leur retrancha ce dernier adoucissement comme contraire aux Règles et les réduisit au train commun. Cette mesure choqua les intéressés. Ils décrièrent le Prieur par toute la Province ; n'osant toutefois l'incriminer dans sa vie et ses mœurs qui étaient irrépréhensibles, ils répétèrent que c'était un excellent religieux, mais impropre au gouvernement et ne fréquentant pas assez le monde, lequel pourtant ne nous estime jamais tant que lorsqu'il ne nous voit pas. Bref, ils agirent de telle manière qu'à la Diète suivante Dom Blampin ne fut pas élu député, bien que la Province ne comptât pas de meilleur religieux. Les Pères

du Chapitre général en jugèrent autrement en le nommant Visiteur de la province de Bourgogne (1).

En cette nouvelle position Dom Thomas n'abandonna rien de ses pratiques de pénitence et d'humilité et il ne prit point prétexte de sa charge pour faire des voyages inutiles ou de simple curiosité. Il était entièrement mort au monde. Quelque longues que fussent les étapes qu'il avait à faire, il ne se dispensait jamais de la célébration de la sainte messe, et je l'ai vu monter à l'autel après une marche de huit lieues. Il avait des entrailles de père pour tous les religieux et ne pouvait souffrir de préférences dans les monastères. Un jour qu'il résidait à Moûtier-Saint-Jean, le prieur de Dijon le vint prier de le débarrasser d'un de ses moines. Dom Thomas lui en demanda la raison. Le Prieur dit que ce moine était infirme et n'avait pas de voix. « Ce religieux, » demanda Dom Blampin, sollicite-t-il sa sortie? — Non! répondit le « Prieur. — Je ne puis donc me prêter à ce que vous me demandez », repartit le Père. Ce Prieur, qui avait été Visiteur lui-même et qui pour lors se trouvait à la tête du premier monastère de la province, s'imaginait que cette double qualité lui donnait le droit de disposer de sa communauté comme il lui plairait. Il fit de nouvelles instances. Dom Thomas lui ferma la bouche en protestant qu'on lui couperait la main plutôt que de lui faire signer une obédience pour le religieux en question. Ainsi le pauvre Prieur s'en retourna bien honteux. On pourrait citer ici plusieurs semblables exemples de fermeté et de charité.

En 1710, tandis qu'il faisait la visite à Saint-Benoît-sur-Loire, Dom Blampin dit à nos confrères qu'il s'estimerait heureux s'il pouvait être enterré auprès des reliques de notre Bienheureux Père. Dieu exauça ce vœu. Le même jour, auquel on célébrait la fête de sainte Scholastique, il fut saisi pendant les vêpres d'un si violent mal de côté que, n'en pouvant supporter l'excès, il sortit du chœur au *Magnificat* et se retira dans sa chambre, qu'il eut soin de fermer. On jugea aussitôt qu'il devait être bien malade pour être ainsi parti pendant l'office. On fut chez lui et on eut assez de peine à lui faire ouvrir sa porte. Malgré ses résistances on le conduisit à l'infirmerie, où l'on alluma du feu. Mais, par un principe de pauvreté et de pénitence, il

(1) Nommé en 1693 prieur de Saint-Nicaise de Reims, Dom Thomas Blampin fut maintenu dans cette charge jusqu'en 1699. Il fut alors choisi pour les mêmes fonctions à Saint-Remi de Reims par les Chapitres généraux de 1699 et 1702. Trois ans plus tard, il devenait prieur de Saint-Ouen de Rouen, et en 1708 Visiteur de la province de Bourgogne.

l'éteignit aussitôt que ses gardes se furent retirés. Son heure était venue et, en dépit de tous les soulagements qu'on lui prodigua, il mourut le 13 février, après avoir reçu les sacrements de l'Église avec de grands sentiments de piété. Suivant son désir, il fut inhumé devant l'autel de saint Benoît (1).

CLXXIX

DU R. P. DOM GABRIEL MESNAGER

Je sais très peu de choses de Dom Gabriel Mesnager. Il était de Sully (2), dans le diocèse d'Orléans, et il fit profession à Vendôme le 12 novembre 1646, à l'âge de vingt-six ans. Il vécut toujours en très bon religieux, fidèle et ponctuel à tous les exercices, dont il ne se dispensait jamais, même dans l'extrême vieillesse, car à l'âge d'environ quatre-vingt-dix ans il y assistait encore et on le proposait comme un modèle de régularité. Ce n'était pas un de ces grands génies, mais il en avait assez pour se faire estimer. Il mourut à Saint-Vincent du Mans le 14 septembre 1710.

CLXXX

DU R. P. DOM ROBERT VAUCLIN

Dom Robert Vauclin eut dès ses plus tendres années le désir de se faire religieux (3). Mais comme la nature ne lui avait pas donné de

(1) L'édition des œuvres de saint Augustin publiée par Dom Blampin a pour titre : *Sancti Augustini Hipponensis episcopi opera, post Lovanensium Theologorum recensionem castigata denuo ad manuscriptos codices Gallicanos, Vaticanos, Anglicanos, Belgicos, etc., necnon ad editiones antiquiores et castigatores. Opera et studio Monachorum Ordinis S. Benedicti, e Congregatione sancti Mauri*, 11 in-f°, Paris, 1679-1700. — Migne, P. L. t. XXXII-XLVI. — Pour l'histoire de cette édition des œuvres de saint Augustin, et les polémiques engagées à son sujet, on peut consulter, entre autres ouvrages : *Précis des contestations au sujet de la nouvelle édition de S. Augustin*, dans *Histoire littéraire de la Congrégation de S. Maur*, p. 301-310 ; Ingold, *Histoire de l'édition bénédictine de S. Augustin avec le journal inédit de Dom Ruinart*, in-8°, Paris, 1903 ; *Dictionnaire de Théologie catholique* (au mot Blampin), t. II, col. 903-907.

(2) Sully-sur-Loire, ch.-l. de canton, Loiret.

(3) Dom Robert Vauclin était né à Paris, et fit profession à Saint-Remi de Reims.

grands talents, il fallut accorder à sa bonne volonté et à ses instances ce qu'on aurait dû lui refuser. Il postula trois ans ou environ et obtint enfin par sa persévérance d'être envoyé au noviciat à Saint-Benoît-sur-Loire. Là il tomba malade et, comme on crut que ce novice se flattait un peu trop, on le renvoya. Très affligé de se voir privé de ce qui lui était le plus cher, il revint à Paris et demanda à rentrer ; mais plusieurs fois on refusa de l'accueillir parce que les témoignages rendus de lui étaient défavorables. Loin de le décourager, cette conduite à son égard ne fit qu'augmenter son envie d'être religieux. Enfin après deux ans d'attente, on lui accorda une seconde fois l'entrée et on l'envoya à Reims, où il était novice depuis trois mois lorsque j'entrai moi-même en religion. Comme on lui avait reproché à Saint-Benoît-sur-Loire d'aimer un peu trop son corps, à Reims il prit la contrepartie, se chargea d'instruments de pénitence et se déchira à coups de discipline. Il était fort intérieur, silencieux et obéissant. On ne remarquait pas en lui un grand génie, ni beaucoup de dispositions pour les sciences. Toutefois l'ardeur avec laquelle il se portait à la pénitence et son exactitude à tous les exercices firent passer sur tous ses autres défauts naturels et il fut reçu à la ballotte, où il n'eut pourtant que le nombre requis de suffrages. Il fit profession le 17 juin 1672, à l'âge de vingt-quatre ans.

A quelques jours de là, on l'envoya à Saint-Nicaise faire son séminaire de jeune profès. Il apporta là l'esprit de ferveur, de pénitence et d'oraison qu'il avait pris durant son noviciat. Mais Dieu permit qu'il tombât entre les mains d'un jeune directeur qui ne vit en lui qu'un sujet plein de soi-même, superbe et qu'il fallait dompter. Il n'y avait point de coulpe qu'il épargnât au jeune profès, pas de correction accompagnée de rudes pénitences qu'il ne lui infligeât. Les disciplines, les abstinences de vin, etc., devinrent le lot quotidien de frère Robert, lequel acceptait tout comme un bon religieux doit faire. Bien persuadé qu'un supérieur, quelque imparfait qu'il soit, est le représentant de Dieu et que ce qu'il commande c'est Dieu qui l'ordonne, il accomplissait avec joie toutes les pénitences enjointes par le directeur. Il eût même souhaité en faire davantage si l'obéissance ne l'avait retenu, car il pratiquait cette vertu en toute sa perfection. Le directeur poussa même les choses plus loin en privant frère Robert de la communion, mortification qui lui fut pénible plus que toutes les autres. Le jeune religieux supporta tout sans se départir jamais en rien du respect et de l'estime qu'il devait à son directeur, et plus tard, lorsque devenu étudiant, nos confrères, pour le divertir, lui rappelaient toutes les

mortifications que ce directeur lui avait infligées, il répondait que c'était un brave homme, habile à faire pratiquer la vertu, et que volontiers, ses études terminées, il demanderait à retourner demeurer sous lui.

Frère Robert fit sa rhétorique à Lagny et vint ensuite à Saint-Denis pour la philosophie et la théologie. Il étudiait de toutes ses forces et, malgré son peu d'ouverture d'esprit, il en apprit néanmoins assez pour devenir dans la suite sous-prieur. Pendant qu'on nous dictait le traité des péchés et qu'on nous rapportait les sentiments relâchés de quelques théologiens, Dom Robert, dans un transport de zèle, s'écriait quelquefois : « Ils peuvent bien remercier Dieu de ce qu'il ne m'a guère donné d'esprit, car autrement je les ferais enrager. » L'application à l'étude, si grande fût-elle de sa part, ne lui dessécha point le cœur. Il communiait très souvent et, ses rédactions achevées, il ne lisait que des livres de piété qui l'entretenaient dans l'esprit de ferveur et de pénitence acquis durant son noviciat et son séminaire. On le trouvait toujours prêt à remplir les offices les plus rebutants. Il était chargé du soin de remarquer ceux qui s'absentaient de matines et de la méditation et s'en acquittait avec tant de vigilance, que rarement il se trompait même au milieu de la nuit. Frère Robert s'occupa aussi comme geôlier d'un prisonnier qui se trouvait alors à Saint-Denis : il le visitait souvent, lui parlait de Dieu et lui donnait des livres de piété pour le porter à la pénitence et à la componction, mettant tout en œuvre pour adoucir la captivité de ce malheureux.

Ses études et sa récollection achevées, Dom Vauclin demeura en divers monastères et partout il fut un modèle de vertu. En ce temps-là on voulut mettre une communauté à Rethel, prieuré dépendant de Saint-Remy de Reims (1). On y envoya Dom Joseph Mège en qualité de prieur et Dom Robert comme religieux. Dans la garnison de cette ville se trouvait alors un garde du corps qui jadis avait été un homme déterminé et sujet aux vices des gens de guerre. Pendant un séjour à Meulan, ce soldat s'était converti entièrement à la suite des prédications d'un religieux de Picpus, et il fit une pénitence si sincère et si rude, que Dieu l'éleva à un degré d'oraison très éminent. Ses direc-

(1) *Rethel*, ch.-l. d'arrond., Ardennes. — L'église de Notre-Dame, hors des murs de Rethel, fut donnée en 1118 par le comte Hugues aux moines de Saint-Remy de Reims, qui y établirent un prieuré. Le pape Callixte II confirma cette donation l'année suivante. Les religieux de la Congrégation de Saint-Maur voulurent rétablir la conventualité ; mais au bout de quelques années ils durent se retirer par suite des difficultés sans cesse renouvelées par le curé de la paroisse, soutenu par l'archevêque Charles-Maurice Le Tellier.

teurs, auxquels il s'en ouvrit, ne le comprirent point. Le Père Mège, qu'il consulta à Rethel, n'était pas plus savant en cette science que l'homme ne peut acquérir par son travail. Tous ceux auxquels s'était adressé le pauvre soldat, ne comprenant rien à ce qu'il leur disait, n'avaient fait que l'embarrasser et le jeter dans l'incertitude et l'inquiétude. Se trouvant dans cet état, il vint un jour sonner à la porte du monastère : Dom Robert vint lui ouvrir, et l'autre se sentit immédiatement inspiré de lui parler à cœur libre. Ce qu'ayant ouï le Père, il développa aussitôt à son interlocuteur le mystère que les autres n'avaient pu comprendre. Il déclara au garde du corps que c'était un don d'oraison sublime auquel il devait être fort sensible, et depuis ce temps il devint son directeur jusqu'à l'époque où cet homme obtint une place aux Invalides. Mais, même après cette époque, Dom Vauclin et son pénitent continuèrent à correspondre par lettres, que le garde montrait à ses nouveaux directeurs, lesquels conçurent de notre confrère une estime toute particulière. Le Révérend Père conseilla aussi à notre soldat de lire les œuvres de sainte Thérèse, et il l'engagea, puisqu'il séjournait à Paris, d'aller voir Dom Claude Martin, dont le jugement fut la confirmation de tout ce qu'avait dit le religieux de Rethel. Comme cet homme témoignait sa surprise d'avoir été si longtemps laissé dans l'incertitude par ses directeurs, le Révérend Père ajouta que les hommes n'étaient pas dignes de comprendre un état aussi élevé.

A cause de sa ferveur et de sa régularité, Dom Robert Vauclin fut ensuite envoyé à Saint-Faron, où les Supérieurs pensèrent que ses exemples pourraient faire du fruit dans le noviciat. Et de fait, lorsqu'il était en récréation avec les novices, il s'ingéniait à leur inspirer l'amour de la retraite, de l'oraison, de la pénitence et de l'obéissance. Et il prêchait de parole et d'action, ainsi que le prouve le trait suivant tout à l'honneur de l'obéissance de ce saint religieux. Un jour qu'il allait dire la messe et se trouvait déjà au pied de l'autel pour commencer les prières, une sonnerie l'avertit de l'arrivée de quelques hôtes : car il était hôtelier. Sans aller plus avant, il dit à son ministre : « Voilà Dieu qui m'appelle ailleurs, retournons à la sacristie. » Il se déshabilla, courut s'acquitter de ses fonctions d'hôtelier et revint dire la sainte messe, dont sous aucun prétexte il n'eût consenti à s'exempter.

Il alla plus tard à Breteuil et de là il écrivait à Dom Claude Martin pour lui raconter ses pratiques de charité envers les pauvres malades, ayant plusieurs remèdes et secrets pour guérir leurs maux. Il ajoutait

que Dieu lui faisait même la grâce de les appliquer sur des femmes sans en être touché. Sur quoi le Révérend Père, tout en louant la charité de Dom Robert, l'avertit de prendre garde sur ce dernier article, étant à craindre que le démon ne renouvelât en lui l'idée de ce qu'il aurait vu et ne lui donnât bien de l'exercice. J'ignore la manière dont notre confrère reçut cet avis; je sais seulement qu'il continua ses charités envers les malheureux et que, se trouvant au Mont-Saint-Quentin, il mourut du mal contracté en soignant un pauvre malade (7 octobre 1710).

CLXXXI

DU R. P. DOM HUBERT MAILLARD

Le R. P. Dom Hubert Maillard était de Flavigny, dans le diocèse d'Aulun (1). Après ses études, ses parents l'avaient envoyé à Paris pour être clerc du palais, situation très dangereuse pour un jeune homme. Dom Hubert évita ce péril en embrassant l'état religieux, et il prit l'habit avec deux autres excellents sujets du même pays, tous deux supérieurs aujourd'hui, l'un à Dijon, l'autre à Fécamp. Il fit profession à Saint-Faron le 21 septembre 1681, à l'âge de vingt et un ans. Deux ans après il était envoyé à Saint-Germain-des-Prés pour y étudier la philosophie, et il se distingua des autres par sa pénétration et ses vertus. Le R. P. Dom Brachet, qui était Général de la Congrégation, voulut en ce temps-là établir un cours de théologie à Orléans et, dans ce dessein, il fit choix des plus beaux esprits, capables de briller dans cette grande ville. Dom Hubert Maillard et Dom Bernard Durand (2) furent tirés à cette fin de Saint-Germain-des-Prés, et leurs progrès furent tels qu'ils devinrent promptement des maîtres. Dom Hubert avait débuté par enseigner dans la province de Bourgogne : il vint ensuite à Saint-Germain-des-Prés. Il n'était pas moins

(1) *Flavigny*, ch.-l. de canton, Côte-d'Or.

(2) Dom Nicolas-Bernard Durand, né à Dijon, fit profession, âgé de 20 ans, à l'abbaye de Saint-Faron le 5 septembre 1681. Il débuta dans les hautes charges de la Congrégation en 1702, étant nommé prieur de Saint-Éloi de Noyon et fut maintenu en 1705. En 1708 et 1711, il fut choisi pour prieur des Blancs-Manteaux, d'où il passa en 1714 à Saint-Aubin d'Angers. Il était depuis 1717 prieur de Chelles, quand il fut nommé en 1720 Visiteur de la province de Bourgogne. Les Chapitres généraux de 1723 et 1726 le désignèrent comme prieur de Saint-Bénigne de Dijon. Il mourut à la Trinité de Vendôme le 8 juillet 1731.

bon prédicateur qu'excellent professeur. A Dijon, il prêcha à la Sainte-Chapelle, aux applaudissements de tous, et, un jour que son père avait assisté au sermon, tous les auditeurs à la sortie se pressèrent autour de ce dernier pour le féliciter des succès oratoires d'un tel fils (1). Il ne réussit pas moins à Paris, dans notre monastère de Saint-Germain.

Lorsque Dom Maillard eut achevé de professer son cours de théologie, les supérieurs déposèrent à dessein le prieur du Tréport pour le lui donner comme remplaçant; puis, au bout d'un an, ils le nommèrent prieur de Saint-Germain d'Auxerre, où il s'acquit une grande réputation au dedans et au dehors. L'évêque d'Auxerre eut de lui une singulière estime et le choisit pour son confesseur (2). Ses religieux, pour lesquels il avait une affection de père, l'aimaient très sincèrement. Aussi le Révérend Père fut-il élu député au Chapitre général aussitôt que les Règles permirent de l'y envoyer. Saint-Laumer de Blois l'eut ensuite à sa tête (3). Telles étaient les espérances que l'on fondait sur sa personne, que deux ans plus tard, Dom Thomas Blampin étant mort dans l'exercice de sa charge de Visiteur de Bourgogne, le choix s'arrêta sur Dom Hubert Maillard pour le remplacer. Le R. P. Martin Filand, Visiteur de la province de France, qui le connaissait particulièrement, s'y opposa toutefois, donnant comme motif que le candidat était fort pénitent et que le peu de ménagement dont il userait envers soi-même pouvait faire craindre qu'il ne succombât à la peine. Cette prédiction se réalisa, et Dom Maillard mourut à Flavigny le 18 novembre 1710, au cours de la visite qu'il venait d'entamer (4).

(1) On a conservé de Dom Maillard : *Oraison funèbre de Messire Bénigne Joly, chanoine de Saint-Étienne de Dijon*, in-4°, Dijon, 1695.

(2) André Colbert, évêque d'Auxerre de 1676 à 1704; — Charles de Caylus de 1705 à 1754.

(3) Dom Hubert Maillard fut prieur de Saint-Germain d'Auxerre de 1702 à 1708 et de Saint-Laumer de Blois de 1708 au mois de mai 1710.

(4) L'abbaye de Flavigny fut fondée en 722 par saint Waré ou Widrade en l'honneur de saint Prix et unie à un ancien monastère établi par Clovis sous l'invocation de saint Pierre. En 864, l'abbé Eigil y transféra le corps de sainte Reine d'Alise, et en 877 le pape Jean VIII en fit une nouvelle dédicace : dès lors l'abbaye ne fut plus connue que sous le nom de saint Pierre. Dix ans plus tard, les Normands pénétraient en Bourgogne et détruisaient le monastère où, au X^e siècle, l'observance était rétablie par Heldricus, abbé de Saint-Germain d'Auxerre. L'abbaye de Saint-Pierre de Flavigny eut à souffrir des guerres civiles qui agitérent la Bourgogne, et les Anglais la mirent au pillage en 1359. Les religieux de la Congrégation de Saint-Maur furent mis en possession du monastère de Flavigny en 1644 par l'abbé commendataire Philippe Riollan. — L'église abbatiale a disparu, sauf la crypte et quelques ruines du sanctuaire. Les bâtiments abritent une usine et diverses habitations particulières.

CLXXXII

DU R. P. DOM FRANÇOIS DE LAMY

Le R. P. Dom François de Lamy joignait à l'illustration de la naissance une profonde humilité et un grand amour pour la pénitence. Il naquit au château de Monthireau dans le Perche (1), d'une famille ancienne et illustre, unie de parenté ou d'alliance à quantité de maisons des plus distinguées du royaume. Il eut pour père Messire Charles de Lamy, chevalier, seigneur et baron de Monthireau, et pour mère Elisabeth de Grassan, tous deux de grande piété. Dieu accorda François de Lamy de Monthireau à leurs instantes prières, et la naissance de cet enfant leur causa une joie bientôt troublée par une épreuve. La complexion de François était délicate et, à l'âge de dix mois, il donna tous les signes d'une mort véritable. Son père, plongé dans la douleur, recourut au ciel et promit à saint François de faire porter à l'enfant l'habit de son Ordre pendant deux ans, s'il le ramenait des portes du tombeau. Dieu exauça ce vœu, mais le baron de Monthireau ne tarda pas lui-même à mourir.

Madame de Lamy, bien que remariée ensuite à M. d'Angennes de Fontaineriant, prit soin elle-même de l'éducation de ses enfants. Elle avait eu de son premier mari François et Elisabeth de Lamy; et cette dernière a été depuis madame la comtesse de Durcet, si remarquable par ses grandes vertus, notamment sa charité envers les pauvres. Du second lit sont issus Charles, marquis d'Angennes de Fontaineriant, et Catherine, depuis comtesse d'Hiéville et mère de madame la Maréchale de Montesquiou.

François fut le premier objet des sollicitudes de madame de Lamy et reçut d'elle le goût de la piété, l'amour de la vertu et l'habitude de juger sainement de toutes choses. Son riche naturel répondit du reste aux soins d'une si bonne mère et, dès ses plus tendres années, l'enfant laissa entrevoir ce que serait l'homme plus tard. Il eut les agréments du jeune âge sans en posséder les défauts, et jusque dans ses jeux il faisait preuve de sagesse, n'aimant que ceux où le succès dépend de l'adresse et de l'esprit. Ses gains dès lors étaient employés à acheter des objets en rapport avec ses goûts pieux.

Il eut pour précepteur M. Rohault, lequel brilla depuis dans la

(1) *Monthireau, Montireau, com. du canton de la Loupe, Eure-et-Loir.*

Faculté de médecine de Paris, et fit avec lui ses humanités et sa philosophie. Ensuite il alla aux exercices chez le fameux Arnolfini, qui, dans le même temps, avait l'honneur de donner des leçons au Roi. Le futur Père de Lamy était d'une taille médiocre, mais bien prise. Il avait la physionomie heureuse, un beau front orné de la plus belle chevelure, le port noble, l'air doux, les manières insinuanes. Ainsi avantage de la nature, il déployait aux exercices tant d'adresse et de bonne grâce, que le Roi en fut plusieurs fois charmé au point de l'honorer de ses compliments.

Après cette préparation, Madame de Fontaineriant, désireuse de seconder la noble ardeur de son fils pour les armes, le confia au duc de Richelieu, sous lequel il fit une ou deux campagnes, donnant des marques de son intrépidité dans les actions les plus périlleuses. Quelques passions de jeunesse vinrent, il est vrai, obscurcir ses belles qualités, et une fois il se trouva engagé par point d'honneur à mettre l'épée à la main. Mais Dieu l'attendait là. Son adversaire lui ayant porté un coup qui donna contre une règle de saint Benoît qu'il avait sur lui, il ne fut point blessé. La pensée du danger qu'il venait de courir en exposant ainsi le salut de son âme le fit rentrer en lui-même : les saintes semences que sa mère avait jetées en lui dans son enfance se réveillant, il résolut, la grâce aidant, de changer de vie, et sous la direction de Dom Antoine Durban fit une retraite de quelques jours, qu'il termina par une confession générale.

C'est dans cette retraite, au cours de laquelle il pleura amèrement ses péchés, que M. de Lamy se décida à les expier par une entière séparation du monde. Cette détermination lui coûta néanmoins un rude combat contre lui-même. Il lui fallut lutter contre sa tendresse pour sa mère, qui n'avait rien épargné pour son éducation, contre les charmes du monde qui lui riaient de tous côtés, contre sa passion pour les armes. Le départ des troupes pour Montmédy faillit lui faire ajourner son projet et il partit lui-même. La grâce, qui ne l'abandonnait point, fut cependant la plus forte, et quoique son équipage le précédât de quelques jours, il revint sur ses pas et alla se jeter aux pieds du R. P. Dom Harel, alors Général de la Congrégation, de qui il obtint une obédience pour être admis au noviciat de Saint-Remy de Reims. Il partit en poste pour s'y rendre, habillé de noir et suivi d'un seul valet de chambre. Sa mère l'y rejoignit bientôt toute éplorée et fit tous les efforts, mais en vain, pour le faire changer de résolution. Le bruit des trompettes et des tambours, le fracas des bagages et de la plus grande partie des troupes qui allaient au siège de Montmédy, la vue

des officiers qui venaient à Saint-Remy pour y voir la sainte Ampoule, ne lui livrèrent pas des moindres assauts; et pour les éviter, il pria le supérieur de lui permettre durant les offices du jour de ne point assister dans le chœur avec les religieux, selon la coutume des postulants, mais de se tenir à l'écart : ce qui lui fut accordé.

Le futur Dom de Lamy prit l'habit le jour de saint Pierre de l'an 1658 et, en revêtant les livrées de Jésus-Christ, il se dépouilla du vieil homme et bientôt marcha à pas de géant dans les voies de la perfection. Il trouva du reste dans le R. P. Dom Vincent Marsolles, son prieur et son Père Maître, le guide et le conseil qui devait l'affermir dans ses saintes résolutions. Son noviciat achevé, il prononça ses vœux le 30 juin 1659, à l'âge de vingt-cinq ans. Madame sa mère, à laquelle il laissa tous ses biens, voulut assister à son sacrifice et fit au monastère un présent de dix mille livres.

Un trait fera voir combien le Père de Lamy était déjà changé et avait pris sur lui-même. Un valet qui l'avait servi à l'armée et que depuis, sur sa prière, sa mère gardait chez elle, le vint voir après sa profession. Mais il trouva son cher maître bien différent de ce qu'il avait été. Le Père fit alors ressouvenir cet homme qu'un jour, traversant ensemble une rivière sur leurs chevaux, le guidon qu'il tenait en main lui avait échappé. Sur quoi il lui avait commandé de l'aller reprendre dans le courant; et ayant vu le danger, il avait fait difficulté d'obéir à son maître, qui, s'emportant, le menaça de lui casser la tête s'il n'y allait. Et après cela, le religieux se jeta aux pieds du valet et lui demanda pardon, ajoutant que ce n'était pas ainsi qu'un chrétien devait parler à son frère.

Le Père de Lamy fit son séminaire de jeune profès à Saint-Nicaise, sous la conduite de Dom Nicolas Bourdoise, à la fois excellent religieux et homme d'oraison (1). Il y avait alors en ce monastère un saint religieux usé par l'âge et par les pratiques de la pénitence, et que son supérieur, par commisération, voulait obliger à déjeuner. Comme il s'excusait d'accepter ce soulagement, le prieur, pour le mortifier, lui signifia que, puisqu'il se refusait à obéir, il lui donnait pour supérieur le frère François de Lamy, auquel désormais il demanderait la permission de ne pas déjeuner. Et l'on voyait ce bon vieillard se jeter à genoux devant le jeune profès et solliciter sa permis-

(1) Né à Paris, Dom Eustache-Nicolas Bourdoise fit profession, âgé de 19 ans, à l'abbaye de Saint-Remy de Reims le 8 décembre 1622. Il mourut le 29 janvier 1670 à Saint-Corneille de Compiègne. Il avait été nommé en 1648 et 1651 prieur d'Argenteuil.

sion à mains jointes. Mais le Père répondait qu'il ne pouvait l'accorder et que mieux valait obéir. Et il conduisait lui-même le vieillard au déjeuner. On ne m'a pas spécifié qui était ce dernier ; je serais toutefois bien étonné que ce ne fût pas le saint homme Dom Edmond Rousset.

De tels exemples produisaient une impression profonde sur le Père de Lamy, et, comme par ailleurs il prenait beaucoup sur soi, il en résulta pour lui un violent mal de tête interdisant toute application. Cette infirmité, qui ne tendait pas à la mort, ne servit qu'à mettre sa vertu en évidence et à faire éclater la force de la grâce. Pour charmer son mal il s'appliqua aux plus humbles travaux à la boulangerie, puis à la menuiserie. Il fit même quelques progrès en ce dernier métier, ainsi qu'on en peut juger par les échantillons qui se trouvent encore dans la salle commune de Saint-Médard de Soissons. La fatigue corporelle provoquée par ces exercices manuels dissipa un peu son mal et lui permit d'étudier en philosophie, puis d'aller à Saint-Denis faire sa théologie. On vit alors la beauté et la pénétration de son esprit.

Ses études achevées, le Père de Lamy par humilité n'avança à l'ordre de prêtrise qu'après bien des remises. Il fut ensuite zéléteur à Saint-Faron de Meaux, où ses vertus et ses bons exemples ne contribuèrent pas peu à affermir les novices dans leur vocation. S'apercevant alors que les Supérieurs avaient des vues sur sa personne et le destinaient aux premières charges, il mit tout en œuvre pour faire avorter ces desseins. Mais le Père François Douay, alors prieur de Saint-Faron, passa outre et le nomma son sous-prieur. Dom de Lamy se soumit et tira motif de là pour redoubler de ferveur et d'austérités. Il était entre les mains de son prieur comme le plus neuf des novices et recevait avec grande douceur et joie intérieure les mortifications et pénitences que celui-ci lui imposait assez libéralement. Ces dernières étaient même le seul agrément que le sous-prieur goûtât dans sa charge, tandis que son humilité souffrait extrêmement de se voir au-dessus des anciens. Il eut bien de la peine à en supporter le poids pendant une année. Il obtint en effet, après de longues instances, d'aller s'enfermer dans la solitude de Saint-Basle (1), qu'il regardait

(1) *Saint-Basle*, com. de Verzy, ch.-l. de canton de l'arrond. de Reims, Marne. — On attribue la fondation du monastère de Verzy à la reine Suavegotte, épouse de Thierry I^{er}, roi d'Aquitaine, et à leur fille Théodechilde. Venu du Limousin pour prier au tombeau de saint Remy, saint Basle y revêtit l'habit monastique, alors que ce monastère ne comptait qu'une douzaine de religieux (573). Après quelques années

comme très propice pour se livrer aux exercices de la contemplation et de la pénitence.

Une fièvre quarte arracha Dom de Lamy aux douceurs de ce désert; sous prétexte de soulagements à lui offrir, le prieur de Saint-Remy de Reims, Dom Claude Bretagne, l'attira dans son monastère et, l'ayant en sa possession, se mit à l'entreprendre — sans succès du reste — sur l'article des charges. Voyant que le Père de Lamy demeurerait inébranlable dans ses refus, il lui représenta qu'au moins il devait servir la religion qui l'avait accueilli dans son sein en enseignant aux jeunes religieux la philosophie et la théologie. Dom de Lamy acquiesça à ce conseil et demeura environ un an à Saint-Remy pour se préparer à cette besogne. J'étais alors novice en ce monastère et nous admirions tous les vertus du Révérend Père, notamment son humilité, sa modestie angélique et son amour de la pénitence. Je me souviens entre autres de l'avoir vu jeûner au pain et à l'eau. Il était en outre fort charitable. Un jour notre Père Maître donna pour pénitence à frère Jean Jourdain (1) de demander l'aumône au réfectoire, et, après l'avoir fait sortir de l'assemblée, défendit à la communauté de lui rien donner : Dom François de Lamy, qui ne s'était pas trouvé à la défense, partagea son dîner avec frère Jourdain.

Pendant que le Père préparait son cours de philosophie, il rencontra à la bibliothèque les œuvres de Descartes; il les lut, les goûta et, le premier dans la Congrégation, il enseigna la doctrine cartésienne, rompant avec tous les préjugés qu'il avait eus jusqu'alors en faveur du Thomisme. Après avoir professé cette science au Mont-Saint-Quentin, puis à Saint-Médard de Soissons, il enseigna la théologie pendant trois ans tant à Saint-Germain-des-Prés, qu'à Saint-Remy de Reims. Ces trois années écoulées, il se retira dans sa chère solitude de Saint-Basle pour ne s'occuper que de Dieu et de ses études. Il n'en sortit au

de vie cénobitique, il se retira sur le sommet de la colline voisine pour y vivre en ermite. Il y mourut vers 620 et y fut enseveli. L'évêque Nisard construisit un monastère sur son tombeau et y transféra l'abbaye de Verzy qui prit le nom de Saint-Basle. Vers 720, sous Charles Martel, des clercs remplacèrent les moines, qui revinrent dans leur monastère pour en être de nouveau chassés lors des troubles qui suivirent la mort de Charles le Chauve. L'archevêque Artaud en 952 y appela, du consentement du roi Lothaire, des moines de l'abbaye de Saint-Remy. Vers 1200, l'archevêque Guillaume de Champagne consacra la nouvelle église de Saint-Basle, terminée par l'abbé Richer. Les troupes de Lorraine en 1632 envahirent et pillèrent cette abbaye, où la Congrégation de Saint-Maur fut introduite en 1644 par l'abbé Nicolas-François Brulard de Sillery. — Il ne reste de ce monastère que quelques ruines sans importance.

(1) Dom Jean Jourdain, de Châlons, âgé de 18 ans, fit profession à Saint-Remy de Reims le 1^{er} septembre 1672; il mourut à Ambournay le 28 octobre 1720.

bout de plusieurs années que pour aller à Saint-Faron, où il espérait trouver plus de régularité que dans une petite communauté. Là, il eut de grandes conférences avec M. Bossuet, évêque de Meaux, qui admirait la pénétration du Père de Lamy et sa facilité à résoudre toutes sortes de questions et difficultés. Les témoins m'ont rapporté jadis que l'évêque, qui était vif et ardent, s'échauffait dans la dispute, au lieu que le Révérend Père gardait toujours son calme. Il laissait parler le prélat, lui faisait jeter tout son feu, puis en deux mots renversait ce qu'il avait dit, et celui-ci reconnaissait que son interlocuteur avait raison (1).

Comme diversion à ses études et pour soulager son application aux choses divines, Dom de Lamy jetait parfois sur le papier les pieuses pensées qui lui venaient à l'esprit. Il composa ainsi plusieurs opuscules spirituels, plutôt en guise d'occupation et pour son utilité particulière, que pour les rendre publics. Un de ses amis lui ayant pris sa Paraphrase sur le *Suscipe* l'envoya au R. P. Dom Claude Martin, et ce dernier, sans sa participation, la fit imprimer pour la répandre dans nos noviciats. Il l'a augmentée depuis lors et en a fait plusieurs autres éditions (2).

Le Roi, en ce temps-là, sollicité de quelques personnes ennemies du bien et de la paix, donna ordre à nos Supérieurs de déposer quelques Prieurs de la Congrégation. Dom François de Lamy, qui ne l'avait jamais été et avait tout mis en œuvre pour ne l'être point, fut compris dans le nombre. Mais cette défense ayant été ensuite levée, le Chapitre général crut qu'il fallait mettre en place le Révérend Père ; la considération qu'on eut pour M. l'évêque de Meaux, qui l'avait en particulière estime, fut cause qu'il ne fut pas placé comme il le méritait : car pour ne pas l'éloigner de son diocèse, on le mit prieur à Rebais. Dom de Lamy se soumit à cette nomination, et crut qu'après toutes les répugnances qu'il avait marquées, Dieu le voulait dans la supériorité. Il alla donc à Rebais, où il exerça son mandat avec les qualités d'un bon supérieur. Il était charitable et fort souvent il envoyait quelqu'un de ses religieux dire la messe à l'hôpital de cette ville ; et en ce temps-là précisément on y entendait des bruits horribles qui jetaient dans l'effroi tous ceux qui le desservaient. Le sous-prieur, un de ceux qui y allaient dire la messe, fit des prières et

(1) Sur les rapports de Dom de Lamy avec Bossuet, voir *Œuvres de Bossuet*, éd. Vivès, t. XXVI, p. 407, 408, 418, 420 et suiv.

(2) *Paraphrase sur ces paroles de la profession religieuse selon la règle de saint Benoît* : « *Suscipe me, Domine, secundum eloquium tuum, et vivam.* » In-24, Paris, 1687.

même des exorcismes, mais inutilement. Au retour d'une de ses visites, ce religieux dit au Père Prieur que la chose était sérieuse et il l'engagea à s'y rendre lui-même pour en être témoin. Dom François de Lamy alla donc à l'hôpital, fut conduit à l'endroit où se faisait le bruit et examina de tous côtés pour se rendre compte si ce vacarme n'était pas naturel. Il s'y trouvait une petite fille qu'il se mit à considérer dans le temps que le bruit était le plus horrible et, ayant remarqué qu'elle avait la bouche ouverte, il lui ordonna de la fermer, et aussitôt le bruit cessa. Menacée de recevoir le fouet si elle ne disait ce qu'elle faisait alors, l'enfant avoua qu'elle produisait ces hurlements en retirant son haleine d'une certaine manière, afin d'obtenir de ne plus loger au-dessus d'un four, où elle souffrait beaucoup. Cette découverte donna de la réputation au Père Prieur, qui d'ailleurs était en grande estime par bien des endroits.

Mais Dieu, qui conduit ses élus par les voies de la croix et des humiliations et qui voulait sanctifier le Révérend Père, permit que ce dernier invitât un jour un abbé de naissance à prêcher dans son monastère. Après le sermon, Dom de Lamy, qui avait le cœur droit et ne savait ce que c'est que dissimuler, fit remarquer au prédicateur, avec des manières honnêtes cependant, qu'il eût pu se dispenser d'exprimer certaines choses qu'il avait avancées. L'abbé s'en choqua, sans néanmoins le faire paraître, et en fit ses plaintes au Père de la Chaise. Le sous-prieur, qui n'était pas aussi bon religieux que Dom de Lamy, se joignit à l'abbé, et peu après arrivait aux Supérieurs majeurs l'ordre de retirer de Rebais le Père de Lamy et de ne plus le mettre prieur. C'était le plus grand plaisir qu'on pût lui faire; il quitta Rebais avec joie et vint à Saint-Denis, où devait se terminer sa course.

Les hommes croient souvent satisfaire leurs passions, et ils ne considèrent pas qu'en pensant faire leur volonté, ils accomplissent celle de Dieu. Le Père de Lamy avait une aversion extrême pour les charges; Dieu voulut lui en faire goûter, mais non l'en repaître et, satisfait de deux ans de soumission, il le retira de là par une petite persécution qui ne pouvait que lui être honorable. Quelque temps après je le vis à Saint-Denis, où, selon son continuel désir, il était soumis aux croix, car il m'avoua souffrir les mêmes maux qu'il avait eus étant jeune religieux et qui l'avaient contraint d'apprendre le métier de menuisier. Je lui dis qu'il devait prendre des ménagements, mais il me fit cette belle réponse : « Pour se soulager il faudrait ne pas être « religieux. » Et par là il voulait exprimer que les soulagements ne

conviennent pas à un pauvre et à un pénitent. Toutefois il n'en était encore qu'au début des souffrances par lesquelles Dieu voulait lui faire mériter le repos éternel. Elles furent si violentes ses douleurs, qu'on dut lui donner une chambre à feu à l'infirmerie. Dom de Lamy, qui savait tout mettre à profit, supporta ces infirmités avec une grande patience, se soulageant par des soupirs et de petits cris de la violence de son mal. Il n'était point alité et tâchait de faire diversion à son état par la prière, l'étude et la composition d'ouvrages très utiles au public. Il était visité de beaucoup de personnes de qualité dont il possédait la confiance, de plusieurs savants ravis de ses entretiens et d'un grand nombre de nos confrères qui venaient s'édifier auprès de lui. Il recevait avec honnêteté toutes ces compagnies, mais il savait se défaire adroitement et sans choquer personne de certains visiteurs importuns. Il accueillait avec une grande cordialité les jeunes religieux chez lesquels il remarquait de l'esprit et de la piété, et quelquefois il leur ouvrait son cœur et découvrait ses dispositions intérieures. Nonobstant ses infirmités et les douleurs dont il souffrait, il a souvent prié et pressé le Père Dom Simon Mopinot de lui donner la discipline ; mais ce saint religieux n'était pas assez résolu pour une exécution de cette sorte.

De ce que le Père de Lamy ne laissait pas que de travailler et de recevoir des visites, quelques-uns de ses confrères conclurent qu'il n'était pas tellement malade qu'il ne pût au moins assister de jour à l'office divin. Ce propos lui fut répété par le Père Mopinot, auquel il avait donné charge de l'avertir de ses défauts et de ce que les religieux trouvaient à redire en lui. Le malade reçut cet avis en bon religieux, et dit : « Puisque nos confrères ne sont pas édifiés de mon « manque d'assistance à l'Office, j'y irai, mais vous verrez ce qui en « arrivera. » Il s'y rendit en effet, et deux jours plus tard il était tombé dans un état si pitoyable qu'il faisait compassion et que force lui fut de reprendre son ancien train de vie. Comme il aimait son état, il ne pouvait rien souffrir qui fût contraire à l'esprit de pauvreté. C'est pourquoi lorsqu'on commença le bâtiment de Saint-Denis, il déclama de toutes ses forces contre cette magnificence, et s'y opposa autant qu'il put sans craindre l'indignation de celui qui l'avait entrepris, et qui ne voulait pas être contredit.

Étant allé à Paris en 1711, il y fut attaqué d'un asthme très violent, dont se trouvant un peu soulagé il put revenir à Saint-Denis. Là il ne tarda pas à être saisi d'une grosse fièvre qui, jointe à ses douleurs ordinaires, le réduisit promptement à l'extrémité. Voyant l'état

où il se trouvait, il demanda les derniers sacrements, qu'il reçut avec toute la piété possible, et, oubliant tout ce qu'il souffrait, se regardant comme une victime, il pria le Seigneur de vouloir le recevoir. L'esprit tout occupé de Dieu et détaché de toutes les idées du monde, il attendit avec une tranquillité admirable le moment où Dieu voudrait l'approcher. Le médecin, qui savait le mal du Père, en était tout surpris et il dit ensuite que sa mort était celle d'un saint. Cette mort arriva le 10 avril 1711.

La Congrégation perdit en Dom de Lamy un religieux éminent et un savant qui excellait surtout dans les sciences physiques. Feu Mgr l'Évêque de Meaux, qui se connaissait en hommes, avait coutume de dire de lui qu'il n'avait jamais rencontré d'esprit si net, si puissant et si maître de soi dans la discussion, et ce fut pour donner au Révérend Père une marque de la haute estime en laquelle il tenait son savoir qu'il l'obligea à mettre par écrit ses *Conjectures physiques* (1), dont il voulut lui-même, malgré leur auteur, prendre soin de l'impression. Les gens éclairés regardaient le P. de Lamy comme le premier philosophe de son temps, et le P. Malebranche disait de lui que c'était un homme qui pensait bien. Beaucoup parmi les plus habiles professeurs le consultaient et recueillaient ses décisions comme des axiomes qu'ils citaient ensuite : sa philosophie est devenue pour un grand nombre un modèle d'enseignement pour aboutir à la vérité.

Lorsqu'il séjournait à Paris, Dom de Lamy fréquentait les Académies qui se réunissent plusieurs fois sur la semaine, et où l'on rencontre quantité de gens d'esprit. Lorsque le directeur avait ouvert la séance par un exposé des questions, il invitait d'ordinaire le Révérend Père, au nom de l'assemblée, à développer la matière qu'il venait de proposer, et celui-ci prenait alors la parole au milieu de l'attention générale, décidant en arbitre de toutes les difficultés. La réputation qu'il s'acquitt de la sorte lui attirait les visites de quantité de personnes distinguées par leur naissance et par le mérite de l'esprit et l'engagea dans un commerce de lettres avec les plus éclairés tant de France que des pays étrangers. Il serait à souhaiter que l'on eût conservé ses lettres : car il excellait dans le style épistolaire qu'il assaisonnait d'un tour d'esprit naturel, aisé et poli avec un enjouement d'honnête homme. On aurait même trouvé parmi ses lettres

(1) *Conjectures physiques de deux colonnes de nuées qui ont paru depuis quelques années, et sur les plus extraordinaires effets du tonnerre, avec une explication de ce qui s'est dit jusqu'ici des trombes de mer*, in-12, Paris, 1689.

plusieurs dissertations d'un tour original bien qu'écrites au courant de la plume et sans apprêt.

Dom de Lamy excellait surtout dans la discussion ; il s'est trouvé aux prises avec les esprits les plus brillants de son temps, et tous reconnaissent qu'il possédait un à-propos sur chaque question, contre lequel il était impossible de tenir. Feu Madame de Guise voulut se donner le plaisir de le voir aux mains avec l'abbé de la Trappe. Elle lui fit l'honneur de l'y mener et assista à la dispute de ces deux grands hommes au sujet des *Études monastiques* et, malgré son penchant pour son cher Abbé, elle ne put refuser le prix de la victoire au Père de Lamy (1). Celui-ci enleva de même le suffrage de Madame la princesse Christine de Salm, chanoinesse de Remiremont, présente elle aussi à la dispute. Cette dernière, douée d'un esprit vif, solide et éclairé, a dit plusieurs fois, depuis lors, qu'elle ne comprenait pas pourquoi M. de la Trappe voulait faire un procès aux moines à cause de leurs études qui ont été d'un si grand secours à l'Église. C'est à cette princesse également que le public est redevable de l'impression des cinq volumes du Père de Lamy sur la *Connaissance de soi-même*, que l'auteur hésitait à faire paraître (2). Il ne lui a pas fallu moins que les sollicitations de beaucoup de prélats et d'autres personnes de qualité qui l'honoraient de leur estime et de leur familiarité pour le résoudre à exposer au tribunal toujours redoutable de l'opinion quantité d'autres de ses livres où apparaissent à la fois son savoir, sa piété et son zèle à vouloir amener à la véritable religion ceux qui en sont écartés.

L'étude était la passion dominante de ce religieux. Il y donnait tout le temps libre que lui laissaient les exercices conventuels et ses pratiques de piété ; il prenait même sur ses nuits. Il possédait la faculté de se mettre au travail à n'importe quel moment, et il suspendait sa besogne avec une égale facilité pour se rendre là où l'appelait le devoir. Son principal souci fut la recherche de la vérité. Il en était toujours si occupé qu'il en devint comme insensible à tout autre objet. On l'a vu traverser les appartements des princes sans faire attention aux curiosités qui s'y trouvaient étalées, et quand on

(1) Sur cette entrevue de l'abbé de la Trappe avec Dom François de Lamy, voir *Histoire de la Contestation sur les Études monastiques dans Œuvres posthumes de Dom Mabillon*, t. I, p. 376-378. M. Em. de Broglie dans *Mabillon et la Société de Saint-Germain-des-Prés*, t. I, p. 145-149, donne la lettre que Dom de Lamy écrivit à son supérieur pour lui rendre compte de son entretien avec l'abbé de Rancé.

(2) De la *Connaissance de soi-même*, 6 in-12, Paris, 1694-1698. Une seconde édition augmentée parut en 1700.

lui en marquait quelque surprise, il répondait en souriant que toutes ces belles choses qui charmaient l'œil des passants n'étaient au plus que des modifications de la matière, indignes de fixer l'attention. Et il répétait volontiers que, pour lui, il préférerait une solitude brute dénuée des ornements de l'art, afin d'y méditer la vérité plus à son aise.

Dom de Lamy avait dès son enfance sucé saint Augustin, le plus éclairé des Pères sur le dogme et la morale. Il fut élevé dans ses principes, et depuis il l'a toujours étudié, savouré et goûté, et, à force de le fréquenter, il en attrapa parfaitement le génie. C'est chez cet incomparable docteur qu'il puisa cet esprit de système et de principes que l'on voit régner dans ses propres ouvrages. M. Nicole, une des grandes lumières du siècle, n'ignorait pas ce grand discernement de l'esprit de saint Augustin possédé par le Père de Lamy. Sur la fin de sa vie, il avait composé un ouvrage sur la Grâce qu'il ne voulut faire paraître qu'après l'avoir auparavant soumis à l'examen de notre confrère. Celui-ci lut attentivement cet écrit, puis il remontra à son auteur par des arguments tirés de saint Augustin lui-même qu'il s'écartait de l'esprit de ce Père. M. Nicole, ne pouvant tenir en présence contre son contradicteur, crut avoir meilleur marché de lui plume en main. Dom de Lamy accepta la joute et porta des coups si solides à son adversaire dans un écrit qu'on a dû trouver après sa mort (1), que M. Nicole dut serrer le sien et le tenir caché de son vivant.

Dom Thomas Blampin, intime ami de Dom François depuis leur noviciat, a souvent consulté ce dernier sur les endroits difficiles de saint Augustin et il a suivi ses avis dans l'excellente édition qu'il a donnée des œuvres de ce Père. Entre beaucoup d'autres solides réponses au prétendu Abbé allemand, celle de Dom de Lamy brisa si bien la ténacité du faux Abbé que, sous le choc, il serait demeuré terrassé si d'autres Abbés allemands n'avaient fait intervenir l'autorité royale pour imposer silence aux deux partis et contraindre le Père de Lamy à supprimer un excellent écrit composé en trois mois et qui eût coûté trois ans de travail à tout autre (2). Le fameux M. Arnauld, qui ne se

(1) Cet écrit de Dom de Lamy avait pour titre : *Réfutation du système de la Grâce générale de M. Nicole.*

(2) *Lettre d'un Théologien à un de ses amis, sur un libelle qui a pour titre : Lettre de l'abbé *** aux RR. PP. Bénédictins sur le dernier tome de leur édition de S. Augustin, in-12, 1699 ; Plainte de l'Apologiste des Bénédictins à MM. les Prélats de France, in-8, Paris, 1699.* « Le P. Lamy, dit Dom Tassin, préparait un troisième écrit où il se proposait d'entrer dans un détail très circonstancié des accusations du prétendu

rendait qu'à la vérité bien connue, ne fit point difficulté d'avouer que le même Père l'avait détrompé sur un passage de conséquence de saint Augustin, qu'il avait mal entendu jusqu'alors; il s'en expliqua dans une lettre pleine d'estime pour le savoir de notre confrère.

M. Le Tellier, archevêque de Reims, honora Dom de Lamy de son estime et de sa considération; il le consultait beaucoup sur divers points de doctrine. M. de Sillery, évêque de Soissons et M. de Fénelon, archevêque de Cambrai, entretenaient un commerce épistolaire avec lui, et le dernier exprima les regrets les plus sensibles à la nouvelle de sa mort (1). Je pourrais dire la même chose de plusieurs autres prélats, abbés de qualité et personnes de naissance. Enfin, lorsque nous passâmes dans l'abbaye de Tamié (2), le frère naturel du duc de Savoie, qui s'y trouvait, nous demanda des nouvelles du Père de Lamy et nous dit qu'il lisait continuellement ses ouvrages, en ayant toujours quelqu'un avec soi lorsqu'il allait en compagnie. Et de fait il en tenait un qu'il nous montra.

Le cœur de Dom de Lamy n'était pas moins grand que son esprit. On admirait avec raison son désintéressement et sa tendresse compatissante envers les affligés. Voyait-il quelqu'un dans la peine, il l'engageait par ses marques d'affection à lui ouvrir son cœur et, par ses paroles non moins que par ses lettres, il a consolé une infinité de personnes. Il était sincère dans ses amitiés, généreux envers ses amis, surtout lorsqu'il les savait dans le malheur; prompt à leur témoigner de l'intérêt, à les reprendre de leurs écarts, à les aider de ses conseils et même de ses secours, grâce aux libéralités de sa sœur, Madame la comtesse de Durcet. Les pauvres n'eurent pas moins de part à sa compassion; il vendit même, pour leur venir en aide, les instruments de physique perfectionnés dont il s'aidait pour ses recherches.

Jamais homme ne fut plus naturel et plus ingénu; il détestait la dissimulation, la flatterie et l'affectation et, par-dessus tout il aimait le vrai. Le meilleur moyen de conquérir son amitié était de lui paraître avoir de la candeur. Nombre de personnes des deux sexes avaient

Abbé allemand auteur de la lettre, lorsque le Roi imposa silence aux Jésuites et aux Bénédictins. »

(1) *Œuvres de Fénelon* (éd. Gaume, 1850), t. VI.

(2) Tamié, près Blancherine, canton de Grésy, Savoie. — L'abbaye cistercienne de Notre-Dame de Tamié, autrefois du diocèse de Tarentaise, fut fondée en 1132 par le comte Amédée I^{er} pour des moines venus de Bonnevaux. Saint Pierre de Tarentaise en fut le premier abbé. Ce monastère fut relevé en 1862 par le cardinal Billiet, archevêque de Chambéry, et les religieux trappistes de la Grâce-Dieu, diocèse de Besançon.

recours à lui dans leurs peines de conscience. Beaucoup de religieuses le consultaient également soit de vive voix, soit par lettres. Enfin, par ses avis salutaires et sages, des gens qui avaient vécu dans la corruption s'en sont retirés pour ne plus suivre que les maximes de Jésus-Christ (1).

CLXXXIII

DU R. P. DOM CLAUDE HÉMIN

Voici un des plus grands et des plus saints Supérieurs qui aient été dans la Congrégation, et cependant je n'en puis dire que très peu de chose, n'ayant personne qui m'instruise à fond de ses vertus et de ses actions héroïques. Il était de Sainte-Menehould (2), au diocèse de Châlons en Champagne, et il fit profession au monastère de Reims le 22 janvier 1648, à l'âge de vingt et un ans. Son père, touché de le voir quitter le monde si généreusement, crut que, perdant ce qu'il avait de plus cher, il ne lui restait qu'à se consacrer à Dieu et, comme il ignorait le latin et ne savait aucun métier, il embrassa la qualité de

(1) En plus des quelques ouvrage de Dom de Lamy dont il a été question, il nous faut mentionner, à la suite des auteurs qui ont traité de l'Histoire littéraire des Mauristes : *Vérité évidente de la Religion chrétienne, ou Élite de ses preuves et de celles de sa liaison avec la divinité de Jésus-Christ*, in-12, Paris, 1694; *Le nouvel Athéisme renversé, ou Réfutation du système de Spinoza, tirée pour la plupart de la connoissance de la nature de l'homme*, in-12, Paris, 1696; *Sentiments de piété sur la profession religieuse, applicables à la profession des chrétiens dans le baptême*, in-12, Paris, 1697; *Les saints gémissements de l'âme sur son éloignement de Dieu. La tyrannie du corps, premier sujet de gémir*, in-12, Paris, 1701; *Les leçons de la sagesse sur l'engagement au service de Dieu*, in-12, Paris, 1703; *Lettres philosophiques sur divers sujets importants*, in-12, Trévoux (Paris), 1703; *La rhétorique de Collège trahie par son apologiste dans son Traité de la véritable éloquence, contre celui de la connoissance de soi-même*, in-12, Paris, 1704; *Les premiers éléments des sciences, ou Entrées aux connoissances solides en divers entretiens proportionnés à la portée des commençans, et suivis d'un Essai de Logique*, in-12, Paris, 1706; *Lettre à Mgr de Malézieux, chancelier de Dombes, touchant le Journal de Trévoux*, in-12, la Haye, 1707; *Réflexions sur le Traité de la prière publique*, in-12, Paris, 1708; *Lettres théologiques et morales sur quelques sujets importants*, in-12, Paris, 1708; *L'incrédule ramené à la religion par la raison, en quelques entretiens, où l'on traite de l'alliance de la raison avec la foi*, in-12, Paris, 1710; *De la connoissance et de l'amour de Dieu avec l'art de faire bon usage des afflictions en cette vie*, in-12, Paris, 1712. Des lettres assez nombreuses de Dom de Lamy ont été publiées en divers recueils : on devra consulter à ce sujet : *Nouveau supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur. Notes de Henry Wilhelm*, in-8, Paris, 1908, p. 319-323. — Dans ses Rapports sur la Correspondance inédite des Bénédictins de Saint-Maur, M. Dantier a donné des extraits d'une Notice sur les ouvrages et la vie de Dom de Lamy empruntée à Dom Martène.

(2) Sainte-Menehould, ch.-l. d'arrondissement de la Marne.

commis à Saint-Remy de Reims et rempli dans ce monastère, jusqu'à la fin de ses jours, l'office de dépensier. Une telle détermination anima grandement le jeune Hémin à courir à pas de géant dans les voies de la perfection, et de bonne heure sa sagesse le fit choisir pour les charges. En 1658, il était déjà prieur de Saint-Germer et y avait la conduite des jeunes profès ; il ne cessa plus dès lors d'occuper les premiers postes ; il a été Visiteur de deux provinces et a gouverné nos principaux monastères (1). Presque toujours député aux Chapitres généraux par la confiance qu'avaient les religieux en sa droiture, il y rempli longtemps l'office de définiteur. Il disait, quelque temps avant sa mort, qu'il était le plus jeune des Supérieurs lorsqu'il avait paru pour la première fois en cette assemblée, et au dernier auquel il assista il se trouva le plus ancien.

On admirait surtout en Dom Hémin un zèle scrupuleux pour les exercices réguliers, notamment pour l'office divin, auquel il ne manquait jamais. En cours de visite, s'il arrivait dans un monastère à l'heure où sonnait l'office, il demandait un froc et s'y rendait immédiatement sans prendre de repos. Il faisait de même étant prieur. Lorsqu'il était prieur de Saint-Wandrille, dans un âge avancé, il vint à Rouen pendant que j'y demeurais : en arrivant, il se rendit de suite à la grand'messe, étant, comme je le soupçonne, encore à jeun. Se trouvant à Saint-Augustin de Limoges, il tomba dans une fosse en conduisant une brouette et se blessa grièvement à la tête ; il n'en alla pas moins dire la messe et il fallut user d'industrie pour l'empêcher de se trouver à l'office. Un jour, pendant qu'il était Visiteur, on l'engagea à visiter une dame de piété et de distinction, en lui recommandant de ne pas amener la conversation sur la mort, qu'elle redoutait fort. Mais cette personne aborda elle-même le sujet et questionna le Révérend Père s'il ne craignait pas de mourir. « Non, Madame », répondit celui-ci d'une voix forte. Et, comme son interlocutrice lui faisait part de ses craintes à elle, Dom Hémin répliqua : « Si vous craignez la mort, vous n'aimez pas Dieu. »

Pendant qu'il accomplissait ses visites, le Révérend Père a fait quelquefois des journées de dix-huit lieues et, en arrivant au monastère

(1) Voici en effet les différentes charges qu'il eut à remplir pendant plus d'un demi-siècle. En 1657 et 1660, il était appelé au gouvernement de Saint-Germer de Flaix ; en 1663, de Saint-Pierre de Préaux ; en 1666 et 1669, de Notre-Dame de Lyre ; en 1678 et 1681, 1690 et 1693, de Saint-Augustin de Limoges ; en 1684, de Saint-Maixent ; en 1699 et 1702, de Saint-Wandrille ; en 1705 et 1708, de nouveau à Lyre, où il mourut. Entre temps il avait été choisi comme Visiteur de la province de Normandie en 1672 ; et de celle de Chezal-Benoît en 1675 et 1696.

où il devait prendre gîte, il se rendait droit au réfectoire, si c'était l'heure du souper, sans vouloir se rendre auparavant à la salle. Des charges il n'a jamais expérimenté que le fardeau. Je l'ai vu faisant fonctions de définiteur au Chapitre général, c'est-à-dire occupé du matin au soir, ne jamais se dispenser de venir aux Matines. Il y assistait toujours et chantait avec une ferveur qui faisait voir que son cœur était tout à Dieu : ce qui animait les autres ; puis, lorsqu'il avait chanté l'évangile, il allait dire sa messe, faisait ses lectures spirituelles dans les œuvres de sainte Thérèse ou quelque autre livre de piété et à six heures et demie il était présent au Définitoire.

Il ne pouvait tolérer le manque de droiture chez les Supérieurs. Pendant qu'il était Visiteur de Normandie, un religieux écrivit à un Prieur pour solliciter une place dans son monastère. Il en reçut une réponse des plus obligeantes et des plus empressées. Mais ce Prieur s'adressait en même temps à Dom Hémin pour le prier de ne lui point envoyer ce religieux. L'autre, faisant fonds sur les assurances qui lui avaient été données, adressa sa demande au Visiteur de son côté, en lui communiquant la réponse qu'il avait en mains. Dom Hémin, à la lecture des deux lettres, demeura indigné de la duplicité du Prieur et il signa sur-le-champ l'obédience du religieux pour l'endroit sollicité.

Une des maximes du Révérend Père était que les Supérieurs se doivent avant tout à leurs religieux, et que les voies de la douceur sont le moyen à employer de préférence pour les porter à Dieu et les engager à faire leur devoir. Aussi il ne refusait jamais deux fois de suite un religieux. Il y aurait bien des choses à dire de ce grand Supérieur ; mais je suis obligé d'en demeurer-là. Il mourut à Lyre le 19 juillet (1), à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, après en avoir passé au moins cinquante-quatre dans les charges, pleuré de ses religieux qui l'aimaient comme un père.

CLXXXIV

DU R. P. DOM NICOLAS PICARD

Dom Nicolas Picard, natif de Compiègne, fit profession à Saint-Remy de Reims le 14 d'octobre 1664, à l'âge de vingt et un ans. Ses

(1) En l'année 1711.

études terminées, on l'envoya à Saint-Denis, où, pendant plus de trente ans, il a exercé l'office de Dépositaire sans découcher une seule nuit. Il évitait avec soin les visites des séculiers, veillait à ce que les religieux ne manquassent de rien et était fort assidu à se trouver jour et nuit au service divin. Il mourut à Saint-Denis le 22 novembre 1711.

CLXXXV

DU R. P. DOM ANTOINE ANTHEAUME

Dom Antoine Antheaume était de Paris, il fit profession à Saint-Remy de Reims le 13 juillet 1663, à l'âge de dix-neuf ans. Pendant qu'il était étudiant à Corbie, il aperçut une nudité dans un tableau et la voila d'une tache d'encre, action qui lui attira quelques railleries, mais qui témoigne les dispositions de son cœur et de son amour pour la pureté. Par la suite on le nomma zéléteur à Saint-Remy de Reims et il devint prieur du Tréport (1), poste dont il obtint la décharge. C'était un homme fort zélé pour le salut des âmes; il aimait la prédication et il portait les jeunes filles à entrer en religion pour éviter les dangers du siècle. Sur la fin de sa vie il s'était retiré à Saint-Faron de Meaux comme dans une agréable solitude pour y vaquer à Dieu dans l'attente de la mort. Dieu la lui accorda le 3 septembre 1712.

CLXXXVI

DU R. P. DOM PIERRE GINGATZ

Dom Pierre Gingatz, l'un des plus saints religieux de la Congrégation, était originaire de Rennes : il fit profession à l'âge de vingt et un ans au monastère de Saint-Melaine, le 1^{er} février 1662. Après avoir été longtemps supérieur et s'être acquitté de cette charge avec une

(1) Dom Antoine Antheaume avait été nommé prieur du Tréport par le Chapitre général de 1681.

très grande sagesse (1), il fut atteint d'un ulcère à la jambe et en prit occasion pour demander sa décharge. Comme on faisait difficulté de la lui accorder, il vint en personne à Marmoutier, à la suite de la diète, pour presser là-dessus les membres du Chapitre général. L'aspect de son mal était si horrible qu'il suffit au patient de le montrer pour obtenir gain de cause. Je n'ai jamais rien vu de si affreux : et je n'ai rien vu de si édifiant que la patience avec laquelle il le souffrait. On se flattait de le retenir à Marmoutier afin de jouir des bons exemples de ce parfait religieux, mais l'Abbé de Saint-Vincent du Mans (2) le réclama avec tant d'instances qu'il fallut le lui accorder. Dom Gingatz vécut dans ce monastère avec une grande régularité, suivant tous les exercices autant que son mal le lui permettait, et, nouveau Job, il y couronna par une sainte mort, arrivée le 11 février 1713, une vie remplie d'héroïques actions. Dom Gingatz avait une grande foi, et les larmes lui venaient aux yeux lorsqu'il parlait de Dieu avec les bons religieux.

CLXXXVII

DU R. P. DOM ANTOINE TOUCHARD

Dom Antoine Touchard était natif de Rethel dans le diocèse de Reims (3) et il fit profession à Vendôme le 14 juillet 1669, pour lors âgé de vingt-deux ans. Cet excellent religieux avait été Maître des novices à Saint-Allyre de Clermont. Je l'ai connu pendant qu'il était prieur de Turpenay (4) et, dans cette affreuse solitude, lui et son

(1) Dom Pierre Gingatz fut nommé par les Chapitres généraux prieur de Vitry en 1678 et 1681; de Lehon en 1684 et 1687; de Saint-Benoît de Saint-Malo en 1690; de Saint-Gildas-des-Bois en 1693; de Blanche-Couronne en 1696; de Landevenec en 1699; et de Saint-Mahé de Fine-Terre en 1702. Il fut déchargé de toute supériorité par le Chapitre tenu à Marmoutier en 1705.

(2) Dom Maur Audren venait d'être nommé prieur de Saint-Vincent qu'il quitta en 1711 pour devenir assistant du R. P. Général.

(3) La *Matricule* manuscrite fait naître Dom Antoine *Touschard* à Parigné-l'Évêque, diocèse du Mans.

(4) *Turpenay*, com. de Saint-Benoît, canton d'Azay-le-Rideau, Indre-et-Loire. — Vers 1125 un chevalier, nommé Robert, construisit, dans la forêt de Chinon, un ermitage qui fut l'origine du monastère fondé par les seigneurs de l'Ile-Bouchard. Hugues, archevêque de Tours, en consacra l'église en 1134. Après une courte période de prospérité, la décadence se glissa dans cette abbaye qui, après les ravages des Calvinistes, ne put se relever. Aussi l'abbé commendataire, Gabriel de Beauveau, évêque de Nantes, y appela-t-il les religieux de la Congrégation de Saint-Maur, qui

compagnon, car ils n'étaient que deux, menaient une vie très austère et très pénitente. Tous les jours ils se levaient à deux heures, et l'été Dom Antoine, après avoir dit matines, allait travailler au jardin depuis les trois heures jusqu'à la méditation, c'est-à-dire pendant le temps assigné pour le repos. Il y revenait pendant la journée et demeurait presque toujours seul parce que Dom Marin, son compagnon (1), était obligé, de par ses fonctions de procureur, d'aller de côté et d'autre. Il n'en travaillait pas moins de son côté, et c'est lui qui, entre autres, a réparé l'église. Les légumes et les fruits de leur jardin suffisaient à leur réfection et ils vivaient ainsi dans une très grande pauvreté. Pendant son séjour à Turpenay, Dom Touchard réussit à restaurer le monastère (2) : on l'envoya ensuite à Saint-Florent de Saumur, où Dieu le récompensa de ses labeurs par une sainte mort le 27 novembre 1713.

CLXXXVIII

DU R. P. DOM PIERRE MONGÉ

Voici encore un caractère à peu près de la même trempe que le précédent. Dom Pierre Mongé était du Plessis-Gassot (3), au diocèse de Paris ; il avait vingt-six ans au moment où il fit profession à Saint-Faron de Meaux (4), l'an 1658. A cause de sa maturité il prit très bien l'esprit de la religion et pratiqua à un haut degré les vertus monastiques, notamment l'humilité, la mortification et la pénitence. Aussi

en prirent possession en 1667. Quatre moines seulement pouvaient y vivre, et plus tard ce nombre fut réduit à deux. En 1670, les religieux de Marmoutier leur faisaient don d'un lit garni, « les Pères de Turpenay n'ayant pas moyen d'en acheter ». C'est de ce très pauvre monastère que Dom Antoine Touchard fut fait prieur en 1693 et 1696. Grâce à ses travaux et à ceux de son compagnon, le monastère se releva et la vie régulière y fut rétablie. Il n'en reste que des ruines sans importance.

(1) Dom Marin Le Maistre, né à Lignières, dans le diocèse du Mans, fit profession, à l'âge de 20 ans, à l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes le 18 avril 1664. Il mourut à Marmoutier le 22 novembre 1704.

(2) En quittant Turpenay, Dom Antoine Touchard fut nommé en 1702 prieur de Saint-Pierre de Solesmes, et maintenu en cette charge par le Chapitre de 1705. Ce fut donc vers 1708 qu'il alla à Saint-Florent de Saumur.

(3) *Plessis-Gassot*, com. du canton d'Ecouen, Seine-et-Oise.

(4) Le 15 février.

les Supérieurs le considéraient-ils comme un excellent sujet, apte à rendre plus tard de grands services. Ses études terminées, il devint Maître des novices à Saint-Remy de Reims, puis fut nommé sous-prieur de Saint-Faron. C'était faire une grande violence à son humilité. Dom Pierre Mongé voyait que ces commencements le conduiraient à la supériorité, dont il avait une extrême aversion, et il mit tout en œuvre pour l'écarter, n'aspirant qu'à une vie humble et cachée. Il eut même le dessein d'écrire au Chapitre général pour demander l'usage de la viande dans la Congrégation, démarche qui devait infailliblement lui fermer l'accès aux charges. Dom François Douay, son prieur, l'en dissuada en lui remontrant que cette voie n'était point de Dieu, qu'il devait se laisser conduire et qu'il suffisait d'avoir supplié les supérieurs de ne point penser à lui. En ce temps-là ils ne consultaient pas tant l'inclination des religieux que le bien qu'ils pouvaient faire. Aussi nommèrent-ils Dom Pierre Mongé prieur de Saint-Vincent de Laon (1), et lui confièrent la formation des jeunes profès. L'expérience qu'il fit de la supériorité lui en donna encore plus d'aversion, et il renouvela ses instances pour en être déchargé. Voyant qu'on ne l'écoutait point, il se borna à demander, si on voulait le faire prieur, qu'on le mit à Orbais, ce qui lui fut accordé.

L'abbaye d'Orbais est très peu de chose par elle-même, mais en ce temps-là elle présentait un aspect pitoyable : des vestiges de lieux réguliers et une église assez mal ornée. Il ne s'y trouvait plus que trois religieux au moment de l'introduction de la réforme, et un seul faisait résidence. En ce lieu dénué d'agréments, il ne se rencontrait que des croix à porter, et Dom Pierre Mongé ne cherchait pas autre chose. Il demanda comme compagnon l'un des nôtres (2) qui avait jadis aidé le R. P. Dom Benoît Coquelin à rebâtir le Tréport, et ces deux hommes faits pour s'entendre vinrent habiter Orbais. Ils s'installèrent dans un petit bâtiment renfermant deux chambres grandes comme celles de nos dortoirs : l'une leur servait de cuisine ; de l'autre ils firent leur réfectoire et la salle de réception. Un réduit à part fut converti en dortoir. Le jour était occupé du matin au soir au travail des mains, sauf le temps de dire leurs messes, de réciter en chœur leur office et de faire quelques lectures de piété. Après avoir cultivé leur jardin, démolir de vieux bâtiments, ils n'avaient pour toute nourriture que des fruits et des légumes. Un potage était préparé le

(1) En 1669 et 1672.

(2) Dom Guillaume Jamet.

dimanche pour toute la semaine. Leurs légumes n'avaient point d'autre assaisonnement que du sel et du vinaigre : car, par esprit de pauvreté et de pénitence, ils n'avaient pas coutume d'y mettre du beurre. Ils n'avaient point de domestiques, avaient soin de l'écurie et faisaient toutes les grosses besognes. Quelquefois ils allaient par un motif de charité dire la messe à une lieue ou à une lieue et demie d'Orbais. Toute leur dépense allait à peine à cent livres, et le reste du revenu était employé à bâtir le monastère.

Dom Pierre Mongé resta à Orbais jusqu'à ce qu'il eut entièrement construit le monastère, qu'il l'eut meublé proprement, pourvu l'église de tous les ornements nécessaires à la célébration de l'office, et mis en état de recevoir une communauté (1). Alors il demanda d'aller à Saint-Nicolas-au-Bois pour y faire le même travail. Il s'y trouvait déjà une communauté et un prieur. On ne laissa pas cependant de l'y envoyer pour prendre soin du temporel. C'est une grande solitude où l'on entend plutôt dix loups qu'un homme. Il s'y occupa au travail des mains jusqu'à ce que les supérieurs, prenant en considération son âge avancé, le mirent dans un monastère où il put recevoir tous les soulagements dont les vieillards ont besoin. On l'envoya donc à Saint-Remy de Reims, où il vécut dans une grande régularité, n'abandonnant aucune de ses habitudes de travail. On voulut le dispenser de faire la lecture et le service du réfectoire : mais c'était faire injure à son zèle. Le temps était venu où le Seigneur voulait lui accorder le repos éternel. Ce bon religieux ne fut malade que deux ou trois jours. Il mourut âgé de 82 ans. Sa mort, récompense d'une sainte vie, arriva le jour de Noël 1713.

CLXXXIX

DU R. P. DOM NICOLAS QUITTEBEUF

Dom Nicolas Quittebeuf était natif de Rouen. Jeune encore il avait embrassé la vie monastique à Valmont (2); mais il ne fut pas long-

(1) Dom Pierre Mongé resta à Orbais de 1675 à 1699.

(2) Valmont, ch.-l. de canton de l'arrondissement d'Yvetot, Seine-Inférieure. — L'Abbaye de Notre-Dame de Valmont fut fondée en 1169 par Nicolas d'Estouteville pour des moines d'Hambie. Au commencement du XVII^e siècle l'abbé commenda-

temps à comprendre que son salut n'était pas assuré dans une maison où il n'y avait que six moines peu instruits de leurs devoirs. Persuadé qu'il ne suffit pas d'embrasser un état si on ne vit selon l'esprit du fondateur, il vint prendre la réforme au monastère de Jumièges. Sa profession eut lieu de 10 juillet 1657, et il était alors âgé de vingt-trois ans. Dom Nicolas Quittebeuf ne se démentit jamais des excellents principes qu'on lui avait inculqués au noviciat et que lui-même avait puisés dans notre sainte Règle. Il était fort zélé pour l'office divin, dont il sonnait toutes les heures, emploi que l'on confie d'ordinaire à de jeunes religieux ; mais Dom Nicolas le considérait comme l'un des plus honorables et des plus saints du monastère, puisque notre Bienheureux Père en a donné le soin à l'Abbé, et qu'il s'agit d'appeler les autres à venir chanter les louanges du divin Maître. Il y prenait part avec une ferveur qui animait tous ses frères, et de son chant il soutenait tout le chœur.

Il demeurait un temps considérable à l'église après les matines et, en rentrant au dortoir, il marchait doucement et le plus éloigné possible des chambres afin de ne pas réveiller ceux qui reposaient. Il avait la même circonspection pendant la journée par amour du silence et pour n'incommoder personne. Il entretenait avec grand soin quelques chapelles et avait fort à cœur tout ce qui regarde le culte de Dieu et de ses saints. Il étendait même ce respect aux premiers pères de notre Congrégation, les regardant avec justice comme des saints. Il n'en parlait qu'avec vénération et conservait comme une relique quelques cheveux du R. P. Dom Tarrisé.

Son amour de l'oraison l'éloignait en même temps des créatures. Bien qu'il habitât pour ainsi dire aux portes de Rouen, il n'y est jamais allé pendant les vingt ans et plus qu'il séjourna à Jumièges. Il ne permettait même pas à sa belle-sœur de le venir voir et, non content d'éviter ainsi toute relation avec les gens du monde et avec ses parents, il vivait à part des religieux autant qu'il pouvait et qu'on le lui permettait. Aussi pendant l'Avent, le Carême et à toutes les grandes fêtes gardait-il le silence, ne se trouvant point aux récréations.

A cela Dom Quittebeuf joignait une grande mortification. Il se con-

taire, Louis de la Fayette, tenta d'y introduire la Congrégation de Saint-Maur : ses projets échouèrent. Un de ses successeurs, Constance de Lort de Sérignan, évêque de Mâcon, fut plus heureux, et en 1753 les réformés prirent possession de l'abbaye de Valmont. — La plus grande partie de l'église est en ruines ; la chapelle de la Vierge a été conservée. On y trouve de beaux monuments et débris de sculptures et de remarquables verrières.

tentait de cidre comme boisson et n'usait de vin qu'au saint sacrifice de la Messe. Il rendait tous les services possibles à tous ses confrères, notamment à ceux qui faisaient imprimer quelque ouvrage. Il était toujours prêt à collationner pour ceux-là les manuscrits de Jumièges qui sont assez nombreux, ou bien à leur copier ce qu'ils souhaitent. J'en ai fait l'expérience moi-même, et je demeure surpris de la quantité d'écritures qu'il a exécutées pour moi, non moins que de leur exactitude et de la promptitude qu'il y mettait. Dieu exerça la vertu de ce religieux en permettant qu'il fût assailli de scrupules qui ne lui laissaient aucune relâche. Il n'en vécut pas moins jusqu'à quatre-vingts ans ou environ, et mourut à Jumièges le 28 mai 1714.

CXC

DU R. P. DOM SIMON BOUGIS

Si la grandeur des hommes devant Dieu se doit mesurer sur la grandeur de leur humilité, on ne peut douter que le R. P. Dom Simon Bougis n'ait été comblé des grâces du Seigneur en abondance dans ce monde et d'un degré de gloire très sublime dans l'autre. Ce grand serviteur de Dieu appartenait à l'une des premières familles de la ville de Séez. Fuyant la vanité du monde, il s'était retiré à l'abbaye de Vendôme, où il trouva comme prieur le R. P. Dom Vincent Marsolles et comme sous-prieur Dom Claude Martin, deux maîtres de la vie spirituelle sous la direction desquels il jeta les fondements de cette haute perfection à laquelle il devait atteindre. L'un et l'autre eurent soin de l'élever dans la mortification et de ne lui pardonner aucune faute, même légère. Un jour qu'il montait précipitamment un escalier en enjambant deux degrés à la fois, Dom Claude Martin, qui l'aperçut, lui fit prendre la discipline pour ce fait, et de cette punition il garda une telle impression que de toute sa vie elle ne s'effaça de son souvenir.

Son noviciat achevé, frère Simon Bougis prononça ses vœux le 6 juillet 1651. Il parcourut ensuite le cercle des études, toujours fervent et régulier, puis il fut renvoyé à Vendôme pour remplir les fonctions de zéléteur, et de là il vint à Marmoutier comme sous-prieur. C'était l'époque où l'on commençait le bâtiment, et, bien que

l'on n'en vit encore que les fondations, le nouvel arrivant protesta contre et dénonça plusieurs fois l'entreprise aux Supérieurs Majeurs, qui laissèrent continuer, ne voyant pas le point où les choses devaient aller. Je ne sais si l'œuvre déplut à Dieu, mais l'année où elle prit commencement, le prieur, le cellérier et le procureur, qui en étaient les principaux promoteurs, moururent tous les trois : voilà ce que je sais bien. Ne pouvant se résoudre à assister à la continuation de cette bâtisse, Dom Simon Bougis obtint à force d'insistance son retrait de Marmoutier, et quelques années après il devint prieur de Lagny et directeur des jeunes profès qu'on y envoyait. En dépit d'une santé délicate et de fréquents crachements de sang, il s'acquitta dignement de ce ministère. Ce fut alors qu'il composa à l'intention des novices et jeunes profès ses *Méditations sur la vie purgative* (1) qui furent très goûtées et que les plus anciens religieux employaient à l'égal des plus jeunes.

J'ignore si le Révérend Père remplit deux triennats à Lagny (2) ; tout ce que je sais, c'est qu'il fut déchargé, soit à sa demande, soit par la volonté des Supérieurs, et que le poste qu'on lui donna ne le cédait guère à celui qu'il venait de quitter, puisqu'il devint sous-prieur du R. P. Dom Vincent Marsolles à Saint-Denis et que, trois ans plus tard ce dernier, ayant été élu Général de la Congrégation, le prit pour secrétaire. En Dom Simon Bougis il trouvait un homme vigilant, attentif et exact. Il ne manquait à aucun des devoirs de sa charge et prenait si bien ses mesures qu'il ne s'absentait jamais de l'office divin et de la grand'messe que dans les cas de pressante nécessité. En ce temps-là on travaillait à l'édition de Saint Augustin : le R. Père en revoyait presque toutes les épreuves et collationnait seul les manuscrits qu'on lui confiait.

Dieu ayant rappelé à lui le R. P. Dom Vincent Marsolles dans la

(1) *Méditations pour les Novices et les jeunes Profès et pour toutes sortes de personnes qui sont encore dans la vie purgative*, in-4, Paris, 1674. On a encore de ce religieux : *Méditations pour tous les jours de l'année*, 2 in-4, Paris, 1679 ; *Lettre circulaire sur la mort de Dom Vincent Marsolle, Supérieur-Général de la Congrégation*, 12 septembre, 1681 ; *Méditations sur les principaux devoirs de la vie religieuse*, in-4, Paris, 1699. On lui attribue quelquefois : *Exercices spirituels tirés de la Règle de saint Benoît* : mais cet ouvrage n'est qu'une édition de la *Pratique de la Règle de saint Benoît* de Dom Claude Martin.

(2) Nommé prieur de Lagny par le Chapitre général de 1666, Dom Simon Bougis ne fut pas maintenu comme prieur en 1669. Après avoir été pendant deux ans prieur de Saint-Denis, il fut nommé en 1684 visiteur de la Province de Bretagne. De 1687 à 1690 il fut prieur de Saint-Ouen de Rouen, puis assistant du R. P. Général de 1690 à 1699, et de 1702 à 1705. En cette année il fut élu Supérieur général, dignité dont il obtint d'être déchargé en 1711.

dixième année de son généralat, Dom Benoît Brachet fut choisi pour lui succéder. Dom Simon Bougis devint prieur de Saint-Denis en France, à la place de Dom Geoffroy Mommole, qu'un ordre de la Cour venait de faire déposer dans la diète annuelle (1). Son humilité souffrit de ce choix ; mais, comme il avait de la vertu et qu'il lui était impossible de refuser, il se soumit et alla commander par obéissance. Il remplit, au reste, si bien l'attente générale que deux ans plus tard on le députa au Chapitre général, où il fut élu définiteur. Cette assemblée continua Dom Benoît Brachet dans le généralat en dépit de ses supplications, et, comme ce Révérend Père suppliait les définiteurs de le prendre en pitié à cause de son âge avancé, Dom Claude Martin, qui présidait, lui répondit : « Nous ne faisons ici miséricorde à per-
« sonne. » L'élection des Assistants et des Visiteurs eut lieu ensuite, et le R. P. Dom Simon Bougis s'entendit proclamer Visiteur de Normandie. Il fit ce qu'il put pour faire changer cette désignation, alléguant en vain sa santé et la délicatesse de sa poitrine ; le Président lui répliqua que son corps et sa santé appartenaient à la Religion et non à lui-même, et qu'il devait s'estimer heureux s'il lui arrivait de mourir au service de cette dernière et en pratiquant l'obéissance. Au bout de son triennat comme Visiteur, il devint prieur de Saint-Ouen de Rouen, où il s'acquit une grande réputation parmi tout ce qu'il y avait dans la ville de grand et de plus méritant.

L'an 1690, on fut contraint de retirer du régime le R. P. Dom Claude Martin, qui avait rempli saintement durant neuf ans de suite l'office d'Assistant. Il fallut lui donner un successeur, aussi bien qu'à son collègue. Le Père Dom Claude Boistard était alors Général, et, comme c'était un homme facile et ne péchant pas en zèle pour la régularité, on lui donna pour Assistants deux hommes de tête, Dom Antoine Durban et Dom Simon Bougis, qui l'un et l'autre s'acquittèrent dignement de cet emploi. Lorsqu'il se présentait des affaires fâcheuses à traiter, le Père Général nommait ordinairement Dom Simon Bougis comme commissaire, à cause de son expérience et de la connaissance qu'il possédait de la Congrégation et de tout ce qui la concernait. Et de fait, Dieu accorda une bénédiction particulière à son obéissance et à ses soins. Dans une des commissions, il passa exprès par Marmoutier pour y voir Dom Claude Martin, devant lequel il se mit à genoux et lui demanda sa bénédiction. Dom Simon Bougis fut continué neuf ans Assistant du R. P. Général.

(1) Voir plus haut la notice consacrée à Dom Mommole Geoffroy.

Ayant été élu Président du Chapitre général de 1699, Dom Simon Bougis manifesta son zèle pour la religion en faisant décharger les Supérieurs qui paraissaient moins réguliers. Les définiteurs les plus zélés, lassés du gouvernement mol et faible du Père Boistard, jetèrent les yeux sur Dom Bougis pour le remplacer. Ils en conférèrent d'abord entre eux, puis ils passèrent à l'exécution de ce dessein. Lorsque le Révérend Père se vit élu Général, il ne put contenir l'amertume de son cœur, ni son affliction qui jamais n'avait été si grande. Il protesta contre ce qui venait de se faire et déclara ne vouloir accepter le Généralat. Mais ces résistances ne firent que confirmer les Définiteurs dans leur choix. Voyant qu'on ne tenait aucun compte ni de ses prières, ni de ses remontrances, Dom Bougis imita en cette extrémité l'exemple des plus grands saints. La veille de la conclusion du Chapitre, il donna ordre qu'on lui tint un cheval préparé pour quatre heures du matin. Sa messe achevée, il remit les clefs de sa chambre au Père Dom Innocent Bonnefoy, pour les remettre ès mains du Père Boistard ; puis il expliqua à ce confrère la résolution qu'il avait prise. Dom Bonnefoy fit ce qu'il put pour l'empêcher de la mettre à exécution et lui promit de faire son possible dans le définitoire pour obtenir de changer l'élection : mais Dom Bougis n'osa s'y fier, partit et prit la route de Vendôme.

On ne fut pas longtemps sans être au courant de cette évasion. Dès les six heures du matin le Père Boistard, en qualité de plus ancien des définiteurs, assembla tous les capitulants et, après avoir exagéré le fait de la sortie du Père Bougis et présenté ce dernier comme un pusillanime qui n'aimait pas la Congrégation, il conclut qu'il fallait élire promptement un nouveau définiteur. Il ajouta qu'ayant envoyé à la poursuite du fugitif et ses recherches étant demeurées vaines, il n'y avait pas d'apparence de le voir réapparaître. Mais le bon Père Boistard eût bien pu se dispenser d'envoyer chercher Dom Bougis à Saint-Julien, où il devait supposer que ne se trouvait pas ce dernier, ni faire tout ce fracas. Il n'avait qu'à terminer le Chapitre par la nomination des Supérieurs, et force eût été à l'humble religieux de se soumettre. Mais il n'était peut-être pas fâché d'être continué Général, ainsi qu'il arriva ; et, comme il avait fort exagéré l'évasion du Père Bougis, les définiteurs ne donnèrent aucun emploi à ce dernier et le déposèrent complètement ; puis ils se hâtèrent d'achever le Chapitre.

Le lendemain, le Révérend Père, qui était arrivé à Vendôme, en apprit la conclusion et constata bien du changement dans ce qu'il

avait fait commencer avec tant de sagesse. Il bénit Dieu de se savoir déchargé complètement et écrivit une lettre pleine de soumission au Père Général, lequel lui permit de choisir pour résidence le monastère de la Congrégation qu'il voudrait. Toute la France admira la conduite de Dom Simon Bougis ; le Roi et la Cour conquirent de lui une estime extraordinaire, et le pape Clément XI, qui venait de casser l'élection de deux Généraux, dit tout haut, en apprenant ce qui venait de se passer, qu'il ne s'étonnait pas s'il y avait tant de bien dans cette Congrégation, puisqu'on y fuyait les dignités. Passant par Vendôme, le R. P. Dom Dieudonné Buisson avait invité Dom Simon Bougis à venir se fixer à Jumièges, dont il était prieur. Celui-ci accepta l'offre, persuadé qu'en ce lieu champêtre il échapperait à l'attention des hommes et aurait part aux mérites des saints nombreux qui y ont vécu. Il sollicita du Père Prieur le soin des crachoirs, des lampes et de la lessive, estimant que cet office serait plus honorable aux yeux de Dieu que le généralat. Mais lorsqu'il fallut puiser de l'eau pour faire la lessive, ses forces diminuées par l'âge ne suffirent pas à cette besogne. Le Père Prieur lui donna d'ailleurs tout pouvoir dans son monastère et permit aux religieux de l'aller voir toutes et quantes fois qu'ils voudraient pour lui ouvrir leur conscience et profiter de ses bons avis. On le tenait en si grande vénération, que toute parole de lui était acceptée comme un oracle et que, dans la province entière, pas un seul Supérieur n'eût osé aller contre son sentiment, en sorte que réellement il gouvernait cette province sans cependant paraître.

Deux ans après ces événements, Dom Louis Trochon, premier Assistant du Père Général, mourut au mois de mars, et à la diète suivante le Père Boistard proposa Dom Simon Bougis pour remplacer le défunt : ce qui fut ratifié par l'assemblée. Ainsi les postes honorables se présentaient d'eux-mêmes à cet homme de Dieu qui les fuyait si fort, et rien n'obligeait le Père Boistard à le présenter de la sorte aux suffrages, sinon sa vertu et la connaissance qu'il avait de la Congrégation. Les humeurs de ces deux hommes étaient en effet totalement différentes, et je me souviens de la réplique que fit un jour Dom Boistard à un religieux qui se plaignait à lui de son prieur : « Il faut bien que je m'accommode, moi, du Père Bougis. »

Un an après, le Chapitre général s'ouvrit à Marmoutier, et Dom Bougis y eut à subir une petite humiliation. Les capitulants étaient réunis pour examiner les élections des députés et déclarer l'assemblée canonique, lorsque Dom Claude Hémin, religieux respectable

par sa vertu et les charges qu'il avait occupées, se leva et déclara que le Père Dom Simon Bougis ne devait pas être admis à siéger, à cause de sa fuite du précédent Chapitre, faute pour laquelle il était passible d'une punition. On fit sortir l'accusateur et l'accusé; après quoi le Père Boistard, qui présidait en qualité de Général, demanda l'avis de chacun des capitulants, et tous, à l'exception d'un seul, répondirent que l'action incriminée méritait des louanges plutôt qu'un châtiment. L'assemblée fut en conséquence reconnue canonique, et Dom Bougis, élu définitiveur, resta en même temps continué dans sa charge d'Assistant. Le Révérend Père, qui savait tout mettre à profit, ne manifesta aucune émotion en cette occasion et, comme je me trouvais seul avec lui quelques jours après, je ne pus m'empêcher de lui dire que sa fuite avait fait grand tort à la Congrégation dans le besoin où elle avait de lui pour en soutenir le bien et en corriger les relâches. Il me répondit qu'il n'avait rien fait sans l'avoir bien pesé et qu'il ne se repentait pas; que, s'il avait pu pénétrer l'avenir, il n'aurait pas accepté la charge d'Assistant; mais qu'il ne pouvait pas prévoir ce qui devait arriver.

Trois ans plus tard, le Révérend Père Dom Claude Boistard, pour lors âgé d'environ quatre-vingt-cinq ans, ne se sentant plus assez de vigueur pour porter la charge de Général, qu'il occupait depuis dix-huit ans, résolut de faire élire un nouveau Général. Il vint exprès au Chapitre pour empêcher que le Père de Loo ne fût élu : dans l'état d'épuisement de ses forces où il était, il ne se serait pas mis en route s'il n'avait eu cette vue. Lorsqu'on vint à l'élection, les voix se partagèrent. Dom Boistard en eut quatre, Dom Bougis autant, et Dom Marcland une. Après trois reprises de votes, comme les Définitiveurs persistaient chacun dans leur choix, il fallut en venir à un compromis que les trois élus précédemment furent chargés de terminer. Le Père Boistard donna alors sa voix au Père Bougis; celui-ci donna la sienne au Père Boistard, finalement le Père Marcland élut le Père Bougis. Lorsque ce résultat eut été communiqué aux Définitiveurs, l'élu refusa son consentement et déclara qu'il n'acceptait pas le généralat. A cette ouverture le Père de l'Hostallerie se leva et lui dit : « Com-
« ment, mon Père, vous ne voulez pas vous soumettre à la définition
« du Chapitre, et où est donc l'obéissance? Nous vous commandons
« d'accepter la charge à laquelle vous êtes destiné du ciel. » Le Révé-
rend Père ne se rendit point à cette raison, il mit tout en œuvre pour faire revenir sur l'élection, et il méditait quelque nouveau dessein, lorsque, s'étant allé confesser avant la méditation, son confesseur

refusa de lui donner l'absolution s'il n'acceptait le généralat. Il demeura une demi-heure aux pieds de ce dernier, versant d'abondantes larmes ; il fallut pourtant se soumettre, mais, bon Dieu, avec quelle douleur ! Elle parut dans toute sa vivacité quand tout le monde fut réuni au Chapitre pour entendre la nomination des Supérieurs, et lorsqu'il entendit prononcer son nom, il lâcha la bonde à ses pleurs.

Dom Simon Bougis avait alors soixante-seize ans. Il gouverna la Congrégation perdant deux triennaux avec beaucoup de sagesse, s'acquittant de tous ses devoirs de Supérieur sans omettre ceux de simple religieux. Dans un si haut poste, il lavait encore lui-même ses sergettes à quatre-vingt-deux ans, et il continua de le faire tant que Dieu lui en donna la force. Je me souviens que durant un Chapitre général où il était à la fois définitif et secrétaire, c'est-à-dire accablé de besogne à ne pouvoir se remuer, on le rencontrait après les séances allant s'acquitter de cette besogne qu'il n'avait pu expédier auparavant. Un jour, je lui dis le plaisir que j'aurais eu à lui rendre ce léger service : « Vous me faites là un beau compliment, me répondit-il, moi qui ne chargerais pas un valet de cette peine, j'aurais recours à un religieux et à un prêtre ! »

Le R. P. Bougis était très capable ; il possédait saint Augustin et saint Bernard et il eût pu briller ; mais il affectionnait ce qu'il y avait de plus humble. Un jour que j'allais le trouver dans sa chambre — il était alors Général —, je le vis occupé à lire les Conférences de Cassien, ouvrage qu'on donne ordinairement aux jeunes religieux. Il avait autrefois composé des Méditations sur la Règle de saint Benoît et il se refusa constamment à les faire imprimer. Lorsqu'il était prieur de Saint-Ouen, il les prêta à son sous-prieur, qui dirigeait les jeunes profès ; s'étant aperçu que ce dernier les communiquait à d'autres, il les lui réclama et les jeta au feu, croit-on, car on ne les a plus revues. Il écrivit également plusieurs autres ouvrages de piété qui eussent été fort utiles (1) ; il ne communiquait point avec le dehors et trouvait de cette façon, avec le temps de s'acquitter de ses devoirs de

(1) Outre les ouvrages imprimés que nous avons mentionnés, Dom Simon Bougis avait composé : *Idæa Religiosi in operibus S. Bernardi adumbrata* dont il existe des copies en diverses bibliothèques, à Meaux, à Amiens, à Épernay ; *Manuel des religieux ou traité des vœux* ; *Traité de la Charité* ; *Traité sur le Droit Canon* ; *Commentaire sur les Psaumes* ; *Méditations sur la Règle de saint Benoît* ; Un recueil des *Vies des saints Religieux de la Congrégation* ; *Regalis abbatiæ Sancti Audoeni Rothomagensis historia compendiose descripta*, écrit composé pendant qu'il était prieur de Saint-Ouen (Bibliothèque de Rouen, ms. 1203, p. 125).

Supérieur et de religieux, le loisir de vaquer à quelques compositions. Il lui arriva aussi de collationner certains textes de saint Grégoire pour le R. P. de Sainte-Marthe, alors prieur de Bonne-Nouvelle ; lui-même en ce temps-là était Assistant.

Je reviens à son Généralat, qu'il porta toujours avec peine. Après six ans d'un sage gouvernement, il se fit décharger de tout office afin de mourir simple religieux, et Dieu permit que son remplaçant fût Dom Arnoul de Loo, dont les maximes étaient bien différentes des siennes. Il en eut beaucoup de peine et, voyant que le nouveau Général se donnait de grands airs et commençait à donner des repas magnifiques aux séculiers, il le fut trouver et lui remontra, avec une sainte vigueur, qu'il s'éloignait de l'esprit de la Congrégation. Le Père Duvivier (1), présent à l'entretien — il était alors Visiteur, mais grand flatteur —, lui demanda de quoi il se mêlait. « Je me mêle de mes affaires, » répondit le Père Bougis, je suis religieux de la Congrégation et j'y « ai fait un personnage qui m'oblige à veiller et à travailler à la conservation du bien que j'y ai trouvé. » Le Père de Loo mourut deux ans plus tard, et Dom Bougis regarda ce décès comme une preuve de la protection de Dieu sur la Congrégation.

Lui-même vécut encore trois ans dans une très grande régularité. Lorsqu'il n'était pas incommodé, il assistait à tous les offices de nuit et de jour. Cependant Dieu, pour l'éprouver, le réduisit à un état où il ne pouvait plus ni marcher, ni lire, ni écrire ; il ne s'en faisait pas moins porter tous les jours à la messe et aux vêpres. Son amour de la Congrégation le rendait anxieux sur l'issue du Chapitre général qui devait se tenir après la mort du Père de Loo. Soit qu'il eût le pressentiment de ce qui allait arriver, soit pour un autre motif, il s'en ouvrit à moi et me confia qu'il redoutait fort que l'élection du Général se fît

(1) Dom François Duvivier, né à Paris, fit profession, âgé de 20 ans, à l'abbaye de Saint-Faron de Meaux le 31 août 1654. Pendant une quarantaine d'années il occupa les principales charges de la Congrégation. Il débuta en 1675 comme prieur de Saint-Aubin d'Angers et fut maintenu en 1678. Trois ans plus tard, il allait en la même qualité à Saint-Serge, où il demeura jusqu'en 1687. A cette date le Chapitre général le désigna pour Saint-Pierre de la Couture ; en 1690 il était choisi pour visiteur de la province de Normandie et en 1693 de celle de Chezal-Benoît. En 1696 il fut nommé prieur de Jumièges ; en 1699 Visiteur de la province de Bourgogne ; en 1702 et 1705 prieur de Fécamp ; en 1708 de nouveau visiteur de la province de Normandie, et en 1711 de celle de France. Il était depuis 1714 prieur de Marmoutier, quand à la diète de 1715 fut signifié l'ordre de la Cour de déposer Dom François Duvivier et quelques autres Supérieurs « dont on avait surpris des lettres sur les matières du temps ». Dom François Duvivier fut en conséquence envoyé à Saint-Aubin d'Angers, puis à Saint-Vincent du Mans, où il mourut le 19 décembre 1721.

par un seul compromissaire. Comme pour le tranquilliser je lui répondais que cela n'arriverait pas, il me repartit d'un air très assuré : « Cela n'arrivera pas ? Vous le verrez, vous le verrez. » Effectivement l'élection se fit par un seul, ainsi qu'il l'avait prédit; mais Dieu nous donna un homme selon son cœur en la personne du R. P. de l'Hostallerie. Peu après, sur la fin de juin, Dom Simon Bougis tomba malade et s'éteignit saintement, le 1^{er} juillet 1714.

Lorsqu'il était Assistant, les religieuses du Val-de-Grâce l'éluèrent pour leur Supérieur et, afin de s'assurer de lui, elles s'adressèrent au Roi. Dom Bougis ne put tenir contre une si grande autorité et il gouverna ces religieuses avec tant de prudence, que lorsqu'il abandonna la conduite à un autre, le Roi lui témoigna son contentement (1).

.

CXCI

DU R. P. DOM AUGUSTIN COLLET

Dom Augustin Collet, natif d'Épernay, avait fait profession à Saint-Remy de Reims le 29 juin 1673, à l'âge de vingt et un ans. Nommé administrateur de Lyre en 1687, il s'y occupa en même temps de la formation des novices et il gouverna ce monastère l'espace de six ans. Il avait une attention particulière à bien former les jeunes gens et il les instruisait par ses exemples autant que par ses paroles. Austère et mortifié pour lui-même, il traitait ses religieux avec une grande douceur et avait pour eux une affection si tendre que, lorsqu'il lui fallut les quitter pour aller à Vendôme, il versa beaucoup de larmes. Il avait une particulière compassion pour les religieux tombés en quelque faute et il le montra à sa sortie de Lyre en obtenant qu'on lui envoyât à Vendôme un de ceux-là, désireux qu'il était d'éviter à ce malheureux l'occasion d'une rechute et espérant le remettre dans le droit

(1) La notice de Dom Simon Bougis dans le *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés* est de Dom Massuet (Vanel..., p. 105). Une note marginale au commencement du manuscrit nous avertit que 4 pages manquent à l'endroit où nous sommes parvenus. Rien ne nous indique les religieux qui y avaient leurs notices. Celle de Dom Bougis semble terminée. A celle de Dom Augustin Collet manquent les premières lignes : nous les avons remplacées par quelques indications tirées de la *Matricule*.

chemin par ses soins et ses prières, action qui plut extrêmement au R. P. Dom Claude Martin, duquel je l'ai apprise.

Ce Révérend Père avait jeté les yeux sur Dom Augustin Collet pour lui succéder à Marmoutier; mais environ deux mois avant le Chapitre général, il se détermina en faveur de Dom Louis Tascher, pensant que ce dernier aurait moins de considération pour lui que le premier. Après deux triennaux à Vendôme, Dom Collet fut élu Abbé de Saint-Augustin de Limoges; ayant trouvé là quelques usages contraires à ceux de la Congrégation et en opposition avec l'esprit de cette dernière, il voulut les retrancher et s'attira de ce fait l'indignation des précédents Abbés de Saint-Augustin qui avaient introduit ou toléré ces pratiques. Aussi le retira-t-on de Limoges au Chapitre général suivant pour le confiner à Chezal-Benoît. Je passai en ce temps-là dans cette province, et tous les religieux que je vis me parlèrent d'eux-mêmes du Père Collet avec estime, affirmant qu'il avait eu raison. Mais il faut que les élus soient éprouvés. En 1705, Dom Augustin sollicita et obtint une décharge complète; il fut envoyé à Saint-Remy de Reims comme simple religieux. Néanmoins on le nomma trois ans plus tard prieur de Saint-Nicaise, où il demeura pendant deux triennaux; puis il alla en la même qualité au Mont-Saint-Quentin, où il mourut après trois ans de gouvernement le 17 juin 1717 (1).

CXCII

DU R. P. DOM PIERRE L'ENGIGNEUR

Le R. P. Dom Pierre Lengigneur était de la Haye-Aubrée, dans le diocèse de Rouen (2); âgé de dix-neuf ans, il fit profession à Jumièges le 17 novembre 1661, entre les mains du R. P. Dom Vincent Marsoles. Dès son noviciat il montrait tant de sagesse qu'on lui confia le soin des hôtes, et, malgré sa répugnance pour les charges, il fut

(1) Après avoir gouverné l'abbaye de Lyre de 1687 à 1693, Dom Augustin Collet fut en cette dernière année nommé prieur de la Trinité de Vendôme, et maintenu en cette charge en 1696. Les Chapitres généraux le désignèrent pour Abbé de Saint-Augustin de Limoges en 1699, prieur de Chezal-Benoît en 1702, de Saint-Nicaise de Reims en 1708 et 1711, et du Mont-Saint-Quentin en 1714. Il venait d'être choisi à nouveau pour cette fonction quand il fut enlevé par la mort.

(2) *La Haye-Aubrée*, com. du canton de Routot, Eure.

supérieur presque toute sa vie (1). C'était un religieux fort humble et fort détaché du monde; il évitait surtout la conversation des grands, persuadé qu'il y avait plus à perdre qu'à gagner dans leur compagnie.

Lorsque Dom Lengigneur était prieur à Saint-Evrault, il y avait dans ce monastère un religieux malade, dont les infirmités pouvaient être comparées à celles de Job. La paralysie lui avait enlevé l'usage de presque tous les sens, hormis celui de la vue; il ne pouvait parler et éprouvait dans tous ses membres de très grandes douleurs. Le charitable prieur, non content de lui procurer tous les soulagements, allait tous les jours passer un temps considérable près de ce pauvre infirme, persuadé qu'un malade est soulagé de voir quelqu'un auprès de soi. Dans les monastères où il y avait de jeunes profès, Dom Lengigneur faisait à ces derniers des conférences sur leurs obligations, dont il avait ensuite la consolation de voir les bons effets. Un jour qu'il avait parlé sur la pauvreté, tous ces enfants vinrent ensuite lui apporter ce qu'ils avaient d'images et de chapelets, comme choses superflues qu'un pauvre parfait ne doit avoir même pour les donner, puisque son dépouillement doit être tel qu'il ne lui reste plus rien dont il puisse disposer. Dom Pierre Lengigneur, après avoir vieilli dans les charges, obtint enfin de redevenir simple religieux, et c'est comme tel qu'il mourut à Saint-Wandrille le 24 janvier 1718.

CXCIII

DU R. P. DOM SIMON CHAMPENOIS

Dom Simon Champenois, de nom et de naissance, était né à Reims, et fit profession à Saint-Remy le 29 septembre 1662 entre les mains du R. P. Dom Marc Bastide, dont il estimait la vertu avec raison. Il fit de grands progrès sous la conduite d'un si saint directeur. Toute sa vie il demeura fidèle aux pratiques et aux instructions reçues de ce

(1) Dom Pierre Lengigneur débuta dans les hautes charges de la Congrégation en 1684. En cette année il fut nommé prieur de Saint-Taurin d'Évreux. Les Chapitres généraux le désignèrent comme prieur en 1687 de Saint-Vigor de Bayeux, en 1690 de Saint-Evrault, en 1693 de Saint-Taurin pour la seconde fois, en 1696 de Notre-Dame de Josaphat, et en 1699 de Saint-Georges de Boscherville. Après avoir gouverné ce monastère pendant six ans, il obtint en 1704 d'être déchargé de toute supériorité.

maître au cours de son noviciat. Il n'oublia jamais entre autres cette maxime que, quoique ce soit un acte d'humilité de demander à son supérieur la permission de déjeuner, il était mieux cependant de n'en point user, afin que l'homme ne se retrouve point dans les mortifications.

Dom Simon Champenois était très intérieur et pénitent. Persuadé que la perfection consiste à faire la volonté de Dieu, il demeurait prêt à exécuter tout ce que les supérieurs demandaient de lui. Aucun emploi ne lui paraissait petit ou ravalé : dès qu'ils étaient commandés par les supérieurs, ils étaient grands à ses yeux. Lorsque nous faisons nos études à Saint-Denis, la charge de dépensier, qui était fort pénible et humiliante, vint à vaquer et le R. P. Dom Claude Martin en chargea notre confrère. Celui-ci l'accepta avec foi et s'en acquitta à l'édification de tous. Et le Prieur, pour témoigner qu'il le jugeait capable d'autre chose, lui confia en même temps la direction de deux Commis novices. Dom Champenois lisait alors avec beaucoup de plaisir les OEuvres de saint Augustin, notamment ses traités sur l'Évangile de saint Jean ; il en notait les passages les plus touchants et il nous les rapportait lorsque nous étions ensemble en récréation. Lorsque les Visiteurs avaient à combler un vide, ou s'il se rencontrait un emploi pour lequel ils n'eussent personne de disponible, le Père Simon était l'homme auquel ils s'adressaient. Cette soumission lui valut d'être officier, procureur et dépositaire en plusieurs petits monastères, et partout on admira sa vertu. Sur la fin de sa vie on l'avait envoyé à Saint-Nicaise de Reims, où, je crois, il remplissait l'office de sacristain ; il y mourut saintement le 20 d'octobre 1718.

CXCIV

DU R. P. DOM FRANÇOIS PUISSANT

Le R. P. Dom François Puissant appartenait à une bonne famille de Tours. Il avait un frère Carme qui occupa tous les premiers emplois de son Ordre. Pour lui il ne plana pas si haut aux regards des hommes, mais il fut peut-être plus grand à ceux de Dieu. Il fit son noviciat à Vendôme sous le R. P. Dom Silvestre Morel (1), entre

(1) Dom Silvestre Morel naquit à la Chaise-Dieu. Agé de 18 ans, il fit profession

les mains duquel il fit profession le 14 d'août 1659, âgé seulement de dix-sept ans. Il alla ensuite étudier à Saint-Benoît-sur-Loire, où il eut pour maître Dom Gabriel Gerberon. Il éprouva en ce temps-là un mal, que l'on craignit être l'épilepsie, mais dont les crises n'allèrent pas jusque-là. Sa patience fut très grande en cette épreuve.

Ses études achevées, Dom François Puissant passa par divers emplois, puis il fut envoyé à Saint-Michel de Tonnerre en qualité de prieur (1), et là il manifesta sa fermeté en même temps que sa sagesse à l'égard du sous-prieur qui se refusait à faire l'office de chantre. Le R. Père, voyant cette obstination, dit au coupable : « Mon Père, puis-« qu'ainsi est, je vous dépose de votre office de sous-prieur. » Et après qu'il eut fait chantre, il le rétablit dans son office. Ayant été déchargé, Dom François Puissant vint comme sous-prieur à Beaulieu-les-Loches (2), d'où il alla demeurer à Marmoutier sous le R. P. Dom Claude Martin. C'était un religieux fort régulier; il confessait et prêchait avec fruit, bien que ses sermons ne fussent ni fort soignés, ni débités avec grâce. Il se ressentait encore des incommodités de sa jeunesse et il lui arrivait de faire des vents par la bouche qui duraient un bon *Miserere* et qu'on ne pouvait entendre sans frémir. Malgré cela il ne se rendait jamais à l'infirmerie et son seul soulagement consistait à prendre du vin d'absinthe.

Dom François Puissant était toujours prêt à accepter ou à quitter les emplois qu'on lui donnait. Un jour que je m'entretenais de lui avec Dom Claude Martin, celui-ci me dit que c'était le meilleur religieux de sa communauté : ce qui me surprit fort, car Marmoutier

à Saint-Augustin de Limoges le 18 mai 1643. En 1660 il fut nommé prieur de Vendôme; en 1663 et 1666, 1690 et 1693 de Saint-Allyre de Clermont; en 1669 et 1672 de Jumièges. Il fut ensuite successivement Visiteur des provinces de Normandie en 1675, de France en 1678, de Chezal-Benoît en 1681. Il fut choisi comme abbé de Saint-Augustin de Limoges en 1684, 1687 et 1696, et comme prieur de Saint-Jean-d'Angély en 1699 et 1702. Il mourut dans ce dernier monastère le 10 septembre 1704 après 61 ans de vie religieuse.

(1) Dom François Puissant gouverna ce monastère pendant deux triennaux de 1687 à 1693.

(2) *Beaulieu-les-Loches*, com. du canton de Loches, Indre-et-Loire. — L'abbaye de la Trinité de Beaulieu fut fondée vers l'an 1007 par Foulques Néra, comte d'Anjou, qui y reçut la sépulture. Elle eut pour premier supérieur Odon, abbé de Saint-Genou. Le monastère se maintint florissant jusqu'aux guerres avec les Anglais. Ceux-ci le pillèrent en 1412 et emmenèrent en captivité l'abbé André de Bernard, qui dut payer une forte rançon. Au commencement du XVI^e siècle, l'abbaye tomba entre les mains des commendataires. L'un d'eux, Louis le Voyer d'Argenson, répara l'église, construisit le logis abbatial et en 1663 y introduisit la Congrégation de Saint-Maur. — Du monastère subsistent le logis abbatial et des bâtiments claustraux. De l'église il reste une tour du XI^e siècle, le chœur et une partie du transept qui forment l'église paroissiale actuelle. La nef est en ruines.

comptait alors des religieux éminents en vertu, mais par la suite je fus convaincu de la justesse de l'affirmation. Ayant pris Dom Puissant comme confesseur, et lui découvrant comme à mon père spirituel quelques peines intérieures dont je souffrais, il me confia qu'étant jeune religieux, il avait, à l'exemple de sainte Thérèse, fait le vœu d'accomplir ce qu'il reconnaîtrait être le plus parfait. Il me dit aussi qu'il avait éprouvé de grandes peines d'esprit dont il ne s'était délivré que par la soumission à la volonté de Dieu. Ce religieux fut dans la suite envoyé à Saint-Vincent du Mans, où il mourut très saintement le 26 décembre 1719 (1).

CXCV

DU R. P. DOM JULIEN AUBRÉE

Dom Julien Aubrée était natif de Rennes; il fit profession à Saint-Melaine le 16 février 1684, âgé pour lors de vingt ans. Dieu lui avait donné un talent particulier pour bien enseigner les humanités aux enfants. Étant au monastère de Beaumont-en-Auge, les pères et mères d'alentour lui envoyaient leurs enfants pour apprendre de lui le latin. Il avait un grand soin de les former en même temps à la piété. A lui seul il enseignait toutes les classes et il forma de très bons écoliers. Ce religieux avait une très grande dévotion à la sainte Vierge; ayant été envoyé par la suite dans l'abbaye d'Évron, qui reconnaît Notre-Dame comme sa patronne, il y devint infirme et prédit l'époque de sa mort. Quelque temps avant, il fut trouver le R. Père Prieur, le mena au vestiaire et lui montra les habits avec lesquels il devait être enterré; il le conduisit ensuite à l'église et lui indiqua le lieu de sa sépulture, l'avertissant qu'il mourrait le 27 d'avril. Comme le Supérieur lui demandait quelle preuve il en avait, il répondit que toute sa vie il avait imploré de la sainte Vierge la faveur de trépasser un samedi, que ses forces lui permettaient d'espérer de durer encore quelques jours; mais qu'il espérait finir le samedi de la semaine suivante. Il mourut en effet ce jour-là, l'an 1720, muni de tous les sacrements.

(1) Après cette notice un titre seul indique que Dom Martène avait l'intention de donner ici un résumé de la vie de Dom Louis Tasche mort prieur de Marmoutier le 31 décembre 1719.

CXCVI

DU R. P. DOM JEAN LA GORÉE

Dom Jean La Gorée était natif de Toulouse et appartenait à une des premières familles de robe de cette ville. Il avait un frère parmi nous, Dom Jacques La Gorée (1), très bon religieux et excellent supérieur, lequel gouverna les maisons de Saint-Tibéry (2), de Saint-André d'Avignon (3) et de la Daurade, où il mourut estimé de ses confrères et de Messieurs du Parlement. Dom Jean n'avait pas un esprit étendu, mais c'était un homme droit et bon. Il fit profession à la Daurade le 8 mai 1677; ses études achevées, il devint officier dans plusieurs monastères et sut conserver l'esprit de piété au milieu des tracas du temporel.

Il résidait au monastère de au moment où la peste désolait les cités de Marseille et d'Aix et menaçait toute la Provence. Touché du

(1) Dom Jacques La Gorée naquit à Toulouse, et âgé de 17 ans fit profession au monastère de la Daurade le 2 août 1672. Il gouverna successivement les monastères de Montoliou (1693), de Saint-André d'Avignon (1696, 1699), de Saint-Tibéry (1702-1705) et de Notre-Dame-la-Daurade (1711). Il mourut dans ce dernier monastère le 15 juillet 1712.

(2) *Saint-Tibéry* ou *Saint-Thibéry*, com. du canton de Pézenas, Hérault. — Cette abbaye fut fondée en un lieu appelé *Cæsarion* par saint Attilion, compagnon de saint Benoît d'Aniane. Située dans le diocèse d'Agde, elle était sous le patronage de saint Tiberius et de ses compagnons, martyrs, dont les corps reposaient en ce lieu. Plusieurs conciles ou synodes se tinrent en ce monastère dont les moines surent toujours revendiquer la liberté des élections abbatiales. Comme un grand nombre d'abbayes, Saint-Tibéry fut la proie des Calvinistes qui la saccagèrent en 1571. L'abbé Maurice de Bruslet d'Andelot s'efforça d'y rétablir la discipline régulière, et ne pouvant y parvenir, y appela en 1647 les moines de la Congrégation de Saint-Maur.

(3) *Villeneuve-les-Avignon*, ch.-l. de canton, arrond. d'Uzès, Gard. — Le monastère de Saint-André fut fondé au sommet du mont Andaon sur les bords du Rhône, à la fin du X^e siècle. En ce lieu avait vécu sainte Casarie, qui y reçut la sépulture en 587. En 980, Warnier ou Garnier, évêque d'Avignon, y rétablit un monastère sous le vocable de saint André, et le pape Grégoire V en 999 confirma cette fondation. Une seconde église, dédiée à saint Michel, y fut élevée en 1024. — Les comtes de Toulouse abandonnèrent à l'abbaye le mont Andaon et les terres environnantes, et les rois de France y firent élever des fortifications. Au XV^e siècle on y voyait trois églises dédiées à saint André, à saint Michel et à saint Martin. Dans les premières années du XVII^e siècle Saint-André de Villeneuve s'affilia à la Congrégation des Exempts, d'où il passa en 1635 à celle de Saint-Maur. — Dans l'enceinte de la forteresse on remarque quelques restes de l'ancienne abbaye, des débris d'un cloître gothique, une grotte dite de sainte Casarie et des bâtiments construits par les Mauristes et qui furent occupés par une communauté de religieuses.

sort de ces villes infortunées, il écrivit au Père Général pour solliciter la permission d'aller soigner les pestiférés et de les aider au moins à bien mourir s'il ne réussissait à les guérir. Dans le même temps Dom Jean Sabatier (1), qui demeurait à Aniane, adressait une demande analogue, et le R. P. Général les ayant exaucés tous les deux, ils dirent adieu à leurs confrères et se préparèrent à leur mission par la retraite et la prière, attendant à Avignon les ordres de l'évêque de Marseille (2), auquel ils avaient écrit. Une lettre de remerciements de ce prélat leur apprit que la peste commençait à décroître à Marseille. Il écrivirent alors à l'archevêque d'Aix (3), où la contagion faisait un ravage épouvantable. L'archevêque accepta leurs offres de services avec bien de la joie, car la peste lui enlevait journellement quelques-uns de ses ouvriers. Il leur manda de venir et mit son palais archiépiscopal à leur disposition. Au reçu de cette réponse, les deux religieux se mirent en route, s'animant l'un et l'autre au sacrifice de leur vie pour le soulagement de leurs frères. Arrivés en vue d'Aix, ils descendirent de cheval, se mirent à genoux et renouvelèrent à Dieu l'offrande de leurs existences. L'archevêque les accueillit avec grande bonté et les retint quelques jours auprès de sa personne, les admettant à sa table et leur procurant un logement dans son séminaire, où ils demeurèrent jusqu'au 24 décembre. Deux confesseurs ayant à cette époque succombé à la contagion, les deux bénédictins firent de grandes instances au prélat, qui les bénit en pleurant et les laissa partir aux infirmeries situées hors de la ville.

Les nouveaux venus logèrent avec les autres confesseurs, médecins et chirurgiens, dans le couvent des Récollets. De suite ils se mirent à exercer leur ministère avec un zèle incroyable, confessant et administrant les derniers sacrements aux malades qu'on amenait continuellement de la ville, nullement intimidés par le triste spectacle qu'ils avaient sous les yeux. Souvent en effet dans la chaise qui servait à

(1) Dom Jean Sabbathier naquit à Montpellier, et âgé de 22 ans fit profession au monastère de la Daurade le 17 décembre 1691. Ayant été nommé prieur de Saint-Baudille de Nîmes, il mourut dans ce monastère le 9 janvier 1734. A la demande de Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, il composa et fit imprimer une *Relation de ce qui s'est passé à Aix-en-Provence pendant le temps de la peste*, in-12, Aix, 1721 ; Paris, 1723. On y lit un fait singulier, nous dit Dom Tassin : le 21 mars, jour de la fête de saint Benoît, il ne mourut aucun pestiféré dans toutes les infirmeries, et l'on n'y en apporta point non plus de la ville. Dom Sabbathier ne donne point ce fait comme un miracle, mais il assure que tout le monde y fit attention, parce que c'est le seul jour de relâche qu'il y ait eu depuis le commencement de la peste jusqu'au mois de juin. (*Hist. littér. de la Congrégation de Saint-Maur*, p. 524.)

(2) Henri-François-Xavier de Belsunce, évêque de Marseille de 1709 à 1755.

(3) Charles-Gaspar-Guillaume de Vintimille, archevêque d'Aix de 1708 à 1729.

apporter les pestiférés on trouvait un mort et un agonisant auquel il fallait donner les derniers sacrements sur-le-champ et dans la chaise même. Le 12 janvier sur les six heures du soir, Dom Jean La Gorée fut atteint par le fléau. Le lendemain le Père Sabatier l'alla voir et lui demanda comment il se portait. Le malade répondit qu'il se sentait mieux. Néanmoins, comme tout était à craindre, son compagnon l'avertit de se disposer à paraître devant Dieu. Dom La Gorée reçut avec joie cette parole, disant : *Laetatus sum in his quae dicta sunt mihi; in domum Domini ibimus* (1). Il demanda seulement un quart d'heure pour penser au compte qu'il avait à rendre au souverain Juge, se confessa, reçut les derniers sacrements et expira pieusement le 14 janvier 1721. Son confrère l'ensevelit de ses propres mains et lui donna la sépulture avec les cérémonies ordinaires (2).

CXCVII

DU R. P. DOM ANTOINE GARONNE

Dom Antoine Garonne, natif de Saint-Gaudens (3), dans le diocèse de Comminges, avait fait profession au monastère de La Daurade le 28 septembre 1707. Il avait été élevé par le saint évêque de Saint-Pons (4) qui, n'ayant pas voulu lui permettre d'aller à la Trappe, consentit à son entrée dans la Congrégation de Saint-Maur. C'était un homme fort pénitent qui ne ménageait pas son corps. Il ne mangeait que du gros pain, le plus noir qu'il pouvait rencontrer, et faisait autant d'abstinences qu'on voulait lui en permettre. Pendant qu'il enseignait, tous les jours il se levait à deux heures du matin et allait

(1) Psaume cxxi, v. 1.

(2) Une Relation dit que Dom Jean La Gorée expira en disant : « Je déclare que je meurs dans l'unité de l'Eglise. »

(3) Saint-Gaudens, ch.-l. d'arrondissement de la Haute-Garonne, diocèse actuel de Toulouse.

(4) Pierre-Jean-François Percin de Montgaillard, évêque de Saint-Pons de Thomières de 1665 à 1713. Ce prélat, auquel Dom Martène donne bien facilement la qualité de saint, fut pendant toute sa vie en révolte contre l'autorité du Siège apostolique et fut un ardent défenseur des jansénistes. Plusieurs de ses écrits furent condamnés par les Souverains Pontifes. Toutefois une lettre de sa main, conservée aux archives du Vatican, témoigne qu'avant de mourir il se soumit à Rome, et rétracta ses erreurs.

passer un temps considérable devant le Saint-Sacrement avant de se mettre à l'étude. Il était aussi fort charitable et rendait à ses confrères tous les services possibles. Il professait la théologie à Aniane au temps où la peste désolait la Provence, notamment les villes d'Aix et de Marseille. Touché d'une si grande désolation, il sollicita à plusieurs reprises du Père Général la permission d'aller administrer aux pestiférés les secours de la religion. L'emploi qu'il avait empêcha d'abord d'avoir égard à sa demande.

Il ne se rebuta pas et fit tant d'instances qu'il obtint enfin l'accomplissement de ses désirs. Il arriva à Aix, où il fut reçu comme un ange du ciel par l'archevêque. Il exerça son zèle envers les pestiférés durant quinze jours, et Dieu le récompensa par une mort précieuse qui l'enleva de la contagion du siècle, bien plus dangereuse que celle qui lui ôta la vie le 14 mars 1721.

CXCVIII

DU R. P. DOM PIERRE PIAT

Dom Pierre Piat (1) était né à Gien (2) dans le diocèse d'Auxerre, d'une honnête famille qui avait la piété en partage. Un de ses frères vivait en religieux sous l'habit séculier. La bonne éducation qu'il avait reçue ne servit pas peu à le dégoûter du monde. Pour se préserver de la corruption, il vint chercher asile au monastère de Bourgueil, où il fit son noviciat et émit sa profession entre les mains du R. P. Dom Martin Poidevin, le 24 avril 1671, à l'âge de vingt-deux ans. Les enseignements de ce saint supérieur demeurèrent toujours gravés dans son cœur. Le P. Piat avait la simplicité et l'innocence d'un enfant; son zèle pour les pratiques de la religion paraissait dans son obéissance, son amour de la pauvreté, son complet détachement, son union à Dieu, sa patience, sa mortification sans retenue. Tous ses confrères admiraient sa vertu. Au cours de ses études il ne se démentit point, et l'une de ses industries pieuses était de se lever la nuit pour décrotter les chaussures de ses confrères. Un jour qu'il soutenait une thèse, l'argumentateur voulant divertir la compagnie à ses dépens

(1) La *Matricule* porte *Pierre le Piat*.

(2) *Gien*, ch.-l. d'arrondissement, Loiret; diocèse actuel d'Orléans.

lui dit forcée impertinences : frère Piat écouta tout en silence et répondit à la difficulté sans la moindre allusion au reste. Le maître, intervenant alors pour le plaisanter à son tour, se mit à dire : « Que répondez-vous à toutes les injures qu'il vous a dites ? » Conservant son calme, l'humble religieux ferma la bouche à l'un et à l'autre par cette seule réflexion : « Mon adversaire n'en a pas encore dit assez sur mon compte. » Et le ton qu'il y mit prouvait que la réplique était sincère.

Au sortir des études, Dom Piat fut envoyé à Saint-Maur-sur-Loire, où il y avait une petite communauté d'excellents religieux qui, dans leur désir de faire reflourir l'esprit de saint Benoît et de saint Maur dans cette maison, y vivaient dans une grande retraite et avec austérité, occupant une grande partie de leurs journées au travail manuel et s'abstenant très souvent de poisson. Le nouveau venu se distingua bientôt parmi les autres par son zèle et sa piété. Le prieur, qui était Dom Jean Auvrelle, le prit pour directeur et modérateur de ses pénitences. Lorsqu'ils entraient au réfectoire, sur un signe convenu de Dom Piat, le prieur savait la pénitence qu'il devait faire, ou s'abstenir de vin, de poisson, de son premier mets ou de dessert. Chaque jour ils prenaient ensemble la discipline et, une fois chaque semaine, ils se rencontraient après complies en un lieu à l'écart, où ils se préparaient à la mort, l'un prenant la posture de moribond, l'autre récitant sur son compagnon les prières des agonisants. Et ils changeaient de personnage et s'occupaient ainsi de la pensée de la mort qui entretenait le zèle de l'un et de l'autre.

La complexion assez délicate de Dom Pierre Piat ne put supporter aussi longtemps qu'il l'aurait souhaité une vie si austère ; et les supérieurs, qui ont toujours pour les bons religieux des entrailles de père, le retirèrent de Saint-Maur pour le mettre dans un monastère où il pût avoir quelque soulagement. J'étais à Marmoutier lorsqu'on l'y envoya pour édifier par ses exemples les novices et toute la communauté. Il n'y avait point de jours qu'il ne nous édifiât par quelque pénitence publique. Souvent on le voyait dîner à terre, ou bien demander pardon à la sortie du réfectoire, la corde au cou. Durant les récréations il ne parlait que de Dieu, dont son esprit était continuellement occupé. Sa pauvreté était si grande qu'il ne possédait rien et se dépouillait des choses les plus nécessaires. Il avait une charité sans pareille et une foi très vive. A l'exemple de sainte Cécile, il portait toujours sur lui un Nouveau Testament. Lorsqu'on le prenait pour aller en ville ou quelque autre part, il fallait entrer dans

toutes les églises que l'on rencontrait pour y saluer le Saint-Sacrement, et, si l'on allait dans quelque maison religieuse, il allait prier tandis que son compagnon rendait sa visite.

Dom Jean Auvrelle, étant devenu paralytique, fut envoyé à Marmoutier et témoigna à nouveau de son entière confiance au P. Dom Pierre Piat. Celui-ci en avait soin et chaque jour allait habiller le malade pour se rendre à matines et chaque soir le dévêtait à l'heure du coucher. C'était lui aussi qui, les jours de discipline, aidait ce saint religieux à remplir cet exercice de pénitence dont, en dépit de sa maladie, il ne se dispensait point. Dom Pierre Piat lisait en ce temps-là avec ravissement le *Livre des Miracles de saint Martin* composé par Grégoire de Tours : ayant vu que plusieurs malades avaient été guéris par la poussière de son tombeau, lorsque quelqu'un des nôtres se trouvait arrêté à l'infirmerie, il se rendait au lieu du Repos du Saint, y recueillait un peu de terre et exhortait ce malade à en mettre dans ce qu'il prenait, persuadé que c'était pour lui une excellente médecine. Ce digne religieux avait, au reste, une charité très grande envers tous ses confrères. Il ne pouvait supporter de se voir mieux traité qu'un autre religieux et il leur rendait tous les services en son pouvoir. C'est pourquoi à Redon, où il y avait de jeunes profès, il prit la chambre la plus incommode du dortoir, dont personne ne voulait, et on ne put jamais l'obliger d'en prendre une autre. La vie entière de Dom Pierre Piat fut ainsi en quelque sorte tissée de bonnes œuvres que Dieu couronna par une mort précieuse à Saint-Melaine de Rennes le 18 mars 1721.

CXCIX

DU R. P. DÔM ARNAUD DE BONNECASE

Dom Arnaud de Bonnecase, fils d'un Conseiller au Parlement de Pau, était né dans l'hérésie (1). Après sa conversion à la foi catholique, il fut si pénétré de la grâce que Dieu lui avait faite, qu'en reconnaissance il embrassa la vie religieuse au monastère de la Daurade et y fit profession le 12 avril 1713, à l'âge de vingt-trois ans. Depuis

(1) Dom Arnaud de Bonnecase naquit à Pau, dans l'ancien diocèse de Lescar, actuellement de Bayonne.

lors il ne cessa d'implorer le ciel pour obtenir le retour de sa mère, qui demeurerait opiniâtrément attachée à l'erreur ; et toutes ses prières, toutes ses pénitences, furent dirigées vers cette intention. Il demeurerait à Saint-Séver-du-Cap au temps où la peste dépeuplait la Provence. Touché de l'infortune de cette grande province, il offrit sa vie en sacrifice à Dieu pour obtenir la conversion de sa mère et, ayant la permission du R. P. Général, il se rendit à Aix, où déjà deux de ses confrères étaient morts au service des pestiférés. Il s'adjoignit au Père Sabatier et se dépensa avec lui sans compter. Mais au bout de peu de temps il fut atteint d'un charbon ; pendant quelques jours il chercha à réagir contre le mal, mais enfin il fallut céder à sa violence. Les médecins employèrent inutilement tous leurs remèdes. Il se produisit une corruption du sang suivie d'une hémorragie par ce charbon qui occasionna la mort. Dom Sabatier lui avait administré les derniers sacrements, qu'il reçut avec une grande dévotion, répondant à toutes les prières. Après les avoir reçus, il dit à son compagnon qu'il avait deux grâces à lui demander : la première de ne se point affliger de son décès parce qu'il mourait très content ; la seconde de prier Dieu pour sa mère, lui disant qu'il était venu exposer sa vie pour obtenir sa conversion. Dieu eut cet holocauste pour agréable, et il exauça les vœux du mourant. Sa mère, frappée de la grande foi de son fils, se convertit si parfaitement qu'elle est aujourd'hui une des meilleures catholiques et ne cesse de déplorer le long temps qu'elle a passé dans l'égarement. Dom Arnaud de Bonne-case mourut à Aix le 3 d'avril 1721.

CC

DU R. P. DOM CLAUDE VIDAL

Le R. P. Dom Claude Vidal était d'Egliseneuve (1), dans le diocèse de Clermont ; il avait vingt et un ans lorsqu'il fit profession à Saint-Augustin de Limoges, le 15 septembre 1658. C'était un très saint religieux et un excellent supérieur, auquel Dieu avait départi un talent particulier pour la direction. Aussi eut-il presque toujours la conduite des jeunes profès, soit à Nouaillé, soit à Solignac. Pour

(1) *Eglise-Neuve*, com. du canton de Sauxillanges, Puy-de-Dôme.

cette même raison on voulut le faire abbé de Saint-Augustin de Limoges et prieur de Saint-Faron de Meaux pour avoir soin des novices ; mais, comme il était fort humble, il s'excusa toutes les fois qu'on lui en fit la proposition, et de telle manière que les supérieurs ne voulurent point lui imposer cette charge. Son humilité et son exacte régularité le faisaient aimer et estimer, et presque toujours on le députa comme délégué aux Chapitres généraux, où, du reste, il avait ordinairement de l'emploi. Il fut aussi prieur de Saint-Cyprien de Poitiers et il composa un ouvrage qui a pour titre : *La Journée religieuse* (1), imprimé à Limoges.

Tout en étant fort austère pour lui-même, Dom Claude Vidal traitait les autres avec douceur. Au repas du soir il se contentait d'un morceau de pain et de son dessert et, lorsqu'on le pressait d'accepter ce qui était servi à la communauté, il répondait que les séculiers qui se confessaient à lui ayant de la peine à faire pénitence, il fallait suppléer pour eux. Dans le même esprit, lorsqu'un de ses religieux tombait en quelque faute, il faisait la pénitence qu'il méritait : car il se considérait comme chargé de toute l'iniquité de ceux qui étaient soumis à sa conduite. Après beaucoup d'instances, il obtint sa décharge et se retira à Saint-Jean-d'Angély, où il fut un modèle de régularité pour tous (2). Il passait la plus grande partie du jour en oraison et faisait fréquemment, même dans sa plus grande vieillesse, des pénitences publiques au réfectoire. Il supporta avec une patience héroïque les infirmités inhérentes à l'âge, notamment la surdité ; sa mort, qui répondit à sa vie, arriva le 3 d'octobre 1721 à Saint-Jean-d'Angély.

CCI

DU R. P. DOM PIERRE GOUILLARD

Dom Pierre Guillard, natif de Paris, avait vingt-six ans lorsqu'il fit profession à Saint-Remy de Reims, le 21 mars 1666, jour consacré

(1) *La journée chrétienne*, in-12, Limoges, 1672.

(2) Dom Claude Vidal dut pendant une trentaine d'années remplir les fonctions de prieur. Les Chapitres généraux lui confièrent le gouvernement de Solignac en 1675, 1678, 1684, 1687 et 1693 ; de Nouaillé en 1681, 1690 et 1702, et de Saint-Cyprien de Poitiers en 1696 et 1699. Il obtint d'être déchargé de toute supériorité au Chapitre de 1705.

à notre bienheureux Père saint Benoît, dont il prit si bien l'esprit que jamais il ne se départit de ses devoirs de religieux, bien qu'ayant été officier assez longtemps. Tandis qu'il était procureur à Reims, il résista vigoureusement aux injustes prétentions de l'Archevêque (1) et, par déférence pour le prélat, on fut contraint de le retirer. Il fut envoyé à Saint-Denis, où il eut de l'emploi (2); mais le désir de faire son salut tranquillement le porta à demander aux supérieurs d'être déchargé de tout office : ce qu'on lui accorda. Il vécut assez longtemps simple religieux, aimé et estimé de tous ses confrères. Il ne se relâcha jamais d'aucun exercice, même dans sa plus grande vieillesse, assistant, tant qu'il put marcher, tous les jours à Matines et à la méditation. Les forces l'abandonnant, il fut contraint bien malgré lui de prendre une chambre à l'infirmerie. Il mourut à Saint-Remy le 28 novembre 1721.

CCII

DU R. P. DOM GUILLAUME LEFÈVRE

Dom Guillaume Lefèvre était de Breteuil, dans le diocèse d'Évreux; il fit profession à Saint-Remy de Reims le 17 juin 1672, en compagnie de deux saints religieux, Dom Pierre Coutant (3) et Dom Robert Vau-

(1) Charles-Maurice le Tellier, archevêque de Reims, de 1671 à 1710, nommé abbé commendataire de Saint-Remi en 1680. — Dom Pierre Gouillard eut des démêlés avec cet archevêque au sujet du logis abbatial que le prélat voulait être à la charge de la communauté et non à la sienne.

(2) Pendant quatre ans Dom Gouillard fut cellérier de Saint-Denis.

(3) Dom Pierre Coustant, ou Coutant, était né à Compiègne le 30 avril 1654. Ses études terminées, il fut appelé à Saint-Germain-des-Prés pour y travailler à l'édition des œuvres de saint Augustin. Il fut d'abord chargé des tables du 3^e volume, puis de faire le discernement des véritables sermons du saint Docteur de ceux qui lui étaient attribués à tort. Il fit le même travail pour les traités et opuscules qui se trouvent au tome VI. Sur les conseils de Dom Mabillon, il fut choisi pour faire une nouvelle édition des œuvres de saint Hilaire. Commencée en 1687, elle parut sous le titre : *Sancti Hilarii Pictavorum Episcopi opera ad manuscriptos codices Gallicanos, Romanos, Belgicos, necnon ad veteres editiones castigata, aliquot aucta opusculis, praefationibus, admonitionibus, notis, nova sancti Confessoris Vita, et copiosissimis Scripturarum, rerum, glossarum indicibus locupletata et illustrata. Studio et labore Monachorum Ordinis S. Benedicti e Congregatione S. Mauri*, in-f°, Paris, 1693. Cette édition fut réimprimée à Vérone en 1730 et en 1749 à Venise, 2 in-f°, avec les additions dues au Marquis Scipion Maffei. Elle est reproduite dans *Migne*, P. L., t. IX et X. Il venait de terminer l'impression des œuvres de saint Hilaire lorsqu'il fut nommé prieur de Nogent-sous-Coucy. Mais le Chapitre général de 1696 le ramenait à Saint-

clin; il avait pour lors vingt-trois ans. C'était un religieux fort régulier, aimant l'oraison et la pénitence. Lorsque nous étions lui et moi à Saint-Thierry en qualité de jeunes profès, nous avions un prieur qui aimait excessivement le travail manuel, et Dom Guillaume le secondait de son mieux, sans s'épargner. Le cuisinier étant tombé malade sans qu'il fût possible de trouver personne dans le village capable de le remplacer, frère Lefèvre s'offrit aussitôt; il fut pris au mot, et je n'ai jamais mangé d'aussi bonne cuisine que celle qu'il nous préparait, bien qu'il n'eût jamais appris. Le Père Prieur avait congédié le jardinier et nous faisions nous-mêmes notre jardin qui nous fournissait des légumes avec plus d'abondance qu'auparavant. Nous en usions fort souvent au lieu de poisson et étions tous fort contents de ce régime.

Notre séminaire achevé, on nous envoya, frère Guillaume et moi,

Germain-des-Prés, où il devait s'occuper d'une nouvelle édition du Bréviaire, et, avec Dom Claude Guesnié, il fit la table générale des œuvres de saint Augustin. Non content d'avoir écrit contre la *Diplomatique* de Dom Mabillon, le P. Germon, jésuite, avait dirigé ses critiques contre l'édition des œuvres de saint Hilaire. Dom Coustant lui répondit par les deux ouvrages suivants : *Vindiciae manuscriptorum codicum a R. P. Bartholomæo Germon impugnatorum, cum appendice, in qua S. Hilarii quidam loci ab anonymo obscurati et depravati illustrentur et explicantur*, in-8, Paris, 1706; *Vindiciae veterum codicum confirmatae, in quibus plures Patrum atque Conciliorum illustrentur loci...*, in-8, Paris, 1715. A Dom Coustant avait été confié le soin de donner une nouvelle édition des lettres des papes de saint Clément à Innocent III, et le *Journal des Savants* du 4 septembre 1719 donnait le plan de ce travail dans le premier volume paru sous le titre : *Epistolae Romanorum Pontificum, et quae ad eos scriptae sunt a sancto Clemente I usque ad Innocentium III quotquot reperiri potuerunt, seu nova sive diversis in locis sparsim edita, adjunctis fragmentis, spuris segregatis, in unum secundum ordinem temporum collecta, ad veterum codicum fidem recognitae et emendatae, praeviis admonitionibus, ubi opus fuerit, notis criticis ac dissertationibus, quae historiam, dogmata, disciplinam explicant, illustratae. Studio et labore Domni Petri Coustant...* Tomus I, ab anno Christi 67 ad annum 440, in-f°, Paris, 1721. Lorsqu'il mourut, le 18 octobre 1721, Dom Pierre Coustant laissait « le second et le troisième volume presque en état d'être mis sous la presse et le reste bien ébauché ». Pour l'histoire de cette édition des *Lettres des Papes* nous ne pouvons que renvoyer aux pages qui leur ont été consacrées par le Cardinal Pitra dans le 1^{er} volume de ses *Analecta novissima, Spicilegii Solesmensis altera continuatio*, grand in-8, Tusculum, 1885. — Dom Mopinot publia l'éloge de Dom Coustant dans le *Journal des Savants*, janvier 1722; et Dom Martène écrivit en français la vie de ce religieux que devait traduire en beau latin Dom Charles Clémencet. — Sur Dom Coustant on pourra consulter, outre les auteurs qui ont traité de l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur : *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 127; Henri Coustant d'Yanville, *Notice sur Dom Pierre Coustant*, in-8 de 24 p., Beauvais, 1863; *Notice sur Dom Pierre Coustant, prêtre, religieux bénédictin. Supplément, Lettres*, in-8 de 10 p., Beauvais, 1864; Dom Pierre Coustant (1654-1721), Société française d'Archéologie, Tours, 1878, p. 162. Dans le *Nouveau Supplément à l'Histoire de la Congrégation de Saint-Maur : Notes de Henry Wilhelm publiées et complétées par Dom U. Berlière, Dom A. Dubourg et M. A. Ingold*, in-8, Paris, 1908, p. 132, se trouvent de précieux renseignements sur Dom Pierre Coustant et ses travaux imprimés ou demeurés manuscrits.

étudier la rhétorique à Lagny. Nous fîmes le trajet à pied, allant de monastère en monastère. Durant ce petit voyage, il prit quelque affection pour moi je ne sais par quel endroit, sinon qu'il s'imagina que j'avais quelque vertu dont je n'étais que trop éloigné. Ensuite il regarda ce sentiment comme une imperfection et, découvrant son intérieur au R. P. Prieur, il lui dit qu'il m'aimait plus que les autres. Le Prieur le mortifia à ce sujet et, dans la crainte que nous ne rompissions le silence, il lui fit quitter sa chambre, qui était proche de la nôtre. J'eus également ma part de la mortification ; mais je répondis au R. P. Prieur que je n'avais aucune liaison particulière avec ce religieux et que je ne le voyais pas plus que les autres. Lorsque nous fûmes étudier à Saint-Denis, il me continua son affection et pendant les récréations où l'on confère, il aimait à se rencontrer avec moi. Nous nous entretenions alors de Dieu et de tout ce qui se passait dans l'Ordre. Toutefois comme il lisait assidûment le *Chrétien intérieur* (1) qui ne prêche que mortification et abnégation de soi-même, afin de mettre en pratique ces enseignements il me pria de trouver bon qu'il ne se joignît plus à moi. Toutefois, comme gage d'amitié et pour m'exciter à prier pour lui, il me donna une petite image d'un liard que j'ai conservée assez longtemps et que j'ai perdue je ne sais comment.

Après ses études Dom Guillaume Lefèvre fut envoyé à Breteuil, dont les moines l'élurent comme conventuel en dépit de sa jeunesse. Par amour de la retraite et de la pénitence, il demanda ensuite à passer à Saint-Nicolas-du-Bois ; il espérait n'y voir personne et n'y vivre que de légumes ; mais comme on avait mis là une petite communauté de six religieux, le prieur n'abonda pas dans ce sens et crut les devoir un peu mieux nourrir. Il eut ensuite la tentation de revoir son pays natal et demanda avec instances à y retourner. Ce n'était pas l'avis du R. P. Dom Claude Martin, mais on dut le lui accorder, et il ne tarda pas à éprouver qu'un religieux n'a jamais de satisfaction à faire sa volonté et à demeurer proche de ses parents. Comme il n'avait pas de voix, qu'il n'était pas d'une complexion des plus fortes et qu'il avait besoin d'un petit emploi, on le regarda partout comme un religieux à charge, tandis qu'en la province de France il était aimé comme un bon religieux dont on connaissait la vertu. Il est resté ce-

(1) *Le Chrestien intérieur, ou la conformité que doivent avoir les Chrestiens avec Jésus-Christ. Divisé en huit livres qui contiennent des sentiments tous divins, tirez des écrits d'un grand serviteur de Dieu de nostre siècle (Jean de Bernières-Louvigny) par un solitaire* (le P. François d'Argentan, capucin), in-12, Paris, 1661.

pendant assez longtemps en Normandie, et après plusieurs années, il demanda à revenir dans sa province. Il y fut aimé et estimé comme auparavant. Sa mort arriva à Saint-Fiacre le 1^{er} d'avril 1722.

CCIII

DU R. P. DOM MAGLOIRE LOZ

Dom Magloire Loz appartenait à une bonne famille de Bretagne, alliée à ce qu'il y avait de plus noble dans la robe et dans l'épée. Ses neveux étaient colonels. Il naquit dans un lieu du diocèse de Cornouaille appelé en latin *Peumeritum* (1) et il prononça ses vœux à Saint-Melaine de Rennes le 29 mai 1671, à l'âge de vingt ans. Dès lors il se distinguait par sa régularité et la solidité de son esprit. Sa récollection achevée, on le fit enseigner la philosophie et la théologie à nos confrères ; il s'en acquitta avec succès et les écoliers formés par lui enseignèrent eux-mêmes et occupèrent dans la suite les plus hauts postes de la Congrégation. Le R. P. Dom Magloire Loz était persuadé qu'un des premiers devoirs d'un maître est d'inspirer à ses élèves la piété et l'amour de l'observance. Lui-même ne prenait de récréation que ce que les règles accordent aux maîtres et n'allait qu'en des lieux où il pût s'édifier. Lorsqu'il enseignait la théologie à Auxerre, il prit sa récréation à Clairvaux. L'abbé eût voulu le retenir quelques jours pour mettre quelque ordre à ses manuscrits. Il s'offrait d'en obtenir la permission des supérieurs majeurs. Toutes ses instances ne purent le fléchir. Son zèle pour l'observance et l'amour de ses élèves ne lui permirent pas de prolonger son séjour.

Comme on voyait en lui un sujet d'espérance, on lui confia d'abord le prieuré de Cornillon, où il fallait un homme qui payât de sa personne. Cette maison est en effet proche de Grenoble, et l'évêque de ce diocèse y faisait souvent des retraites. Le Père Loz répondit à cette attente : il réussit non moins bien pour le spirituel que pour le temporel qu'il augmenta d'une manière notable par sa bonne administration, bien qu'il n'eût point d'attache aux biens de la terre. Il fit même preuve d'un grand détachement lorsqu'il était à la tête de ce monas-

(1) *Pleumerit-Cap*, com. du canton de Plougastel-Saint-Germain, Finistère, diocèse actuel de Quimper.

tère. Un seigneur du pays dont il avait la confiance, se proposant de s'ériger en fondateur du monastère, s'offrit de lui laisser après sa mort deux cent mille livres, ce qui ferait un revenu de dix mille livres. Le R. Père, pressé d'accepter, répondit que les Dauphins étaient les fondateurs du prieuré ; et qu'il était plus naturel qu'il laissât son bien à ses parents. Le seigneur, qui croyait n'avoir pas sujet d'être content de ces derniers, témoigna sa répugnance à suivre cet avis. Dom Magloire persista dans son refus et s'efforça de réconcilier cet homme généreux avec les siens.

De Cornillon, Dom Magloire Loz passa à la Chaise-Dieu, où il demeura trois ans. Pendant son priorat, le R. P. Dom François Douay, qui était le Visiteur de la Province, le trouva en défaut dans les formalités d'une affaire, et, comme c'était un homme exact et régulier, il le mit en pénitence, et le Prieur, s'exécutant avec soumission, dina à terre devant ses religieux, heureux de leur montrer comment il faut obéir. Dom Loz fut ensuite prieur de Saint-Jouin, de Redon et du Mont-Saint-Michel, puis Visiteur de Chezal-Benoît et de Bretagne. Partout il donna des preuves de sa probité et de sa fermeté à faire observer les Règles. Il fut définitiveur dans plusieurs Chapitres généraux et devint Assistant du R. P. Général Dom Charles de l'Hostellerie. Son dernier poste fut Marmoutier, où il mourut d'une colique néphrétique le 27 août 1722 (1). Il était un supérieur plein de charité pour tous ses religieux, auxquels il voulait qu'on donnât abondamment ce dont ils avaient besoin et dont il n'exigeait que ce qui est marqué dans les Règles. Il était ferme dans ses résolutions, d'une discrétion absolue, ennemi des sorties, des voyages, des rapports avec le monde extérieur. D'une grande humilité, il était aimé et estimé de tous les bons religieux. Il n'avait pour adversaires que ceux qui s'écartaient de leurs devoirs.

(1) Dom Joseph-Magloire Loz fut, pendant 27 ans, désigné pour les fonctions les plus honorables de sa congrégation. En 1693 et 1696 il fut choisi pour gouverner le monastère de Saint-Pierre de Cornillon, en 1699 de la Chaise-Dieu, et en 1702 de Saint-Jouin de Marnes. En 1705, il était nommé prieur de Saint-Sauveur de Redon, d'où il passait, trois ans plus tard, en la même qualité au Mont-Saint-Michel. En 1711, il devenait Visiteur de la province de Chezal-Benoît, et en 1714 de celle de Bretagne. Le Chapitre de 1717 lui confiait les fonctions d'Assistant du Père Général ; et en 1720 il devenait prieur de Marmoutier.

CCIV

DU R. P. DOM JOSEPH TITRAN

Dom Joseph Titran était de Saint-Ouen près de Pontoise (1), dans le diocèse de Paris. De très basse naissance, il n'entra point en religion pour y trouver un établissement honorable et y vivre plus à l'aise qu'il n'eût pu faire dans le monde, mais bien par désir de servir Dieu plus parfaitement dans les exercices de la pénitence. Il fit profession à Saint-Faron le 13 mars 1667, à l'âge de vingt-trois ans. C'était un religieux très humble qui ne rougissait point de la bassesse de son extraction ; il possédait la crainte de Dieu et un grand zèle pour la régularité. Il conserva durant sa vie entière ses pratiques du noviciat, et à l'âge de près de quatre-vingts ans il demeurait aussi simple qu'à son entrée en religion. Dieu couronna par une sainte mort, arrivée le 28 d'octobre 1722 au monastère de Saint-Fiacre, cette longue existence.

CCV

DU R. P. DOM SIMON RIFFLART

Dom Simon Riffart était de Reims. Il fit profession à Saint-Faron le 18 mars 1680, à l'âge de vingt-trois ans. Il fit sa philosophie à Saint-Germain-des-Prés et sa théologie à Saint-Denis. Dans l'un et l'autre monastère il donna des preuves de son amour de Dieu et des Règles ; Il était assez bon écolier, et on le regardait comme un sujet d'espérance, lorsque Dieu, dont les desseins sont bien différents de ceux des hommes, en voulut faire un modèle de vertus et de patience héroïque. Il fut atteint du mal caduc, et, dans un accès de cette terrible maladie, tomba dans le feu et se brûla la moitié du visage, en sorte qu'on ne pouvait le voir sans horreur. Cela le privait de la conversation des hommes et lui procurait celle de Dieu. Il ne sortait presque pas de l'église, bénissant le Seigneur de la grâce qu'il

(1) *Saint-Ouen-l'Aumône*, com. du canton de Pontoise, Seine-et-Oise ; diocèse actuel de Versailles.

lui avait faite en l'affligeant de la sorte, et regardant sa maladie comme une insigne faveur du ciel. Il vécut de la sorte plus de vingt-cinq ans, ne voyant personne, mais toujours uni à Dieu. Il mourut saintement à Saint-Nicolas-au-Bois, le 9 novembre 1722.

CCVI

DU R. P. DOM CHARLES DU NESME

Dom Charles du Nesme était de Charleville (1), dans le diocèse de Reims ; il avait vingt-deux ans lorsqu'il fit profession à Saint-Remy, le 11 d'août 1673. Durant notre noviciat c'était déjà un modèle de vertu ; il avait lu tous les ouvrages de Blossius (2) et en avait profité. Au cours de ses études qu'il fit avec moi à Saint-Denis, il conserva son esprit d'oraison et de pénitence et fut un des meilleurs écoliers du cours. Après sa récollection il devint zéléteur au noviciat de Saint-Médard de Soissons ; puis il passa par divers emplois et fut enfin nommé prieur de Ribemont (3). Quoiqu'il eût de la capacité et l'esprit solide, il affectionna toujours dans les monastères où il séjourna les postes les plus humiliants, comme par exemple celui de dépendier. Ce religieux mourut à Corbie le 26 décembre 1722.

(1) *Charleville*, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Mézières, Ardennes.

(2) Le vénérable Louis de Blois, bénédictin, abbé de Liessies en Hainaut, célèbre auteur mystique, mort le 7 janvier 1566.

(3) *Ribemont*, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Saint-Quentin, Aisne. — L'abbaye de Saint-Nicolas-des-Prés sous Ribemont fut fondée en 1083 par le comte Anselme, de la famille des princes de Vermandois. L'année suivante cette fondation fut confirmée par l'autorité royale. Les premiers moines vinrent, croit-on, de Saint-Vincent de Laon. Saint-Nicolas de Ribemont eut beaucoup à souffrir, au XIV^e siècle et aux siècles suivants, des guerres qui désolèrent tout ce pays. La Congrégation de Saint-Maur y fut introduite en 1647, grâce aux efforts de Dom Fursy Beaurain († 1684), originaire de Ribemont, et qui se fit l'historien de ce monastère. Après de nouveaux désastres en 1650, 1657, 1667, Saint-Nicolas de Ribemont put se relever de ses ruines, et l'église restaurée fut bénite en 1673 par le vicaire général de l'évêque de Laon. Bien que la Commission des Réguliers en eût décidé la suppression, ce monastère se maintint jusqu'à la Révolution. — Dom Charles du Nesme fut prieur de Saint-Nicolas de 1696 à 1699.

CCVII

DU R. P. DOM BENOÎT D'AUXI D'HANVOILE

Dom Benoît d'Auxi d'Hanvoile sut unir une profonde humilité à l'illustration de la naissance. Le marquis d'Hanvoile, son père, appartenait à une des plus anciennes et des plus nobles familles de Picardie (1). Il eut dix enfants, auxquels il donna une éducation chrétienne autant par ses exemples que par ses enseignements. C'était un homme très pieux qui se retirait fort souvent chez nos Pères de Saint-Germer, allait à matines avec eux et sonnait même quelquefois les cloches. Trois de ses fils entrèrent dans notre Congrégation. L'aîné dut en sortir au bout de dix mois, ne pouvant supporter les austérités de notre vie, et se fit Père de l'Oratoire ; Guy et Benoît, les deux autres, restèrent parmi nous. Dom Guy (2) prit l'habit à Lyre et y fit profession. Il est aujourd'hui un modèle de vertu et d'humilité dans la province de Normandie, où il remplit dans une petite communauté les offices les plus bas et rebutants. Benoît, dont il est question ici, avait fait ses humanités au collège de Tiron, et déjà il était si sage que ses condisciples le surnommèrent le petit saint Benoît. Sa rhétorique achevée, il vint prendre l'habit à Saint-Faron et il y fit profession le 22 juillet 1688, entre les mains du R. P. Dom François Morin (3), qui l'avait connu à Tiron. Il avait pour lors dix-neuf ans. Toute sa vie il conserva un grand fonds de simplicité et d'humilité qui le rendait aimable à tous. Après avoir été prieur à Saint-Éloi de Noyon, à Saint-Thierry et à Saint-Basle, il obtint sa décharge (4). Dom Jacques Haudard, qui était Visiteur de la province de France, voulut le prendre pour secrétaire ; Dom Benoît s'y prêta par complaisance.

(1) Dom Benoît des Monceaux d'Auxi de Hanvoile. — *Hanvoile*, com. du canton de Songeons, Oise.

(2) Dom Guy des Monceaux d'Auxi de Hanvoile fit profession, âgé de 19 ans, à l'abbaye de Notre-Dame de Lyre le 20 octobre 1681. Il mourut au monastère d'Aumale le 9 janvier 1735.

(3) Dom François Morin, né à Berthonville, dans l'ancien diocèse de Lisieux, fit profession, à l'âge de 22 ans, à l'abbaye de Jumièges le 11 novembre 1665. Il fut nommé prieur de Saint-Faron de Meaux par les Chapitres généraux de 1684 et 1687, et Visiteur de la province de Bretagne par celui de 1690. Il mourut au monastère de la Couture du Mans le 4 mars 1693.

(4) Dom Benoît d'Auxi fut nommé prieur de Saint-Thierry de Reims par les Chapitres généraux de 1705 et 1708, et de Saint-Basle par ceux de 1711 et 1714. Il obtint sa décharge en 1717.

et, au bout d'un an, demanda en grâce une place à Saint-Denis. On eut pas de peine à la lui accorder, et, suivant ses inclinations, on lui donna le soin de recueillir les petites rentes, emploi qui était alors fort négligé. Dom Benoît le fit avec édification et utilité, allant à pied de village en village, de maison en maison, sans se laisser rebuter ni par les difficultés, ni par les paroles inciviles ; et par ses soins et sa vigilance les petites rentes, qui en elles-mêmes étaient bien peu de chose, ne laissaient pas de faire un revenu assez considérable. Il contracta dans l'exercice de cet emploi la maladie qui l'enleva. S'étant arrêté, sans y entrer néanmoins, devant une maison où des enfants avaient la petite vérole, il fut saisi par ce mal et, en dépit des soins qu'on lui prodigua, il y succomba le 6 décembre 1723, à l'âge de cinquante-quatre ans.

Dom Benoît d'Auxi fut fort regretté de tous les religieux, qui perdaient en lui un modèle de vertu et un frère très charitable, en un mot un moine accompli. Il était si pauvre qu'on ne trouva dans sa cellule que quelques livres de piété. Obligeant et prévenant envers tous, on ne l'entendit jamais parler de sa famille, et on ne doute point qu'il n'ait reçu la récompense que Jésus-Christ a promise aux humbles et aux pauvres volontaires.

CCVIII

DU R. P. DOM JEAN-PAUL DU SAULT

Voici un des plus saints religieux qui aient fait partie de la Congrégation : aussi grand devant Dieu que sa taille paraissait peu devant les hommes. C'est du moins la réputation que lui ont acquise ses vertus. Il était de Saint-Sever-Cap-de-Gascogne et avait pour père un capitaine sans fortune, car c'est le sort ordinaire des gens qui suivent la profession des armes de se ruiner complètement. On lui avait donné pour patrons les saints Jean et Paul, martyrs dont on fait la fête le 26 juin. Il fut élevé dans notre monastère de Saint-Sever, où il servait les messes avec une modestie qui charmait tout le monde. Il avait une grande facilité à apprendre le latin et retenait encore plus les instructions que lui donnaient ceux qui avaient soin de lui. Suivant dès lors tout ce qu'il pouvait des exercices, il se levait la nuit pour assister aux matines et prenait la discipline avec les

religieux. Il fut admis à seize ans au noviciat de la Daurade et, quoi qu'il fût si jeune et tout petit, on n'eut aucune peine à recevoir un sujet qu'il semblait que la grâce s'était préparé ; il fit profession le 21 novembre 1667, fête de la Présentation de la Sainte Vierge au temple, et depuis lors il avança à pas de géant dans les voies de la perfection. Loin de lui dessécher le cœur, les études eurent pour effet de le fortifier dans le bien. Comme il n'avait que Dieu en vue, il réussissait bien dans ses études, et à peine les eut-il achevées qu'on lui fit enseigner la philosophie et ensuite la théologie à Saint-André d'Avignon et à Sainte-Croix de Bordeaux, montrant en même temps par ses exemples ce qu'il faut faire pour être un excellent religieux. Quelque soin qu'il eût de vivre dans la retraite, ses vertus le faisaient connaître et il était estimé de tout ce qu'il y avait de personnes spirituelles dans les villes où il était. Se trouvant à Bordeaux, il dirigeait une sainte fille qui passait son temps à servir les malades dans un hôpital et était favorisée parfois de communications divines. Elle venait assister aux offices de Sainte-Croix, et un jour elle avertit Dom Paul du Sault qu'un des religieux, qu'elle lui désigna, avait perdu la grâce de Dieu. Le Père, qui précisément était le confesseur de ce malheureux, le questionna et, après lui avoir fait confesser sa faute, lui imposa une pénitence. Quelque temps plus tard, la dévote avertit de nouveau son directeur que ce religieux était retombé. Interrogé, le coupable avoua derechef et, touché des industries de la miséricorde divine en sa faveur, il se convertit et ne retomba plus.

En 1688, le R. P. Dom Jean-Paul du Sault, étant professeur à Saint-André d'Avignon, fit son testament spirituel par lequel il se donnait entièrement à Dieu, et déclarait ses désirs et ses dernières volontés. Cet acte est si plein de piété qu'on ne peut le lire sans émotion et sans regarder celui qui l'a composé comme un homme détaché de la terre et tout pénétré de Dieu. Il le lut en la fête de l'Épiphanie, jour où nous avons coutume de renouveler nos vœux, et le porta sur l'autel après l'avoir signé de son sang tiré de la veine la plus proche du cœur. Il renouvelait de temps en temps les protestations renfermées dans cet acte.

La religion que Dom Paul du Sault savait allier à ses talents de professeur fit juger qu'il réussirait mieux à élever des novices et, pour cette raison, on l'envoya à Toulouse, où pendant neuf ans il cumula les fonctions de sous-prieur avec celles de Père maître (1). Il fut

(1) Dom Paul du Sault fut prieur de Saint-Chinian de Thomières de 1690 à 1693. Ce fut ensuite qu'il vint à la Daurade comme sous-prieur et maître des novices. Les Chapitres généraux de 1702 et 1705 le désignèrent comme prieur de ce monastère.

ensuite pendant six ans prieur de ce même monastère, où il s'acquît une très grande réputation, étant consulté des personnes les plus spirituelles de la ville et surtout des maisons religieuses de filles qui trouvaient en lui un très grand secours. C'est là qu'il composa et fit imprimer ses cinq volumes sur le Saint-Sacrement, si bien accueillis qu'il fallut bientôt en donner une seconde édition. Il écrivit ensuite son ouvrage sur les devoirs des religieux, dont plusieurs copies circulèrent dans les monastères de Toulouse, qui regardaient comme un oracle tout ce qui venait du Père du Sault. Le manuscrit fut ensuite publié, et les exemplaires se débitèrent si promptement que le Père en fit jusqu'à trois éditions successivement augmentées. Les religieux de la Trappe font un si grand cas de ce livre, que l'abbé m'a dit que Dom du Sault y portait les obligations des moines plus loin encore que Monsieur de Rancé.

Ceux qui ont demeuré à Toulouse avec le Père du Sault m'ont assuré qu'on était surpris qu'un corps aussi frêle que le sien pût résister aux austérités dont il le chargeait. Outre les abstinences qu'il faisait au réfectoire, il prenait tous les jours la discipline et se couvrait d'instruments de pénitence. Son oraison était continuelle. C'est à lui surtout que le monastère de la Daurade est redevable de la belle bibliothèque qui s'y trouve, car il aimait les livres, persuadé que rien n'est plus propre à maintenir les religieux dans leur devoir que l'étude et la lecture des bons livres.

Au sortir de Toulouse, Dom Jean-Paul du Sault avait été élu prieur de Sorèze en même temps que directeur des jeunes profès qui s'y trouvaient ; mais il en fut bientôt tiré pour aller remplacer à Sainte-Croix de Bordeaux le prieur, qui venait de mourir. Il passa à Saint-André d'Avignon, puis il devint Visiteur de la province, et partout il demeura le même, c'est-à-dire un excellent religieux et un très bon supérieur (1). Dans cette dernière charge, il conserva toutes ses pratiques spirituelles et au cours de ses voyages était toujours uni à Dieu. Lorsqu'il venait à la diète, il ne manquait jamais à matines dans les monastères où il passait et restait ensuite un temps considérable

(1) D'après les registres des Chapitres généraux, Dom du Sault fut nommé en 1708 prieur de Sorèze, et en 1711 de Saint-André d'Avignon. Au commencement de 1713, Dom Arnoul de Loo, Supérieur général, l'envoya à Sainte-Croix de Bordeaux remplacer le prieur qui était mort en décembre 1712. Il resta dans ce monastère jusqu'au mois de mai 1714 : le Chapitre général qui se tint à cette date l'ayant désigné comme Visiteur de la province de Toulouse, charge qu'il remplit jusqu'à l'année 1717. Il redevint alors pendant trois ans prieur de la Daurade ; puis en 1720 et 1723 prieur de Saint-André d'Avignon.

devant le Saint-Sacrement. Pendant la tenue des Chapitres généraux auxquels il était ordinairement député, il remplit souvent les fonctions de définiteur, et il se déroba adroitement à la compagnie après le souper et il s'en allait faire une oraison au moins pendant une heure.

Après l'expiration de son triennat comme Visiteur, Dom du Sault fut remis prieur à Toulouse, puis à Saint-André d'Avignon. Durant son séjour dans ce dernier monastère il eut aussi à s'occuper comme supérieur des Bénédictines d'Arcelle (1), qui observent à Aix-en-Provence les constitutions du Val-de-Grâce. Y étant allé faire la visite, il en revint extrêmement fatigué et épuisé, car, lorsqu'il était en campagne, et surtout lorsqu'il était seul, il se traitait fort rudement. On le mit à l'infirmerie, où il fut et par nécessité et par complaisance. Il y demeura quelques jours et personne n'avait d'inquiétudes pour sa vie. Mais Dieu en disposa autrement. Il y a même quelque apparence qu'il lui fit connaître le jour et l'heure de sa mort. La veille en effet il fut voir tous ses amis comme pour leur dire adieu ; mais il ne s'ouvrit qu'au seul prieur des Chartreux, auquel il dit que c'était sa dernière visite. Étant revenu au monastère, il soupa assez bien ; et après complies il envoya appeler son sous-prieur et le pria de lui administrer les derniers sacrement sans différer. Celui-ci chercha à lui représenter qu'il n'était pas si mal et que même il avait assez bien soupé. Le malade n'en insista que davantage. Il les reçut avec la piété qu'on pouvait attendre d'un homme tout en Dieu. Après la cérémonie, il dit à la communauté d'aller se reposer. Il pria toutefois le sous-prieur de ne le point quitter et de lui suggérer souvent des actes de foi, d'espérance et de charité. Lorsque les matines furent finies, il pria son sous-prieur de faire venir la communauté pour réciter les prières des agonisants et de la recommandation de l'âme et, au moment où elles s'achevaient, il expira ; c'était le 14 janvier 1724.

(1) Le monastère d'Arcelle, *Arta Cella*, la Celle, doit son origine à une église dédiée à sainte Perpétue, martyre, près de Brignoles, qu'Enguerrand, évêque de Cavaillon, donna en 1011 aux moines de Saint-Victor de Marseille. Des bénédictines ne tardèrent pas à venir l'habiter et elles demeurèrent dans la dépendance de cette abbaye sous l'autorité d'un religieux qui portait le titre de prieur. Voulant réformer la Celle-en-Brignoles, le cardinal Jean Grimaldi le transféra à Aix en 1658, et deux ans plus tard les religieuses adoptaient les Constitutions données au Val-de-Grâce par Marguerite d'Arbouze. Le monastère se maintint jusqu'à la Révolution, et, la paix revenue, quelques religieuses vinrent à Paris se joindre aux Bénédictines du Saint-Sacrement du Temple. Dom Guilloreau a publié dans la *Revue du Monde Catholique*, 1^{er} novembre 1900, le *Journal d'une religieuse du monastère de la Celle*, 30 décembre 1789-22 mars 1793.

Depuis longtemps Dom du Sault souhaitait sa décharge de la supériorité pour mourir dans l'obéissance comme un simple religieux, et plus d'un an avant sa mort il aurait renvoyé son obéissance, si ses amis ne l'en avaient empêché. Outre son grand ouvrage sur le Saint-Sacrement, dont il fit un abrégé en un petit volume, il publia aussi ses *Avis et réflexions sur les devoirs des religieux* en deux petits volumes qui furent réimprimés en deux plus gros, puis en trois. Il composa encore un traité sur la *Préparation à la mort* imprimé en deux tomes et dont il avait fait un abrégé qu'on doit imprimer incessamment. Je ne parle pas de son *Testament spirituel* : mais la Providence ayant permis qu'il m'en soit tombé une copie écrite de sa main, je le rapporterai ici (1).

Lorsqu'il était dans sa chambre, Dom du Sault était presque toujours debout ou à genoux, très rarement assis. Il buvait très peu de vin, mangeait rarement du poisson, et l'Avent et le Carême il s'en abstenait entièrement. Ceux qui ont demeuré avec lui rapportent qu'ils frémissaient en l'entendant prendre la discipline.

CCIX

Du R. P. DOM NICOLAS ASSELIN

Dom Nicolas Asselin était natif de Fécamp et émit ses vœux à Jumièges le 6 de juillet 1658 entre les mains du R. P. Dom Mommole Geoffroy ; il avait vingt ans. Il fit ses études en Normandie et sa récollection à Bonne-Nouvelle de Rouen sous le R. P. Dom Claude

(1) *Entretiens avec J.-C. dans le très saint Sacrement de l'autel*, 5 in-12, Toulouse, 1701-1703. De nombreuses éditions en furent faites aux XVIII^e et XIX^e siècles. — *Abrégé des entretiens de J.-C. dans le très saint Sacrement*, in-12, Toulouse, 1706. — *Avis et Réflexions sur les devoirs de l'état religieux pour animer ceux qui l'ont embrassé*, 2 in-12, 1708 ; deuxième édition revue par l'auteur, 2 in-8, Avignon, 1711 ; Dom Guillaume Roussel en publia une édition 3 in-12, Paris, 1714 ; d'autres éditions suivirent ; en 1889 M. l'abbé Dufour fit imprimer à nouveau, mais avec quelques changements, les *Avis et réflexions sur les devoirs de l'état religieux*, 2 in-12, Paris. — *Le Religieux mourant, ou de la préparation à la mort pour les personnes qui ont embrassé l'état religieux*, 2 in-8, Avignon, 1718. — L'abrégé dont parle Dom Martène a pour titre : *Préparation à la mort, divisé en deux parties : la première contenant la préparation éloignée ; la seconde, la préparation prochaine* : Ouvrage posthume du R. P. Dom Jean-Paul du Sault, in-12, Toulouse, 1722. La préface contient une notice biographique de Dom du Sault. — Dom Martène n'a malheureusement pas tenu sa promesse de nous donner le *Testament spirituel* de ce vénérable religieux.

Martin. Lui et ses confrères prenaient un goût extraordinaire aux conférences que leur faisait ce saint Supérieur ; ils ne s'y ennuyaient jamais, bien qu'elles durassent ordinairement une heure, et, une fois rentrés dans leurs cellules, ils écrivaient ce qu'il leur avait dit. Dom Asselin profita si bien des instructions et des bons exemples du Père, qu'à son imitation il conserva toute sa vie une grande égalité d'esprit et un amour extrême pour la pénitence. Sa récollection achevée, on l'envoya à Rennes pour y être sous-prieur et maître des novices. Les Bretons souffraient avec impatience d'avoir un Normand comme Père Maître de leurs novices et, de temps en temps, ils lâchaient quelques mots de leur mécontentement. Le Révérend Père méprisa ces manifestations, bien qu'il n'y fût pas insensible, et il n'en laissa rien paraître au dehors.

Dom Asselin fut ensuite nommé prieur de Craon, puis de Beaulieu près de Loches. Sur sa demande on le renvoya ensuite en Normandie, sans lui donner de poste néanmoins, car on considérait alors comme une grande imperfection dans un supérieur la démarche tendant à obtenir un changement de province. Le R. P. Dom Simon Bougis, qui était Visiteur, le prit comme secrétaire, emploi qu'il exerça encore sous deux autres Visiteurs. Il fut ensuite prieur de Saint-Taurin d'Évreux, Abbé de Séez, prieur de Chelles, où, pendant les douze ans qu'il passa là, il s'acquit beaucoup de réputation ainsi que l'amitié de toutes les religieuses, et enfin de Saint-Fiacre (1). Il avait alors quatre-vingts ans et, à cause de ce grand âge, on le déchargea de la supériorité et on l'envoya à Saint-Denis sans aucun emploi. Mais, vertueux comme il était, le séjour de la cellule ne lui fut point insupportable et il partagea son temps entre la lecture et l'oraison. Il n'avait que peu de livres chez lui ; sa principale lecture était l'Écriture sainte, et il n'étudiait presque plus que les psaumes. Il avait composé un commentaire sur ce livre, et le relisait sans cesse. À la sortie des Vêpres, il rentrait ordinairement à l'église et y demeurait en oraison jusqu'au souper ou à la collation ; il y retournait ensuite jusqu'à Complies. Malgré son grand âge il ne s'était point relâché de ses pratiques de pénitence et, à son arrivée à Saint-Denis, il demanda

(1) Dom Nicolas Asselin fut nommé prieur de Saint-Nicolas de Craon en 1675 et de la Trinité de Beaulieu en 1678 et 1681. Après avoir été secrétaire du R. P. Visiteur, il fut en 1687 appelé à la supériorité et nommé prieur de Tiron, où il fut maintenu en 1690. En 1693, il devint Abbé de Saint-Martin de Séez, puis en 1696 prieur de Saint-Taurin d'Évreux. Nommé à Chelles en 1705, il y demeura douze ans, et au bout de ce temps on lui confia le prieuré de Saint-Fiacre, où il resta jusqu'en 1720.

au R. P. Prieur la permission de s'abstenir de poisson tous les vendredis de l'année et pendant l'Avent et le Carême. Et, sur ce que celui-ci lui représentait sa vieillesse, Dom Asselin répondit qu'il était habitué à cette privation, qu'elle ne l'incommodait point, et que du pain suffisait à sa subsistance. Sur la fin de ses jours, comme la mémoire lui manquait, on lui défendit de dire la messe. Ce fut pour lui une grande mortification et il obéit sans résistance. On voulut lui donner une chambre à l'infirmerie : mais il fut impossible de l'y retenir, car il était si accoutumé à l'assistance de l'office divin, qu'il s'y trouvait jour et nuit. Il mourut saintement le 14 février 1724, âgé au moins de quatre-vingt-six ans.

CCX

DU R. P. DOM ROBERT MARCLAND

Le R. P. Dom Robert Marcland était de la Chaise-Dieu au diocèse de Clermont ; il n'avait que seize ans lorsqu'il entra au noviciat de Saint-Augustin de Limoges et il y fit profession le 23 de novembre 1657. Il eut l'avantage d'avoir pour Père maître Dom Philibert Nitot et pour prieur à la Chaise-Dieu, où il fit ses études, Dom Bruno Valle, deux des plus saints religieux de la Congrégation, auxquels il dut les principes excellents qu'il n'oublia jamais. Ses études achevées, il fut envoyé à Meymac (1). Je ne sais s'il n'y fut pas prieur. C'est la moindre maison de la province, et pour lors il y avait beaucoup à y souffrir ; mais les inconvénients n'étaient pas de nature à le rebuter lorsque la gloire de Dieu se trouvait en jeu. En 1675 il fut prieur de Souillac (2) dans le Quercy ; puis en 1678 et 1681 de Saint-Allyre de

(1) *Meymac*, ch.-l. de canton de l'arrondissement d'Ussel, Corrèze. — Ce monastère, dans l'ancien diocèse de Limoges, fut fondé vers 1080 par Archambaud, vicomte de Comborn ou de Ventadour, et soumis à Uzerche, dont il fut d'abord un prieuré. Il fut placé sous le vocable de Saint-André, auquel par la suite on ajouta celui de Notre-Dame et de Saint-Léger. La Congrégation de Saint-Maur en prit possession le 24 juin 1670. Dom Robert Marcland en fut seulement sous-prieur. L'église romane subsiste, et au cours du XIX^e siècle le presbytère et une école occupaient les bâtiments claustraux.

(2) *Souillac*, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Gourdon, Lot. — La fondation de Notre-Dame de Souillac a été faussement attribuée à saint Éloi, et sa restauration à Louis le Débonnaire. Ce monastère doit son origine à saint Géraud, comte et abbé d'Aurillac, qui l'établit vers 962 sur une terre donnée par Frotard,

Clermont, et en 1684 de Sainte-Colombe de Sens. En ce temps-là le Roi révoqua l'édit de Nantes et envoya dans plusieurs de nos monastères les plus affirmés des Calvinistes, espérant par cette espèce d'exil et les bons exemples des religieux avoir quelque influence sur ces obstinés pour les faire rentrer en eux-mêmes et ensuite dans le sein de l'Eglise. Sainte-Colombe reçut Monsieur de Saint-Martin, doyen des Conseillers du Parlement de Paris, l'un des plus instruits de sa secte et aussi l'un des plus entêtés dans l'erreur. Dom Robert était fort assidu auprès de lui ; mais l'autre ne voulait entendre parler de controverse. Dom Robert réussit cependant à obtenir qu'ils étudieraient ensemble l'Écriture sainte, notamment les psaumes, et il s'insinua si bien dans l'esprit de ce calviniste obstiné, qu'il l'amena à convenir que dans notre religion il y avait plus de piété que dans la sienne. A quelque temps de là, les amis de M. de Saint-Martin obtinrent du Roi son transfert à Paris, chez les Pères de l'Oratoire de la rue Saint-Honoré, d'où il passa dans notre monastère de Saint-Germain-des-Prés, où il demeura assez longtemps, admirant la vertu des religieux sans vouloir entendre parler de religion. Enfin le Roi lui accorda la permission de se retirer en Hollande, où les ministres et les réfugiés vinrent le féliciter d'être hors de la Babylone et des mains du tyran. En réponse à ce compliment, M. de Saint-Martin se contenta d'affirmer qu'il n'était échappé ni de Babylone, ni des mains du tyran ; que le Roi l'avait mis d'abord à Sainte-Colombe chez les Pères Bénédictins, où il avait été entouré de toutes sortes d'honnêtetés ; qu'il l'avait fait venir ensuite à Paris chez les Pères de l'Oratoire, qui sont des bons prêtres et font de savantes conférences ; qu'enfin on l'avait envoyé en l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, où il avait trouvé des religieux qui passent tous les jours sept ou huit heures à chanter les louanges de Dieu, autant à étudier l'Écriture et les Saints Pères, et que le moindre de ces religieux valait mieux qu'eux tous tant qu'ils étaient. M. de Saint-Martin fit la même déclaration au prince d'Orange, qui le prit pour son conseil ; et quand M. d'Avau, ambassadeur du Roi en Hollande, repassa en France, il le lui dit également, avec prière de nous le rapporter.

vicomte de Turenne, et Adalberge, son épouse. Jusqu'en 1476 Souillac n'eut pas d'abbés et fut gouverné par des doyens soumis à l'autorité des abbés d'Aurillac. Une ville s'était formée autour du monastère que les Calvinistes pillèrent et ravagèrent en 1562 et 1573 et qui restèrent maîtres du pays jusqu'en 1616. Notre-Dame de Souillac appartenait à la Congrégation de Chezal-Benoît, puis, grâce aux efforts de l'abbé commendataire Henri de la Mothe-Houdancourt, évêque de Rennes, à celle de Saint-Maur, qui en prit possession en 1660. De ce monastère il ne reste que l'église (XII^e siècle).

Dom Robert Marcland gouverna sa communauté avec tant de prudence et prit un tel ascendant dans la province que, malgré qu'il y fût nouveau venu, on le députa au Chapitre général. De Sainte-Colombe il passa à Saint-Bénigne de Dijon, qu'il gouverna pendant deux triennaux; il fut ensuite prieur de Bonne-Nouvelle d'Orléans l'espace de trois ans; puis Visiteur de France, Assistant du R. P. Général pendant neuf ans; prieur de Saint-Germain-des-Prés pendant six ans, prieur de Saint-Denis durant le même espace de temps; enfin Assistant durant deux nouveaux triennaux (1). Il était continuellement député aux Chapitres généraux; longtemps il y fut définiteur, il en présida même quelques-uns. C'était un homme droit qui n'avait en vue que la gloire de Dieu et le bien de la religion: ce qui parut dans deux Chapitres généraux où il désigna seul le Général. En 1705 les définites s'étant trouvés partagés sur le choix du Général, on en vint à un compromis. Les RR. PP. Dom Claude Boistard, Dom Simon Bougis et Dom Robert Marcland furent élus compromissaires. Les Pères Boistard et Bougis votèrent l'un pour l'autre, et Dom Marcland donna sa voix au Père Bougis, ce dont la Congrégation entière lui sut très bon gré. Au Chapitre général de 1714, les votants se divisèrent également, et les trois compromissaires ne purent s'accorder, si bien qu'il fallut recourir au compromis d'un seul, qui fut le Père Marcland. Ce dernier avait deux frères dans la Congrégation, tous deux supérieurs de monastère et hommes de mérite (2). Il était le maître

(1) Dom Robert Marchand fut désigné pour gouverner Saint-Bénigne de Dijon en 1687 et 1690, Bonne-Nouvelle d'Orléans en 1693. Il fut nommé ensuite Visiteur de la province de France en 1696, et Assistant du R. P. Général de 1699 à 1708. A cette date il devint prieur de Saint-Germain-des-Prés jusqu'en 1714, puis de Saint-Denis, et en 1717 et 1720 il fut de nouveau Assistant du R. P. Général.

(2) Dom Antoine-Gabriel et Dom Maur Marcland naquirent l'un et l'autre à la Chaise-Dieu. Le premier, âgé de 17 ans, fit profession à Saint-Augustin de Limoges le 2 octobre 1659. Après avoir professé avec éclat la philosophie et la théologie dans la province de Toulouse, il fut successivement prieur de Notre-Dame de Grasse en 1681, de Saint-Pierre de la Réole en 1684 et 1687, de Sorèze en 1690, de Sainte-Croix de Bordeaux en 1693 et 1696, de Saint-Sever en 1699 et 1702, et de Saint-André d'Avignon en 1705. Ayant obtenu d'être déchargé de toute supériorité, il se retira à Saint-Denis, où il mourut le 3 novembre 1727. Il fut un des religieux désignés pour écrire l'*Histoire du Languedoc*, ouvrage qui fut continué par Dom Claude de Vic et Dom Joseph Vaissette. — Dom Maur Marcland était âgé de 20 ans lorsqu'il fit profession à Saint-Allyre de Clermont le 28 octobre 1669. Pendant trente-six ans il fut dans les hautes charges de la Congrégation et dans tous les monastères qu'il eut à gouverner il fut maintenu pendant deux triennaux consécutifs: Saint-Michel-en-l'Herm en 1690 et 1693; Chezal-Benoît en 1696 et 1699, Brantôme en 1702 et 1705, Saint-Augustin de Limoges en 1708 et 1711, Saint-Allyre de Clermont en 1717 et 1720. En 1723 il était de nouveau choisi pour prieur de Saint-Augustin de Limoges. Il avait été de 1714 à 1717 Visiteur de la province de Bourgogne. Il mourut à Saint-Jean-d'Angély le 9 novembre 1726.

de choisir l'un d'eux : mais il n'eut aucun égard à la chair et au sang, et choisit le R. P. Dom Charles de l'Hostallerie, qui sauva la Congrégation dans les temps périlleux qui survinrent durant son administration. Aussi tous les bons religieux demeurèrent-ils persuadés que l'Esprit-Saint avait parlé par l'organe du Père Marcland.

Ce vrai moine était l'ennemi du relâchement et de tout ce qui peut y donner occasion. Tandis qu'il était prieur à Saint-Germain-des-Prés, un des premiers de la maison voulut lui persuader de vendre le vin du crû du monastère et d'acheter du vin de Bourgogne pour la communauté, l'assurant que la dépense ne serait pas plus élevée. Dom Marcland rejeta bien loin cette proposition, comme contraire à la mortification et à l'esprit de la Congrégation. Il était lent à prendre une résolution, mais une fois fixé il s'y attachait ferme. D'ordinaire, quand on lui demandait quelque chose, il répondait : « Nous verrons » ; et après réflexion, rien ne pouvait le faire changer. Obligeant et dévoué, il n'attendait pas qu'on le priât pour rendre service à ses religieux. Il les prévenait lui-même, et leur rendait souvent des services sans qu'ils le sussent : c'est ce que j'ai reconnu par ma propre expérience. Il animait les bons religieux, louait le bien qu'ils faisaient et prenait leur défense quand on les molestait. Au retour du Chapitre de 1720, il me prit avec plusieurs autres pour l'accompagner à Saint-Denis, où l'avait mandé le R. P. Général. A notre arrivée, celui-ci me fit une mortification sensible en présence de tous les Visiteurs anciens et nouveaux. Le Père Marcland souffrit autant que moi de cette avanie ; il fut ensuite trouver le Père Général à part et lui dit : « Mon « Révérend Père, me connaissez-vous bien ? » Et, sur la réponse affirmative de son interlocuteur, il ajouta : « Et moi, je ne vous connais « pas. Et comment avez-vous traité ce bon religieux ? » Il fit changer de résolution au Révérend Père, qui voulait m'envoyer bien loin.

Dom Marcland aimait sincèrement ses ennemis, et il suffisait de l'avoir desservi en quelque chose pour recevoir de sa part tous les services possibles, sans qu'il en laissât rien paraître. Il était en effet si maître de ses passions, qu'on ne remarqua jamais en lui la moindre inégalité, et il ne sortait jamais de son calme habituel. C'est ce qui parut au Chapitre général de 1720. Par suite de cabales indignes, lui et le Père de l'Hostallerie furent ballottés durant dix-neuf scrutins pour l'élection des définiteurs, mais l'un et l'autre se possédèrent si bien qu'on ne put voir la moindre altération dans leur extérieur. Nonobstant les brigues, Dom Marcland fut élu définiteur, et, lorsqu'on vint à l'élection du président, il ne lui manqua qu'une voix, et il fut ensuite continué dans sa charge de premier Assistant.

Étant prieur à Saint-Denis, il lui vint aux yeux des cataractes qui lui ôtèrent la vue. On tâcha de lui donner du soulagement : mais tout ce qu'on put faire fut de le mettre en état de voir assez pour se conduire. Ce fut sans doute une grande peine et une grande humiliation pour un homme qui avait une nombreuse communauté à gouverner : mais il souffrit cette infirmité avec une grande patience, faisant à Dieu le sacrifice de sa vue, et le remerciant de lui en conserver assez pour dire la messe. Cela ne l'empêcha pas d'être député au Chapitre, d'y être élu président, et ensuite Assistant, emploi dans lequel on a plus besoin d'un bon conseil que d'une bonne vue. Le R. Père passa de la sorte plus de six ans. En certains temps, ses yeux se chargeaient davantage ; il lui fallait alors renoncer à la lecture et à la célébration de la messe. Dans cette grande privation il répétait alors avec Job : « Dieu « m'avait donné la vue, il me l'a ôtée ; que son saint nom soit béni ! » Et il n'était à charge à personne, ne s'occupant que de Dieu et de l'éternité.

L'an 1723 il avait dessein de ne point aller au Chapitre à cause de son incommodité. Ce qui faisait grand plaisir à ceux qui se recherchaient plus eux-mêmes que le bien de la Congrégation ; mais les bons religieux lui firent tant d'instances qu'il se décida à y aller. Il y parla avec vigueur au sujet des élections et sur la nécessité de ne pas maintenir en charge certaines personnalités. On peut dire que ses paroles furent comme le chant du cygne, jamais plus mélodieux que lorsqu'il est sur le point de mourir. Dom Marcland avait alors quatre-vingt-deux ans, et il recueillit encore quatre voix pour être continué Assistant ; mais Dieu exauça ses vœux, et il fut entièrement déchargé. Après avoir eu dessein d'aller finir ses jours à Saint-Denis, où il avait un frère et un neveu, il revint ici pour nous édifier. Il ne parut pas qu'il eût commandé jamais, et son grand âge, ses infirmités ne lui furent point un prétexte à demander du soulagement. Il prit une chambre dans le dortoir et n'en sortit que pour se trouver aux exercices ; il ne voyait personne et ne s'entretenait qu'avec Dieu et avec ses livres. Tous les jours il disait la sainte messe et assistait régulièrement aux offices et exercices de nuit et de jour. Il gardait exactement tous les jeûnes de Règle et plus sévèrement encore ceux de l'Eglise. Jusqu'au dernier soupir il conserva son bon sens, bien qu'il appréhendât fort de tomber en enfance : de quoi il fit encore à Dieu le sacrifice, si cela arrivait. L'an 1724, il commença encore le carême, qu'il observait dans toute sa sévérité, refusant même un petit dessert qu'on lui servait à la collation ; mais un soir il fut pris d'une faiblesse

au réfectoire. Il demanda au R. P. Prieur la permission de ne pas venir ce soir-là à complies. On le mit à l'infirmerie et, ses forces déclinant sensiblement, il reçut les derniers sacrements avec une grande piété. Sa mort arriva le 30 mars 1724; il était âgé de quatre-vingt-trois ans.

CCXI

DU R. P. DOM FRANÇOIS FAVEROLLES

Le R. P. Dom François Faverolles était de Paris et appartenait à une bonne famille; son père avait été échevin de la ville. Il avait dix-neuf ans lorsqu'il fit profession à Saint-Remy de Reims, le 6 novembre 1671. Dès le noviciat c'était un modèle de vertu, et j'avais un singulier plaisir à l'entendre parler de Dieu lorsque nous nous trouvions ensemble en récréation. Il fit son séminaire de jeune profès partie à Reims, partie à Beauvais. Il étudia une année la rhétorique et la philosophie à Saint-Médard et fit sa théologie à Reims sous le R. P. Dom François de Lamy. Sa recollection achevée, il fut envoyé aux Blancs-Manteaux, où, sans professeur, il apprit le grec dans la perfection. On l'en tira par la suite pour le mettre sous-prieur à Rebais, charge qu'il n'occupa pas longtemps à cause de son aversion pour tous les postes honorables. Par la suite il vint à Saint-Denis et, pendant plus de trente ans, y exerça l'office de trésorier à la satisfaction générale, sans jamais prendre occasion de cette charge pour se répandre au dehors (1).

Comme il était bon religieux et savait très bien le grec, les supérieurs voulurent plusieurs fois le faire venir à Paris; il les en remercia toujours, et s'offrit à rendre de Saint-Denis tous les services dont il était capable à ceux qui travaillaient aux éditions des Pères. Et de fait il collectionna une si grande quantité de manuscrits grecs de saint Jean Chrysostome, qu'il remplit de variantes deux

(1) Le trésor de l'abbaye de Saint-Denis était considérable. Outre de très nombreuses et précieuses reliques, on conservait les ornements destinés au sacre des rois et de riches souvenirs de la famille royale. Voir Dom Michel Félibien, *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis*, in-f°, Paris, 1706, p. 441, 464, 536, etc.; Mme Félicie d'Ayzac, *Histoire de l'abbaye de Saint-Denis*, in-8, Paris, 1861, au t. II, ch. XI, p. 256-278 : Trésorerie, Maison et salle du trésor.

rames de papier et plus, service dont le R. P. de Montfaucon ne lui a témoigné ni reconnaissance ni justice (1). Mais l'humble religieux n'en a jamais manifesté le moindre ressentiment, car il travaillait pour Dieu et se mettait fort peu en peine que les hommes sussent la part qui lui revenait dans les éditions qu'on donnait au public. Il ne mît pas moins d'assiduité à collationner les manuscrits de saint Basile ; et celui qui a conduit l'édition de ce Père lui rend justice en reconnaissant qu'il lui avait des obligations immenses tant pour la grandeur de son travail que pour son exactitude (2). Dom Faverol-

(1) Dom Bernard de Montfaucon, « l'un des plus grands ornements de la Congrégation de Saint-Maur », dit Dom Tassin, naquit au château de Soulage, dans le diocèse de Narbonne. Après quelques années de vie militaire, il entra au noviciat de la Daurade, où il fit profession, âgé de 21 ans, le 13 mai 1676. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés le 21 décembre 1741. Sur cet éminent religieux et ses très nombreux ouvrages il nous faut renvoyer le lecteur à Dom Tassin et aux autres auteurs qui ont écrit sur l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur ; Vanel, *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 199, qui s'étend plus que de coutume sur les travaux de ce religieux ; Em. de Broglie, *Bernard de Montfaucon et les Bernardins*, 1715-1750, 2 in-8, Paris, 1891. — L'édition des œuvres de saint Jean-Chrysostome dont il est question dans cette notice a pour titre : *Sancti Patris nostri Joannis Chrysostomi Archiepiscopi Constantinopolitani opera omnia quæ extant, vel quæ ejus nomine circumferuntur, ad Mss. codices Gallicanos, Vaticanos, Anglicanos, Germanicosque, necnon ad Savilianam et Frontonianam editiones castigata, innumeris aucta : nova interpretatione, ubi opus erat, præfationibus, monitis, notis, variis lectionibus illustrata, nova sancti Doctoris vita, Appendicibus, Onomastico ac copiosissimis indicibus locupletata. Opera et studio D. Bernardi de Montfaucon, Monachi Ordinis S. Benedicti, e Congregatione S. Mauri, opem ferentibus aliis ex eodem Sodalitio monachis*. 13 in-f°, Paris, 1718-1738. Au sujet de cette édition, Dom Tassin nous dit : « Dom Bernard de Montfaucon fit collationner plus de trois cents manuscrits par Dom François Faverolles, qui avait un talent particulier pour ce genre de travail, et par quatre autres religieux pendant treize ans », p. 601.

(2) L'édition des œuvres de saint Basile fut faite par Dom Julien Garnier. Ce religieux, né à Connerre, dans le diocèse du Mans, entra en 1689 dans la Congrégation de Saint-Maur, et, âgé de 20 ans, fit profession à Saint-Melaine de Rennes le 20 septembre 1690. Il vint à Saint-Germain-des-Prés en 1699 et mourut le 3 juin 1725. L'édition des œuvres de saint Basile, « une des meilleures éditions des Pères qui soient sorties de la Congrégation », a pour titre : *Sancti Patris nostri Basilii, Caesareæ Cappadociæ Archiepiscopi, opera omnia quæ extant, vel quæ ejus nomine circumferuntur, ad Mss. codices Gallicanos, Vaticanos, Florentinos et Anglicos, necnon ad antiquiores editiones castigata, multis aucta : nova interpretatione, criticis præfationibus, notis, variis lectionibus illustrata, nova sancti Doctoris vita, et copiosissimis indicibus locupletata*... 3 in-f°, Paris, 1721, 1722, 1730. Le dernier volume a été publié par les soins de Dom Prudent Maran. Dans la préface de cette édition des œuvres de saint Basile, Dom Julien Garnier parle ainsi de son collaborateur : « *Unus ex nostris D. Franciscus Faverollius perofficiose atque peramanter hujus laboris consors ac socius esse voluit. Uterque igitur veteres illas membranas cum impressis libris quàm licuit accuratissime conferre cæpimus : sic tamen, ut earum majorem partem is, quem modo dixi, vir mihi amicissimus idemque omnium longe diligentissimus contulerit.* » On ne sera donc pas surpris que Dom François Faverolles ait été un des religieux auxquels le pape Clément XI fit remettre une médaille d'or comme témoignage de

les était toujours prêt à travailler pour les autres dans l'obscurité de son état, qu'il préférerait à tout. Il était fort charitable et ne disait jamais rien qui pût faire de la peine.

Cet humble religieux vivait très retiré et, bien qu'il eût à Paris des parents très qualifiés, il n'allait que rarement en cette ville et pour des motifs d'utilité ou de charité. Sa bonne volonté était si connue que, lors des grands services qui se font pour les princes à Saint-Denis, on lui confiait d'ordinaire les emplois les plus pénibles. En 1723, Dom Faverolles fut atteint d'une incommodité pour laquelle les médecins lui ordonnèrent les eaux de Bourbon, qui ne lui furent que d'un soulagement passager. Six semaines avant de mourir, son mal s'étant aggravé, il pria l'infirmier de ne plus laisser personne entrer dans sa chambre, afin de ne s'entretenir qu'avec Dieu, en qui il avait une grande confiance. Il disait quelquefois en prenant son crucifix : « Si l'ennemi se présente, je lui opposerai ceci. » Il reçut tout les sacrements avec une grande présence d'esprit et mourut très saintement le 25 mai 1724.

CCXII

DU R. P. DOM SIMON MOPINOT

Dom Simon Mopinot naquit à Reims l'an 1685, d'une honnête famille qui eut soin de cultiver les précieux germes déposés dans son âme par la grâce divine. Sa piété ne fit que croître à mesure qu'il grandissait. Élève de l'Université de Reims, il s'y distingua par la pureté de ses mœurs, son application au travail et ses progrès dans le savoir : aucun autre écolier ne le surpassait. Lorsqu'il était en rhétorique, l'abbé de Louvois, grand vicaire de l'archevêque de Reims, son oncle, et, en cette qualité, chargé de veiller sur l'Université, se faisait apporter les devoirs des élèves, et il remarqua bien vite qu'il en était un qui surpassait infiniment les autres et dans la prose et dans les vers. Il voulut le connaître et lui témoigna de l'amitié. On ne faisait pas de différence en effet entre le travail du jeune Mopinot

sa paternelle affection et de l'estime qu'il faisait de leurs travaux pour donner au public de nouvelles éditions plus claires et plus correctes des ouvrages des Pères de l'Église (Bref du 19 avril 1706).

et celui de son professeur, et ce dernier lui faisait souvent déclamer publiquement ses poésies. Les mauvais exemples qu'il avait parfois sous les yeux lui faisaient craindre le danger pour lui-même, et il crut très sagement qu'il devait se mettre à l'abri de la contagion du siècle. Il s'adressa au R. P. Dom Thomas Blampin, prieur de Saint-Remy, et lui demanda l'entrée de la religion. Il fut charmé de son premier entretien avec ce religieux et fut bien plus touché lorsque, étant entré dans sa chambre, il n'y remarqua rien que de très pauvre, notamment un méchant chandelier de fer chargé de bouts de chandelle collés les uns sur les autres. La grâce, agissant sur son âme bien disposée, alluma en lui ce feu divin que le Seigneur est venu apporter sur la terre ; son désir pour la vie religieuse croissait de jour en jour. Le prieur, désirant se rendre compte de la capacité de ce postulant, lui demanda de composer quelque chose sur le bonheur de la vie religieuse, et Simon Mopinot lui apporta un poème si bien tourné que le Père lui dit : « Monsieur, nous avons des collèges dans « quelques-uns de nos monastères ; vous pourrez bien y enseigner « un jour. » A quoi l'humble postulant répartit : « Ha ! mon Père, « que dites-vous là ! »

M. Mopinot, qui avait d'autres vues sur son fils, lui refusa son consentement lorsque celui-ci parla d'entrer au noviciat. Pour en venir plus aisément à bout, il l'engagea à aller consulter son régent, lequel se montra aussi fort opposé à cette résolution. Cependant l'Esprit-Saint agissait en son cœur, et les obstacles ne faisaient qu'affermir sa résolution. Il fit tant d'instances auprès de son père qu'il le laissa enfin aller prendre l'habit de novice à Saint-Faron de Meaux. Frère Simon Mopinot était d'une complexion délicate : mais sa ferveur lui donna des forces, et il devint un modèle que tous pouvaient suivre sans se tromper. Il fit profession le 18 février 1703, âgé de 18 ans.

Il se maintint dans cette ferveur durant le cours de ses études, alliant les devoirs d'un écolier diligent avec les exercices d'un parfait religieux : ce qui le fit aimer et de ses supérieurs et de ses confrères. Sa philosophie et sa théologie achevées à Saint-Denis, on l'envoya à Saint-Nicaise de Reims pour se perfectionner dans les langues grecque et hébraïque, et il s'y appliqua pendant deux ans. Au sortir de là, on en fit un professeur d'éloquence et de belles lettres, enseignement pour lequel il se sentait peu de goût, bien qu'il possédât à fond ces matières en ce qu'elles ont de plus pur et de plus châtié. Et, tout en dispensant la science à ses élèves, il ne laissait pas que de leur

inculquer une piété solide et de les former aux bonnes mœurs par ses propres exemples. Tandis qu'il régentait ainsi la rhétorique à Pontlevoy, il fut appelé à Reims en 1714 pour y prêcher à la profession de sa sœur qui était religieuse de Sainte-Claire. Il le fit avec tant d'onction que les auditeurs furent émus jusqu'aux larmes et qu'on n'a jamais ouï de si beau sermon en ce genre. Dès ce temps néanmoins il désirait quitter cette chaire de l'enseignement où il réussissait si bien, et il fallut toutes les instances de ses amis pour le déterminer à y demeurer encore un an.

La volonté des Supérieurs l'appliqua ensuite à des occupations plus sérieuses et plus utiles. Il fut d'abord envoyé à Saint-Denis pour collaborer avec Dom Marie Didier, son maître, à une nouvelle édition de Tertullien (1). Mais ce religieux ayant été enlevé par une mort prématurée, Dom Pierre Coustant, qui travaillait de son côté à une nouvelle édition des Lettres des Papes, demanda et obtint que Dom Mopinot lui fût associé pour cette besogne. Bien vite, il apprécia les rares talents de ce compagnon ; il lui faisait retoucher chaque partie de son travail et il le chargea surtout de donner à sa préface le tour de la plus pure latinité. Dom Mopinot, de son côté, avait pour le Père Coustant le respect d'un disciple et lui obéissait avec la docilité d'un enfant bien-né. Un jour qu'il soumettait à celui-ci un projet de la préface, le Père d'un trait de plume en biffa vingt-sept pages. Malgré ce qu'un pareil procédé avait de sensible pour le patient, Dom Mopinot se contenta de répondre doucement : « Mon Révérend Père, cela m'a coûté beaucoup de peine. » Et Dom Coustant de répondre : « Il faut bien quelquefois que je supprime davantage encore de ce que j'ai fait. » Dom Mopinot garda le silence et demeura aussi gai que si son travail avait été loué et approuvé.

Tous les ans le Père Coustant avait l'habitude d'aller prendre l'air pendant quatre ou cinq jours, et Dom Mopinot l'accompagnait durant cette récréation. Sa complexion délicate en souffrait beaucoup, car Dom Coustant poussait la pratique de la pauvreté aussi loin qu'il pouvait, et quelquefois ils allongeaient leur chemin d'une demie ou

(1) Dom Jean-Marie Didier, né à Duesme, dans l'ancien diocèse d'Autun, fit profession, âgé de 19 ans, à l'abbaye de Vendôme le 3 mai 1685. Après avoir enseigné à Saint-Denis la philosophie et la théologie, il fut nommé en 1702 prieur de Saint-Robert de Cornillon, et en 1708 de Saint-Eloi de Noyon. Il ne resta qu'une année dans ce dernier monastère, qu'il quitta pour revenir à Saint-Denis comme sous-prieur. Il mourut dans cette abbaye le 5 août 1716. L'édition des œuvres de Tertullien à laquelle travaillèrent Dom Mopinot et quelques autres religieux fut malheureusement abandonnée.

d'un quart de lieue afin de ne pas avoir à payer un passage. Le disciple pourtant entraînait en tous ces sentiments. A cela j'ajouterai que le Père Mopinot ne prenait aucune récréation et n'entreprenait les voyages qu'avec répugnance. Il éprouvait une peine extraordinaire d'aller à Reims, où ses parents souhaitaient le voir durant quelques jours. Son frère le curé le défraya, mais sans diminuer sa peine, parce que ce bon prêtre donnait tout aux pauvres et que Dom Mopinot considérait la dépense de ce voyage comme un bien dont avaient été frustrés ces derniers.

Après la mort de Dom Coustant, le Révérend Père reçut mandat de continuer leur œuvre commune et d'en prendre la direction. Il y était fort assidu et évitait avec soin tout ce qui eût pu l'en distraire. Il avait même fait plusieurs découvertes heureuses et il était sur le point de livrer à l'impression le second volume des Lettres des Papes lorsque Dieu, dont les desseins sont toujours adorables, en disposa autrement (1). Dom Simon souffrait depuis longtemps d'un dévoiement, et son estomac délabré ne retenait plus les aliments ; il continuait le train commun et d'observer l'abstinence des jeûnes de règle. Miné lentement par ce double mal, il dut se résoudre enfin à gagner l'infirmerie et, au bout de quelques jours, ne conservant plus d'illusions sur son état, il nous avoua qu'il ne croyait pas en revenir et qu'il faisait volontiers à Dieu le sacrifice de sa vie. Cependant son mal augmentait chaque jour ; la dysenterie, qui vint compliquer encore son état, le faisait souffrir beaucoup. Un jour que j'étais auprès de lui, il me dit : « Mon Dieu, que je souffre ! » — « Souffrez-vous plus » que Jésus-Christ n'a souffert pour vous sur la Croix ! » repris-je. —

(1) « Et son dernier travail inachevé fut de commencer à revêtir de son beau latin une œuvre insigne de son maître : l'apologie du pape Vigile. » Ainsi parle le Cardinal Pitra, qui, dans ses *Analecta Novissima...* t. I, p. 11, 26, 27, 29, etc., fournit de précieux renseignements sur la part de Dom Mopinot dans l'œuvre de Dom Coustant. En outre Dom Simon Mopinot fut souvent appelé à mettre en latin les travaux de ses confrères, et il composa des Hymnes qui furent chantées dans plusieurs abbayes de sa Congrégation. On admire surtout celle qu'il fit pour l'office de l'Enfant-Jésus. D'après Dom Philippe Le Cerf, *Bibliothèque historique des auteurs de la Congrégation de Saint-Maur*, in-12, la Haye, 1926, p. 458, Dom Mopinot collabora à l'ouvrage de Dom Pierre Sabbatier : *Bibliorum Sacrorum latinæ Versiones antiquæ...*, 3 in-f°, Reims, 1743-1749. — Dom Martène fut chargé de composer une notice de Dom Mopinot qui, traduite en latin par Dom Clémencet, devait être imprimée avec celle de Dom Coustant en tête du 2^e volume des Lettres des Papes. L'abbé Goujet donna un *Eloge historique* de Dom Mopinot au t. X des *Mémoires de littérature et d'histoire* qu'il publia avec le P. Desmolets. — Voir Dom Tassin, *Histoire littéraire...*, p. 440, 632, 642 ; Vanel, *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 139.

« Ah ! mon Dieu, il s'en faut bien », s'écria-t-il. Devant l'inutilité des remèdes, on lui administra les derniers sacrements, qu'il reçut avec une grande présence d'esprit et beaucoup de piété. Comme le Père Prieur lui présentait le crucifix, en lui demandant s'il le connaissait bien, il répondit : « C'est demain que je le connaîtrai bien. » Il mourut en effet le jour suivant après matines, paisiblement, sans convulsions, le 11 octobre 1724.

La véritable caractéristique de Dom Mopinot était l'innocence, qui lui faisait fuir jusqu'à l'ombre du péché ; aussi est-on fondé à croire qu'il a porté devant Dieu celle qu'il avait reçue de lui au baptême. Tout le monde l'a regretté et l'on a considéré sa mort comme une grande perte pour l'Église, qui se trouva privée d'un sujet capable de travailler utilement à la gloire de Dieu. Dieu, qui l'avait éprouvé assez longtemps par des scrupules, l'a enlevé aux hommes pour récompenser sa fidélité à le servir. Le voilà affranchi des misères de cette vie, et délivré des peines qui tourmentaient sa conscience trop timorée. C'était un contrepoids humiliant qui lui avait été laissé, de peur qu'il ne s'élevât des dons excellents qui lui avaient été départis. A présent il voit combien étaient mal fondés tous ces tourments de conscience, et il jouit de la liberté et de l'héritage promis par Dieu à ses enfants.

CCXIII

DU R. P. DOM DIEUDONNÉ BUISSON

Le R. P. Dom Dieudonné Buisson était natif de Blois et n'avait que dix-huit ans lorsqu'il fit profession à Vendôme, le 15 d'avril 1658. Il parcourut à Saint-Benoît-sur-Loire le cercle des études, et il tâcha de prendre dans ce monastère l'esprit de notre bienheureux Père. Il était fort grave, intérieur, retiré et pénitent : et cette caractéristique qui devait être la sienne il la conserva étant Supérieur, c'est-à-dire pendant une partie de sa vie (1). Il débuta, je crois, par être Abbé de

(1) D'après les registres des Chapitres généraux, nous voyons que Dom Dieudonné Buisson débuta comme supérieur à Solignac en 1672. Trois ans plus tard, en 1675, il était désigné comme abbé de Chezal-Benoît ; prieur de Saint-Melaine de Rennes en 1678 et 1681 ; de Saint-Jacut en 1684 ; de Saint-Benoît-sur-Loire en 1687 et 1690. Il fut nommé Visiteur de la province de Bourgogne en 1693 et de

Chezal-Benoît; puis il en fut déchargé. Il alla ensuite comme prieur à Saint-Jacut, à Saint-Melaine de Rennes, à Saint-Étienne de Caen et à Saint-Benoît-sur-Loire. Après quoi les provinces de Bourgogne et de Normandie l'eurent pour Visiteur; puis il gouverna Jumièges pendant deux triennaux, fut élu Visiteur de la province de France et enfin devint prieur de Bonne-Nouvelle de Rouen.

Dom Buisson a prit part, en qualité de député, à presque tous les Chapitres généraux qui se tinrent de son temps. Il y faisait paraître sa régularité, car, au lieu de demeurer à causer avec les autres Supérieurs qui restaient à s'entretenir ensemble même durant les récréations muettes eu égard à leurs grandes occupations de toute la journée, lui, il se retirait à l'écart pour prier, et, aussitôt que le Chapitre était clos, il était le premier à cheval pour se rendre à son obéissance. Il était si mortifié, qu'à une diète on remarqua qu'il n'avait pas jeté un seul regard à l'office, bien qu'il fût dans une église magnifique, remplie d'objets capables d'attirer la curiosité. Les moines qui ont vécu avec lui à Jumièges assurent qu'ils ne se chauffait jamais, ni de jour ni de nuit. Pendant longtemps il n'usa de poisson, pas plus que de vin; s'il en prit par la suite, ce fut par obéissance, et pendant le Carême il reprenait cette abstinence. Grand ami de la solitude, il n'inspirait aux autres cet amour, et il ne permettait de sorties à ses religieux que pour des raisons concernant la gloire de Dieu et le bien de la religion, jamais pour un simple motif de récréation. Au monastère même il fournissait à tous le nécessaire en abondance et s'ingéniait à leur rendre la solitude agréable. S'il reconnaissait la nécessité ou l'utilité d'un voyage, il était le premier à le conseiller. Il était Visiteur de Normandie lorsque j'allai demeurer à Bonne-Nouvelle de Rouen. Ayant eu occasion à la visite de l'entretenir de quelques découvertes que j'avais faites dans les monastères de la province de Bretagne, il me dit qu'il fallait aussi explorer ceux de Normandie et m'exhorta à en aller examiner les manuscrits. Il était fort charitable envers les malades et les pauvres et faisait distribuer à ces derniers toutes les abstinences des religieux.

Il savait faire observer les Règles avec beaucoup de prudence et de fermeté. Tandis qu'il était Visiteur de la province de Bourgogne, trois

Normandie en 1696. Il fut ensuite en 1699 envoyé comme prieur à Jumièges, où il demeura six ans et qu'il quitta pour être Visiteur de la province de France de 1705 à 1708. En cette année il avait obtenu d'être déchargé de toute supériorité : mais le prieur de Bonne-Nouvelle de Rouen, Dom Michel Briant, étant mort le 28 juin de cette année, il dut reprendre la charge jusqu'au Chapitre général de 1711.

religieux de cette province écrivirent en Cour contre un Supérieur, dont ils avaient juré la perte. Dom Dieudonné fut envoyé pour informer des accusations. Il isola les accusateurs et les interrogea séparément. Grâce à leurs contradictions, il découvrit la calomnie, justifia le prier et condamna les coupables à la prison. L'un d'eux, qui n'était que diacre, s'enfuit si loin qu'on ne le revit jamais. Le Révérend Père tint la même conduite en Normandie à l'égard d'un religieux que les Supérieurs avaient toujours ménagé et traité avec condescendance et qui, en dépit de tant de longanimité, avait porté l'insolence jusqu'à faire imprimer un libelle contre les Supérieurs. Au retour de la diète, le Père Visiteur l'appela en présence des Sénieurs et lui dit : « Vous avez avancé telle chose contre les Supérieurs, pouvez-vous le « prouver ? » Comme l'autre ne trouvait rien à répondre, il se vit séance tenante condamner à un an de prison ; ce qui produisit sur lui un effet si salutaire que, depuis ce temps, il ne dit jamais plus un mot contre l'autorité.

Pendant qu'il était Visiteur de France, Dom Buisson fut atteint de la cataracte et il n'y voyait plus que juste assez pour se conduire, accident qui l'obligea à quitter le Chapitre général pour venir à Paris se mettre entre les mains d'un oculiste. Les Définites, incertains du succès de l'opération, le déchargèrent ; mais l'issue de cette dernière ayant été assez heureuse puisque le patient put ensuite lire et écrire en s'aidant de lunettes à cataracte, on l'envoya à Rouen remplacer le prier de Bonne-Nouvelle qui venait de mourir. Trois ans plus tard il était complètement déchargé et envoyé à Saint-Laumer de Blois, où il édifia la communauté par sa patience et son zèle pour la régularité. Il célébra la sainte messe aussi longtemps qu'il put, et plus d'une fois ses forces le trahirent au point qu'il tombait en défaillance. Sa mort arriva le 11 novembre 1724.

CCXIV

DU R. P. DOM ADRIEN LANGLOIS.

Jusqu'à présent, j'ai suivi autant qu'il m'a été possible l'ordre chronologique du décès de nos Justes dans la rédaction de mes notices, mais parce qu'il m'en a échappé quelques-uns, je les ajouterai ici et

commencerais par le R. P. Dom Adrien Langlois, qui était un homme de grand jugement, d'un esprit étendu et suffisamment versé en toute sorte de sciences. Il était originaire du diocèse de Beauvais (1), et lorsqu'il se rendit religieux à Jumièges, ce monastère appartenait encore à la Congrégation de Chezal-Benoît. Le nouveau venu se distingua vite par sa vertu et son zèle pour la régularité, souffrant avec peine la relâche qu'il voyait s'y introduire : ce qui n'empêcha pas qu'il en fût élu prieur. Comme il était extrêmement humble, il s'alla cacher et il fallut briser la porte de sa chambre avant de le tirer de là, pour l'introniser et lui faire prendre possession. Tant qu'il fut en charge, il maintint le bon ordre dans la mesure du possible ; mais avec la triennalité des supérieurs il demeure très difficile d'établir un bien solide. Aussi, en dépit de la réputation dont il jouissait dans la maison, son exemple et ses remontrances ne firent bon effet que chez ceux qui avaient le cœur bien disposé.

Un voyage qu'il fit à Paris pour consulter M. de Gamache, célèbre docteur de Sorbonne, mit Dom Langlois sur la voie qu'il désirait suivre. Étant entré un jour dans la première église qu'il rencontra pour y réciter son office, il se trouva que cette église était celle du collège de Cluni et, tandis qu'il disait ainsi son bréviaire, le R. P. Dom Anselme Rolle vint à passer devant lui. Ce religieux arrivait de Saint-Vanne, où il avait embrassé la réforme, et il enseignait alors au collège. Dom Langlois, charmé de son port grave et modeste, s'informa d'un pensionnaire qui se trouvait là quel était ce Père, et après l'avoir appris, il s'informa tout particulièrement du R. Père Dom Laurent Besnard, grand-prieur du collège. Il fut si pénétré de ce qu'on lui raconta de la réforme que dès lors il songea aux moyens de l'introduire à Jumièges. Par malheur, le monastère était très divisé ; les uns — et c'était le petit nombre — cherchaient avec le Prieur à conserver et même à accroître le peu de régularité qui subsistait encore ; les autres ne respiraient qu'après la liberté ou pour mieux dire le libertinage. Ceux-là faisaient une irréductible opposition au Père Langlois, qui venait d'être élu prieur une seconde fois, et le Parlement de Rouen leur prêtait son appui, car cette Compagnie, considérant Jumièges comme une maison fort réglée et capable d'en réformer d'autres elle-même, avait rendu un arrêt interdisant l'introduction d'une réforme étrangère dans les monastères de Normandie. Que peuvent toutefois les industries humaines contre ce que Dieu a déter-

(1) Dom Adrien Langlois naquit à Grémévillers, canton de Songeons, Oise.

miné dans les décret éternels? Sept des religieux les plus opposés aux desseins de Dom Langlois moururent de leur belle mort dans le courant d'une année, et cette disparition rendit le parti des zélés le plus fort. Le Prieur, saisissant l'occasion, invita l'Archevêque de Rouen (1) à venir faire la visite de l'abbaye, et ce dernier, de concert avec le Prieur, ordonna l'appel de deux religieux réformés pour faire des exhortations à la communauté et l'instruire de ses devoirs.

Comme il ne paraissait s'agir que d'instructions à écouter, tous y consentirent. Le P. Langlois ayant demandé deux religieux, on lui envoya les RR. PP. Dom Anselme Rolle et Dom Maur Tassin, qui restèrent six semaines à Jumièges, y firent de pathétiques exhortations, puis s'en retournèrent, car l'un était Visiteur des monastères réformés en France, l'autre occupait la charge priorale à Saint-Augustin de Limoges. Cependant Dom Langlois et ses partisans, poussant toujours plus avant leur projet, cherchaient à se ménager l'appui de la Cour de France et de celle de Rome, et, comme avant tout il s'agissait d'enlever au Parlement de Rouen, notoirement contraire, la connaissance de l'affaire, tous ensemble ils présentèrent requête au Père Anselme Rolle aux fins d'obtenir l'union du monastère de Jumièges à sa Congrégation. Celui-ci ayant accepté sous le bon plaisir de l'Archevêque et de M. l'Abbé, qui en cette affaire garda la neutralité, le Père Langlois obtint du Roi, au nom de la Congrégation de Saint-Vanne, des lettres d'attribution de leur cause au Grand-Conseil, en même temps que l'Archevêque ratifiait pour sa part l'union du monastère à la réforme. En conséquence de quoi, le 19 décembre 1616, le grand vicaire de M. l'Archevêque, accompagné des RR. PP. Dom Anselme Rolle, Visiteur de la réforme, Dom Adrien Langlois, Dom Maur Poncignon (2), compagnon du Père Rolle, d'un notaire apostolique et d'un huissier du Grand-Conseil qui, par bonheur, se trouva là prêt à partir pour Paris (je dis par bonheur, car aucun huissier du Parlement de Rouen n'eût osé se charger de cette commission), se présenta à Jumièges, réunit le Chapitre et, après une exhor-

(1) François de Harlay prit possession le 8 décembre 1615 de l'archevêché de Rouen, qu'il garda jusqu'en 1651.

(2) Dom Maurice Poncignon, né à Verdun, fit profession, âgé de 20 ans, à l'abbaye de Saint-Vanne le 12 octobre 1610. En 1616, il était le secrétaire du R. P. Visiteur, Dom Anselme Rolle. Dom Poncignon fut le premier prieur des réformés à Saint-Augustin de Limoges, sur la désignation du R. P. Président. En 1622, il était appelé à gouverner Saint-Fiacre; en 1624 et 1625 Solignac; en 1626 de nouveau Saint-Fiacre; en 1627 Saint-Clément de Craon; en 1628 et 1630 le Tronchet. Il mourut au Mont-Saint-Michel le 17 novembre 1652.

tation très pressante, déclara aux religieux quelles étaient les intentions de M. l'Archevêque. Ce dignitaire sortit ensuite pour laisser leur liberté aux capitulants, et deux des zélés l'avaient suivi pour aller chercher et introduire Dom Anselme Rolle et son compagnon. Mais à ce moment les opposants se précipitèrent à leur tour, cherchant à empêcher le retour des autres; il se fit un tumulte, et l'un des zélés reçut de l'un des adversaires un grand coup de poing dans l'œil, d'où s'ensuivit effusion de sang. Ce que voyant, le grand vicaire excommunia le coupable et ordonna de le mettre en pénitence et de le séquestrer de la communauté. Nonobstant cette sentence, le religieux en question osa se trouver le jour de Noël à la messe de minuit et il fallut que le diacre, quittant l'autel, vint le sommer de quitter l'église, sinon on allait cesser les saints mystères. Il sortit et revint peu à peu à de meilleurs sentiments, commença par garder la neutralité, puis, après une maladie dangereuse, il se déclara tout à fait pour la réforme.

Dom Rolle et Dom Poncignon ayant été introduits, on fit lecture des lettres patentes du Roi, et, après bien des murmures et des contestations, les réformés demeurèrent maîtres de la maison. Dom Langlois, de son côté, se mit à pratiquer tous les exercices de la vie nouvelle qu'il venait d'introduire à Jumièges. Bien que pour affermir l'œuvre commencée il conservât son habit d'ancien et sa qualité de Prieur qui lui donnaient autorité sur les non réformés, on le regardait comme un membre de la réforme, et c'est en cette qualité qu'il assista en 1618 au premier Chapitre général réuni au Blancs-Manteaux pour l'érection de la Congrégation de Saint-Maur et qu'il y remplit l'office de définiteur avec Dom Laurent Besnard. L'année suivante, il prenait l'habit de la réforme et se soumit à tous les exercices du noviciat pour faire profession le 12 juillet 1620, à l'âge de soixante-six ans. Depuis lors ils continua d'être Prieur de Jumièges et d'assister aux Chapitres généraux en qualité de définiteur jusqu'à sa mort, qui arriva le 28 novembre 1627 si l'on s'en rapporte à la Matricule, ou 1626 selon le Nécrologe de Jumièges. Un peu avant d'expirer, il exhorta avec force ses religieux à conformer leur vie aux maximes de notre sainte Règle, ajoutant que dans peu d'instant il comparaitrait lui-même devant Dieu pour être jugé sur ce point (1).

(1) Dom Adrien Langlois publia une *Apologie pour l'histoire des deux fils aînés de Clovis II; énérvés et moines de Jumièges*, in-12, histoire que Dom Mabillon traite à bon droit de fabuleuse et dont nul auteur ancien n'a parlé. — Sur Dom Langlois, on peut consulter *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Pierre de Jumièges* publiée par

CCXV

DU R. P. DOM MAUR TASSIN

Voici encore une des pierres fondamentales de la Congrégation. Dom Maur Tassin était natif de Soissons et, dans ses jeunes ans, il avait embrassé la vie religieuse à l'abbaye de Saint-Crespin-le-Grand (1), d'où on l'envoya étudier à Paris. C'est là qu'avec quelques autres anciens religieux, il conçut le dessein de vivre conformément aux vœux qu'il avait faits et de prendre la réforme. Dans cette vue il s'en alla au monastère de Saint-Vanne, où il fit profession à l'âge de vingt-huit ans, le 25 mars 1614 (2). Ses Supérieurs le renvoyèrent de suite en France, avec plusieurs autres, pour travailler à rétablir la discipline dans les monastères de ce vaste royaume. Dom Tassin apporta tant de zèle à ce labeur, qu'en 1616 il était déjà prieur de Saint-Augustin de Limoges et que Dom Anselme Rolle le prit avec lui pour aller jeter à Jumièges les premières semences de réforme. Il assista en 1618 au premier Chapitre général tenu aux Blancs-Manteaux pour l'érection de la Congrégation et où il fut définiteur; ceux de 1620 et de 1624 l'élirent Visiteur. A presque tous les autres, hormis celui de 1623 qui se tint à Saint-Faron et pendant lequel il fut très malade, Dom Tassin prit part en qualité de définiteur. En dépit de l'état pré-

l'abbé J. Loth, t. III, p. 5, 14, 16, 20, 21, etc. Dom Tassin, *Hist. littéraire...*, suit et complète la notice de Dom Martène qui a fourni la matière d'un article biographique sur Dom Adrien Langlois publiée dans le *Bulletin de Saint Martin et de Saint Benoît (Ligugé)*, juillet 1902, p. 261).

(1) Cette abbaye fut fondée à Soissons près de la basilique où reposaient les corps des saints Crépin et Crépinien. On ne sait rien de ses origines, qui remontent probablement au VII^e siècle. En 864 nous la trouvons occupée par des chanoines et en 898 par des moines. Hugues le Grand en 948 incendia le monastère, dont les biens furent la proie des seigneurs séculiers. Saint-Crépin-le-Grand fut restauré au milieu du XI^e siècle et depuis fut toujours habité par des moines. Les Anglais le ravagèrent au XIV^e siècle, et les Calvinistes au XVI^e. Pour mettre les corps des saints Crépin et Crépinien à l'abri des fureurs des hérétiques, on les transporta à l'abbaye de Notre-Dame, où ils demeurèrent malgré les réclamations des moines. En 1629 les soldats du duc de Mayenne pillèrent de nouveau Saint-Crépin, où la Congrégation de Saint-Maur fut introduite en 1646 sous l'abbé commendataire François Perrochel, évêque de Boulogne. — Il ne reste rien de cette abbaye.

(2) L'Histoire de l'abbaye de Jumièges nous apprend que Dom Tassin naquit vers l'an 1576 et qu'il avait près de 23 ans lorsqu'il prit l'habit monastique à Saint-Crépin. C'est donc avec raison que la *Matricule* nous dit qu'il était âgé de 32 ans lorsqu'il renouela sa profession à Saint-Vanne de Verdun.

caire de sa santé, on ne laissa pas que de le destiner pour aller introduire la réforme à Saint-Jean-d'Angély, et lui-même se mit en route avec deux religieux avant d'être complètement rétabli. La Providence, non seulement lui donna les forces nécessaires pour accomplir ce dessein, mais encore le délivra d'un grand danger. En passant par le Poitou, lui et ses compagnons furent poursuivis par un cerf qui, après avoir été longtemps domestiqué, s'était échappé et était redevenu sauvage.

A leur arrivée à Saint-Jean-d'Angély, bien qu'on ne les attendît pas si tôt à cause de la maladie de Dom Tassin, les Anciens vinrent au devant d'eux, croix en tête et revêtus de leurs grands frocs, et ils les conduisirent processionnellement à l'abbaye. Comme il était nuit, plusieurs catholiques portaient des flambeaux pour les éclairer. L'aumônerie leur avait été destinée pour logement. Ils y entrèrent comme dans un palais, n'y trouvant aucune incommodité, parce qu'ils faisaient leurs délices de la croix, bien que ce fût un bâtiment séparé et que pour se rendre à l'église il fallût passer par les rues. Comme ils n'étaient point attendus, on aurait été assez embarrassé pour leur donner à souper si la Providence n'y avait pourvu. Un huguenot, ayant été surpris à pêcher dans les douves de la ville, fut amené tout tremblant au monastère, et s'estima fort heureux d'en être quitte à laisser là son poisson. On voulut même lui en abandonner une partie : mais il était si effrayé qu'il s'enfuit bien vite, ne voulant rien reprendre. On put ainsi régaler les nouveaux hôtes et les nourrir encore pendant deux ou trois jours avec ce poisson (1).

Dom Maur Tassin était favorisé d'un don d'oraison très élevé et il passait la plus grande partie des nuits dans l'église en prières devant le Saint-Sacrement. Il eut de grandes peines intérieures : c'est le partage des élus. Il était fort austère ne buvant que de l'eau, et prenant presque tous les jours la discipline avec une chaîne de fer. Il était fort zélé pour le salut du prochain, allant, quand il était supérieur à Saint-Augustin de Limoges, à Solignac, à Nouaillé, catéchiser les pau-

(1) Après avoir été chargé du gouvernement de Saint-Augustin de Limoges, Dom Maur Tassin fut pendant plusieurs années maître des novices et en 1630 exerça en même temps l'office de Visiteur. Deux ans plus tard, il était nommé prieur de Nouaillé et en 1623 eut à pourvoir au gouvernement de Saint-Jean-d'Angély, de Solignac et du séminaire de Toulouse. En 1624, il était choisi comme Visiteur de la province de France et prieur du Mont-Saint-Quentin : il garda cette dernière charge pendant l'année 1625. De 1626 à 1629, il fut prieur de Solignac, puis en 1630 de Nouaillé, et en 1633 de L'Evières. Bien qu'il eût en 1636 demandé et obtenu d'être déchargé de toute supériorité, il fut en 1642 nommé abbé de Chezal-Benoît. Son triennat achevé, il revint à Jumièges, où il mourut.

vres villageois du voisinage. Il avait des pratiques de dévotion fort intérieures, particulièrement envers la sainte Trinité et l'humanité du Fils de Dieu. Il persévéra ainsi dans le bien jusqu'à sa mort, qui arriva au monastère de Jumièges le 16 décembre 1645 (1).

CCXVI

DU R. P. DOM NICOLAS CANTELEU

Le R. P. Dom Nicolas Canteleu était de *Saint-Valéry au diocèse d'Amiens* (2). Il fit profession au monastère de *Vendôme* le 3 septembre 1649, à l'âge de vingt ans. Comme il était bon religieux, on le fit venir à Saint-Germain-des-Prés pour y remplir l'office de sacristain, et il se montra toujours fort régulier et attaché à ses devoirs. Trois jours avant son décès, il alla trouver le Père Prieur en sa chambre et lui annonça qu'il mourrait dans la semaine. La veille de sa mort, il était encore debout et il tint à instruire son successeur de tout ce qui concernait la sacristie et à lui rendre un compte exact de sa gestion. Ce jour-là aussi on lui apporta la dernière feuille des *Révélations de sainte Gertrude* (3), qu'il faisait imprimer. Son œuvre étant ainsi complètement achevée, il reçut les derniers sacrements avec une grande résignation, et le 29 juin 1662, fête de saint Pierre, il rendit son âme à Dieu (4).

CCXVII

DU R. P. DOM CYRILLE GODIN

Le R. P. Dom Cyrille Godin était de *Saumur* et il fit profession à *Saint-Remy de Reims* le 5 avril 1635 à l'âge de trente-huit ans. C'était

(1) *Histoire de l'abbaye royale de Jumièges*, t. III, p. 61-65.

(2) *Saint-Valéry-sur-Somme*, ch.-l. de canton de l'arrondissement d'Abbeville, Somme. — Les quelques mots en italique au commencement de cette notice et de la suivante manquent dans le manuscrit, que nous complétons en ces endroits à l'aide de la *Matricule*.

(3) *Insinuationes divinæ pietatis, seu Vita et Revelationes sanctæ Gertrudis Virginis et Abbatissæ Ordinis S. Benedicti*, in-8°, Paris, 1662.

(4) *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 18.

un excellent religieux qui, après avoir été élevé à la supériorité (1), fit tant d'instances qu'on lui accorda sa décharge. Il se retira à Saint-Faron et y fut d'une grande édification pour toute la communauté et le noviciat. Le R. P. Dom François Douay, mon Père maître, m'a raconté que, durant les six années de son priorat, Dom Cyrille n'avait écrit ni reçu aucune lettre. Il n'avait aucun livre dans sa chambre, hormis les Révélations de sainte Gertrude dont il faisait sa lecture habituelle. Ses Supérieurs l'envoyèrent à Paris pour essayer de lui procurer soulagement d'une rétention d'urine qui l'incommodait; mais Dieu délivra complètement le malade par une mort précieuse arrivée le 11 octobre 1672.

CCXVIII

DU R. P. DOM VINCENT MARSOLLES

Voici un homme qui fut extraordinaire dès sa naissance, car il fallut ouvrir le côté de sa mère pour l'introduire à la vie. Il était de Doué en Anjou (2) et appartenait à une bonne famille. Entré tout jeune dans l'Ordre de Fontevrault (3), il en sortit à l'occasion du différend

(1) D'après le *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 26, Dom Cyrille Godin fut prieur à Saint-Fiacre.

(2) *Doué-la-Fontaine*; ch.-l. de canton, arrondissement de Saumur, Maine-et-Loire.

(3) Fontevrault, com. du canton de Saumur, Maine-et-Loire. — L'abbaye de Fontevrault, dans l'ancien diocèse de Poitiers, fut fondée en 1099, sous la règle de saint Benoît, par le B. Robert d'Arbrissel, et placée sous le vocable de la très sainte Vierge. La première abbesse fut une pieuse veuve, Pétronille de Chemillé. Ce monastère devint le chef d'un ordre qui, approuvé par Pascal II, se développa rapidement et compta bientôt de nombreux prieurés en France, en Angleterre et en Espagne. Presque toutes les abbesses appartenaient à de puissantes familles et parmi elles on trouve des princesses de France. Près de l'abbaye des moniales le saint fondateur avait établi un monastère, Saint-Jean de l'Habit, dont les religieux devaient être les chapelains. Par honneur pour la très sainte Vierge, et en mémoire de la déférence filiale que lui témoignait saint Jean l'Évangéliste, le B. Robert d'Arbrissel donna aux abbesses tout pouvoir sur les moniales et sur les religieux : de là devaient naître de nombreux conflits, car certaines abbesses prétendaient exercer leur juridiction même dans les choses spirituelles. A l'époque de Dom Marsolles, Jeanne-Baptiste de Bourbon, fille naturelle d'Henri IV, était abbesse de Fontevrault. Forte de l'appui du roi Louis XIII, son frère, elle avait obtenu, le 8 octobre 1641, un arrêt qui reconnaissait son entière juridiction. — Cette illustre abbaye de Fontevrault est devenue une maison de détention.

qui s'éleva entre l'Abbesse et ceux des religieux insurgés contre la juridiction de celle-ci. L'Abbesse en effet, ayant gagné son procès, dit ouvertement à ses religieux que ceux qui n'étaient pas contents pouvaient aller chercher mieux ailleurs, et, sur cette parole, neuf ou dix des meilleurs sujets la quittèrent pour entrer dans la Congrégation de Saint-Maur, où pour la plupart ils devinrent Supérieurs. Parmi eux était le P. Marsolles, alors simple diacre (1).

On envoya le jeune Marsolles à Saint-Melaine de Rennes, et, son noviciat achevé, il y fit profession le 7 septembre 1643 à l'âge de vingt-sept ans. La piété et la pénétration d'esprit que l'on remarquait en lui dès lors le firent nommer, peu après, maître des novices dans ce même monastère. Dieu lui avait donné un talent particulier pour bien élever la jeunesse, et son extérieur suffisait à attirer vers sa personne. Sa haute taille, sa maigreur, son air grave, laissaient à tous ceux qui le voyaient l'impression que ce moine était un homme de Dieu. Cinq ans après sa profession, Dom Vincent Marsolles était élu prieur et maître des novices à Vendôme, emploi qu'il exerça six ans. En 1654 il fut envoyé à Saint-Remy de Reims pour y remplir les mêmes fonctions. Là, il reçut d'excellents sujets, notamment Dom Jean Mabillon, Dom Thomas Blampin et Dom François de Lamy, qui depuis firent tant d'honneur à la Congrégation par leurs vertus et leurs écrits. Aux talents que Dieu lui avait donnés pour bien élever la jeunesse, Dom Marsolles joignait les exemples d'une vie irréprochable et austère. Pendant une maladie dangereuse dont il fut atteint, on eut toutes les peines possibles à le résoudre d'aller à l'infirmerie ; malgré la fièvre il continua de dire la messe tous les jours et il ne consentit à accepter que des viandes grossières. Pendant sa convalescence, le dépositaire lui avait fait servir une caille afin de lui réveiller l'appétit ; au lieu de l'accepter, il fit venir le dépositaire, et après lui avoir fait une sévère correction, il renvoya la caille et se fit servir deux œufs.

Après six ans passés à Saint-Remy de Reims, Dom Marsolles passa en 1660 à Jumièges et y aménagea la belle bibliothèque qu'on voit

(1) Malgré l'affirmation de Dom Martène, Dom Vincent Marsolles était prêtre lorsqu'il quitta l'ordre de Fontevault. On lit dans l'*Histoire de l'abbaye royale de Jumièges* : « Ses études achevées, l'évêque de Poitiers l'ordonna prêtre, et le nomma confesseur. Le Père de Marsolles se livra tout entier par obéissance aux pénibles fonctions de ce saint ministère ; mais il ne les exerça que dix-huit mois, ayant mieux aimé se retirer du consentement de l'abbesse de Fontevault, que de demeurer plus longtemps dans un ordre où elle venait d'obtenir toute juridiction sur les religieux » (t. III, p. 137).

aujourd'hui, à l'occasion de laquelle il fut mis en pénitence, et la remplit de bons livres. Il n'était cependant pas porté aux constructions superbes et se contentait de la simplicité de nos premiers Pères, persuadé qu'on ne bâtit jamais sans que la régularité ne soit troublée et que le bon ordre n'en souffrît. Lorsqu'il eut accompli six ans de supériorité à Jumièges, il y avait alors vingt et un ans qu'il remplissait les fonctions de Père Maître dans la Congrégation. Dom Marsolles fut presque toujours député aux Chapitres généraux. Il arriva dans celui de 1666, si je ne me trompe, qu'un des définites étant tombé malade, on fut obligé de présider à l'élection d'un autre. Dom Marsolles fut élu, et il parut avec tant d'éclat dans le définitoire qu'on le regarda dès lors comme un homme supérieur, et on le fit prieur de Saint-Denis pour lui frayer le chemin au généralat.

Dans cette nouvelle dignité, le Révérend Père, en dépit de sa santé délicate, ne relâcha rien de son genre de vie antérieur, et lorsque les affaires de son monastère l'appelaient à Paris, il s'y rendait à pied. Un jour, qu'il devait faire la route avec Dom Nicaise de Bethizy (1), on leur donna un cheval pour eux deux. Dom Nicaise était un gros homme qui avait peine à se traîner, aussi le Prieur lui céda-t-il la monture. Mais à l'entrée dans la ville, les harengères, à la vue du moine en bon point à cheval et du prieur décharné suivant à pied, se mirent à insulter le cavalier qui laissait ainsi cheminer ce pauvre frère. Et si elles avaient su que celui-ci était non seulement prêtre, mais aussi prieur de Saint-Denis, elles eussent été bien plus choquées encore.

La prudence avec laquelle Dom Marsolles conduisait sa communauté apparaissait surtout dans la correction des fautes qu'il faisait si à propos qu'elle était souvent suivie de l'amendement. Prévenu un jour par le Visiteur qu'il y avait dans sa communauté un religieux dévoyé, il répondit qu'il le savait et que depuis six mois il épiait un moment favorable pour lui donner les avis salutaires et qu'il ne l'avait pas encore rencontré. Il était en effet persuadé qu'un supérieur ne doit point faire de correction à ses religieux s'il ne voit qu'elle sera utile au coupable ou à d'autres : car il arrive souvent qu'une correction faite à contre-temps irrite et ne corrige pas celui qu'on reprend.

(1) Dom Henri-Nicaise de Bethizy, né à Mézières, au diocèse d'Amiens, fit profession, âgé de 19 ans, à l'abbaye de Saint-Remy de Reims le 8 septembre 1633. Il mourut à Saint-Denis le 2 septembre 1684. Il était le frère de Dom Elie-Arnoul de Béthizy, profès de Saint-Faron le 30 janvier 1629 et qui mourut à Saint-Sauveur de Redon le 28 février 1663.

Il y avait douze ans que le R. P. Dom Bernard Audebert gouvernait la Congrégation avec une sagesse et une prudence consommées. Devenu aveugle à soixante-douze ans, il fallut lui donner un successeur au Chapitre général de 1672. Toutes les voix tombèrent sur Dom Vincent Marsolles, le seul qui se jugeât indigne de ce choix, et malgré qu'il n'eût été ni Visiteur, ni Assistant, toute la Congrégation applaudit à l'élection (1). Ce fut pour le nouveau Supérieur général une occasion de redoubler de ferveur, persuadé qu'il était de la nécessité de commander par l'exemple plus encore que par la parole. Tous les jours il assistait à matines et à la méditation, à six heures il célébrait la messe dans une petite chapelle proche de sa chambre. Son action de grâces achevée, il s'enfermait jusqu'à sept heures et demie pour se recueillir et faire quelques lectures d'Écriture sainte ou d'un livre de spiritualité, les seules auxquelles il s'appliquât. A sept heures et demie, il mettait la clef de sa chambre à la porte, donnait audience aux religieux qui avaient besoin de le consulter, ou bien commençait l'assemblée si c'était un jour destiné à cela. Autant que les affaires de la Congrégation le lui permettaient, il assistait journellement à la grand'messe et aux vêpres. Bien que toujours prêt à accueillir les religieux et à les consoler, il vivait très retiré et ne sortait que pour les intérêts les plus pressants de la Congrégation. Dans les affaires de moindre importance, il se faisait remplacer par les officiers ou par d'autres Supérieurs et, si on le demandait, il ne faisait monter personne dans sa chambre, prenant lui-même la peine de descendre. Il n'en usait ainsi néanmoins qu'à l'égard des personnes de qualité, comme pour des évêques, des abbés ou des séculiers du premier rang. Pour les autres, il envoyait son secrétaire savoir ce qu'on lui voulait, et répondait par son entremise à ce qu'on sollicitait de lui.

On ne voyait Dom Marsolles en compagnie que lorsqu'il se rendait au Chapitre général ou à Saint-Denis. A l'exemple de son prédécesseur, il se rendait à pied en ce monastère à la mi-carême avec son secrétaire et les Assistants pour y faire ses exercices et y vivre en retraite jusqu'à la fin de la diète, et alors retournait à pied. Il cherchait à inspirer aux Supérieurs cet esprit de retraite et disait quelquefois que la Congrégation ne tomberait en décadence que par les grands

(1) Dom Vincent Marsolles débuta dans les hautes charges de la Congrégation en étant nommé, ainsi qu'il a été dit, prieur de la Trinité de Vendôme par les Chapitres généraux de 1648 et 1651. Il fut toujours maintenu pendant deux triennaux dans les monastères qu'il eut à gouverner : à Saint-Remy de Reims de 1654 à 1660 ; à Jumièges de 1660 à 1666 ; à Saint-Denis de 1666 à 1672.

dehors de ceux qui la gouvernaient. Aussi voyait-on rarement les prieurs venir à Paris de son temps, et il fallait des affaires bien urgentes pour qu'il leur permit ce déplacement. Quelques prieurs venant à la diète provinciale qui se tenait à Paris crurent qu'ils pouvaient profiter de cette occasion pour traiter quelques affaires à Paris : mais comme ils n'avaient pas demandé permission, il les mit tous en pénitence. Le Père Brachet, qui sollicitait de lui faculté d'aller faire ses exercices à Saint-Faron, reçut pour toute réponse que rien ne l'empêchait de les faire à Paris.

Ce fut encore cet amour de la retraite qui porta Dom Marsolles, alors qu'il était encore prieur de Saint-Denis, à s'opposer à l'édition de saint Augustin. Le Père Dom Bernard Audebert l'ayant convoqué en effet avec le Prieur de Saint-Germain et plusieurs autres pour avoir leur avis sur cette entreprise, Dom Vincent conclut pour la négative parce que, disait-il, ce travail répandrait trop les religieux au dehors. Après son élévation au généralat néanmoins et lorsqu'il vit que l'honneur de la Congrégation était engagé dans cette affaire et l'utilité que le public en retirait, il donna tous ses soins pour la faire continuer, et voyant le succès qu'elle obtenait, il fit entreprendre l'édition des œuvres de saint Ambroise. Il prenait, au reste, une attention particulière à ce que ceux qui étaient désignés pour ce genre de travail n'excédassent pas les limites de leur état par des sorties trop fréquentes et il éloignait de Paris ceux qu'il voyait portés à en abuser.

Il ignorait la chair et le sang. Au temps où il était prieur, lorsque M. son frère le venait voir, il avait coutume de le faire dîner au réfectoire proche de lui ; mais une fois Général, il ne lui offrit jamais même un verre d'eau. Persuadé que le bien de la Congrégation dépend presque entièrement des Supérieurs et que celle-ci ne se soutient que par le zèle et la prudence de ceux qui sont en charge, Dom Marsolles s'appliquait avec un soin particulier à former de bons Supérieurs ; il ne mettait en place que des religieux exemplaires et, afin de leur donner plus d'autorité sur leurs subordonnés, il les mettait en pénitence s'ils venaient à faillir, témoin Dom Claude Martin, prieur de Saint-Denis, qui fut traité de la sorte pour avoir, sur une simple autorisation verbale, construit la chapelle de Saint-Benoît.

Comme il est difficile d'avoir du zèle et de la fermeté pour l'observance sans révolter les religieux imparfaits qui ne peuvent souffrir les obstacles mis à leurs mauvaises inclinations, aussi Dieu permit-il que le R. P. Dom François Chappe, sujet brouillon, suscitât à la Congrégation une grande persécution par les Mémoires qu'il fournit

aux puissances pour nous faire perdre les cinq abbayes de Chezal-Benoît. Dom Vincent Marsolles affronta cette tempête sans se déconcerter, et avec une grande patience ; il employa tous les moyens possibles pour soutenir le droit de la Congrégation et, aux assauts du pouvoir séculier, il n'opposa que la prière et les aumônes auxquelles, par son ordre, s'associèrent tous nos monastères. Et ce moyen réussit. Toutefois avant sa mort, il prédit que la Congrégation serait cruellement persécutée comme il arriva aussitôt après.

Dom Vincent Marsolles fut continué l'espace de neuf ans dans la charge de Général, et la Congrégation s'estimait heureuse d'avoir un si digne supérieur ; mais au Chapitre général de 1681, sentant ses forces diminuées, il demanda avec instance d'être déchargé. Les définiteurs, le voyant si faible et si décharné qu'il n'avait plus que la peau sur les os, étaient d'avis d'obtempérer à cette requête ; mais l'un d'eux fit remarquer que le gouvernement du Révérend Père était si utile à la Congrégation que, quand bien même il ne devrait vivre encore que peu de jours, il fallait le maintenir. Cet avis rassura les autres et fut suivi, et il fallut toute la vertu du R. P. Dom Marsolles pour s'y soumettre.

Il revint donc à Saint-Germain-des-Prés et continua de nous y édifier par les exemples de sa régularité. Mais cela dura trois mois à peine. Dans la nuit du 1^{er} au 2 septembre il fut très incommodé et dut se lever jusqu'à quinze fois. Il n'en assista pas moins aux matines et à la méditation, puis célébra sa messe à l'heure habituelle. Mais son action de grâces achevée, il fit appeler le frère infirmier et lui découvrit son état. Celui-ci déclara qu'il fallait venir à l'infirmierie, décision difficile à faire accepter du Révérend Père puisqu'il s'agissait de soulagement à prendre. Les deux Assistants avertis par le frère se rendirent aussitôt dans la chambre du malade et, à force d'instances, obtinrent qu'il se soumit à cet avis. Dom Marsolles, en entrant à l'infirmierie, alla s'agenouiller sur l'oratoire de la chambre et s'offrit à Dieu en sacrifice soit pour vivre, soit pour mourir. Le mal se déclara immédiatement avec tant de violence, qu'à la suite de la consultation qui eut lieu, les médecins le déclarèrent perdu. Il reçut les derniers sacrements à une heure après minuit avec une très grande piété et adressa à ses religieux en larmes une pathétique exhortation. Lorsque la communauté se fut retirée pour aller dire matines, il donna quelques avis aux Assistants touchant la Congrégation ; puis il expira sur les cinq heures du soir, le 5 de septembre 1681. Au moment de l'ensevelir, comme on cherchait à cet effet quelques méchants habits,

on n'en trouva pas de plus usés que les siens, d'où l'on peut conclure du degré de perfection auquel ce grand Général portait l'amour de la pauvreté. On l'enterra le lendemain dans le chœur de la grande chapelle de la Vierge. Sa mémoire est en vénération dans toute la Congrégation (1).

CCXIX

DU R. P. DOM LAURENT DE BOURDEILLES

Dom Laurent appartenait à une bonne famille d'Auvergne et était né à Saint-Martin-de-la-Plaine (2), dans le diocèse de Clermont. Agé de 21 ans, il fit profession à Saint-Augustin de Limoges le 12 septembre 1624. Il fut toujours un bon religieux et atteignit l'âge avancé de quatre-vingts ans. Il se trouvait dans l'église de Saint-Allyre huit jours avant sa mort et, contre son habitude, il aborda une personne qui y priait devant l'autel de saint Benoît et lui recommanda instamment la dévotion à notre bienheureux Père, l'assurant qu'elle en recevrait beaucoup de grâces, ce qui lui était arrivé à lui-même. Il annonça en même temps à cette femme qu'il n'avait plus que huit jours à vivre et qu'il mourrait tel jour et à telle heure. La veille de sa mort il fit avertir de même un ancien serviteur de son père, que s'il désirait encore le voir, il vint promptement; s'il tardait d'un jour, il ne le trouverait plus en vie. Tout ce qu'il avait prédit s'accomplit, et sa mort arriva le 4 janvier 1683.

(1) Sur Dom Vincent Marsolles, on peut voir : *Histoire de l'abbaye royale de Jumièges*, t. III, p. 136-142 ; Dom Mabillon, *De quibusdam factis Reverendissimi P. D. Vincentii Marsoli, cong. S. Mauri Superioris Generalis, dans Œuvres Posthumes*, t. III, p. 33-42 ; *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*..., p. 35 ; Dom P. Denis, *Dom Vincent Marsolles, 4^e Supérieur Général de la Congrégation de Saint-Maur*, dans *Revue Bénédictine*, 1911, p. 391-414.

(2) *Saint-Martin-des-Plans*, com. du canton de Sauxillanges, Puy-de-Dôme.

CCXX

DU FRÈRE MARC-ANTOINE FOURNIER

Frère Marc-Antoine était natif de Brignoles (1) dans le diocèse d'Aix; ce fut un enfant de bénédiction, et son directeur mandait au prieur de Toulouse, en le lui adressant : « Je vous envoie un postulant qui « est meilleur que les prunes de son pays ». Il fit profession à la Daurade le 13 juin 1684 (2), et fort peu de temps après il fut atteint d'un mal d'entrailles qui dégénéra en pourriture et dura l'espace de six mois. A la vue des vers qui sortaient de la plaie, il répétait cette parole d'Habacuc : « *Ingrediatut putredo in ossibus meis et vermis subter me scateat, ut requiescam in die tribulationis meae* (3). » Le jour de sa mort, fête de la Nativité de Notre-Dame, il raconta que trois dames venaient de lui apparaître et que la principale des trois lui avait dit : « Voilà « assez longtemps que vous souffrez, venez avec nous, vous ne souffrirez plus. » Il est aisé de juger que cette grande Dame était la sainte Vierge et que frère Marc-Antoine alla commencer de vivre dans le ciel le jour où elle était née sur terre. *Consummatus in brevi, explevit tempora multa* (4). Il mourut à Montoliou (5) le 8 septembre 1686, âgé de 21 ans.

(1) Brignoles, ch.-l. d'arrondissement du Var, ancien diocèse d'Aix, actuellement de Fréjus. Pays renommé pour ses prunes.

(2) A l'âge de 19 ans.

(3) Habacuc, ch. III, v. 16.

(4) Sagesse, ch. IV, v. 13.

(5) Montolieu, Montoliou, com. du canton d'Alzonne, Aude. — L'Abbaye de Montolieu, *Mons Oliveti*, sous le vocable de saint Jean-Baptiste, fut fondée ou reconstruite vers 800 par un seigneur de la cour de Louis le Pieux, nommé Olomond et qui en devint le premier abbé. Connue d'abord sous le nom de Saint-Jean de Mallast, ce monastère eut à souffrir de diverses invasions. Il fut entièrement détruit en 1170 par les hérétiques Albigeois. Simon de Montfort y rappela les moines en 1209. Trois églises s'élevaient dans l'enceinte de cette abbaye, où la Congrégation de Saint-Maur fut introduite en octobre 1650.

CCXXI

DU R. P. DOM JACQUES DUCHEMIN

Dom Jacques Duchemin était natif de Ducey (1) au diocèse d'Avranches ; il fit profession à Saint-Serge d'Angers l'an 1658, à l'âge de vingt ans. Étant jeune profès, on lui confia le soin de la porte. Un jour qu'il venait avertir le Père Prieur qu'on le demandait, celui-ci, occupé à examiner un cheval malade et près d'être abattu, lui dit par manière de plaisanterie : « Mon frère, pourquoi laissez-vous mourir « cette pauvre bête, renvoyez-la à l'écurie. » Et le frère Duchemin, avec une simplicité admirable, dit au cheval en lui donnant du pied : « Hue ! Levez-vous ; allez à l'écurie, le Père Prieur l'ordonne. » Et à l'instant l'animal se releva et regagna son écurie, et pendant plusieurs années le monastère profita encore de ses services. Ce fait n'est point arrivé, comme on me l'avait dit tout d'abord, sous Dom Claude Martin, mais au temps de son prédécesseur.

Dom Jacques Duchemin, après de très bonnes études, enseigna lui-même avec succès ; il fut ensuite prieur de Vitré, où il opéra beaucoup de conversions parmi les protestants de cette ville, qui avaient en lui très grande confiance. Il passa de là à Saint-Serge, puis à Saint-Aubin où il mourut prieur, le 19 mai 1695 (2). Dom Claude Martin disait de ce religieux, pour lequel il avait beaucoup d'estime, que c'était une belle âme. Il avait jeté les yeux sur lui pour en faire son successeur à Marmoutier, où un Visiteur de la Province ; mais il mourut avant lui.

CCXXII

DU R. P. DOM JACQUES LE THIAIS

Dom Jacques Le Thiais, natif de Vannes en Bretagne, avait vingt-trois ans lorsqu'il fit profession à Saint-Mélaine de Rennes le 27 d'août

(1) Ducey, ch.-l. de canton de l'arrondissement d'Avranches, Manche.

(2) Dom Jacques Duchemin fut nommé prieur de Vitré en 1684 et 1687 ; de Saint-Serge d'Angers en 1690 ; et de Saint-Aubin dans la même ville en 1693.

1671. Il fut l'élève de Dom Duchemin et enseigna avec succès dans nos monastères d'Angers, où il s'acquit une grande réputation par sa science et sa probité. Fort austère et pénitent, il accordait à peine chaque nuit trois ou quatre heures au sommeil; le reste était consacré à l'étude et à la prière. Pendant l'hiver il se couvrait très peu. Il prit la place de Dom Duchemin à Saint-Aubin, après la mort de celui-ci, et il gouverna ce monastère avec une grande sagesse (1). Ayant été pourvu du prieuré de Fontaines en vertu de ses grades, il revenait d'en prendre possession, lorsqu'il tomba malade et mourut saintement le 17 décembre 1701. A la nouvelle de ce décès, l'évêque d'Angers (2) s'écria que la Congrégation perdait en Dom Le Thiais un grand sujet, la province un grand supérieur, l'Université un grand Docteur, et lui-même un grand conseil.

CCXXIII

DU R. P. DOM PIERRE FRESNÉ

Dom Pierre Fresné était né à Tréguier en Basse-Bretagne (3). Il fit profession à Saint-Mélaine le 24 juin 1655, à l'âge de vingt et un ans. J'ignore par quelle occasion il passa dans la province de Bourgogne. Il était jeune religieux à Saint-Bénigne de Dijon, lorsque le Parlement de cette ville chargea le prieur, Dom Joseph Séguin, d'examiner les prétendues possédées d'Auxonne (4). Celui-ci emmena avec lui frère Pierre Fresné. Aussitôt qu'ils parurent, ces forcenées se mirent à les injurier; mais Dom Séguin, sans y prendre garde, leur dit simplement : « Ce n'est pas à moi que vous aurez affaire, ce sera à ce jeune « frère. » Et en même temps il faisait signe à son compagnon de s'adresser en bas-breton aux possédées. Au son de cette langue qui leur était inconnue, celles-ci répliquèrent : « On nous l'avait bien dit que « tu savais le grec. » Et par là, on reconnut leur fourberie.

(1) Nommé prieur de Saint-Aubin vers le mois de juin 1695, il fut maintenu en cette charge par les Chapitres généraux de 1696 à 1699.

(2) Michel le Peletier, évêque d'Angers de 1692 à 1706.

(3) Tréguier, siège d'un ancien évêché, maintenant ch.-l. de canton de l'arrondissement de Lannion, Côtes-du-Nord.

(4) Auxonne, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Dijon, Côte-d'Or.

Dom Pierre Fresné était d'ailleurs un très bon religieux, fort zélé pour l'observance et surtout pour l'office divin. Il menait une vie austère, ne prenant ni poisson ni vin. Dom Joseph Séguin étant venu à mourir, on tira le Père Fresné de Saint-Benoît-sur-Loire, où il était prieur, pour le remplacer (1). C'est là qu'il mourut en charge le 30 janvier 1687.

CCXXIV

DU R. P. DOM CHRISTOPHE PELLÉ

Le R. P. Dom Christophe Pellé était d'Oisemont dans le diocèse d'Amiens (2); il avait vingt-quatre ans lorsqu'il fit profession à Jumièges le 26 novembre 1657. C'était un religieux fort mortifié et éloigné des façons de faire du monde. Dom Claude Martin, qui l'avait eu sous lui à Bonne-Nouvelle de Rouen, le fit passer à Saint-Remy de Reims pour y remplir les fonctions de sous-prieur et de maître des novices. Pendant ce séjour, Monsieur Le Tellier fut fait archevêque, et Dom Claude Bretagne, qui alors prieur, pressait le Père Pellé d'aller demander au jeune prélat les approbations pour confesser. Dom Christophe s'en excusa longtemps, objectant que les séculiers n'étaient point accueillis à Saint-Remy pour la confession; mais le prieur réitéra tellement ses instances qu'à la fin il consentit par obéissance à faire la démarche. L'archevêque, après qu'on l'eut introduit, demanda au solliciteur ce qu'il souhaitait. Dom Pellé répondit que son Supérieur l'envoyait demander les pouvoirs de confesser, mais que son désir à lui était de ne les point obtenir. Le prélat, croyant qu'il craignait d'être interrogé, commença par lui demander son nom. L'autre répondit qu'il s'appelait frère Christophe. — « Allons, allons, repar-
« tit l'archevêque, interroger frère Christophe. » On l'interrogea, et il répondit pertinemment; le prélat alors admira la vertu du religieux.

Dom Pellé passa trois ans à Meulan comme prieur (3) et, comme

(1) Dom Pierre Fresné avait été nommé prieur de Saint-Pierre de Bèze par les Chapitres généraux de 1672 et de 1675; et de Saint-Benoît-sur-Loire en 1678 et 1681. Dom Seguin étant mort le 4 octobre 1682, Dom Fresné fut appelé à Saint-Bénigne pour le remplacer et y fut maintenu par le Chapitre de 1684.

(2) Oisemont, ch.-l. de canton de l'arrondissement d'Amiens, Somme.

(3) Dom Pellé fut prieur de Saint-Nicaise de Meulan de 1672 à 1675.

la supériorité n'était pas son élément, on lui donna ensuite une récollection à Saint-Benoît-sur-Loire, d'où il fut à Auxerre, puis repassa dans la province de Normandie. Partout, dans les divers monastères qu'il habita, son amour de la retraite, son austérité et sa vie intérieure furent des objets d'édification. Sa mort arriva à Séz le 21 septembre 1706.

CCXXV

DU R. P. DOM ALEXANDRE DUVAL

Dom Alexandre Duval était de Blois et fit profession à Vendôme le 21 juin 1662, à l'âge de dix-neuf ans. Il fut d'abord prieur de Pontlevoy, d'où le Père Claude Bretagne, qui était Visiteur, le fit, dit-on, déposer injustement. Étant ensuite passé dans la province de France, Dom Duval devint doyen de Saint-Denis, puis prieur à Beauvais, à Saint-Nicaise, à Saint-Médard et à Corbie (1). Il gouvernait cette dernière maison, lorsqu'il tomba malade au Chapitre général auquel il prenait part en qualité de délégué. J'étais alors infirmier et je fus témoin de la patience avec laquelle il supportait son mal et de ses autres vertus. Dès qu'il se sentit un peu soulagé, il reprit le chemin de Corbie et y traîna assez longtemps. Sa mort arriva le 24 octobre 1706 et il fut regretté de ses religieux et de toute la Congrégation, dans laquelle il s'était acquis la réputation d'un homme de bien.

CCXXVI

DU R. P. DOM ALEXANDRE THÉVIN

Dom Alexandre Thévin était de Poitiers, où il avait un frère chanoine, et, je crois, chantre de Saint-Hilaire. Il fit profession le 4 mai

(1) Dom Alexandre Duval d'abord prieur à Saint-Calais de 1684 à 1690 ; puis il alla en la même qualité à Pontlevoy. Les Chapitres généraux le nommèrent ensuite à Saint-Lucien de Beauvais en 1696, à Saint-Nicaise de Reims en 1699, à Saint-Médard de Soissons en 1702, et à Corbie en 1705.

1660, à l'âge de dix-neuf ans, entre les mains du R. P. Dom Philibert Nitot, qui était un homme fort spirituel et pénitent. Ses études terminées, Dom Thévin devint prieur; mais se sentant de l'attrait pour la vie solitaire, il implora sa décharge avec permission de vivre en ermite dans l'un des monastères de la Congrégation. On le déchargea de la supériorité, et pour dissiper son envie d'être ermite, on le fit secrétaire du Visiteur de Bourgogne : après quoi il fut envoyé à Marmoutier sous le Père Dom Innocent Bonnefoy. Comme il persistait dans son idée et que là se trouvait un ermitage près de l'église, Dom Thévin renouvela ses instances. A quoi le Père Prieur répondit qu'avant de vouloir vivre en ermite, il fallait commencer par être un an sans parler. Il accepta la condition et ne s'entretint qu'avec Dieu dans l'oraison. L'année expirée, il espérait jouir du bonheur auquel il aspirait. Il fut donc trouver Dom Claude Martin, qui avait succédé à Dom Bonnefoy, pour lui demander la permission de vivre en ermite. Bien loin de la lui accorder, il lui dit qu'il allait lui confier un office, et il le fit sous-cellérier, emploi qui, à Marmoutier, suffit pour occuper un homme. Ce fut une grande mortification pour le P. Alexandre Thévin, qui, d'ailleurs, essuya bien des railleries et des persécutions de la part des religieux imparfaits. Comme il réussit en son office, le P. Prieur le nomma cellérier, à la demande du procureur qui, plus tard, le persécuta. Mais le R. P. Dom Claude Martin le soutint toujours tandis qu'il fut prieur à Marmoutier. Quand il quitta le monastère, il le fit nommer prieur à Saint-Gildas-des-Bois (1), avec la direction des jeunes profès, emploi dont il s'acquitta fort bien. De Saint-Gildas, il fut fait prieur de Tuffé, où il tomba malade, et dut être transporté à Saint-Vincent-du-Mans, où il édifia la communauté par sa patience et les pieux sentiments qu'il fit paraître à sa mort qui arriva le 20 juin 1706 (2).

(1) *Saint-Gildas-des-Bois*, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Saint-Nazaire, Loire-Inférieure. — Le monastère de Saint-Gildas fut fondé en 1020 par Simon, seigneur de la Roche-Bernard, comme prieuré de Saint-Sauveur de Redon. Mais il ne tarda pas à devenir abbaye. La Congrégation de Saint-Maur en prit possession en 1646. — L'église des XIII^e-XV^e siècles avec quelques parties romanes est devenue paroissiale; les bâtiments claustraux du XVIII^e siècle étaient occupés par une communauté de religieuses.

(2) Dom Alexandre Thévin fut nommé prieur de Saint-Maur-sur-Loire en 1678; de Lantenac en 1681 et 1684; de Saint-Gildas-des-Bois en 1696 et 1699; de Saint-Jacut en 1702; et de Notre-Dame de Tuffé en 1705.

CCXXVII

DU R. P. DOM JEAN-CHRYSTOSTOME CORNET

Le R. P. Dom Jean-Chrysostome Cornet était de Péronne, dans le diocèse de Noyon. Il avait vingt-cinq ans à l'époque de sa profession qu'il fit à Saint-Remy de Reims le 22 décembre 1659. Pendant assez longtemps il fut dépositaire de la Congrégation, sans néanmoins prendre occasion de cet emploi pour se répandre au dehors. Tous les jours il assistait à matines, à la méditation et à prime; il allait ensuite dire sa messe, puis il vaquait aux affaires de sa charge. Les devoirs de celle-ci ne contrariaient en rien ses obligations de religieux, et son temps était tellement bien réglé qu'il trouva le loisir de composer un commentaire sur le livre des Cantiques.

Nommé ensuite prieur de Noyon, Dom Cornet eut aussi la direction des jeunes profès, qu'il dirigeait autant par ses exemples que par ses paroles. Il n'en eut que deux pendant longtemps, et il leur faisait des conférences comme s'ils avaient été plus nombreux : car quand il s'agissait de la gloire de Dieu et du salut d'une âme, il ne croyait pas qu'un supérieur dût épargner sa peine. Après avoir été six ans à Noyon, il fut, ce me semble, prieur au Mont-Saint-Quentin et ensuite à Corbie (1). Dans ce dernier monastère son zèle pour la régularité lui attira des persécutions et provoqua même sa déposition. Il supporta cette épreuve avec constance et, bien qu'il fût incommodé, il quitta Corbie incontinent pour se rendre au lieu de son obéissance. Sur le chemin il se trouva néanmoins si mal, qu'à l'exemple de son saint patron allant en exil, il descendit de cheval, se prosterna à terre et offrit sa vie à Dieu, désirant mourir pour la gloire de son nom. Il vint à Saint-Denis et y remplit assez longtemps l'office de sous-prieur et de doyen, tout en étant d'un grand exemple pour toute la communauté. Il mourut dans une grande vieillesse le 13 février 1709.

(1) Après avoir été dépositaire de la Congrégation de 1669 à 1681, Dom Chrysostome Cornet en cette dernière année fut nommé par le Chapitre général prieur de Saint-Éloi de Noyon, charge qu'il tint pendant deux triennaux. Il fut pendant le même temps de 1690 à 1696 prieur du Mont-Saint-Quentin, d'où il passa à Corbie.

CCXXVIII

DU R. P. DOM ANTOINE POUGET

Dom Antoine Pouget était né à Bellargue, dans le diocèse de Béziers (1), d'un père charpentier dont il apprit non pas à faire des maisons matérielles, mais à se construire un édifice spirituel dans le ciel. Il avait émis profession à la Daurade, le 8 mai 1674, à l'âge de vingt-quatre ans et, après ses études, il y remplit les fonctions de zélateur. S'étant ensuite appliqué à apprendre le grec et l'hébreu, il y réussit si bien qu'on le fit venir à Paris avec Dom Bernard de Montfaucon et Dom Jacques Loppin (2) pour travailler aux éditions des Pères grecs. Ils firent d'abord un petit volume d'Analectes, comme une épreuve de leur capacité, puis tous les trois ensemble entreprirent l'édition des œuvres de saint Athanase. Mais le Père Martianay (3)

(1) *Belarga*, com. du canton de Gignac, Hérault.

(2) Dom Jacques Loppin naquit à Paris en 1655 et fit profession à l'abbaye de Saint-Pierre de Bourgueil le 9 octobre 1674. Il enseigna la philosophie au Mont-Saint-Michel et à Marmoutier. Dans ce dernier monastère plusieurs de ses élèves voulurent apprendre le grec sous sa direction, et ils firent de tels progrès qu'à la fin de leurs cours ils étaient en état de soutenir leurs thèses en grec et en latin. Dom Loppin fut enlevé par la mort le 29 décembre 1693, à l'âge de 38 ans. Dans les *Analecta græca, sive varia opuscula græca hactenus non edita*, in-4°, Paris, 1688, il traduisit du grec en latin la vie de saint Euthyme, abbé, et celle de saint Etienne le Jeune, martyr. — Voir Dom Tassin, *Histoire de la Congrégation de Saint-Maur*, p. 148 ; Vanel, *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 51.

(3) Né à Saint-Sever-du-Cap le 30 décembre 1647, Dom Jean Martianay fit profession au monastère de la Daurade le 5 août 1668. L'édition des œuvres de saint Jérôme publiée par ce religieux a pour titre : *Sancti Eusebii Hieronymi Stridonensis Presbyteri divina Bibliotheca antehac inedita, complectens translationes latinas veteris ac novi Testamenti, tum ex Hebræis, tum e Græcis fontibus derivatas ; innumerala quoque scholia marginalia antiquissimi Hebræi cujusdam scriptoris Anonymi Hebraeos voces exprimentis... Studio ac labore Domni Johannis Martianay et Domni Antonii Pouget Monachorum...* in-f°, Paris, 1693 ; *Sancti Eusebii Hieronymi operum tomus secundus complectens libros editos ac ineditos Etymologicos, Geographicos, quaestiones hebraicas, Epistolas criticas et commentarios in sacra volumina a Genesi usque ad Prophetas...* in-f°, Paris, 1699 ; *Sancti Eusebii Hieronymi operum tomus tertius complectens Commentarios in sexdecim Prophetas majores et minores...* in-f°, Paris, 1704 ; *Sancti Eusebii Hieronymi operum tomus quartus complectens Commentarios omnes in novum Testamentum, atque Epistolas criticas ejusdem argumenti, ordine librorum Sacræ Scripturæ positas ; deinde cunctas alias Epistolas ordine chronologico nunc primum editas...* in-f°, Paris, 1706 ; *Sancti Eusebii Hieronymi operum tomus quintus complectens vitam sancti Hieronymi a duobus Anonymis scriptam, catalogum Gennadii de Viribus illustribus ; opuscula omnia supposita tam edita quam inedita...* in-f°, Paris, 1706. Cette édition des œuvres de

étant venu à Saint-Germain pour poursuivre son édition de saint Jérôme, Dom Pouget fut détaché de ses compagnons pour lui prêter aide, ce qui ne l'empêcha pas de méditer une nouvelle édition de la Chronique d'Eusèbe. Il était fort exact dans tous ses travaux; mais sa lenteur fut cause qu'il ne parut rien de lui, en dépit de son goût pour l'étude.

Dom Pouget vécut à Paris comme dans un désert; il ne sortait que pour se rendre dans quelque bibliothèque ou accomplir une œuvre charitable; il n'avait aucune liaison avec les gens du dehors et même au dedans il ne conversait que fort peu avec ses confrères et, le repas une fois achevé, il rentrait dans sa chambre et se remettait au travail ou à la prière. Après plusieurs années de cette existence il demanda à retourner dans sa province, d'où on le rappela peu après pour le charger de l'enseignement du grec et de l'hébreu à nos confrères de Bonne-Nouvelle de Rouen. Il y eut d'excellents écoliers qui dans la suite enseignèrent eux-mêmes ces langues. Mais il ne resta là qu'un an ou deux. Il retourna dans sa province où il n'étudia plus que la science de la perfection. Il fut néanmoins obligé de quitter sa solitude pour aller à Alet apprendre l'hébreu à l'évêque. Le prélat profitait on ne peut mieux de la science de son maître; mais l'application qu'il apportait à cette étude déterminait chez lui une maladie qui l'enleva de ce monde. Dom Pouget pour lors ne s'appliqua plus qu'à la lecture des Vies des Pères du désert, et, voyant qu'ils ne vivaient que de légumes, il se retrancha l'usage du poisson, ne mangeant que des fèves et des noix, ou autres choses semblables. Il mena une vie si pénitente qu'il succomba sous le poids de ses austérités et mourut à Sorèze le 14 d'octobre

saint Jérôme avait été précédée d'un autre ouvrage intitulé : *Divi Hieronymi Pro-dromus, sive Epistola D. Joannis Martianay ad omnes viros doctos ac studiosos, cum Epistola sancti Hieronymi ad Sunniam et Fretelam, castigata ad MSS. codices optimæ notæ, cum multiplici observationum genere illustrata*, in-4°, Paris, 1690. Pour mener à bien cette édition des œuvres de saint Jérôme, Dom Martianay avait dû laisser de côté pendant quelque temps ses études sur l'Écriture Sainte. Il y revint dès qu'il le put et publia sur les livres saints un grand nombre d'ouvrages parmi lesquels d'ailleurs plusieurs se rapportent aux travaux de saint Jérôme. Nous ne pouvons les énumérer ici, et force nous est de renvoyer aux auteurs qui ont traité de l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur. « Dom Martianay, nous dit Dom Tassin, passa toute sa vie à composer : ses ouvrages seraient plus parfaits s'il eût su modérer sa plume et réprimer sa trop grande vivacité. Il mourut d'apoplexie dans l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés le 16 juin 1717, âgé de 70 ans, après en avoir passé cinquante dans la pratique exacte des observances régulières » (p. 387). — Voir Tamizey de Laroque, *Lettres inédites de Dom Martianay*, dans *Revue de Gascogne*, 1873; Dom Martianay et Dom B. de Montfaucon, id. 1888; Vanel, *Nécrologe de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés*, p. 112.

1709. Il savait les langues grecque et hébraïque dans la perfection et écrivait si bien l'une et l'autre qu'on ne pouvait distinguer son écriture des imprimés. Il était bon musicien et habile mathématicien, et par-dessus tout excellent religieux.

CCXXIX

DU R. P. DOM CHARLES HÉRISSE

Le R. P. Dom Charles Hérissé ne l'était que de nom, et sa personne, pas plus que ses mœurs, n'avait rien de piquant. Né à Saumur d'une humble famille, il fit profession à Saint-Serge d'Angers le 1^{er} juillet 1656, à l'âge de vingt-deux ans et, comme il avait l'esprit solide, on le chargea de l'enseignement de la philosophie et de la théologie à nos confrères. Il était bon augustinien et on ne le retira de la maîtrise que pour être supérieur. Je ne sais par quel monastère il commença, mais je crois qu'il était prieur de Saint-Serge lors de son élection comme Visiteur de la province de Chezal-Benoît. Il fut ensuite prieur de Saint-Jean-d'Angély pendant six ans ; il revint à Saint-Serge, puis il passa à Saint-Aubin. Partout il se fit aimer de ses religieux et fut presque toujours député aux Chapitres généraux. D'une très grande humilité, il n'oublia jamais ce qu'il était par sa naissance et, un jour que son frère le vint voir tandis qu'il était prieur à Saint-Serge, il le fit dîner avec les domestiques. Nos confrères, très édifiés de cette conduite, eussent souhaité néanmoins qu'en cette occasion il ne se montrât pas si humble. Dom Hérissé n'était pas moins bon et charitable ; il mourut prieur de Saint-Aubin le 14 décembre 1710.

(1) Dom Charles Hérissé débuta dans les hautes charges en étant prieur de Tuffé de 1678 à 1684. A cette dernière date il passa en la même qualité à la Couture du Mans, d'où il alla en 1687 à Saint-Serge d'Angers. Trois ans plus tard le Chapitre général le choisissait pour Visiteur de la province de Chezal-Benoît. Il fut ensuite prieur de Saint-Jean-d'Angély de 1693 à 1699, d'où il revint à Saint-Serge de 1699 à 1705, puis à Saint-Aubin dans la même ville de 1705 au 14 décembre 1710, date de sa mort.

CCXXX

DU R. P. DOM EUSTACHE MAHÉ

Dom Eustaché Mahé était de Rennes, et fit profession à Saint-Mélaine le 21 novembre 1657, à l'âge de trente-deux ans. Pendant presque toute sa vie religieuse il fut officier et ne prit jamais occasion de ses emplois pour se répandre au dehors. Lorsqu'il avait un procès, il faisait lui-même toutes ses écritures, et les juges reconnaissaient qu'aucun avocat ou procureur n'eût pu mieux faire. Il raccommo- dait ses habits de ses propres mains et, bien qu'il fût le dépositaire de l'argent, il n'en profita en aucun cas pour se mieux accommoder. Ce religieux mourut au Bec le 15 février 1711, à l'âge d'environ quatre-vingt-six ans.

CCXXXI

DU R. P. DOM GUILLAUME TRABOUILLET

Toute sa vie, Dom Guillaume Trabouillet (1) s'est distingué par sa piété, sa fidélité aux observances régulières, son humeur agréable. Il ne sortait jamais de sa chambre, où il ne s'occupait que de saintes lectures. Il était fort silencieux et fort charitable. Agé de près de quatre-vingts ans, et pouvant à peine lire, il allait cependant faire quelques lectures à un bon commis paralytique. Toute sa vie a été un tissu de vertus. Lorsqu'il était fatigué de la lecture, il copiait des Vies de saints. Ce religieux, qui vécut au milieu des siens sans en recevoir de visites, ni sans aller les voir, souffrit héroïquement les douleurs de sa dernière maladie et mourut saintement le 15 septembre 1702.

(1) Dom Guillaume Trabouillet naquit à Rouen et, âgé de 21 ans, fit profession à la Trinité de Vendôme le 23 juillet 1643. Il mourut à l'abbaye de Fécamp.

CCXXXII

DU R. P. DOM MARC RIVARD

Dom Marc Rivard vécut longtemps à Saint-Wandrille en simple religieux, après avoir occupé divers postes dans la Congrégation soit comme Prieur, soit comme Visiteur (1). Il se trouvait en ce monastère au moment où la contagion enleva plusieurs de nos confrères, auxquels il prodigua tous les secours spirituels et corporels en son pouvoir. Un jour, à la suite d'une chute dans un escalier, un malade le fit appeler. Il s'était blessé gravement une jambe; sans attendre qu'on l'eût pansé, il se fit porter dans la chambre du malade, le consola, et alors seulement permit qu'on le soignât. Je n'ai su de lui que cette action; mais elle peut faire juger du reste de sa vie. Ce religieux mourut à Saint-Wandrille.

CCXXXIII

DU R. P. DOM GUILLAUME FILLASTRE

Dom Guillaume Fillastre, natif de Tilleul (2), au diocèse de Rouen, avait prononcé ses vœux à Saint-Faron le 22 mai 1652, à l'âge de dix-huit ans. Il fut tout à la fois, excellent religieux, homme de science en tous les genres et très bon musicien. L'étendue de ses connaissances le fit proposer comme l'un des sujets les plus aptes avec Dom Mabillon pour travailler aux Actes des Saints; ils étaient du reste bons amis et

(1) Dom Marc Rivard naquit à Signeville, dans l'ancien diocèse de Toul, et fit profession, âgé de 20 ans, à l'abbaye de Vendôme le 20 avril 1637. Il fut prieur de Saint-Serge d'Angers de 1648 à 1654; de Lyre de 1654 à 1660; de Saint-Evrout de 1660 à 1663; de Saint-Georges de Boscherville de 1663 à 1669. Le Chapitre général tenu à cette dernière date le choisit pour Visiteur de la province de Bretagne, et celui de 1672 pour Visiteur de la province de Chezal-Benoît. En 1675, il fut nommé prieur de Jumièges et en 1678 prieur de Saint-Wandrille. Il gouverna ce dernier monastère jusqu'au Chapitre de 1683. Il y vécut ensuite en simple religieux jusqu'à sa mort, qui arriva le 14 juillet 1693.

(2) *Le Tilleul*, com. du canton de Criquetot, Seine-Inférieure.

pleins d'estime l'un pour l'autre. Tous deux n'avaient pas grande santé et tous deux aussi savaient faire usage de leurs infirmités. Dom Guillaume Fillastre était presque toujours malade, et les grandes douleurs qu'il endurait ne lui ont jamais fait perdre la tranquillité de son âme. Le R. P. Dom Bernard Audebert lui avait envoyé en 1672 la permission d'aller aux eaux ; il refusa d'en user. Ce véritable ami de la retraite ne sortait jamais de son monastère. Pendant quarante-quatre ans il fut maître de musique à Fécamp et, quoiqu'il s'appliquât à des études très sérieuses, il n'en prit prétexte pour se donner aucune récréation. Il n'est jamais allé à Dieppe ; il n'a jamais dépassé Préaux et le Bec où l'amena sa qualité de conventuel de Fécamp. Je l'ai pourtant vu à Paris, où il vint défendre l'Exemption de Fécamp ; il avait composé dans ce dessein un mémoire rempli d'érudition, pour la défense des droits et des privilèges de son monastère (1). Il ne resta à Paris que le temps nécessaire et ne donna rien à la curiosité.

Dom Guillaume Fillastre avait pour collègue à Fécamp Dom Jacques de la Pierre (2), un musicien aussi, avec lequel il vécut pendant vingt-huit ans dans la plus étroite amitié, sans se dire jamais une parole plus haute que l'autre. Dom Guillaume, ainsi que Dom Mabillon, n'avait pas moins d'humilité que de science. Il était auteur de plusieurs compositions musicales et de divers écrits sur d'autres sciences. Avant sa mort, il jeta au feu toutes ces productions de son esprit sans qu'on pût l'en détourner (3). Il reçut les derniers sacrements avec beaucoup de piété, et mourut très saintement le 16 décembre 1706, à l'âge de soixante-quatorze ans.

(1) Le *Factum*, ou Mémoire, composé en collaboration avec Dom Gabriel Dudan, alors prieur de Fécamp, a pour but de démontrer la légitimité du droit de cette abbaye d'être immédiatement soumise au Saint-Siège et d'avoir juridiction quasi épiscopale sur trente-six paroisses de divers diocèses. Il a pour titre : *Défense de l'exemption et de la juridiction de l'abbaye de Fécamp pour servir de réponse à la requeste et au Mémoire de Monsieur l'archevêque de Rouen et de Monsieur l'archevêque de Carthage, son coadjuteur, demandeurs*, in-4°, Paris, 1690. — L'archevêque de Rouen était alors Mgr François Rouxel de Médavy (1671-1691), et son coadjuteur, Mgr Jacques Nicolas Colbert, archevêque de Carthage, qui devait lui succéder sur le siège de Rouen.

(2) Probablement Dom Jacques Despierres, né à Alençon, profès, à l'âge de 29 ans, de Notre-Dame de Lyre le 26 août 1669, et mort à Saint-Ouen de Rouen le 14 avril 1721. — Notons ici que l'*Histoire MS. de la Congrégation de Saint-Maur* nous apprend que Dom Fillastre avait été « enfant de chœur à la musique de Fécamp ».

(3) Un opuscule de Dom Fillastre échappa à cette destruction. Il a pour titre : *Mémoire sur la musique à l'abbaye de Fécamp*, et a été publié en 1879 à un petit nombre d'exemplaires, in-8 de xxvi-26 p., par la *Société des Bibliophiles Normands*. — Outre le *Factum* pour la défense de l'exemption de Fécamp, Dom Fillastre est auteur de remarques sur un passage d'une lettre de saint Jérôme, que Dom Rous-

CCXXXIV

DU R. P. DOM THOMAS HENRY

Dom Thomas Henry était du Havre, diocèse de Rouen. Il fit profession à Jumièges le 3 août 1657 à l'âge de vingt-trois ans. Il vécut jusqu'à l'âge de quatre-vingts ans dans une grande exactitude de ses devoirs et un complet détachement de ses parents. Vivant près d'eux, il ne leur rendit aucune visite, et n'en recevait pas d'eux, s'occupant uniquement de Dieu. Il souffrit avec une patience héroïque la paralysie dont il fut atteint sur la fin de ses jours. Il mourut au monastère de Fécamp, le 15 septembre 1702 (1).

CCXXXV

DE FRÈRE LOUIS HÉRAULT

Frère Louis Hurault (2), natif de Huinecourt, dans le diocèse de Bourges, et profès de Lyre le 31 mai 1695, avait porté les armes dans le siècle. Il avait même été officier. Ayant un jour remarqué chez ses

sel a publiées dans le 1^{er} volume (éd. de 1743, p. 547) de la traduction des lettres de ce saint docteur, et d'une dissertation sur la caverne du dieu Mithra qui se trouve aux pages 532-544 du même ouvrage. On a également quelques lettres de Dom Fillastre à Dom Mabillon dans *Œuvres Posthumes*, t. I, p. 332, 442, 445, 467, et dans Jadard, *Dom Thierry Ruinart*, p. 85 et 142. — Pour compléter ce que dit Dom Tassin sur ce savant et humble religieux, M. Wilhelm et ses collaborateurs dans leur précieux *Supplément à l'Histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* nous renvoient aux ouvrages suivants : Abbé Cochet, *Notice sur la vie et les écrits de Dom Guillaume Fillastre, bénédictin de Fécamp*, in-8 de 31 p., Rouen, 1841 ; *Lettres d'érudition et de critique adressées par M. l'abbé Langlois à M. l'abbé Cochet*, publiées par l'abbé A. Tougard, *Un auteur bénédictin inconnu*, dans *Bulletin du Bibliophile*, 1895, p. 407, et *Petits auteurs normands du règne de Louis XIV dans Précis analytique des travaux de l'académie des sciences, littérature et arts de Rouen*, 1894-95, Rouen, 1896, p. 174.

(1) Un exemplaire de la *Matricule* nous donne le 14 décembre 1710 comme date de Dom Thomas Henry, qui alors aurait été âgé de 76 ans.

(2) Je trouve ce religieux nommé L. Hurault, L. Hérault, et L. Levrault. De même pour son lieu d'origine on indique Huinecourt, Guinemour, Guineuf. Par contre, il y a accord pour le faire naître dans le diocèse de Bourges, et sur les dates de sa profession à Lyre, et de sa mort à Saint-Wandrille.

parents une action peu chrétienne, il en fut si touché qu'il pensa sérieusement à fuir les périls qui pouvaient le perdre. Ayant pris quelque argent, il quitta le soir même la maison dans le dessein de se faire Chartreux. Étant venu à Paris, quelques entretiens qu'il eut avec un de nos Pères le déterminèrent à entrer dans la Congrégation ; mais avant de lui donner entrée au noviciat, on l'envoya à Tiron reprendre un peu son latin. Là il vécut déjà en religieux. Les austérités qu'il pratiqua étant novice et durant son séminaire ruinèrent sa santé et l'obligèrent à abandonner les études. Comme il dessinait parfaitement, il s'occupait à faire des crucifix qui étaient admirés de tout le monde. Comprenant que ses maux étaient incurables, il se prépara à la mort, qui arriva à Saint-Wandrille le 4 novembre 1701.

CCXXXVI

DE FRÈRE ÉTIENNE CHENET

Frère Étienne Chenet peut être proposé comme le modèle des bons frères convers. Il était natif de Tiron et y avait fait profession le 12 septembre 1645, à l'âge de vingt-six ans. Il vint à Fécamp en 1650, lorsqu'on y introduisait la réforme, et il exerça dans ce monastère l'office de cuisinier et de pourvoyeur jusqu'en 1692. Quelque pénible que fut son emploi, cet excellent frère trouvait encore le temps de défricher un terrain et d'y faire un jardin, qu'on appela le Jardin de frère Étienne. Sur la fin de ses jours, il devint presque impotent des deux bras, en sorte qu'il avait de la peine à les lever, et cela ne l'empêchait pas de bêcher. Le frère Étienne Chenet mourut à Fécamp le 2 octobre 1692.

CCXXXVII

DE FRÈRE CLAUDE HUTEN

Voici encore un saint frère convers qui, durant les quarante ans qu'il a demeuré à Saint-Germer, n'a cessé de prier Dieu et de travailler.

Il avait fait profession dans ce monastère le 27 octobre 1669, à l'âge de trente-deux ans. Toujours levé à deux heures du matin, il assistait à matines dans l'église ou dans la chapelle de la Vierge. Pendant le jour il gardait un exact silence, ce qui ne contribuait pas peu à le maintenir dans le recueillement. Il était fort respectueux envers les religieux de chœur. Par mortification, il n'usait aux repas que des restes du pain des autres. Frère Claude Hutten s'acquit la réputation d'un très saint religieux et mourut à Saint-Germer le 2 novembre 1705.

CCXXXVIII

DU R. P. DOM FRANÇOIS FILLEUL

Dom François Filleul était natif de la Fresnaye (1), au diocèse de Rouen, et profès de Jumièges, le 7 juillet 1659, à l'âge de dix-neuf ans. Étant devenu cellérier et procureur à Fécamp, il s'y distingua par son assiduité à l'office divin et par sa charité envers les pauvres. Cette dernière parut surtout pendant une année de stérilité où les vignes du monastère avaient manqué. Ayant été obligé d'acheter du vin fort cher, il ne laissa pas d'en donner libéralement à tous les pauvres affligés de la dysenterie, qui cette année désola Fécamp. Il mourut le 15 octobre 1716 au monastère de Fécamp.

CCXXXIX

DU R. P. DOM GUILLAUME JAMET

Dom Guillaume Jamet, natif de Rouen, fit profession à Saint-Denis en France le 31 août 1654, à l'âge de vingt ans. Il fut toute sa vie un

(1) Plusieurs localités du diocèse de Rouen portent ce nom : *La Fresnaye*, com. du canton de Lillebonne ; *La Fresnaye*, hameau de la commune du Bosc-Roger, canton de Buchy ; *La Fresnaye*, hameau de la commune de Saint-Hellier, canton de Bellencombre, Seine-Inférieure.

religieux fort pénitent et détaché ses choses de la terre. Sa mortification au Tréport avec le R. P. Dom Benoît Coquelin fut très austère ; avec lui il travaillait comme un forçat toute la journée aux ouvrages les plus pénibles. Leur nourriture était des plus grossières : de gros pain, de cidre ou de bière avec un peu de potage fait le dimanche pour toute la semaine et quelques légumes du jardin qu'ils cultivaient eux-mêmes. Sa pénitence avait cet avantage qu'elle était accompagnée de l'obéissance, n'étant qu'un simple religieux, tandis que Dom Coquelin était prieur. Aussi faisait-il tout ce qu'il y avait de plus vil dans le monastère. Il vécut de la sorte quatre ou cinq années, jusqu'à ce que le monastère fut achevé à la sueur de leur front. Dom Benoît Coquelin fut alors employé dans les premières charges, et Dom Guillaume Jamet resta dans l'obscurité. Peu après, Dom Pierre Mongé, ayant entrepris de rebâtir Orbais, prit avec lui Dom Guillaume Jamet. Ils y vécurent comme au Tréport. J'y passai en ce temps-là, et je fus témoin de leur pénitence et de leur charité à recevoir les hôtes. Le R. P. Dom Guillaume, étant tombé malade après plusieurs années de cette vie pénitente, fut envoyé à Saint-Remy pour se rétablir, et ensuite à Saint-Crespin. Dom Pierre Mongin l'ayant redemandé, il revint à Orbais et y reprit ses durs travaux jusqu'à ce que le monastère fut achevé. Ils se retira alors à Saint-Médard de Soissons, où il passa le reste de ses jours dans la prière et le silence, ne parlant jamais ni à séculier ni à religieux, et se promenant en silence pendant les récréations. Il continua de la sorte jusqu'à sa mort, qui arriva le 1^{er} mai 1704.

CCXL

DU R. P. DOM FRANÇOIS GILLOT

Dom François Gillot était d'Angers et fit profession à Saint-Florent de Saumur le 17 janvier 1677. Sa vie fut fort commune et on remarquait seulement en lui une grande charité et le désir d'obliger tout le monde. La seule chose remarquable que j'ai apprise de lui, c'est qu'au moment où l'on donnait le viatique au P. Boistard le moribond ne put avaler l'hostie et la rejeta ; Dom Gillot, présent, surmonta aussitôt les répugnances de la nature et recueillit les saintes espèces, qu'il s'assi-

mila. Ce religieux avait aussi coutume de passer la nuit du Jeudi au Vendredi saint devant le Saint-Sacrement, en récitant des psaumes. Il mourut à Saint-Germain-des-Prés le 23 février 1721 (1).

CCXLI

DU R. P. DOM ÉTIENNE GALLAND

Dom Étienne Galland était né à Tulle en Limousin ; il fit profession à Saint-Augustin de Limoges le 26 août 1679 à l'âge de dix-sept ans. Au cours de son noviciat, il prit sa vocation en tel dégoût qu'il souhaitait d'être renvoyé et faisait des fautes exprès pour cela ; mais son Père Maître, qui voyait en lui un bon fonds, passa par-dessus ces défauts d'enfant. Après ses vœux, le frère Galland changea complètement de sentiments et n'eut plus à cœur que de tenir le plus parfaitement possible les promesses qu'il avait faites à Dieu. Les causes pour lesquelles il passa à Lagny les dernières années de sa vie et qu'il n'y était occupé que de Dieu. Avant et après les matines il allait se prosterner devant le Saint-Sacrement ; il parlait peu et se retirait prudemment des récréations pour vaquer à l'oraison, à laquelle il donnait encore tous les temps libres en dehors des exercices communs. Il n'en distrayait que quelques courts instants employés à la lecture des œuvres de saint Bernard. Dom Étienne Galland mourut le 14 janvier 1726.

CCXLII

DU R. P. DOM ANDRÉ JANNEL

Dom André Jannel était originaire de Saint-Jean-de-Losne (2), mais il vint au monde à Montpellier, où son père avait une commission

(1) *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 120.

(2) *Saint-Jean de Losne*, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Beaune, Côte-d'Or.

après laquelle sa famille revint en Bourgogne. André avait trois frères et trois sœurs, mais auprès des parents il était le préféré. Ses études achevées, son père l'envoya à Paris. Il y fut employé aux finances sous Monsieur son parent, et comme par ailleurs il était très proche parent de l'évêque de Meaux, précepteur de Monseigneur, puis grand aumônier de Madame la Dauphine, il se trouvait en voie de réaliser une grosse fortune. Mais Dieu lui en destinait une bien plus avantageuse. Il lui découvrit la vanité et le néant de toutes les créatures et lui fit comprendre que le véritable bonheur de l'homme est d'être tout à Dieu. Pénétré de cette vérité, il résolut de se consacrer à Dieu sans réserve et se retira à la Trappe où il prit l'habit de novice. L'abbé (1), au courant de sa parenté avec Monsieur de Meaux, le prit en affection, et comme il écrivait fort bien, se servait de lui pour copier ce qu'il croyait pouvoir confier à un bon novice. Un jour, étant au travail, il prit un peu d'herbe pour mettre dans ses sabots qui le blessaient : le lendemain, il fut proclamé au chapitre et reçut une pénitence qu'il accomplit avec joie. Il se comporta avec tant de ferveur dans tous les exercices de la vie religieuse qu'il se ruina entièrement la santé. Voyant qu'il ne pourrait résister aux austérités de la Trappe, l'abbé fut obligé de le renvoyer et lui conseilla d'entrer dans la Congrégation, corps très réglé et où tous les Supérieurs étaient gens de bien, l'avertissant en même temps d'user du crédit de l'Évêque de Meaux, parce qu'inafailliblement on ferait difficulté de le recevoir. Le prélat vint en conséquence visiter le R. P. Vincent Marsolles, alors Supérieur général, et il lui annonça qu'il avait un sujet à lui présenter. Sur la réponse du Révérend Père, que tout ce qui viendrait de Monsieur de Meaux serait bien accueilli, l'évêque ajouta : « Pourtant je dois avertir que mon protégé « a été novice à la Trappe. — Si cela est, reprit Dom Marsolles, nous ne « pourrions le recevoir. » Sur les instances du prélat pour savoir la cause de ce refus, le Révérend Père ajouta qu'à la Trappe on prenait un esprit de critique et que ceux qui en venaient condamnaient tout ce que font les autres, ce qui est tout à fait opposé à la vie civile. « Si ce sont là « vos raisons, repartit Monsieur Bossuet, je vous donne mon sujet « comme un des esprits les mieux faits que vous possédiez. »

Là-dessus André Jannel fut admis et envoyé à Saint-Faron, où, son noviciat achevé, il fit profession le 9 mai 1677. Deux ans plus tard on l'envoyait à Saint-Remy de Reims pour y suivre les cours de philosophie, puis de théologie ; mais le nouveau profès était mal remis de ses

(1) Dom Armand-Jean Le Bouthillier de Rancé.

infirmités contractées à la Trappe, de plus il conservait l'aversion contre les études qu'on lui avait inculquée là-bas. Ses maux de tête persistants obligèrent les Supérieurs à l'envoyer faire sa récollection à Saint-Denis sous la direction de Dom Claude Martin. Cette année fut une des plus douces de la vie du frère Jannel, qui puisa dans les conférences spirituelles du saint homme et dans ses entretiens privés un enseignement qu'il s'appropriâ à lui-même et dont, plus tard, il aimait à faire part aux autres.

Les Supérieurs n'avaient pas été sans remarquer les qualités d'esprit de ce religieux et son aptitude aux affaires ; aussi songèrent-ils à le faire venir à Paris pour lui confier la conduite de celles de la Congrégation au Conseil privé, persuadés qu'instruit comme il l'était des manières de la Cour, il rendrait les plus grands services à son corps. Dom André au contraire ne vit en cette résolution qu'une tentation très dangereuse et il fit intervenir tous ses amis pour y échapper. On le laissa donc à Saint-Denis, et lui, délivré du piège qu'il croyait que le démon avait tendu à sa vertu, ne songea plus qu'à mener une vie obscure et retirée. N'étant pas capable d'une grande application, il partageait le temps qui lui restait en dehors des exercices communs entre la prière, la lecture et le travail. Tous les jours il allait travailler au jardin avec Dom René Potier, religieux d'une vertu éminente, et s'occupait non à y cultiver des fleurs, mais à mater son corps et à faire œuvre de pénitent. Lorsque la pluie l'empêchait de sortir, il s'occupait dans sa chambre à écrire, à faire des ceintures et de la tapisserie ou à coudre. Il ne lisait que des livres de piété, dont il transcrivait les passages les plus instructifs et les plus touchants, et n'ouvrait jamais les gazettes ni les livres curieux. Il regardait ces lectures comme une pure perte du temps que Dieu nous a donné pour amasser un trésor de grâces en ce monde et un trésor de gloire en l'autre. Il éprouvait un plaisir sensible à parler de Dieu et à s'entretenir de matières spirituelles ; aussi les récréations lui étaient-elles à charge la plupart du temps parce qu'on ne s'y entretenait que des choses du monde, des guerres et des divertissements des princes, discours qui lui étaient insupportables. Quand il le pouvait, il se retirait à l'écart avec quelques amis animés du même esprit que lui : Dom René Potier et Dom Robert Morel étaient de ceux-là.

Dom André Jannel avait un extérieur grave et religieux, des manières aisées et prévenantes, il était rare de lui parler une première fois sans être aussitôt gagné par son aménité. Par là il s'était attiré l'estime et la confiance de tous les religieux, et plusieurs tant jeunes qu'anciens lui découvraient l'état de leur conscience, s'ouvraient de leurs peines à sa

commisération et ne le quittaient jamais sans en avoir reçu de bons avis ou quelques consolations. Quelques-uns même tout à fait dévoyés venaient lui découvrir l'état de leur conscience et ne lui cachaient rien de leurs misères, et il les remettait dans le bon chemin. La première fois que Dom de Loo vint à Saint-Denis en qualité de prier, il prit le Père Jannel en particulier et le pria de lui dire sans appréhension ce que l'on trouvait à redire en sa personne. Dom André demanda quelques jours de réflexion, et, au bout de ce temps, il fit part au prier de tout ce qu'il avait entendu et appris le concernant. Et cette franchise, loin de faire de la peine au Père de Loo, ne fit qu'augmenter l'estime qu'il avait de lui et le pria de continuer à l'avertir de ses défauts.

Pendant près de quarante ans Dom Jannel remplit l'office de sacristain avec un tact et un savoir-faire qui apparaissaient notamment dans ses relations avec les officiers de la couronne, lors des obsèques royales et princières. Tous étaient gagnés par ses manières humbles et honnêtes; aucun ne le quitta jamais mécontent. Il était si détaché des choses de ce monde qu'il ne tenait à rien; il passa plus de dix ans sans aller à Paris, et quand il y alla pour les devoirs de sa charge ou pour des affaires indispensables, il y demeurait le moins possible. Il avait son frère aîné aumônier des pages de Madame la Dauphine, l'évêque de Meaux qui l'estimait fort, et d'autres parents l'eussent revu avec plaisir. Mais tant d'attraits ne furent jamais capables de lui faire interrompre sa solitude. Lorsque Monsieur son frère l'aumônier mourut, on l'envoya quérir de Versailles, apparemment sur l'ordre du malade qui souhaitait le voir avant de mourir. Il y alla, le consola, et le disposa à paraître devant Dieu. En le quittant, il lui dit : « Adieu, mon frère, nous nous reverrons devant Dieu. » Dans le même temps, son cadet étant en danger de mort, il vint près de lui, lui donna des avis salutaires, et comme c'était un séculier, il lui laissa un écrit sur les dispositions nécessaires pour se préparer à la mort, et au bas duquel il y avait dessiné une tête de mort. Dom Jannel prit ainsi congé de ses deux frères avec une tranquillité admirable, fruit de sa parfaite soumission aux desseins de la Providence, et il revint dans sa chère solitude prier pour l'un et pour l'autre. L'aîné mourut avec la réputation d'un grand homme de bien, et quand on en parla au Roi, Sa Majesté témoigna être fâchée qu'on ne lui eût pas signalé plus tôt le mérite du défunt. Quant au cadet, il se rétablit de sa maladie et il vit encore aujourd'hui.

Dom André n'avait jamais recouvré sa santé ruinée à la Trappe; sa ferveur lui donnait la force de suivre tous les exercices réguliers, mais c'était au prix de souffrances très grandes qu'il endurait d'une manière

si agréable qu'à peine s'en apercevait-on. Il était affligé d'une grosse descente, avait un œil perdu et voyait assez peu de l'autre, était sujet à des maux de tête qui lui interdisaient toute application, et cependant il n'était à charge à personne. Sur la fin de ses jours il faisait peu de lectures, et ne lisait que les extraits qu'il avait faits autrefois des meilleurs livres de spiritualité. Environ un an avant sa mort, il pria son supérieur de le décharger de la sacristie, n'ayant plus assez de force pour cet emploi. On lui accorda sa demande, et il se trouva réduit à garder sa chambre, qui ne lui avait jamais été ennuyeuse. Il s'y employait à la contemplation et à de petits travaux aisés. J'allai le voir à quelques mois de là, et il me dit sa joie de n'avoir plus qu'à demeurer à l'écart; toutes les créatures lui apparaissaient comme des néants, et Dieu seul comme capable de remplir nos cœurs. A un ami qui l'entretenait un mois avant sa fin, il affirmait de même que, dans ses dispositions actuelles, il n'aurait aucune peine à mourir et recevrait la mort avec joie, si elle se présentait. A ce moment il se portait encore assez bien néanmoins. Mais quelques jours plus tard il était atteint d'une fièvre tierce qui, jointe à son asthme et à une fluxion sur la poitrine, l'eut vite réduit à l'extrémité. Il reçut les derniers sacrements avec une grande ferveur et toute sa présence d'esprit, puis, lorsque la communauté se fut retirée, il s'écria dans un saint transport : « Quel bonheur d'aller à Dieu ! » Il ne cessa de prier, et, cinq ou six heures avant que d'expirer, il dit à un de ses amis qu'il avait de la peine de se trouver si tranquille, ne faisant pas réflexion qu'une telle grâce était le fruit d'une sainte vie. Il rendit l'âme le 29 mai 1726 à une heure après minuit, sans convulsions ni contorsions, et ensuite il conserva sa couleur naturelle et avait plutôt l'air d'un homme endormi que d'un mort. On le regretta au dedans comme au dehors à cause de sa vertu; quelques-uns le baisèrent par respect, d'autres répandirent une abondance de larmes, et tous généralement s'accordaient à dire que c'était un saint.

CCXLIII

DU R. P. DOM JÉRÔME MALHERBE

Dom Jérôme Malherbe a été un des religieux les plus accomplis que j'ai connus. Il était natif d'Évreux et il avait dix-neuf ans au moment

de sa profession, qu'il émit à Saint-Lucien de Beauvais le 13 juillet de l'an 1718. Il fit ses études à Saint-Denis, où je demeurais moi-même trois ans avec lui. Durant ce temps je ne l'ai jamais vu hors de son devoir ; je n'ai pas même remarqué en lui la moindre imperfection, et toute la communauté lui rendait le même témoignage. Il était le dernier de tous par sa profession : mais je doute fort que, parmi tant de saints religieux qui étaient alors à Saint-Denis, aucun le devançât en vertu. Il y avait dans son cours quelques religieux imparfaits : mais leurs mauvais exemples n'eurent jamais prise sur son esprit. Humble, mortifié, intérieur, pauvre, il ne s'est jamais écarté des prescriptions de nos Règles.

Frère Jérôme était le meilleur écolier de son cours et dans les soutenances de thèses il n'y avait pas de maître à pouvoir mieux répondre que lui. Je l'ai vu soutenir des thèses générales où des gens fort habiles argumentaient contre lui sur des matières très abstraites ; il répondit avec une facilité, une netteté et une présence d'esprit qui firent l'admiration de tous ses auditeurs, et tous reconnaissaient qu'il était impossible de mieux faire. Les applaudissements qu'il recevait du dedans et du dehors ne lui enflèrent point le cœur, et rien ne put entamer son humilité. Jamais on ne l'a vu rire avec éclat. Il était grave : mais sa gravité n'avait rien de farouche. La sérénité peinte sur son visage et un air souriant laissaient voir qu'il était animé de l'esprit de Dieu qui dirigeait toutes ses actions : aussi était-il toujours le même dans tous les événements.

Sur la fin de ses cours, il tomba malade à la suite d'un acte public qu'il soutint pendant cinq ou six heures presque sans interruption. On lui donna tous les soulagements possibles pour le rétablir. On crut à propos d'interrompre sa trop grande application, et on le nomma sous-sacristain du Chevet, emploi dont il s'acquitta d'une manière charmante. Sa présence inspirait le respect aux petits enfants qui servaient les messes. Dès qu'il paraissait, tous rentraient dans le devoir, même ceux que ni les verges ni le fouet n'avaient pu contraindre.

Ses condisciples cherchaient beaucoup de choses superflues pour leurs chambres : lui, au contraire, se contentait des meubles les plus simples. Après sa récollection, il avait été envoyé à Beauvais pour exercer quelque emploi extérieur ; mais il n'y demeura pas longtemps. Les grandes espérances fondées sur lui obligèrent le R. P. Général à le faire venir aux Blancs-Manteaux en attendant qu'on pût l'appeler à Saint-Germain. Mais Dieu avait d'autres desseins. Il était un fruit mûr pour le ciel. Le Samedi saint de l'an 1727 il fut attaqué d'une fièvre qui

tout d'abord parut peu de chose, mais qui fit tant de progrès qu'elle l'enleva en deux jours. Il mourut le lundi de Pâques, 14 d'avril, après avoir reçu seulement l'Extrême-Onction. Il fut universellement regretté. Toute la communauté pleura un religieux dont la courte vie avait été si bien remplie; et la Congrégation a éprouvé par cette mort une des plus grandes pertes qu'elle pût faire.

CCXLIV

DU R. P. DOM CLAUDE GENNARD

Dom Claude Gennard, natif de Compiègne, fit profession à Saint-Faron le 23 mai 1684, à l'âge de dix-neuf ans. Ses parents lui avaient donné une bonne éducation et, au cours de sa vie religieuse, il s'acquit la réputation d'un excellent et très saint religieux. Il fut prieur à Corbeny, à Nogent et à Saint-Thierry et, dans cette dernière maison, il eut aussi à s'occuper de la formation des jeunes religieux (1). A tous il cherchait à inculquer l'esprit de la Règle et un grand amour de la retraite, de l'oraison et de la pénitence. Lui-même était un exemple vivant de ses enseignements. Il avait un grand amour pour le travail manuel et, l'heure prescrite passée, il y demeurait encore après que tous s'étaient retirés. Il cherchait à en inspirer l'estime à ses religieux, et lorsque l'un d'eux venait lui dire qu'il se sentait incommodé : « Venez-« vous-en travailler avec moi, lui disait-il, et vous vous porterez bien. » Et la plupart de ceux qui lui obéissaient s'en trouvaient bien.

Dom Claude Gennard faisait tous ses voyages à pied et menait une vie très austère. Il était en même temps profondément humble. Tandis qu'il était prieur de Saint-Thierry, on voulut le faire prieur de Saint-Remy de Reims : mais il renvoya cette obéissance. Il demeura donc à Saint-Thierry pendant plusieurs années. Après six ans il fut maintenu par commission, puis de nouveau nommé par le Chapitre général. Il sut par sa prudence et sa sagesse gagner l'estime et l'amitié de l'arche-

(1) Dom Claude Gennard fut nommé prieur de Saint-Marcoul de Corbeny en 1702 et 1705; de Notre-Dame de Nogent en 1708 et 1711; de Saint-Nicolas de Ribemont en 1714; et gouverna l'abbaye de Saint-Thierry de Reims de 1717 jusqu'à sa mort.

vêque de Reims, son abbé (1). Ce digne religieux mourut comme il avait vécu : il trépassa le 20 août 1728, en la soixante-troisième année de son âge. Il avait un frère, Dom Gilles Gennard, grand homme de bien lui aussi, qui le précéda dans la tombe et mourut à Saint-Riquier où il était cellérier (2).

CCXLV

DU R. P. DOM NICOLAS DE VILLENEUVE

Dom Nicolas de Villeneuve était natif d'Orléans et avait deux oncles dans la Congrégation, Dom Grégoire et Dom Ignace, tous deux grands hommes de bien (3). A la fin de ses études le jeune Nicolas obtint de son père la permission de venir, avec son frère aîné, voir Dom Grégoire, alors à Saint-Germain-des-Prés ; et, en approchant de Paris, il fit part à cet aîné, qui s'appelait Joseph, du vrai motif de son voyage. Son intention était en effet d'embrasser la vie religieuse. Joseph lui apprit à son tour qu'il avait le même désir. Dom Grégoire ayant présenté ses deux neveux au R. P. Dom Bernard Audebert, qui était alors Général de la Congrégation, ce dernier les reçut tous deux ; mais il envoya Joseph à Saint-Benoît-sur-Loire, où il fit profession avant que d'aller mourir tout jeune à Sainte-Colombe de Sens en odeur de sainteté (4) ; Nicolas au contraire fut dirigé vers le noviciat de Saint-Remy de Reims, et c'est là qu'il émit ses vœux le 6 octobre 1668, à l'âge de vingt ans.

Dès lors ce religieux avait jeté les fondements de la haute perfection à laquelle il s'éleva. Son détachement était extrême. Les occasions ne lui eussent pas manqué de revoir Orléans, sa patrie ; il n'y retourna

(1) Le cardinal François de Mailly, archevêque de Reims et abbé commendataire de Saint-Thierry, mort en 1721.

(2) Dom Gilles-Jean Gennard, né à Compiègne, fit profession âgé de 20 ans à l'abbaye de Saint-Faron le 3 mars 1683. Il mourut le 23 août 1723.

(3) Dom Grégoire et Dom Ignace de Villeneuve naquirent à Orléans. Le premier, âgé de 20 ans, fit profession à l'abbaye de Vendôme le 5 décembre 1635, et mourut à Saint-Denis le 2 février 1688 ; — le second fit profession à l'âge de 21 ans dans l'abbaye de Saint-Faron le 3 février 1638 et mourut à Saint-Vincent de Laon le 1^{er} août 1688.

(4) Frère Joseph de Villeneuve, profès de Saint-Benoît-sur-Loire, à l'âge de 21 ans, le 9 octobre 1668. Il mourut simple clerc à Sainte-Colombe de Sens le 26 octobre 1671.

jamais néanmoins. Ses parents lui écrivaient quelquefois ; il ne leur répondait point et, dans l'espace de quarante ans, il n'a pas écrit une lettre. C'était un religieux fort retiré qui ne s'occupait que de Dieu et de ce qui pouvait contribuer à son salut. Toutes ses lectures n'étaient que des ouvrages des Pères, surtout de saint Bernard, ou encore des meilleurs livres de spiritualité. Il était toujours prêt à rendre service aux religieux qui travaillaient, pourvu que l'on ne l'occupât à aucun ouvrage profane : dans ce cas il s'excusait. Lorsqu'un religieux était malade ou incommodé, il allait dire avec lui une seconde fois son office. Longtemps il rendit ce service à Dom Claude Guesnié, qui était un vieillard ; puis au Père Marcland, lorsque ce dernier fut tombé aveugle.

Dom Nicolas de Villeneuve n'avait aucune attache aux emplois. Il a eu longtemps le prieuré de Bonne-Nouvelle de Rouen. Il a été sacristain à Saint-Germain-des-Prés, et il quitta l'un et l'autre sans peine lorsque les Supérieurs l'ont souhaité. Après matines, il restait un temps considérable en prières à l'église et n'allait se reposer que sur les quatre heures et demie du matin. Il fit paraître sa patience lorsque, à la suite d'un abcès, on lui ouvrit le bras d'un bout à l'autre sans qu'il fit paraître le moindre signe d'émotion. Tous les ans il prenait un jour de récréation et allait à Suresnes au temps des vendanges. L'année qui précéda sa mort, le prieur lui refusa cette permission ; il n'en témoigna aucun ressentiment et garda le silence. Son compagnon de route, ignorant du mauvais succès de la démarche de Dom Nicolas, alla à son tour trouver le Prieur et essuya le même refus ; mais, moins modéré, il se plaignit amèrement, et le R. P. Prieur, le voyant un peu échauffé, lui accorda sa demande. Il vint aussitôt trouver Dom Nicolas pour lui raconter ce qui s'était passé ; celui-ci blâma sa conduite et lui dit qu'on l'avait refusé le premier, mais qu'il n'avait pas voulu lui en parler pour ne pas lui faire de la peine.

Dom Nicolas ne s'est jamais départi de la régularité : à quatre-vingts ans il lavait encore ses sergettes et faisait office de lecteur et de serviteur au réfectoire. Il arriva qu'on servit de très mauvais vin, capable de causer des maladies : il ne s'en plaignit jamais, mais il prit le parti, tout âgé qu'il était, de boire de l'eau à la collation. On croit que cela lui causa le dévoiement dont il fut attaqué au commencement de 1729. Il négligea son mal, auquel vinrent bientôt s'ajouter une fièvre et une pleurésie qui l'obligèrent, malgré qu'il en eût, d'aller à l'infirmerie. Le malade alla encore à matines dans la nuit du 9 au 10 janvier et après cet office alla à la chambre commune se reposer devant le feu. Étant à

l'infirmier, il ne perdit rien de sa sérénité et de sa gaieté et ne proféra aucune plainte. Quand on l'avertit de sa mort prochaine, il reçut cette annonce avec joie, et comme on lui demandait s'il ne redoutait pas ce passage, il répondit constamment que non. « N'ai-je pas assez vécu ? » ajoutait-il. J'allai le voir la veille de sa mort et il me dit : « J'ai le rôle, « mais Dieu me fait une grande grâce de me retirer du monde si « promptement, au lieu de m'y laisser languir dans une longue mala-
« die. » Au R. P. Assistant, son confesseur, qui l'exhortait à mettre sa confiance en Dieu, il répondit : « Je souhaite que Jésus-Christ me dise « comme au bon larron : *Hodie mecum eris in paradiso*. » A un autre moment je lui donnai le crucifix à baiser et il le fit avec affection en murmurant : *Suscipiat me Christus*. Tous ceux qui approchaient ce moribond étaient ravis de son calme et de la joie avec laquelle il quittait la vie. Il pria l'infirmier de lui dire s'il avait encore longtemps à vivre et, sur sa réponse, se fit apporter quelques papiers qui étaient dans sa chambre. C'étaient des oraisons pour se préparer à la mort. Il les récitait toutes en attendant l'heureux moment qui devait le retirer du monde. Il espérait mourir le jour de saint Maur : sur les onze heures du soir il demanda l'heure qu'il était et, sur la réponse qu'on lui fit, il dit en soupirant : « Encore une heure à attendre ! » Il demanda ses papiers de préparation à la mort qu'il avait récités déjà et prit le cierge béni ; mais il ne put en renouveler la lecture. A une heure et demie du matin, il éleva les yeux et les mains vers le ciel et expira doucement (1).

CCXLVI

DU R. P. DOM PIERRE BOULLIDO

Dom Pierre Boullido (2) était natif de Rieux (3), dans le diocèse de Vannes. Il entra au noviciat de Vendôme, où il fit profession le 18 mai 1677, à l'âge de vingt-sept ans, et depuis lors il eut une si grande idée

(1) *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 160.

(2) Une erreur de copiste dans le manuscrit que nous avons sous les yeux appelle ce religieux Pierre Bonudo. C'est sous ce dernier nom que nous l'avons désigné dans l'*Introduction* (p. xxii).

(3) Rieux, com. du canton d'Allaire, Morbihan.

des obligations de l'état qu'il avait embrassé, qu'il ne s'en écarta jamais. Cette maxime de saint Benoît : *Non expedit monachis vagandi foras*, fit une si grande impression dans son esprit que, malgré un réel talent qu'il avait et qu'il eût très bien réussi dans le temporel, il ne consentit jamais à accepter un emploi. Il avait été envoyé à Saint Martin d'Autun (1) après sa récollection et il y demeura toute sa vie occupé à l'oraison, au recueillement et aux exercices de pénitence. Pour ne point troubler la paix de son âme par la vue des choses du monde, il résolut de ne jamais sortir du monastère, pas même pour aller en récréation. Il vécut de la sorte pendant plus de trente ans et mourut le 1^{er} avril 1717.

CCXLVII

DU R. P. DOM NICOLAS DOÉ

Jusqu'à présent j'ai rapporté les actions mémorables des justes de la Congrégation de Saint-Maur, dont le détail est parvenu à ma connaissance. Mais tout ce que j'en ai dit jusqu'ici concerne les morts. Il faut présentement que je parle de quelques vivants, dans la crainte que, venant à mourir avant eux, ce que j'ai pu découvrir sur chacun d'eux ne tombe dans l'oubli.

Je commencerai par le R. P. Dom Nicolas Doé, natif de Troyes en Champagne, lequel fit profession à Saint-Remy de Reims le 13 juin 1659, à l'âge de dix-neuf ans. Il avait eu pour maître des novices Dom

(1) L'abbaye de Saint-Martin d'Autun aurait été construite au lieu où, d'après la tradition, saint Martin aurait abattu un chêne vénéré par les païens. Elle eut pour fondatrice la reine Brunehaut, qui en 614 y reçut la sépulture. Détruit par les Normands en 732, le monastère fut relevé par le comte Badilon vers l'an 870, et le 7 décembre de cette année fut consacrée l'église qui devait subsister jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Saint-Martin eut beaucoup à souffrir des guerres féodales qui désolèrent le pays. Jean Rolin, évêque d'Autun et cardinal, fut le premier abbé commendataire : il prit possession en 1462, promettant qu'il entretiendrait trente moines dans son abbaye. Le 29 juin 1570 Saint-Martin d'Autun fut pillé par les bandes hérétiques de Coligny, et ensuite survinrent les troubles de la Ligue. L'abbaye ne se releva que par l'introduction des moines de la Congrégation de Saint-Maur, appelés par l'abbé Nicolas Jeannin de Castille, et qui en prirent possession le 1^{er} juillet 1655. Ils relevèrent le monastère et en 1741 commencèrent la construction d'une nouvelle église qui fut achevée en 1752. Cette abbaye a été entièrement détruite.

Vincent Marsolles, qui jeta dans son âme les semences d'une solide piété. Il étudia en théologie à Saint-Denis sous le R. P. Dom Jean Harel et eut pour maître Dom Nicolas Palluau, un très saint religieux. Nommé trésorier à Saint-Denis après sa récollection, il fut ensuite cellier du monastère, sous le R. P. Dom Vincent Marsolles, qui, étant devenu Général, le retira des offices temporels pour le faire prieur à Meulan, et ensuite à Pontoise (1), à Compiègne et enfin à Saint-Jean de Laon. On le déchargea de la supériorité pour le faire dépositaire de la Congrégation sous le P. Boistard et sous le P. Bougis, qui le prit aussi comme secrétaire, emploi qu'il exerça encore sous le P. de Loo (2). Après cela, on lui confia le prieuré d'Argenteuil, dont il fut déchargé sur ses instances pour être envoyé à Saint-Denis et y remplir l'office de Doyen. Là j'ai demeuré avec lui pendant trois ans, et voici les particularités que j'ai remarquées le concernant.

Tous les jours il se levait à une heure après minuit et faisait oraison jusqu'aux Matines auxquelles il ne manquait jamais, car il était très exact à se trouver à l'office divin tant de jour que de nuit, et il fallait une maladie qui le réduisit à ne pouvoir se remuer pour l'obliger à s'en dispenser. Il ne portait point d'habits d'hiver et, durant cette saison, il n'usait que d'une simple couverture, ce qui lui causait d'ordinaire un dévotement fort débilitant pour son corps. Il était fort sobre ; je l'ai vu à quatre-vingt-trois ans s'abstenir de vin pendant plus de six semaines par un principe de mortification. Il ne prenait que du pain bis et, de temps en temps, se privait de poisson. Dans un âge avancé il se rendait encore à pied à Paris, lorsqu'il était obligé de faire ce voyage. Bref, quoique d'une complexion délicate, il a toujours mené une existence fort dure. En 1724, il faillit mourir, et on lui administra tous les sacre-

(1) *Pontoise*, ch.-l. d'arrondissement de Seine-et-Oise. — L'abbaye de Saint-Martin de Pontoise, dans l'ancien diocèse de Rouen, fut fondée vers 1051 par deux seigneurs nommés Garnier et Amaury en l'honneur de saint Germain. Le roi Philippe I confirma cette fondation en 1069. Le premier abbé fut saint Gautier († 1094), moine de Rebais, qui reconstruisit le monastère et le plaça sous le vocable de saint Martin. La Congrégation de Saint-Maur y fut introduite en 1655 par l'abbé commendataire, Gauthier de Montaigu, noble anglais, réfugié en France, et qui, converti à la foi catholique, avait embrassé l'état ecclésiastique.

(2) Voici par ordre chronologique quels furent les principaux emplois de Dom Nicolas Doé. Les Chapitres généraux le nommèrent prieur de Saint-Nicaise de Meulan en 1678 et 1681 ; de Saint-Martin de Pontoise en 1684 ; de Saint-Corneille de Compiègne en 1687 et 1690 ; et de Saint-Jean de Laon en 1693. Il eut à remplir les importantes fonctions de dépositaire de la Congrégation de 1696 à 1714. En cette année, il fut nommé prieur d'Argenteuil. Déchargé de toute supériorité par le Chapitre de 1717, il se retira à Saint-Denis.

ments ; il soupirait après sa fin, mais Dieu lui rendit la santé afin qu'il continuât à édifier ses confrères.

Dom Nicolas Doé est fort zélé pour la régularité et souffre avec peine les transgressions contre la Règle. Il vit très retiré et s'occupe à faire un nouveau bréviaire. Présentement il a quatre-vingt-cinq ans au moins et continue d'être un modèle pour la communauté.

En 1728 ce bon vieillard tomba malade durant l'octave de saint Maur ; après avoir été administré à nouveau, il se mit à réciter les Psaumes qu'il entremêlait de *Gloria Patri* après chaque verset, et il expira ainsi doucement le 23 janvier, à cinq heures du matin, dans sa quatre-vingt-neuvième année. Le défunt était intime ami du R.P. Dom Robert Morel, et, durant sa dernière maladie, il eut avec ce dernier une grande conférence qui se termina de part et d'autre par une effusion de larmes. L'un pleurait de joie d'aller enfin à Dieu ; l'autre, de la perte de son ami. Dom Morel fit promettre au mourant qu'une fois devant le Seigneur il s'emploierait à lui obtenir la grâce de le suivre bientôt.

CCXLVIII

DU R. P. DOM MARTIN FILLAND

Dom Martin Filland était natif de Saint-Benoît-sur-Loire. Il fit profession à Vendôme le 24 février 1663, à l'âge de dix-neuf ans. Un de ses contemporains m'a appris qu'étant jeune profès, il s'était un peu éventé ; de sorte qu'on le renvoya au noviciat pour reprendre son premier esprit de ferveur. Il profita si bien de la mortification que, dans la suite, il devint un parfait modèle de modestie et de mortification. Il était à la fois étudiant en théologie et sacristain à Saint-Bénigne de Dijon lorsque que j'y postulais. Je le distinguai de tous les autres par sa gravité et sa modestie angélique. Nommé sous-prieur après ses études et sa récollection, il devint ensuite prieur en plusieurs monastères. Il le fut d'abord à Pontlevoy, puis à Lyre, où il fut en même temps maître des novices, à Bonne-Nouvelle de Rouen, à Jumièges, à Saint-Ouen et à Fécamp. Partout il s'acquit le renom d'une très grande probité, surtout en cette dernière abbaye, où il gouverna l'Exemption avec tant de sagesse qu'il s'attira l'estime et l'admiration du dedans et

du dehors. Ses mandements étaient remplis de justesse et d'érudition (1). Mais ce qui le fit le plus remarquer, ce furent les aumônes qu'il faisait et qui s'élevaient chaque année à vingt mille livres environ, sans que son monastère fût incommodé. Il avait une grande communauté, il faisait reconstruire les bâtiments conventuels, et ses religieux ne manquèrent d'aucune chose nécessaire. Tandis qu'il versait sans compter dans le sein des pauvres, Dieu, par des voies que l'on ne pouvait prévoir, rendait au-delà de ce qui avait été donné. Tout le monde était si heureux de son gouvernement, que les curés de l'Exemption firent des prières publiques pour qu'il fût continué dans sa charge. Dieu exauça leurs vœux.

Dom Martin Filland fut six ans prieur de Fécamp et député au Chapitre général, où il fut fait prieur de Saint-Père de Chartres. C'était beaucoup descendre pour un homme qui avait toujours occupé les premiers postes ; mais il n'eut parut ni moins gai, ni moins content : car il était si soumis aux ordres de la Providence qu'aucun élément ne pouvait le troubler. Il fit achever les bâtiments du monastère et le rendit fort commode et agréable. Trois ans après il fut fait visiteur de Normandie et ensuite de France.

Ensuite il fut prieur de Marmoutier, où il eut beaucoup à souffrir. Il y avait dans ce monastère des officiers accoutumés à ne rendre aucun compte et à cacher, autant qu'ils le pouvaient, aux religieux et même aux supérieurs l'état des affaires. La première chose que fit le R.P. Dom Martin Filland fut de demander au cellérier un état des revenus et des dettes du monastère. Je ne sais s'il put en venir à bout. J'étais pour lors à Marmoutier, occupé à recueillir des mémoires pour le *Gallia Christiana*. Lorsque je revins au bout de six mois, le prieur continuait à presser son cellérier, et celui-ci résistait, prétextant quelques voyages. Les calomnies vinrent ensuite et l'on décria le prieur au dedans et au dehors, dans toute la province et même dans la Congrégation. Pour lui, il allait son chemin ; et quoiqu'il connût fort bien ceux qui le persécutaient, il n'en fit jamais aucune plainte. Il fit le silence sur les persécutions qu'on lui faisait subir et il rendit à ses détracteurs tous les bons services que sa conscience lui permettait. Mais, tandis qu'il était ainsi décrié, Dieu permit pour la confusion de ses ennemis que sa vertu fût connue des séculiers, et en particulier de M. l'Intendant, qui

(1) La Bibliothèque de Reims possède en ses manuscrits un « Mandement de Fr. Martin Filland, prieur et grand vicaire de l'abbaye de Fécamp, aux prêtres dépendant de cette maison (avril 1697) en conséquence de la lettre pastorale de Mgr l'archevêque de Rouen ». Ms. 635, n° 21. — Voir H. Wilhelm, *Supplément...*, p. 220.

l'estimait fort et venait souvent le consulter sur les affaires de sa conscience, trouvant en lui beaucoup de lumière, de pénétration et de consolation.

Le R. Père avait pour tous ses religieux des entrailles de mère, pourvoyant abondamment à tous leurs besoins spirituels et corporels. Il y avait dans le monastère un jeune religieux que diverses maladies avaient empêché de faire ses études, et comme il était fort ignorant, on ne l'avait point promu aux ordres. Dom Martin Filland s'attacha à ce religieux, lui fit des instructions familières, et le mit en état de recevoir les ordres sacrés.

Les persécutions que le R. P. Filland avaient souffertes à Marmoutier obligèrent les supérieurs au bout de trois ans à le retirer, et ils lui donnèrent un successeur qui le fit regretter de tous ceux qui lui avaient fait de la peine. Il fut alors élu prieur de Saint-Wandrille, où sa vertu était connue, et trois ans après prieur du Bec. Cependant son humilité souffrait extrêmement de se voir toujours dans les premières charges, et il fit tout ce qu'il put pour s'exempter d'être député au Chapitre général et ensuite pour se faire décharger de toute supériorité : ce qu'il obtint à force d'instances (1). Il est encore aujourd'hui au Bec, où il continue d'édifier ses confrères par son assiduité à toutes les observances. M. le duc de Brancas, s'étant retiré en ce monastère, prit le R. P. Dom Filland pour son directeur et lui fit une confession générale qui dura plusieurs jours. Le confesseur le suspendit pendant assez longtemps de l'usage des sacrements, et, après l'avoir éprouvé, lui permit de communier. Ce seigneur se trouva très bien des avis de ce saint directeur et il n'en voulut point d'autre jusque dans l'extrême vieillesse du P. Filland.

Tous ceux qui l'ont connu comme Visiteur de cette province conviennent que c'était un saint homme. Il était très sobre, et l'on était étonné du peu qu'il prenait aux repas. D'une humeur toujours égale, il supportait avec une grande patience, et sans en rien faire paraître, de nombreuses infirmités et les incommodités de la vieillesse. Il mourut au Bec le 7 d'août 1726.

(1) Dom Martin Filland avait débuté dans les hautes charges de la Congrégation en étant prieur de Pontlevoy en 1681. Les Chapitres généraux le nommèrent trois ans plus tard prieur de Lyre ; puis en 1687 de Bonne-Nouvelle de Rouen ; en 1690 de Jumièges ; en 1693 de Saint-Ouen de Rouen ; en 1696 et 1699 de Fécamp ; en 1702 de Saint-Père de Chartres. En 1705 il était nommé visiteur de la province de Normandie, et trois ans plus tard de celle de France. Il devenait en 1711 prieur de Marmoutier, en 1714 de Saint-Wandrille et en 1717 du Bec. Le Chapitre général de 1720 le déchargea de toute supériorité.

CCXLIX

DU R. P. DOM PIERRE DE BOURGES

Dom Pierre de Bourges, natif de Paris, fit profession, âgé de 17 ans, à Jumièges entre les mains du R. P. Dom Vincent Marsolles, le 19 d'août 1664, à l'âge de dix-sept ans. Après avoir achevé ses études en Normandie, il passa en cette province-ci et fut prieur à Saint-Crespin, à Fives (1), à Saint-Valéry, à Saint-Nicaise et à Argenteuil. Pendant qu'il gouvernait Saint-Crespin, il voulut tenir ferme à l'égard d'un religieux qui n'était pas dans l'ordre; mais ne rencontrant pas d'appui auprès des Supérieurs majeurs, il quitta son poste malgré eux et passa à Saint-Remy de Reims, où il devint sous-prieur et cellérier. Il y fut aussi atteint de la petite vérole à l'âge de cinquante ans. Quelques mois plus tard, il fut remis en charge et porta le poids de la supériorité jusqu'à ce qu'étant de nouveau prieur à Argenteuil, il eut une grave maladie qui le réduisit à l'extrémité. Il en revint pourtant et demanda sa décharge avec instance (2). L'ayant obtenue, il vint demeurer à Saint-Denis, où depuis lors il a vécu, édifiant tous ses confrères par son assiduité à tous les exercices, nonobstant son grand âge et ses infirmités qui ne l'empêchaient pas d'assister à tous les offices et de jour et de nuit. Il a la vue fort usée et bien souvent sait à peine où il va. Fort souvent il lui prend des faiblesses qui demanderaient de grands soulagements; mais sa ferveur n'y consent pas, et il faut des coups de canon pour l'obliger d'aller à l'infirmerie.

N'étant plus en état de dire la sainte messe, il communiait tous les jours en forme de viatique : car il appréhendait d'être surpris par la mort; et il était fort à craindre qu'il ne fit quelque chute dans les escaliers. Ce qui lui arriva une fois en allant à Matines. Il devait se tuer :

(1) *Fives*, ancienne commune faisant maintenant partie de la ville de Lille. — Un chanoine de Lille, nommé Herman, fonda en ce lieu sous le vocable de saint Martin un petit monastère qu'avec le consentement de Baudry, évêque de Tournai, il donna à l'abbaye de Saint-Nicaise de Reims dont il devint un prieuré conventuel. La Congrégation de Saint-Maur en prit possession en 1669. Il ne reste rien de ce petit monastère, qui ne compta jamais que peu de religieux.

(2) En 1684, Dom Pierre de Bourges avait été nommé prieur de Saint-Crépin-le-Grand; en 1693, prieur d'Argenteuil; en 1696 et 1699 de Saint-Martin de Fives; en 1702 et 1705 de Saint-Riquier; en 1708 et 1711 de Saint-Valéry; en 1714 de Saint-Nicaise de Reims; et en 1717 pour la seconde fois à Argenteuil jusqu'en 1720.

mais Dieu nous le conserva pour notre édification. Il vécut encore assez longtemps. Le moment où Dieu voulait l'appeler à lui étant venu, il ne fut malade que deux jours; et comme il ne pouvait plus rien avaler, on ne put lui donner le viatique. Il reçut l'extrême-onction et mourut paisiblement le 7 novembre 1726.

CCL

DU R. P. DOM HENRI CHARLIER

Dom Henri Charlier était de Charleville ou des environs de cette localité (1). Il comptait parmi sa parenté Jean Charlier, communément appelé Gerson, qui fut recteur de l'Université de Paris et assista au concile de Constance (2), et Gilles Charlier, doyen de Cambrai, qui parut

(1) La *Matricule* indique, comme lieu de naissance de Dom Henri Charlier, *Clavium, Clavy*, petite localité du canton de Signy-l'Abbaye, à quelques lieues de Charleville.

(2) Jean Charlier naquit le 14 décembre 1363 à Gerson, village aujourd'hui détruit des environs de Rethel, et dont il prit le nom lorsqu'il entra au collège de Navarre à Paris. Là il eut parmi ses maîtres Pierre d'Ailly, dont il resta toujours le disciple et l'ami dévoué. Lorsque celui-ci fut promu à l'épiscopat, Jean Gerson le remplaça comme chancelier de Notre-Dame de Paris en 1395. L'année précédente il avait pris rang parmi les docteurs en théologie. Aumônier du duc de Bourgogne, il fut nommé doyen de l'église de Saint-Donatien à Bruges. Tous les efforts de Gerson tendirent à amener la fin du schisme qui divisait l'Eglise en deux obédiences, et il professa toujours à l'égard des pontifes de Rome et d'Avignon des opinions très modérées. Nous le voyons faire partie des légations que l'Université de Paris envoya à Benoît XIII en 1407 et à Grégoire XII en 1408. L'année suivante il assista au concile de Reims et y prononça le discours d'ouverture. Le 21 février 1415 il arrivait avec une délégation de l'Université de Paris au concile de Constance, où il devait avoir un rôle considérable. Effrayé des ravages persistants du schisme, il en vint à proposer et à soutenir le principe de la supériorité du concile œcuménique et la non-infaillibilité doctrinale du Pape. Le concile terminé, il se disposait à rentrer en France, lorsqu'il apprit que le duc de Bourgogne, irrité de la condamnation du tyranicide obtenue par ses efforts, avait juré sa perte. Il se retira en Allemagne, d'où il ne revint qu'en 1419, après la mort de Jean-sans-Terre. Il vint alors habiter Lyon, près d'un de ses frères, prieur du monastère des Célestins de cette ville. Il y passa les dix dernières années de sa vie, occupé à composer divers ouvrages et à enseigner les premiers éléments de la doctrine chrétienne aux petits enfants de la paroisse Saint-Paul. Sa mort arriva le 12 juillet 1429. — Cf. P. Féret, *La Faculté de théologie de Paris. Moyen-Age*, t. IV, p. 223-273; L. Salembier, dans *Dictionnaire de Théologie catholique*, t. VI, col. 1313-1330.

avec éclat au concile de Bâle, où il disputa contre les Bohémiens (1). A leur exemple, Dom Henri a illustré le cloître par son humilité et sa grande régularité. Il avait fait ses études chez les Jésuites de Charleville, qui, témoins de ses précoces talents, cherchèrent à l'attirer en leur Société : son régent s'offrit même à le conduire au noviciat de Nancy. Mais l'écolier, se sentant appelé ailleurs, entra à Saint-Remy de Reims et faillit y attirer son régent qui, après l'être venu voir, postula à son tour et ne fut pas accueilli par le Père Général.

Le jeune Charlier prononça ses vœux à vingt et un ans, le 9 septembre 1665 ; il avait eu pour maître des novices Dom Gilles Blondeau et pour prieur Dom Marc Bastide. A Saint-Germain-des-Prés il fit ses études sous les Pères Michel des Fosses et Thomas Blampin et, une fois sorti des cours, il devint zéléteur à Saint-Faron, d'où il passa à Saint-Thierry pour remplir les charges de sous-prieur et de directeur des jeunes profès. Nommé ensuite sous-prieur à Saint-Remy, il commença en ce milieu à s'appliquer à la prédication. Puis on l'envoya à Saint-Denis, où il fut encore sous-prieur pendant six ans et continua de prêcher. Il donna les dominicales de l'Avent et du Carême en l'église de Sainte-Croix de la Bretonnière, et les jours où il devait prêcher, après avoir dîné à Saint-Denis, il montait à cheval pour être à Paris entre midi et une heure. Le sermon fini, il remontait à cheval, revenait à Saint-Denis, et ne manquait pas le lendemain d'assister à matines. Comme Dieu bénissait ses prédications, des amis lui procurèrent la station de la cathédrale de Meaux. C'était la dernière année du priorat de Dom Claude Martin à Saint-Denis, et, en même temps, une année de récollection exigeant un travail réglé. Dom Charlier sollicita une dispense de ce travail, afin de pouvoir préparer ses sermons. Au lieu de cela, le Prieur, qui connaissait la vertu du sujet, lui répondit qu'étant sous-prieur, il devait l'exemple aux jeunes religieux : il n'avait qu'à mettre sa confiance en Dieu, qui certainement lui viendrait en aide. Dom Charlier suivit cet avis, et le public continua de goûter sa parole.

Il prêcha ensuite en plusieurs cathédrales du royaume : à Chartres, à Évreux, à Rouen, à Reims, à Soissons, à Noyon, à Clermont en

(1) Charlier (Gilles) naquit à Cambrai et étudia au collège de Navarre, dont il devint un docteur après de brillantes leçons sur le Maître des Sentences. En 1431 il était nommé doyen de l'église de Cambrai et peu après fut député au concile de Bâle, dont il fut un des légats envoyés à Prague pour essayer de ramener les Hussites à la doctrine catholique. Au retour de sa mission, témoin des luttes entre le concile et le pape, il quitta Bâle et revint à Cambrai. Il mourut très âgé le 23 novembre 1472, étant devenu le doyen des théologiens de Paris. — Cf. P. Féret, *l. c.*, p. 309-313.

Auvergne, à Saint-Martin de Tours, à Rennes, à Toulouse, et dans plusieurs paroisses de Paris, et partout il s'acquit la réputation d'un très bon prédicateur et d'un très saint religieux. Je passai huit jours à Évreux à l'époque où il y prêcha un second Carême, et le Gardien des Cordeliers me dit alors qu'on n'avait jamais vu un orateur de sa force ; qu'il éclipsait tous ses devanciers et que, de vingt ans par delà, les prédicateurs qui lui succéderaient étaient fort à plaindre. Les chanoines de Toulouse ne m'en parlèrent pas en termes moins obligeants, se déclarant prêts à lui offrir leur chaire toutes et quantes fois qu'il le voudrait.

Dom Charlier avait pour méthode de ne se laisser détourner d'aucun exercice régulier par ses prédications. Les jours même qu'il prêchait, il assistait à matines et à la grand'messe. Son sermon fini, il s'essuyait, buvait un coup et venait à vêpres. Il disait que saint Benoît recommande l'Office divin par-dessus tout et que, par conséquent, nous devons le préférer à tout ; que pour lui il cesserait de prêcher le jour où il lui faudrait prendre sur ces exercices. On l'a vu quelquefois après son sermon venir faire serviteur ou lecteur au réfectoire.

Il a toujours été fort zélé pour les observances régulières et fort humble. On a voulu plus d'une fois le faire prieur, mais il a toujours refusé. L'an 1681, il fut nommé prieur de Saint-Lucien de Beauvais, il s'en excusa ; on lui fit de nouvelles instances, et par obéissance il y alla, prit le rang de prieur, et monta à la haute salle ; puis il apporta de si fortes raisons que les supérieurs le déchargèrent.

Son grand âge ne le dispensa jamais de rien : nous l'avons vu âgé de quatre-vingts ans faire lecteur et serviteur au réfectoire, et à Saint-Germain ce service est fort pénible. Il avait l'âme si innocente qu'à peine son confesseur au cours d'une année trouvait matière à absolution. Il a toujours eu une vie si uniforme qu'on peut dire de lui que tel il était un jour, tel il était un autre. Il avait une peine extrême de la transgression des règles, et il ne pouvait s'en taire.

Le 12 octobre 1727, qui était un dimanche, il assista à matines, dit la messe, confessa une pieuse demoiselle, vint à l'office ; mais au milieu de la procession, il tomba tout à coup frappé de paralysie : à peine pouvait-il parler. On le porta à l'infirmerie ; on pratiqua une saignée ; on essaya de le faire marcher, mais cela lui fut impossible. Comme j'étais près de lui lorsque sonna le dernier coup des vêpres, je l'avertis que j'allais les réciter près de lui : et il fit remarquer qu'il n'avait pas dit none. Je dis cette petite heure, et il récitait l'office en même temps que moi. Il était si accoutumé à servir Dieu au moment marqué que,

l'heure de complies étant arrivée, il se fit conduire à son oratoire, où étant arrivé il nous dit : « Récitons complies » : ce qui toucha fort le Père Général et un autre religieux qui étaient près de lui. Puis se mettant à genoux, il se confessa. Il ne fut point effrayé des approches de la mort. Le 15, comme on commençait matines, il expira paisiblement. Il avait quatre-vingt-trois ans, et à cet âge il avait encore ses sergettes. Ceux qui l'ont connu étaient persuadés qu'il avait conservé l'innocence baptismale. Étant encore dans le monde, sa vie était fort réglée. Il avait fait partie de la Congrégation et en était devenu le préfet. Le jésuite qui la dirigeait faisait quelquefois prendre la discipline aux jeunes gens qui en étaient membres (1).

CCLI

DU R. P. DOM PIERRE LOUËT

Dom Pierre Louët, natif de Rouen, fit profession à Saint-Faron le 10 juillet 1665, à l'âge de vingt et un ans, et, ses études terminées, il fut envoyé à Saint-Remy de Reims, où j'étais novice, pour y être zéléteur. Un an après, il fut sous-prieur à Saint-Nicaise et directeur des jeunes profès. Il fut ensuite prieur de Lagny, de Saint-Jean et de Saint-Vincent de Laon, de Saint-Lucien de Beauvais (2), et une deuxième fois de Saint-Jean de Laon (3). Ayant demandé sa décharge et l'ayant obtenue,

(1) Vanel, *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 156.

(2) Ce monastère doit son origine à un oratoire élevé sur le tombeau de saint Lucien, premier évêque de Beauvais et martyr. Détruit par les barbares, il fut, à la demande de l'évêque Odon et de l'abbé saint Evroult, remplacé, en 582, par une église construite par Chilpéric I, qui y mit des moines. En 845 l'abbaye de Saint-Lucien fut détruite par les Normands et se releva promptement. En 1346 elle tomba aux mains des Anglais, qui la livrèrent aux flammes. Au siècle suivant, en 1472, les Bourguignons la pillèrent, et ensuite elle eut beaucoup à souffrir des Calvinistes et de son abbé commendataire, le trop célèbre cardinal et apostat Odet de Châtillon. La Congrégation de Saint-Maur y fut introduite en 1665, restaura le monastère et fit reconstruire les bâtiments détruits. Les nombreuses reliques qui y étaient conservées furent, sauf quelques ossements de saint Lucien, dispersées ou jetées au feu en 1794.

(3) Ce fut en 1681 que Dom Pierre Louët débuta dans les hautes charges de la Congrégation. En cette année le Chapitre général le choisit pour prieur de Lagny. En 1684 et 1687 il était nommé prieur de Saint-Jean de Laon; en 1690 et 1693, de

il fut envoyé comme sous-prieur à Saint-Remy de Reims. Pendant près de quarante ans il a eu la direction des jeunes profès, et il les a plus exhortés et instruits par ses exemples que par ses paroles.

Dom Pierre Louët était fort pénitent, très retiré et détaché du monde. Sa mortification parut dans une maladie, où, étant attaqué d'un fâcheux rhumatisme, on lui appliqua pour le guérir des bouteilles d'eau chaude, mais si chaude qu'il en fut brûlé. Il endura sans se plaindre la plaie que ce remède lui causa sur tout le corps. Il aimait fort le travail manuel, et on l'a vu en carême se livrer pendant quatre heures de suite aux travaux fort pénibles de la démolition d'un vieux bâtiment dont les murs étaient si bien cimentés qu'il fallait frapper plusieurs fois de toutes ses forces pour en détacher une pierre. Étant prieur de Lagny, il résolut de terminer la construction de l'église laissée inachevée depuis plus de cinq cents ans. Tout était plein de décombres qu'il enleva avec l'aide des jeunes profès, et d'un lieu horrible à voir, il fit une très belle église : Dieu ayant donné sa bénédiction à son entreprise. Après sa déposition, ses parents, à son insu, demandèrent aux supérieurs de l'envoyer à Rouen, et il n'y alla que par obéissance. Il est encore aujourd'hui à Saint-Ouen de Rouen, où, tout courbé qu'il est, âgé de quatre-vingts ans, il remplit l'office de sous-prieur et de directeur des jeunes profès.

Dom Pierre Louët mourut à Saint-Ouen de Rouen le 11 février 1730.

CCLII

DU R. P. DOM JEAN GELLÉ

Voici un modèle accompli de vertu et de patience que tout le monde avec raison regarde comme un saint. Ce serviteur de Dieu, natif du Chesne (1), au diocèse de Reims, âgé de vingt et un ans, fit profession à Saint-Remy le 23 septembre 1666. Dans sa jeunesse il se distingua par sa piété et sa fidélité à tous ses devoirs. Après ses études et sa

Saint-Vincent en la même ville ; en 1696 et 1699, de Saint-Médard de Soissons ; en 1702 et 1705, de Saint-Lucien de Beauvais ; en 1708 et 1711, de Lagny ; et en 1714 de nouveau à Saint-Jean de Laon. Trois ans plus tard, en 1717, il obtenait d'être déchargé de la supériorité.

(1) Le Chesne, ch.-l. de canton de l'arrondissement de Vouziers, Ardennes.

récollection, il fut choisi avec quelques autres religieux d'espérance pour travailler à la nouvelle édition des œuvres de saint Augustin sous la direction de dom François Delfau. Ils vinrent donc à Saint-Denis, où j'étais écolier. Mais peu après, le maître du Mont-Saint-Michel étant venu à manquer, le R. P. Dom Vincent Marsolles y envoya Dom Jean Gellé, qui, sans faire aucune réflexion, quitta un monastère agréable pour aller dans une maison où les religieux ont de la répugnance à habiter, et y prendre la place d'un maître qui s'était brouillé avec son prieur. Le nouveau venu répondit aux espérances qu'on avait fondées sur lui et vécut en bonne intelligence avec le prieur. Il fut maître et sous-prieur en même temps, contenta ses écoliers dont il se fit aimer et toute la communauté. Il fit deux fois le cours de philosophie, et, après avoir régenté quatre ans dans la province de Bretagne, il fut rapplé en celle de France, où il enseigna la théologie.

Dom Gellé fut ensuite prieur du Tréport, puis de Saint-Quentin (1), où il fit beaucoup de bien, et ramena dans le sein de l'Église plusieurs protestants. Bon controversiste, il était fort aimé de son évêque ravi d'avoir trouvé un homme capable de convertir à la vérité les hérétiques de son diocèse. D'une grande droiture, il savait allier à une douceur admirable une charité vraiment chrétienne, ce qui contribuait autant à les faire rentrer en eux-mêmes que les conférences qu'il avait avec eux (2).

(1) Dom Jean Gellé (ou Gelé) fut nommé prieur de Saint-Quentin-en-l'Isle par le Chapitre général de 1684 et 1687. — Ce monastère, de l'ancien diocèse de Noyon, était à l'origine un oratoire construit dans une île de la Somme où furent trouvées et conservées les reliques de saint Quentin. Un monastère s'éleva près de ce sanctuaire. Il fut détruit par les Normands, et ensuite habité par des clercs ou des chanoines. Dans la seconde moitié du X^e siècle, un chanoine, nommé Anselme, aidé par le comte Albert, y ramena les moines sous la conduite de l'abbé Arnold (960). Liudulphe, évêque de Soissons, favorisa de tout son pouvoir cette restauration et fit reconstruire l'église (v. 984). Le XI^e siècle fut une époque glorieuse pour l'abbaye de Saint-Quentin-en-l'Isle. Au XVI^e siècle, en 1557, le monastère fut détruit, et les moines chassés durent trouver un refuge dans d'autres abbayes. En 1567 ils purent revenir à Saint-Quentin, mais l'observance régulière y était presque abandonnée. L'abbaye était devenue comme un fief de la famille de Caumartin pendant tout un siècle. En 1616 quelques moines essayèrent une réforme en introduisant dans leur monastère les Constitutions du Mont-Cassin. En 1634 ils y appelèrent les religieux de la Congrégation de Saint-Maur, qui n'en prirent possession qu'en 1667. Cette abbaye fut détruite pendant la Révolution.

(2) L'évêque de Noyon, Mgr François de Clermont-Tonnerre, lui rendait ce témoignage : « Le R. P. Prieur et les religieux du couvent de Saint-Quentin-en-l'Isle, de mon diocèse, sont dignes de toute la protection de M. l'Intendant, surtout le prieur qui s'est distingué par de grands et signalés services en faveur des nouveaux convertis qu'il a également instruits par ses lumières, assistés par sa charité et édifiés par ses exemples. »

Ce digne religieux remplissait tous les devoirs d'un bon prieur ; mais il sentait tout le poids de la charge qu'il portait avec impatience, quoique avec soumission. Il travailla donc à s'en faire décharger, et au Chapitre général de 1690 ses vœux furent exaucés : il fut absous de la supériorité. On le fit venir à Saint-Germain-des-Prés, où il exerça d'abord l'office de sous-prieur sous le Père Dom Arnoul de Loo, qui lui donna aussi la direction d'une récollection. Il s'acquitta parfaitement de l'un et l'autre emploi, en dépit d'une violente attaque de goutte qui le contraignit à garder la chambre, où de son lit il faisait les exhortations aux récolligés.

Environ ce temps-là M. l'évêque de Chartres vint prier nos supérieurs de faire travailler quelques-uns de nos confrères à une nouvelle édition d'Yves de Chartres. Ils jetèrent les yeux sur Dom Gellé et lui confièrent ce travail. Celui-ci se rendait bien compte que l'édition de cet auteur n'était pas aussi intéressante que celles des ouvrages des Pères entreprises dans la Congrégation. Mais, fermant les yeux sur l'incertitude du succès, il ne laissa pas de s'en charger, collationna avec soin les manuscrits qu'il rencontra, composa une vie d'Yves de Chartres, et mit son auteur en état de voir le jour. Mais Dieu, qui veut sanctifier les siens par la patience, permit que l'examineur qui lui fut donné fit difficultés, non sur le travail, mais sur la personne d'Yves ; et ensuite il ne trouva point de libraire pour l'imprimer. Il souffrit le tout avec patience, aussi content que s'il avait reçu les applaudissements du public (1).

Toutefois il fit beaucoup plus paraître sa patience et sa vertu plus qu'humaine dans les douleurs de la goutte qu'il souffrit plus de trente ans. Dans les premières atteintes de ce mal il se réduisit pendant plus de trois ans à ne boire que de l'eau chaude. Ce remède, qui en a guéri tant d'autres, ne lui apporta aucun soulagement. La goutte se répandit par tout le corps, et il n'y eut point de parties où il ne souffrit de violentes douleurs. Ses mains devinrent horribles à voir ; il avait à presque tous les doigts des boules de la grosseur d'une petite noix d'où l'on

(1) Les *Matériaux pour une édition d'Yves de Chartres* conservés parmi les manuscrits latins provenant de Saint-Germain-des-Prés, Bibl. Nat., n° 12.317-12.318, sont probablement ce qui reste du travail de Dom Gellé... Voir Wilhelm, *Supplément...*, p. 238. — M. Baudrand ayant légué sa bibliothèque à Saint-Germain-des-Prés à charge de faire imprimer en français son *Dictionnaire*, Dom Jean Gellé corrigea, augmenta cet ouvrage et le publia sous le titre : *Dictionnaire géographique et historique contenant une description exacte de tous les États, Royaumes, Provinces...* Par Michel-Antoine Baudrand, Prieur de Rowres et du Neufmarché. 2 in-f°, Paris, 1705. — Voir Dom Tassin, *Hist. littéraire...*, p. 473 ; Vanel, *Nécrologe...*, p. 147.

voyait sortir de la chaux qu'il tirait lui-même. Avec Job, son modèle, il rendait grâces à Dieu de l'avoir rendu digne de souffrir et souhaitait même qu'il augmentât ses douleurs. Si on lui disait qu'un religieux malade souffrait beaucoup, il désirait prendre sur lui sa maladie. Lorsque la goutte lui donnait quelque relâche, il disait la sainte messe, se traînait au chœur, et même au réfectoire où son voisin avait la charité de couper son pain. Il venait prendre un peu l'air au jardin pendant la récréation, et comme il ne pouvait marcher, s'asseyait sur un banc, gardant le silence avec les hommes pour ne s'entretenir qu'avec Dieu. Les dernières années de sa vie, il devint tout à fait impotent, en sorte que pendant la plus grande partie du temps il restait couché. Lorsqu'on le levait, il fallait lui mettre ses habits, ce qui lui renouvelait des douleurs très aiguës par tout le corps. Il disait quelquefois en souriant à ceux qui lui rendaient ce service : « Vous êtes des bourreaux. » Jamais il ne se plaignait de ceux qui le servaient, et il recevait avec actions de grâces tout ce qu'ils lui donnaient. Il est maintenant dans une très grande faiblesse fort pénible et humiliante. Il ne parle presque plus, si ce n'est pour réciter son office. Il a pourtant encore toute son intelligence, et, âgé de quatre-vingts ans, il attend avec patience le moment où il plaira au Seigneur de le délivrer des misères de ce monde.

Quelques semaines avant sa mort, Dieu, voulant le purifier encore davantage, lui envoya de nouvelles souffrances. Son corps n'était plus qu'une plaie, et les douleurs lui arrachaient parfois de grands cris. Cependant il conserva sa tranquillité ordinaire ; et lorsqu'on lui parlait de ses souffrances, il disait que c'était des fruits du paradis. Enfin il vint dans un tel état qu'il ne pouvait plus avaler que quelques gouttes de bouillon. On était surpris qu'un corps si affaibli pût résister à tant de souffrances. Dieu voulait nous donner un modèle. Tous ceux qui l'approchaient, religieux, domestiques, séculiers, étaient grandement édifiés d'une telle vertu. Le 6 juillet on lui donna à trois heures l'extrême-onction, et à six il expira, allant recevoir la récompense d'une vie très innocente, très régulière et sanctifiée par la souffrance. C'était en l'année 1725.

CCLIII

DU R. P. DOM JACQUES IRREBERT

Dom Jacques Irrebert, natif de Rouen, fit profession à Lyre, à l'âge de vingt et un ans, le 2 d'août 1668. Il a toujours passé pour un homme de Dieu et un excellent religieux. Malgré son aversion pour les charges, il fut contraint de demeurer assez longtemps supérieur. La première fois qu'il fut nommé prieur, il en fut si affligé qu'il versa un torrent de larmes. Enfin étant député au Chapitre général, il mena si bien ses affaires et plaida si habilement sa cause qu'il obtint sa décharge (1). On l'envoya au Bec pour y exercer l'office de cellérier. Je ne sais s'il y est encore. On le loue surtout de son détachement pour ses parents, auxquels il ne rend aucune visite et qu'il pria instamment de ne pas venir le voir.

Il décéda au Bec le 18 avril 1727. Étant cellérier, il ne manquait ni à matines, ni à la méditation. Il assistait chaque jour à vêpres et ne négligeait jamais de faire sa méditation du soir.

CCLIV

DU R. P. DOM NICOLAS HOUGATS

Le R. P. Dom Nicolas Hougats est natif de Saint-Malo. Ses parents l'appliquèrent au commerce. Étant allé sur mer, son vaisseau fut pris par des corsaires qui l'emmenèrent à Alger. Là il fut conduit avec les autres captifs sur la place publique, où il fut mis en vente. Il tomba en assez bonnes mains, car le maître qui l'acheta le traita humainement et les dimanches et les jours de fête l'envoyait entendre la messe. Au bout de deux ans de captivité, il fut racheté par une bonne rançon et revint

(1) Dom Jacques Irrebert fut nommé en 1684 et 1687 prieur de Saint-Pierre de Préaux; en 1690 et 1693, de Bernay; en 1696 et 1699, de Lonlay; en 1702, de Saint-Florentin de Bonneval; en 1705 et 1708, de nouveau de Lonlay; en 1711 et 1714, de Saint-Evroult. En 1717 il fut déchargé de toute supériorité.

à Saint-Malo. Mais, dégoûté du monde et de tout ce qu'il pouvait en attendre, il entra au noviciat de Saint-Mélaine de Rennes, où il fit profession le 4 décembre 1669, âgé de vingt-six ans. Il fut dans la suite prieur de Saint-Gildas de Rhuys (1). Il savait très bien l'arabe, qu'il avait eu le temps d'apprendre à Alger. Il apprit encore le grec et l'hébreu afin de mieux entendre l'Écriture Sainte. Cela fut cause que Dom Georges Louvel (2), secrétaire du R. P. Général, le fit appeler à Paris. Mais il se dégoûta vite du séjour en cette ville. De retour dans sa province, il fut fait prieur de Saint-Malo (3). Il s'y acquit la réputation d'un homme de probité et fort éclairé. L'évêque (4) l'estimait fort et en tirait grand secours dans tous les cas relatifs au commerce, qu'il traitait avec une netteté qu'on ne trouve dans aucun casuiste. C'est pourquoi ce prélat fut fort affligé quand, par suite de la malice d'un méchant moine, il fut déposé (5). Dom Hougats en bénit Dieu et vint à Marmoutier,

(1) *Saint-Gildas-de-Rhuys*, com. du canton de Sarceaux, Morbihan. — Un moine écossais, saint Gildas, dit le Sage, étant venu en Armorique, fonda vers le milieu du VI^e siècle une abbaye en ce lieu. Les Normands la pillèrent, et les moines, obligés de fuir, transportèrent les reliques de leur fondateur à Déols, en Berry, où elles demeurèrent. Vers l'an 1008, à la demande du duc Geoffroy I^{er}, le monastère fut restauré par Gauzlin, abbé de Saint-Benoît-sur-Loire, qui en confia le gouvernement à un religieux, originaire de l'Armorique, saint Félix, qui mourut le 12 février 1038. L'évêque de Vannes Judicaël avait consacré l'église du nouveau monastère le 30 septembre 1032. Abélard fut choisi en 1125 comme abbé de Saint-Gildas; mais après quelques années il se retira à Saint-Marcel de Chalon, où il mourut. Au commencement du XVI^e siècle la commande s'introduisit dans ce monastère et y amena la décadence. Par la suite, pour y remédier, les moines s'affilièrent à la Congrégation des Exempts, et en 1645 à celle de Saint-Maur — L'église de l'abbaye est devenue paroissiale et ce qui reste des bâtiments conventuels est devenue la propriété des Sœurs de la Charité de Saint-Louis.

(2) Dom Georges Louvel, né à Rennes, fit profession, âgé de 23 ans, à l'abbaye de Saint-Denis le 18 juillet 1656. Il fut prieur en 1678 de Saint-Nicolas d'Angers, et trois ans plus tard dépositaire de la Congrégation jusqu'en 1684. Il devint alors secrétaire de Dom Benoît Brachet, Supérieur général de la Congrégation. Ce fut en cette qualité qu'il composa et adressa à tous les monastères une circulaire sur la mort de ce supérieur. De 1708 à 1714 il fut prieur de l'Évières et mourut dans ce petit monastère le 26 mars 1715.

(3) En 1611 des bénédictins anglais forcés de quitter leur pays avaient obtenu de s'établir à Clermont-en-Paramé, d'où ils vinrent en 1620 à Saint-Malo et y fondèrent le monastère de Saint-Benoît qui eut pour premier supérieur Dom Gabriel de Sainte-Marie Gifford, mort archevêque de Reims. Pour répondre aux ordres de Louis XIII, les moines de ce prieuré, après avoir essayé de s'unir à la Société de Bretagne, s'agrégèrent en 1638 à la Congrégation de Saint-Maur; mais ce monastère n'en fit véritablement partie qu'en 1669. — Après la Révolution, l'église de Saint-Benoît de Saint-Malo fut transformée en caserne, puis en magasin de fourrages et de vivres, et les bâtiments claustraux furent livrés à l'administration des Tabacs.

(4) Vincent-François Démarets, évêque de Saint-Malo de 1702 à 1739.

(5) Dom Hougats fut nommé prieur de Saint-Gildas-de-Rhuys en 1684 et 1687. Il fut choisi comme prieur de Saint-Malo par le R. P. Dom Boistard, Supérieur géné-

où il édifia toute la communauté par son exactitude à tous les exercices. Il venait chaque jour au travail manuel et choisissait ce qu'il y avait de plus pénible : car il chargeait ordinairement. Je ne sais pour quelle raison il quitta Marmoutier pour aller à Saint-Vincent du Mans, où il n'a aucun commerce avec les hommes : il parle très rarement, évitant toute conversation et ne se trouvant même pas en récréation (1). Agé de quatre-vingt-deux ans, il suit encore tous les exercices de jour et de nuit. Lorsqu'il passe devant le crucifix ou quelque image du Sauveur, il a coutume de dire : *Ave Rabbi* (2).

CCLV

DU R. P. DOM JACQUES HOUDARD

Le R. P. Dom Jacques Houdard, natif du Havre, fit profession à Jumièges l'an 1679 (3), âgé de dix-neuf ans. Après ses études, il fit quelques prédications avec assez de succès. Il était dépositaire à Saint-Ouen lorsque son prieur, dom Simon Bougis, remarquant ses bonnes dispositions, le fit sous-prieur et directeur des jeunes profès. Il le fit ensuite prieur de Vendôme et maître des novices, puis de Lyre et de Saint-Faron. Il était à Lyre en une année où la stérilité réduisit les pauvres à la famine. Par bonheur, les greniers du monastère se trouvèrent remplis de blé. Le prieur ne voulut pas les tenir fermés pendant

ral, pour remplacer Dom Julien Bourgonnière décédé le 13 avril 1703. Le Chapitre général de 1705 le maintint en cette charge jusqu'en 1708. Sa connaissance des langues lui permit pendant ces quelques années d'amener à l'Eglise catholique plusieurs hérétiques ou infidèles. En 1711 Dom Hougats, après un séjour à Marmoutier, fut nommé prieur de Saint-Jacut. Ce fut durant les quelques années passées en l'abbaye de Saint-Martin qu'il reçut l'ordre de la Cour de se rendre au Mont-Saint-Michel pour donner les secours de la religion au patriarche des Arméniens schismatiques du Levant, Avedik, « un des plus grands persécuteurs que l'Eglise latine eut eu en ces pays », enfermé dans cette abbaye et soumis à une rigoureuse réclusion.

(1) Le manuscrit 64 de la Bibliothèque du Mans, provenant de l'abbaye de Saint-Vincent, renferme les œuvres de Dom François Hougats. Ce sont des Commentaires sur les Psaumes III-CXLVII écrits en 1716 et 1717 ; des travaux d'exégèse, de philosophie, et de théologie dont plusieurs sont datés de 1710 (Marmoutier), 1718 et 1719. Ne faut-il pas reconnaître Dom Nicolas Hougats comme l'auteur de ces travaux ? Je n'ai d'ailleurs trouvé dans la Matricule aucun religieux nommé François Hougats.

(2) Dom Nicolas Hougats mourut à Saint-Vincent du Mans le 12 novembre 1732.

(3) Dom Jacques Houdard (ou Haudard) fit profession le 9 avril 1671.

que les pauvres mouraient de faim, et au cours d'une année il distribua aux misérables pour quatre mille livres de grain. Dieu l'en récompensa aussitôt : car un de ses novices donna dix mille livres, et un autre quatre. A Saint-Faron, Dom Houdard fit établir en marbre le pavage du chœur, fit un nouveau maître-autel et un jubé. Il fut ensuite prieur du Bec, visiteur de la province de Normandie et de Bretagne, de nouveau prieur du Bec, et ensuite visiteur de France, une troisième fois prieur du Bec, où il est tombé paralytique et où il attend le temps de sa délivrance (1).

Dom Houdard a toujours été fort généreux et désintéressé. Si quelques religieux avaient besoin, pour suivre quelque traitement, de séjourner dans les monastères dont il était prieur, il ne voulait jamais rien recevoir d'eux. Si les novices voulaient faire quelques présents, et s'il remarquait que les parents n'étaient pas riches, il les refusait. Étant directeur des jeunes profès à Saint-Ouen, il prenait la semaine des récréations pour faire ses exercices. Lorsqu'il était prieur de Lyre, il eut besoin de prendre le marc, remède très violent (2); il ne voulut pas cependant rompre l'abstinence, et étant dans le marc, il se faisait lire quelque ouvrage ascétique. Une autre fois, étant retenu à l'infirmerie par une blessure au pied, il faisait de son lit la conférence aux novices. Il a toujours été fort charitable envers les pauvres, leur permettant de faire paître leurs bestiaux dans l'enclos du monastère. Dom Jacques Houdard est mort au Bec le 29 août 1727.

CCLVI

DU R. P. DOM ROBERT MOREL

L'âme de Dom Robert Morel était aussi grande que son corps paraissait chétif. Il naquit à la Chaise-Dieu, au diocèse de Clermont en Auver-

(1) Dom Jacques Houdard fut choisi pour prieur de la Trinité de Vendôme en 1690. Il gouverna ensuite l'abbaye de Lyre pendant six ans, de 1693 à 1699, puis celle de Saint-Faron pendant une même période. En 1705 il fut nommé prieur du Bec, qu'il quitta en 1708 pour devenir visiteur de la province de Bretagne et en 1711 de celle de Normandie. Trois ans plus tard, il revenait au Bec, et, son triennat achevé, était nommé en 1717 visiteur de la province de France. Pour la troisième fois il revenait en 1720 à l'abbaye du Bec, qu'il ne devait plus quitter.

(2) Bain de marc de raisins, remède ordonné autrefois par les médecins comme tonique et fortifiant : « On met dans le marc ceux qui ont des fluxions ou des paralysies. » (*Dict. de Trévoux.*)

gne. Dès ses plus tendres années il se distingua par sa piété autant que par la beauté de son esprit : aussi se fit-il toujours aimer de ses régents. Il en eut pourtant un en seconde qui l'avait en telle aversion qu'il le supportait à peine. Un jour qu'il avait donné une épigramme à faire à ses écoliers, le petit Morel la fit sur-le-champ et la montra à son voisin de classe. Celui-ci en avertit le régent, qui le lendemain lui ordonna de la lire et la trouva si bien qu'il lui soutint qu'elle n'était pas de lui et qu'il l'avait prise dans un livre imprimé. Sûr de son fait, l'écolier le nia. Le régent, pour le confondre, envoya quérir le livre dans sa chambre, et il se trouva qu'ils s'étaient rencontrés tous les deux par les pensées, mais qu'il y avait quelque différence dans les mots. L'écolier fut plus heureux en rhétorique, car non seulement le régent l'aimait, mais encore le respectait à cause de sa vertu, et depuis il avouait qu'il n'avait souhaité de voir jésuite aucun autre de ses élèves que Morel. Sachant que la vocation doit venir de Dieu, il ne lui fit jamais part de son désir. Le régent de philosophie ne fut pas si scrupuleux et lui en fit la proposition. Morel lui répondit qu'il ne se sentait pas porté à cet état.

Après sa philosophie, il commença sa théologie et postula à Saint-Allyre de Clermont, où le prieur, Dom François Aubert, le voyant si petit, l'exhorta d'attendre qu'il ait un peu grandi. Tout cela arrivait dans l'ordre de la Providence, qui le voulait ailleurs. En ce temps-là, Dom Silvestre Morel, son proche parent, était prieur et maître des novices de Jumièges ; le prieur de la Chaise-Dieu prit le parti de le lui envoyer avec quelques autres postulants ; mais à leur passage à Paris, il fut retenu et envoyé à Saint-Faron sous le Père Douay, où il fit son noviciat. Il n'eut pas de peine à gagner les cœurs de toute la communauté. On ne remarquait rien en lui de puéril, tout indiquait un bon esprit et une vertu solide. Elle parut dans une épreuve que lui fit subir son Père maître. Un jour, pendant une récréation muette, trouvant la porte du clocher ouverte, il eut la curiosité d'y monter. Comme il descendait, il rencontra son Père maître, qui le reprit et lui fit prendre la discipline devant tous les ouvriers qui descendaient en même temps que lui. Frère Morel dévora avec soumission cette humiliation. Il fit paraître tant de ferveur pendant tout son noviciat, qu'il fut reçu sans peine et fit profession le 11 mai 1671, âgé de dix-neuf ans. Il fit son séminaire partie à Saint-Vincent de Laon, partie à Saint-Thierry, sa philosophie à Corbie, et sa théologie en ce dernier monastère et à Saint-Germain-des-Prés. Partout il se fit également aimer. Après sa récollection, il fut nommé bibliothécaire à Saint-Germain. Il avait une si grande

charité que, sans violer les règles, il s'efforçait de faire plaisir à tous, surtout à ceux qu'il voyait souffrants ou affligés, et j'en fis moi-même l'épreuve. Les supérieurs, remarquant en lui tant de vertus, crurent qu'il ne fallait pas tenir cette lumière sous le boisseau. Ils le retirèrent donc de Paris pour le mettre sous-prieur à Saint-Lucien de Beauvais. Il lui eût été facile de rester à Paris, il était très aimé des supérieurs majeurs, qui n'auraient pas voulu lui faire de la peine, et Dom Boistard, son prieur, qui n'était pas fort aise qu'on lui enlevât un si bon religieux, aurait été heureux de le retenir. Mais, considérant que Paris n'est pas un lieu fort propre pour acquérir de la vertu et qu'un bon religieux doit être comme de la terre molle entre les mains de ses supérieurs pour recevoir d'eux telle impression qu'il leur plaira de lui donner, Dom Morel obéit simplement. Dès qu'il fut arrivé à Beauvais, il prit possession de sa charge, et, le prieur étant tombé dans une grande langueur, il fit toutes ses fonctions l'espace de deux ans ; et il fit preuve de tant de sagesse qu'au Chapitre suivant il fut nommé prieur de Meulan. Dom Morel s'acquît l'estime du dehors et du dedans, et Dieu bénit visiblement son gouvernement. Il s'attira l'affection de tous ses religieux, ayant pour eux un amour si tendre qu'il était impossible de lui refuser sa confiance. En même temps il avait une fermeté si grande qu'il ne souffrait aucune atteinte à la régularité. Un jour, un de ses religieux lui demanda la permission de faire quelques visites en ville. Le R. Père répondit qu'il ne pouvait le lui permettre, lui-même, bien que supérieur, n'en faisant aucune, et qu'il ne voyait pas quelle raison il pouvait avoir d'en faire. Le religieux, peu satisfait, lui dit que ce refus lui ôtait toute confiance de s'adresser à lui désormais ; et le R. P. prieur lui répliqua qu'il en était bien fâché, mais que si c'était pour lui demander de faire des visites, il lui ferait le plus grand plaisir de ne pas s'adresser à lui : qu'au reste, s'il avait besoin de prendre l'air, il lui permettrait de se choisir un compagnon et d'aller se promener à la campagne. Un autre jour, un religieux oublia le respect qu'il lui devait comme à son supérieur. Il souffrit l'injure en silence pour ne pas l'aigrir davantage, espérant que, rentré en lui-même, il viendrait lui faire satisfaction. Comme il vit que le coupable ne se mettait pas en peine de son devoir, il fut trouver son confesseur pour lui dire qu'il ferait bien d'avertir ce religieux de ne point dire la messe. Le confesseur avertit son pénitent, qui, effrayé de cet ordre, vint trouver le P. Prieur au moment où il allait monter à l'autel et lui dit assez brusquement : « On dit que Votre Révérence ne veut pas que je dise la messe. » Le R. Père, avec sa tranquillité habituelle, lui fit remarquer qu'il prenait mal son temps et qu'il

n'aurait pas dû attendre qu'on lui donnât cet ordre, mais qu'il aurait dû le prévenir, s'abstenant de lui-même de célébrer. « Et que faut-il donc que je fasse? » reprit le religieux. « Votre faute est publique, » répondit le P. Prieur, il faut que vous vous en accusiez à la coulpe ; « et afin que vous en ayez moins de peine, ce sera le Père sous-prieur qui vous donnera pénitence, et je m'abstiendrai ce jour d'aller au chapitre. » Et il avertit le sous-prieur de lui faire une correction légère et de le traiter doucement.

Après avoir été six ans prieur à Meulan, il le fut pour une égale période à Saint-Crespin-le-Grand, à Soissons, où il continua ce qu'il avait fait à Meulan. Il avait pour ses religieux une tendresse de mère. En retour, tous sans exception l'aimaient, et les moins parfaits désiraient vivre sous sa conduite. Un jour, un de ces derniers demanda à venir passer quelque temps dans son monastère, sous le prétexte qu'un changement d'air était utile à sa santé, mais avec le dessein de se fixer à Saint-Crespin. Les religieux de cette abbaye vinrent trouver le prieur et lui dirent qu'il fallait obliger ce malheureux à se dégoûter lui-même, et que pour ce motif ils le priaient de les traiter fort mal, et de leur faire manger fort souvent des légumes. Le saint prieur fut tout ému à ces paroles, et, les larmes aux yeux, leur répondit avec sa charité ordinaire : « Allez, vous êtes des misérables. Pourquoi faire de la peine à ce pauvre religieux qui en a déjà bien assez? »

Ayant terminé ses six années à Saint-Crespin, il fut nommé prieur de Nogent ; mais, comme il avait quelque atteinte de surdité, il prit prétexte de cette infirmité pour demander d'être absous de la supériorité. Sa demande fut exaucée, et le R. Père Dom Robert Marcland, qui était visiteur, le prit comme secrétaire (1). Il fut ensuite envoyé à Saint-Denis, où il continue à demeurer, menant une vie tout angélique. Sous prétexte qu'étant sourd il peut être incommode aux autres qu'il n'entend point ou difficilement, il se prive de toutes les conversations et ne s'occupe que de Dieu, avec lequel il s'entretient continuellement. Il ne manque pourtant pas d'aller chaque jour voir les malades pour les consoler et leur offrir ses services, et malgré ses travaux il trouve le temps de leur faire des lectures de piété. Dom Morel se retire ensuite dans sa chambre, où il s'occupe à composer des ouvrages dans lesquels il parle

(1) Dom Robert Morel gouverna le monastère de Saint-Nicaise de Meulan de 1684 à 1690, et celui de Saint-Crespin de 1690 à 1696. Le Chapitre général de 1699 l'avait nommé prieur de Nogent. D'après les actes des Chapitres généraux, Dom Morel n'a été nommé à cette dernière charge qu'après avoir été secrétaire de Dom Robert Marcland, visiteur de la Province de France de 1696 à 1699.

de Dieu, dont son cœur n'est jamais séparé. Telles sont les *Effusions sur les Psaumes* qui peuvent passer pour un chef-d'œuvre en leur genre ; ses *Entretiens pour l'Avent et le Carême*, pour l'*Octave du Saint-Sacrement*, sa *Retraite de dix jours*, et ses *Méditations sur la Règle de N. B. Père saint Benoît* (1). Dans ces divers ouvrages on trouve une onction si grande qu'il est aisé de juger que l'auteur est rempli du Saint-Esprit ; mais il est si humble qu'il ne s'est jamais résolu à les mettre sous presse que sur les instances réitérées de ses amis et les ordres de ses supérieurs.

Ce saint religieux est toujours égal à lui-même. On n'a jamais vu en lui le moindre mouvement de colère ou d'impatience. Il est gai et soumis à Dieu dans tous les événements qui peuvent lui faire de la peine, et toujours disposé à rendre à ses confrères tous les services dont il est capable. Son grand âge et sa complexion délicate ne l'empêchent point de suivre exactement tous les exercices de la régularité : il fait lecteur et serviteur au réfectoire. A peine dort-il trois heures, et cela ne l'empêche pas d'assister toutes les nuits à matines. Lorsqu'il tombe

(1) Dom Robert Morel est auteur des ouvrages suivants : *Entretiens spirituels en forme de prières sur les Évangiles des dimanches et des mystères de toute l'année*, avec l'*Ordinaire de la Messe*, 2 in-12, Paris, 1714-1715 ; — *Entretiens spirituels en forme de prières sur la Passion de Jésus-Christ*, distribués pour tous les jours de Carême, in-12, Paris, 1714 ; — *Effusions du cœur, ou entretiens spirituels et affectifs d'une âme avec Dieu, sur chaque verset des psaumes et des Cantiques de l'Église*, 4 in-12, Paris, 1716 ; — *Méditations sur la Règle de saint Benoît pour tous les jours de l'année*, in-8, Paris, 1717, ouvrage dédié à Madame d'Orléans, abbesse de Chelles ; — *Entretiens sur l'Incarnation de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, distribués pour tous les jours de l'Avent, in-12, Paris, 1718 ; — *Entretiens spirituels pour servir de préparation à la mort*, in-12, Paris, 1721 ; — *Entretiens spirituels pour la fête et l'octave du Saint-Sacrement*, avec l'*Office du jour*, à l'usage de Rome et de Paris, in-12, Paris, 1722 ; — *Imitation de N.-S. Jésus-Christ. Traduction nouvelle, avec une prière affective, ou affection du cœur à la fin de chaque chapitre*, in-12, Paris, 1723 ; — *Retraite de dix jours sur les principaux devoirs de la vie religieuse, avec une paraphrase sur la Prose du S. Esprit, Veni Sancte Spiritus*, in-12, Paris, 1723 ; — *Méditations chrétiennes sur les Évangiles de toute l'année*, et pour les principales fêtes des saints, avec leurs octaves, 2 in-12, 1726 ; — *Du bonheur d'un simple religieux qui aime son état et ses devoirs*, in-12, Paris, 1727 ; — *De l'espérance chrétienne et de la confiance en la miséricorde de Dieu*, in-12, Paris, 1728 ; — *L'Office de la Semaine Sainte et de celle de Pâques en latin et en françois, avec des Méditations sur chaque jour de la quinzaine, quelques réflexions sur l'office et les cérémonies, et des instructions et prières pour la confession et pour la communion*, in-12, Paris, 1729 ; — *Effusion de cœur sur le Cantique des cantiques*, in-12, Paris, 1730. Un an avant sa mort, Dom Morel avait commencé un ouvrage du même genre sur le livre de Job dont il n'a fait que les onze premiers chapitres. Il a eu, ajoute Dom Tassin, beaucoup de part à un ouvrage intitulé : *Vérités de foi et de morale pour tous les états, tirées des seules paroles de l'ancien et du nouveau Testament, avec des élévations vers Dieu*, in-12. Toutes les élévations qui contiennent un tiers du livre sont de lui (*Hist. litt.*, p. 505).

malade, on a toutes les peines possibles à le faire aller à l'infirmierie. Enfin Dom Robert Morel est un modèle accompli de perfection que Dieu nous laisse pour nous servir de modèle et confondre notre lâcheté (1).

CCLVII

DOM FRANÇOIS ANCEAUME

Dom François Anceaume, né à Dieppe, dans le diocèse de Rouen, fit profession à Saint-Faron le 11 mai 1671, en même temps que Dom Morel. Ces deux religieux ont des humeurs bien différentes, mais les vertus sont les mêmes. Dom Robert est un religieux fort posé, Dom François est un homme tout de feu. Ils firent leur séminaire ensemble, ainsi que leurs études, et étaient ordinairement émules. Ils étaient les deux meilleurs écoliers de leur cours, et aussi les plus sages. Frère François, qui était robuste, traitait son corps fort rudement et prenait sur la nuit tout ce qu'il pouvait ; après matines, lorsqu'il voulait prendre quelque repos, il se couchait avec son froc et ses souliers pour se trouver prêt au réveil. Après ses études, on lui fit enseigner la philosophie et la théologie à nos confrères pendant plusieurs années, leur apprenant en même temps à être bons religieux, prêchant d'exemple et pratiquant tout ce qui est nécessaire pour le devenir. Il était très pénétré de ses obligations, et jamais ne prit prétexte de sa maîtrise pour se répandre au dehors. On ne le vit même jamais prendre les récréations que les règles permettent à ceux qui enseignent. Très zélé pour l'observance, il ne pouvait la voir violée par ceux qui sont en charge.

Au chapitre général de 1697 il fut nommé prieur de Saint-Éloi de Noyon. C'était faire une grande violence à son humilité. Il porta avec impatience le fardeau de la supériorité l'espace de trois ans, donnant à ses religieux l'exemple d'un parfait supérieur. Au chapitre suivant, son humilité le porta à faire violence aux définiteurs pour être déchargé. Il fallut, pour en arriver là, écrire plus d'une lettre, et enfin

(1) Dom Robert Morel mourut à Saint-Denis le 19 août 1731. Dom Tassin (*l. c.*, p. 503) donne d'intéressants détails sur les dernières années de ce fervent religieux.

il déclara que si on ne l'exauçait, il quitterait la Congrégation pour se retirer à la Trappe. Il fallut donc entériner sa demande, et il eut autant de joie de se voir absous qu'un orgueilleux en a à se voir promu. On l'envoya à Saint-Denis, où il reprit l'enseignement de la théologie à nos confrères. Il était en même temps sous-prieur et official, et les conférences qu'en cette dernière qualité il faisait aux curés de la ville lui attirèrent l'estime des personnes du dedans et du dehors, et les louanges de M. l'Archevêque de Paris (1).

Dom François Anceaume avait pour prieur le R.P. Dom Arnould de Loo, animé de sentiments tout opposés aux siens. Comme il ne savait pas déguiser, il lui disait bonnement et simplement ce qu'il pensait de ses entreprises. Quand il commença les superbes bâtiments qu'on voit aujourd'hui, le prieur lui demanda si son projet n'était pas beau, et il obtint cette réponse : « Il est très beau, mon Révérend Père, mais il « n'est pas monastique. »

Dom Anceaume trouva un esprit bien différent dans le R. Père de l'Hostallerie, qui succéda au Père de Loo. Ils sympathisaient fort ensemble, et, le R. Père Prieur étant tombé malade, le P. Anceaume gouverna la plupart du temps la communauté. Le Père de Loo après six ans revint à Saint-Denis et, ne pouvant souffrir un censeur près de lui, fit élire Dom Anceaume prieur de Saint-Étienne de Caen, le plaçant bien et selon son mérite. Il n'y eut pas moyen de refuser. Deux ans plus tard, il fut transféré à Fécamp, puis fut fait abbé de Saint-Sulpice de Bourges, où il brilla par la science et la sainteté de sa vie. Il était fort estimé de l'archevêque, heureux de l'avoir près de lui (2). Il fut ensuite prieur de Saint-Remy et visiteur de la province de Chezal-Benoît. Dom Anceaume souffrait avec impatience de se voir toujours dans les honneurs : aussi au Chapitre de 1720, auquel il assista, demanda-t-il avec instance sa déposition ; mais le R. P. Dom de l'Hostallerie, qui le connaissait bien, fit en sorte qu'au lieu de le décharger, on le fit prieur de Saint-Denis.

Cette nouvelle dignité ne fit qu'augmenter son zèle, se voyant dans l'obligation d'instruire ses religieux plus par ses exemples que par ses paroles. Il était assidu à tous les exercices, mais l'office divin lui était surtout en recommandation, et il fallait de bien grandes nécessités pour l'en dispenser. Souvent on l'a vu se dérober adroitement à la

(1) Ont été imprimés de Dom François Anceaume : *Sujets de Conférences ecclésiastiques*, in-4°. — L'archevêque de Paris était alors le cardinal de Noailles.

(2) Cet archevêque était Mgr Léon Polier de Gesvres, qui plus tard devint cardinal.

compagnie d'hôtes avec lesquels il était obligé de manger, assister à complies, et ensuite revenir leur tenir compagnie. Quelque tard qu'il se couchât, il ne manquait jamais matines. S'il était obligé par les devoirs de sa charge d'aller à Paris, il revenait ordinairement le même jour, quelque temps qu'il fût, et souvent faisait le chemin à pied. Très dur à lui-même, on ne pouvait le contraindre à prendre quelque soulagement lorsqu'il était malade. Je l'ai vu avec un rhumatisme violent se refuser de prendre une chambre à l'infirmerie et y consentir seulement lorsqu'il lui fut impossible de marcher. Il veillait avec attention sur les jeunes religieux, les reprenant avec charité de leurs moindres fautes, ne leur permettant pas de se répandre au dehors, en quoi il leur donnait l'exemple, car dans ses trois ans à peine a-t-il découché, sinon pour se rendre à Reims au sacre du Roi. S'il avait quelques cures à conférer, il ne souffrait pas qu'elles fussent confiées à des personnes qui les avaient sollicitées. C'était d'ailleurs ce qu'il avait fait étant abbé de Saint-Sulpice de Bourges. Si quelques cures à sa présentation venaient à vaquer, il priait l'archevêque de lui désigner un sujet qu'il pût lui présenter.

Ses trois ans de supériorité à Saint-Denis terminés, Dom Anceaume fut député au Chapitre général, où il fut élu définitif et président, et où il se comporta avec une sagesse qui le fit admirer même de ceux qui ne goûtaient pas ses principes. Choisi comme premier assistant du Très Révérend Père Général (1), il vint à Saint-Germain-des-Prés, où il continue d'édifier par son humilité et son assiduité à l'office divin. En dépit d'attaques de paralysie et d'autres infirmités, on n'a pu le faire aller à l'infirmerie, et il dit plaisamment que si on l'y oblige on le rendra malade, et qu'en attendant son corps meurt par morceaux.

Dans l'élection du Père Général qui vient de se faire, on croyait qu'il aurait beaucoup de part, et il eut effectivement trois voix sur neuf. Rien ne lui aurait fait plus de peine que son élection, et sa joie parut lorsqu'il fallut proclamer au chapitre le nom du nouvel élu (2). Que Dieu nous le conserve longtemps!

En 1727 la Congrégation se voyait menacée d'un furieux orage (3). Dom Anceaume se rendit à pied à Saint-Maur-des-Fossés pour implo-

(1) Dom Denis de Sainte-Marthe, nommé Supérieur général par les Chapitres de 1720 et 1723, mort le 30 mars 1725.

(2) Dom Pierre Thibault, Supérieur général après la mort de Dom de Sainte-Marthe jusqu'au Chapitre de 1729. Très attaché aux doctrines de la bulle *Unigenitus*, il mourut simple religieux à l'abbaye de Fécamp le 15 juillet 1738.

(3) Ce *furieux orage* avait pour cause le refus de soumission d'un trop grand

rer la protection de ce bienheureux patron (1). Après un léger repas, il en revint de même à pied malgré ses 76 ans ; mais il se trouva si fatigué qu'il ne pouvait plus se soutenir, et à le voir, on aurait pu le prendre pour un homme ivre. Le sous-prieur, qui l'accompagnait, le soutenait sous le bras et n'osait le lâcher un moment, de crainte qu'il ne tombât à terre ; il aurait voulu prendre un carrosse pour le ramener ; mais il fut impossible de l'y faire consentir. Lorsqu'il fut arrivé, il vint souper au réfectoire, et le Père sous-prieur lui fit servir un peu de poisson : il n'y toucha pas. Je ne sais s'il ne fut pas ensuite à complices ; je sais au moins que, la nuit suivante, il ne manqua pas aux matines. On voit par ce fait jusqu'à quel point ce serviteur de Dieu portait l'amour de la pénitence. Un autre jour, le dépositaire de la Congrégation le rencontra cheminant assez loin dans Paris et sous une pluie battante. Il voulut lui donner un carrosse pour aller à Saint-Martin-des-Champs : mais il fut impossible de lui persuader de le prendre. Jamais il ne demandait rien, et s'appliquait, soit au réfectoire, soit ailleurs, à se priver de tout ce qui pouvait lui donner quelque plaisir.

Le P. Dom Nicolas Alexandre (2) étant mort à Saint-Denis, le 10 d'a-

nombre de religieux appelants de la bulle *Unigenitus* au concile général. Ces opposants réussirent en 1729 à empêcher la réélection de Dom Thibault comme Supérieur général et à le faire remplacer par Dom Alaydon, qui s'était refusé à rétracter son appel. — Dom Anceaume, étant abbé de Saint-Sulpice de Bourges, avait, sur les instances du cardinal de Bissy, abbé commendataire de Saint-Germain-des-Prés, composé un ouvrage sur la Constitution, écrit qui, au témoignage de l'*Histoire* (ms.) de la Congrégation de Saint-Maur, s. a. 1715, « fit impression sur plusieurs religieux prévenus contre la Constitution » (Wilhelm, *Nouveau Supplément...*, Note de Dom A. Dubourg, 1, p. 13-14).

(1) *Saint-Maur-des-Fossés*, com. du canton de Charenton-le-Pont, Seine. — Le monastère des Fossés fut fondé en 640 par Bladégisile, archidiacre de Paris, en l'honneur de la sainte Vierge et des saints apôtres Pierre et Paul. Saint Babolein en fut le premier abbé. Après avoir erré en divers lieux avec le corps de saint Maur, les moines de Glaufeuil, fuyant devant les Normands, trouvèrent un refuge assuré au monastère des Fossés, qui ne tarda pas à s'appeler Saint-Maur-des-Fossés. Au commencement du IX^e siècle saint Benoît d'Aniane, à la fin du X^e siècle saint Maieul, abbé de Cluny, réformèrent cette abbaye. Une bulle de Clément VII, en date du 13 juin 1533, obtenue à la demande de François I^{er}, sécularisa ce monastère et remplaça les moines par un chapitre séculier. Les reliques de saint Maur furent transférées vers 1750 à Saint-Germain-des-Prés. Des négociations engagées au milieu du XVII^e siècle pour rendre l'abbaye de Saint-Maur-des-Fossés à l'ordre de Saint-Benoît ne purent aboutir.

(2) Dom Nicolas Alexandre, né à Paris, fit profession à Saint-Faron le 6 juillet 1678 à l'âge de vingt-quatre ans. Pour soulager ses frères et surtout les pauvres qu'il aimait comme les membres les plus chers de Jésus-Christ, il étudia la médecine et la pratiqua autant que la sainteté de son état pouvait le permettre. On a de lui : *La Médecine et la Chirurgie des pauvres, qui contiennent les remèdes choisis, faciles à préparer et sans dépense pour la plupart des maladies internes et externes qui attaquent*

vril 1728, Dom Anceaume voulut assister aux obsèques de ce religieux qu'il aimait pour sa vertu. Il se traîna donc à pied à Saint-Denis; il en revint avec deux plaies aux pieds. Il assista le lendemain aux matines, mais si incommodé qu'il ne pouvait se lever aux *Gloria Patri* et eut bien de la peine à s'en retourner à sa chambre. Après prime, on s'aperçut qu'il avait la fièvre, et on le mena malgré lui à l'infirmierie. La gangrène se mit à ses plaies, et on fit venir un chirurgien qui avait un spécifique pour ce mal. Il employa des remèdes fort violents qui firent beaucoup souffrir le malade et mirent à une rude épreuve son tempérament bouillant. Celui-ci demeurait assis, les jambes suspendues, sans pouvoir se remuer. Au Chapitre général de 1729, Dom Anceaume fut déchargé de toute supériorité, et demanda d'aller finir ses jours à Saint-Denis (1). A peine y fut-il arrivé, qu'il entra dans des absences d'esprit qui ne le quittèrent point jusqu'à la mort. Mais, bien qu'en cet état la vivacité de son tempérament reparut, il restait toujours des traces des vertus qu'il avait acquises, et on l'entendait souvent dire : « C'est la volonté de Dieu. »

CCLVIII

DU R. P. DOM ÉTIENNE VERDELLE

Je sais très peu de chose du R. P. Étienne Verdelle. Il était d'un lieu appelée en latin *Salvitas* (2), dans le diocèse de Saint-Pons. Agé de vingt et un ans, il fit profession à la Daurade le 9 d'avril 1681. Il a été

le corps humain, in-12, Paris, 1714; *Dictionnaire Botanique et Pharmaceutique, contenant les principales propriétés des Minéraux, des Végétaux et des Animaux d'usage, avec les préparations de Pharmacie internes et externes les plus usitées en Médecine et en Chirurgie, le tout tiré des meilleurs auteurs*, in-8, Paris, 1716. — Dom Tassin, *Hist. littéraire*.... p. 489-491.

(1) Dom François Anceaume fut prieur de Saint-Éloi de Noyon de 1693 à 1696. Il fut nommé par les Chapitres généraux en 1708 prieur de Saint-Étienne de Caen; en 1711, abbé de Saint-Sulpice de Bourges; en 1714 prieur de Saint-Remi; en 1717, visiteur de la province de Chezal-Benoît; en 1720, prieur de Saint-Denis; en 1723 et 1726, assistant du R. Père Général. Dom Anceaume mourut à Saint-Denis le 21 août 1729.

(2) *Salvetat-d'Angles*, ch.-l. de canton, arrondissement de Saint-Pons, Hérault, diocèse actuel de Montpellier.

prieur à Montmajour, à Saint-Thibéry, visiteur de la province de Toulouse, et à présent il gouverne l'abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux (1). On dit qu'il ne mange ni soupe ni poisson, et qu'il ne fait que de très rares visites et qu'on ne peut le faire sortir de la ville. Il est très assidu à l'office divin, et on l'a vu affligé d'un érysipèle, la tête tout enflée, et complètement défiguré, ne pas hésiter à venir à l'office. Après matines, il va ordinairement travailler au jardin.

A la diète de 1733 fut adressée une lettre de cachet donnant exclusion à Dom Verdelle de la députation au Chapitre Général (2). Les Supérieurs en furent consternés; lui seul la reçut avec une résignation chrétienne et se borna à dire : « Les rois font éclater leur puissance en commandant, et il est du devoir d'un fidèle sujet de leur obéir : aussi « n'ai-je eu aucune peine en recevant cet ordre (3). »

CCLIX

DU R. P. DOM JEAN GOUÉ

Dom Jean Goué, natif de Bernay dans le diocèse de Lisieux, entra d'abord au noviciat de Lyre, d'où il fut contraint de sortir parce que, étant dans le monde, il s'était trouvé dans une mauvaise rencontre pour laquelle il était ou pouvait être recherché quoique innocent et qu'il n'eût eu aucune part dans le malheur qui était arrivé. L'affaire étant terminée à son avantage et son innocence reconnue, il entra au noviciat

(1) Après avoir enseigné la théologie, Dom Jean Verdelle gouverna le monastère de Saint-Savin de Tarbes de 1702 à 1708; Saint-Sever de Rustan de 1708 à 1711; Saint-Thibéry de 1711 à 1714; Saint-Sauveur d'Aniane de 1714 à 1717. En cette dernière année, il fut nommé visiteur de la Province de Toulouse, charge qu'il occupa pendant trois années; il devint ensuite prieur de Sainte-Croix de Bordeaux de 1720 à 1726, qu'il quitta pour aller au Mas-Garnier où il fut supérieur de 1726 à 1736. Il ne semble pas avoir jamais été prieur de Montmajour.

(2) « A la diète de la province de Toulouse en 1733, Dom Verdelle fut, par lettre de cachet, exclu de la députation au Chapitre général, quoique soumis à la Bulle; mais, ajoute Dom Perreau (*Hist. des derniers Chapitres généraux...*, p. 89), l'amour de la règle et du bon ordre, son zèle pour le maintien des Constitutions dont il avait donné des preuves en d'autres occasions, l'avaient rendu odieux à ceux qui avaient entrepris de se rendre les maîtres. » A. de Lantenay, *Les prieurs claustraux de Sainte-Croix de Bordeaux*, in-8°, Bordeaux, 1884, p. 93.

(3) Dom Jean Verdelle mourut au Mas-Garnier le 25 mars 1746.

de Saint-Mélaine, où, âgé de vingt-huit ans, il fit profession le 6 septembre 1683. Il correspondit parfaitement à la grâce de sa vocation et fut un excellent religieux. Ses études et sa récollection terminées à Marmoutier, le R. P. Dom Claude Martin le nomma dépositaire, emploi dont il s'acquitta parfaitement, remplissant tous les devoirs de sa charge, sans oublier ceux du religieux. Dès qu'il avait un moment, il venait au travail manuel, choisissant tout ce qu'il y avait de plus pénible. Un Samedi-Saint après prime, il alla travailler au jardin, et le quitta tout en sueur pour aller faire diacre à la grand'messe. Il y gagna une pleurésie dont le médecin ne le tira d'affaire qu'en le faisant saigner vingt et une fois. Dom Jean Goué est un religieux fort pénitent et fort retiré, et jamais il ne prétexta son emploi pour se répandre au dehors ou prendre quelque récréation. Comme dépositaire, il devait aller quelquefois au prieuré de Meslay (1) pour y récolter les grains; il y passait des temps considérables ne se nourrissant que de légumes et prenant très peu de vin. Depuis il fut envoyé au prieuré de Tavent (2), comme prieur claustral afin de mettre ce petit monastère en état de recevoir une communauté. Il y a vécu avec édification, y menant une vie très pénitente. Il est encore aujourd'hui à Marmoutier.

Dom Jean Goué mourut dans cette abbaye, le 2 novembre 1732.

CCLX

DU R. P. DOM CLAUDE DUPRÉ

Dom Claude Dupré, qui s'est distingué jusqu'à ce jour par son humilité, est natif de Brezolles, dans le diocèse de Chartres (3). Il a eu le bonheur d'avoir des parents d'une piété solide, qui ont jeté dans son

(1) *Praçay-Meslay*, com. du canton de Vouvray, Indre-et-Loire. — Le prieuré-grange de Meslay fut donné à l'abbaye de Marmoutier par Renaud de Odet en 1061. La porte monumentale et la magnifique grange dimeresse qu'on y voit encore furent l'œuvre de l'abbé Hugues de Rochecorbon, au commencement du XIII^e siècle.

(2) *Tavent*, à peu de distance de l'Isle-Bouchard, Indre-et-Loire. — Notre-Dame de Tavent était un des plus importants prieurés de l'abbaye de Marmoutier. Sa fondation par Thibaud, seigneur de l'Isle, remonte à l'an 987, et fut confirmée en 1020 par un de ses successeurs, nommé Bouchard. Au cours de ce XI^e siècle le prieuré fut habité par 18 religieux.

(3) *Brezolles*, ch.-l. de canton, arrondissement de Dreux, Eure-et-Loir.

cœur des semences de vertu. Ils remarquèrent que la première parole proférée par leur petit enfant fut le nom de Jésus. Agé de dix-neuf ans, il fit profession au monastère de Lyre le 1^{er} août 1686. Il conserva l'esprit de religion qu'il avait reçu dans son noviciat, pendant son séminaire qu'il fit à Saint-Ouen et pendant le cours de ses études à Séez où il eut pour supérieurs Dom Arnoul de Loo et Dom François Douay, qui avaient un égal talent pour former la jeunesse et qui se sont toujours félicités des écoliers qu'ils avaient eu à conduire. Le R. Père Claude Dupré fut un des meilleurs et des plus réguliers.

Au sortir de sa récollection, il était en état d'enseigner les sciences supérieures ; mais comme il était fort humble et que son principe était de suivre en tout la volonté de ses supérieurs, il accepta d'aller enseigner la cinquième à Tiron. Il n'y fut pas longtemps sans qu'on s'aperçût qu'il pouvait faire autre chose ; on le retira de ce collège pour l'envoyer à Fécamp enseigner la philosophie à nos confrères. Il avait grand soin d'inspirer à ses écoliers le zèle pour la régularité, et l'amour pour tous les exercices de piété. Lui-même donnait l'exemple, et il ne leur disait rien qu'il ne mît lui-même en pratique. Sur la fin de son cours, il fallut faire élection d'un conventuel pour aller à la diète avec le prieur, Dom Martin Filland. La communauté était nombreuse, et comptait des religieux de grand mérite. Le R. Père Dupré, qui n'était qu'un jeune homme, fut préféré à tous : en quoi on fit violence à son humilité. Il y avait longtemps qu'il demandait à Dieu de n'être point honoré de cet emploi, et, par les violences qu'il semblait faire au ciel, il s'en montrait très digne.

Il était naturel qu'après avoir enseigné la philosophie il passât à la théologie, mais comme il était propre à tout, et qu'il n'y avait point d'emplois en religion qu'il ne pût remplir, on l'envoya à Saint-Ouen pour être sous-prieur et directeur des jeunes profès. Il s'acquitta avec édification de cet emploi, et s'attira l'estime de toute la communauté, qui le regardait comme un génie supérieur, capable de remplir un jour les charges les plus honorables de la Congrégation. Mais comme il vit que le prieur ne le soutenait pas dans le bien qu'il voulait établir, et que son emploi le conduisait par la voie la plus courte à la supériorité, il demanda à sortir de Saint-Ouen, et s'offrit d'aller enseigner à Caen la théologie à nos confrères. Il exerça cet emploi plusieurs années, ravi de ne pas monter plus haut. Mais le R. P. Dom Charles de l'Hos-tellerie, étant visiteur en Normandie, et connaissant ses talents, ne voulut pas les laisser enfouis, et le proposa au Chapitre général pour être prieur de Saint-Père de Chartres. Ce fut là que Dom Claude Dupré

fit son coup d'essai, et il remplit si parfaitement tous ses devoirs que, trois ans après, il fut fait abbé de Saint-Martin de Séez, d'où il fut, malgré sa jeunesse, député au Chapitre général. On jeta ensuite les yeux sur lui pour le faire abbé de Saint-Vincent du Mans, l'une des premières supériorités ; mais comme son humilité ne s'en accommodait pas, et qu'il était sur les lieux, et que le R. P. de l'Hostallerie, qui avait de l'amitié pour lui, fut élu Général, il fit si bien auprès de lui qu'il le choisit pour secrétaire, fonctions qu'il exerça pendant six ans. Dom Dupré était ravi de se voir déchargé du poids de la supériorité, ne se servant de l'accès qu'il avait près du nouveau Général que pour être plus exact. Il savait éviter adroitement toutes les occasions de se répandre au dehors et de paraître devant les grands. Je ne l'ai jamais vu prendre aucune récréation ni aucun divertissement. Dom Dupré est tout rempli de Dieu, et assidu à rendre au Père Général tous les services que le grand âge et les infirmités de ce bon vieillard pouvaient exiger de lui. C'était lui qui l'hiver faisait le feu après matines au petit dortoir, embrassant avec plaisir tous les exercices d'humilité.

Six ans se passèrent de la sorte, au bout desquels le R. P. Dom de l'Hostallerie fut déchargé, et eut pour successeur le P. de Sainte-Marthe, dont le génie était bien différent (1). Le R. P. de l'Hostallerie ne

(1) Dom Denis de Sainte-Marthe, né à Paris le 24 mai 1650, fit profession à Saint-Mélaine de Rennes le 12 août 1668. Ses études terminées, il enseigna la philosophie et la théologie à Saint-Remy de Reims, à Saint-Germain-des-Prés et à Saint-Denis. En 1690 il devenait prieur de Saint-Julien de Tours. Trois ans plus tard, déchargé de la supériorité pour la publication de ses *Lettres à M. de Rancé*, il vint à Saint-Germain-des-Prés, où il prit soin de la paroisse et de la bibliothèque. Mais ce fut pour peu de temps : il ne tarda pas en effet à être nommé prieur de Bonne-Nouvelle de Rouen, d'où il passa en 1699 à Saint-Ouen dans la même ville et où il demeura jusqu'en 1705. A cette dernière date il fut choisi comme prieur des Blancs-Manteaux, afin qu'étant dans Paris il eût plus de facilité pour ses travaux. Trois ans plus tard, en 1708, il devenait assistant du P. Général ; puis il fut appelé à gouverner l'abbaye de Saint-Denis en 1711, celle de Saint-Germain-des-Prés en 1714, de nouveau celle de Saint-Denis en 1717. Les Chapitres généraux de 1720 et de 1723 le choisirent pour Supérieur Général de la Congrégation, et il mourut dans l'exercice de cette charge le 30 mars 1725. — On doit à cet illustre religieux les ouvrages suivants : *Traité de la Confession auriculaire contre les erreurs des Calvinistes...*, in-8°, Paris, 1685 ; *Réponse aux plaintes des Protestants touchant la prétendue persécution de France, où l'on expose le sentiment de Calvin, et de tous les plus célèbres Ministres, sur les peines dues aux Hérétiques*, in-12, Paris, 1688 ; *Entretiens touchant l'entreprise du Prince d'Orange sur l'Angleterre, où l'on prouve que cette action fait porter aux Protestants les caractères de l'Antichristianisme que M. Jurieu a reprochés à l'Eglise romaine*, in-12, Paris, 1689 ; *Suite des entretiens touchant l'entreprise du Prince d'Orange sur la Grande-Bretagne*, in-12, Paris, 1691 ; *Lettres à M. de Rancé, Abbé de la Trappe, où l'on examine sa réponse au Traité des études monastiques et quelques endroits de son Commentaire sur la Règle de saint Benoît*, in-12, Amsterdam (Tours), 1692 ; *Recueil de quelques pièces concernant les quatre lettres écrites à M. l'Abbé de la Trappe*, in-12, Cologne

voulut pas quitter le généralat sans placer son secrétaire selon son mérite, et il le fit nommer visiteur de Normandie. Ce ne fut pas chose facile de lui faire accepter cette charge. Il fallut que le Père de l'Hos-tallerie y employât toute son autorité. Dom Dupré s'acquitta si bien de sa charge que le Père de Sainte-Marthe, qui ne l'aimait pas beaucoup, avouait que c'était de tous les visiteurs celui dont il tirait le plus de secours et qui fit mieux son devoir. Aussi trois ans plus tard il le fit élire visiteur de la province de France. Le R. Père Général étant mort dans le cours de ce second triennat, on parla de faire Dom Dupré prieur de Saint-Germain. Il en fut tout alarmé et employa toute son industrie à faire tomber le sort sur le Père Anceaume.

Lorsque Dom Dupré fait ses visites, on ne peut le faire coucher à la chambre des hôtes et dès la première nuit il couche au dortoir et va à matines. Au Chapitre de 1723, où il y avait un commissaire, quelques députés travaillèrent sous main à faire des définites à leur gré. Ils

Tours), 1693; *Oraison funèbre de Madame de Béthune, Abbesse de Beaumont-les-Tours, prononcée dans l'Eglise de ce nom; La vie de Cassiodore, Chancelier et premier ministre de Théodoric le Grand et de plusieurs autres rois d'Italie, ensuite Abbé de Viviers; avec un abrégé de l'histoire des princes qu'il a servis, et des remarques sur ses ouvrages*, in-12, Paris, 1694; *Histoire de saint Grégoire le Grand, Pape et Docteur de l'Eglise, tirée principalement de ses ouvrages*, in-4°, Rouen, 1697; *Réflexions sur la lettre d'un abbé d'Allemagne aux Révérends Pères Bénédictins de la Congrégation de Saint-Maur, sur le dernier tome de leur édition de saint Augustin*, in-12, 1699. Cet abbé d'Allemagne est en réalité le P. Langlois, jésuite, dont le pamphlet fut condamné à Rome par un décret de l'Inquisition. *Lettre à un Docteur de Sorbonne touchant le Mémoire d'un Docteur en théologie, adressé à MM. les Prélat de France contre les Bénédictins*, in-12, 1699; *Sancti Gregorii Papæ I, cognomento Magni, Opera omnia...*, 4 in-f°, Paris, 1705. Présentée au Pape Clément XI, cette édition fut l'occasion d'un bref élogieux en date du 19 avril 1706 adressé au R. Père Général, et le Souverain Pontife faisait en même temps remettre au Procureur de la Congrégation à Rome vingt-quatre médailles d'or dont une d'un grand modèle était destinée à Dom de Sainte-Marthe. *Lettre à Son Altesse royale Madame l'Abbesse de Chelles*, in-4°, Paris, s. d. A la demande de Madame d'Orléans, abbesse de Chelles, Dom de Sainte-Marthe retrace brièvement l'origine, les progrès et l'état de la Congrégation de Saint-Maur. *Gallia Christiana, in provincias ecclesiasticas distributa...*, t. I, in-f°, Paris, 1715. Le 3^e volume venait de paraître en 1715, lorsque Dom de Sainte-Marthe fut enlevé par la mort. Son œuvre fut continuée et au commencement du IV^e volume (1718) furent placés un beau portrait et un abrégé de la vie de cet illustre religieux. Dom Ursmer Berlière (*Revue Bénédictine*, 1899, p. 433-447) a signalé un travail inédit de Dom de Sainte-Marthe. Il est intitulé : *Les véritables épîtres de S. Ignace, disciple de S. Jean, évêque d'Antioche et martyr, traduites en français sur le texte grec et sur l'ancienne version latine, avec les actes du martyre de ce saint, écrits par ses disciples*. Le manuscrit autographe faisait partie de la collection Wilhelm si précieuse pour l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur. — La lettre circulaire envoyée à toute la Congrégation à l'occasion de la mort de Dom Denis de Sainte-Marthe est l'œuvre de Dom Joseph Castel, son secrétaire. — Voir Dom Tassin (p. 445-469) et les auteurs qui ont traité de l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur; Vanel, *Nécrologie...*, p. 140-146.

voulurent faire cet honneur au Père Dupré. Il s'y opposa de toutes ses forces, et, pour se délivrer de leurs instances, il les menaça de recevoir la Constitution, et par ce moyen évita ce qu'il craignait beaucoup : mais au Chapitre suivant, il ne put éviter ce même honneur. Il fut donc élu Définiteur et ne se servit de cet emploi que pour établir le bien. Il fit tout au monde pour se faire décharger, pleura très amèrement ; mais il ne put éviter d'être nommé prieur de Fécamp (1).

[Il gouverna trois ans cette abbaye avec toute la sagesse et toute la douceur possible, donnant à ses religieux des exemples continuels d'une régularité exacte et d'une très profonde humilité. Dom Dupré fut député à la diète provinciale et définiteur au Chapitre général où il fut proposé pour être Général. Il se délivra de cet honneur, qu'il méritait mieux qu'aucun, en déclarant qu'il allait recevoir la Constitution. On élut par compromis le Père Alaydon (2) Général, et on éloigna le Père Thibault (3) de Paris en le nommant prieur de Fécamp, et le Père Dupré,

(1) La notice de Dom Claude Dupré dans le manuscrit de la *Vie des Justes* s'arrête ici. Mais il est facile de la compléter par l'article du *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés* (p. 181-189), dont l'auteur est Dom Martène. D'ailleurs tout ce qui précède fait partie du même travail. Il faut noter seulement que dans le *Nécrologe* les détails sont plus abondants pour les années qui ont précédé l'entrée de Claude Dupré en religion. Ce que nous plaçons entre crochets est pris dans le *Nécrologe* et fait bien la suite d'une même rédaction.

(2) Dom Jean-Baptiste Alaydon, né à Rethel dans le diocèse de Reims, fit, âgé de vingt ans, profession à l'abbaye de Marmoutier le 5 octobre 1691. Après avoir été sous-prieur en divers monastères et après avoir enseigné la philosophie et la théologie, il fut en 1705 nommé prieur d'Argenteuil, d'où il passa en 1711 en la même qualité à Saint-Corneille de Compiègne, où il demeura six ans. En 1717, il fut nommé prieur des Blancs-Manteaux, puis en 1723 de Corbie. En 1726 il fut fait visiteur de Bretagne et enfin élu Supérieur Général en 1729. Il mourut dans l'exercice de cette charge le 6 juin 1733. — Voir Vanel, *Nécrologe...*, p. 172 ; Dom Paul Denis, *Dom Jean-Baptiste Alaydon, 12^e supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur* (1671-1733), dans *Revue Ardennaise*, t. XVI (1909), p. 5-50 ; *Le Cardinal de Fleury, Dom Alaydon et Dom Thuillier. Documents inédits sur l'histoire du jansénisme dans la Congrégation de Saint-Maur* (1729-1730) dans *Revue Bénédictine*, 1909, p. 325.

(3) Dom Pierre Thibault naquit à Rouen et, âgé de dix-neuf ans, fit profession à Notre-Dame de Lyre le 14 juillet 1677. Il fut en 1693 nommé prieur de Beaumont ; en 1696 de Saint-Vigor de Bayeux ; en 1699 et 1702 de Saint-Étienne de Caen ; en 1705 de Saint-Bénigne de Dijon. Trois ans plus tard il devenait visiteur de la province de Chezal-Benoît, puis en 1711 de celle de Bourgogne. En 1714 et 1717, il était choisi comme prieur de Fécamp, d'où il alla à Saint-Germain-des-Prés qu'il gouverna de 1720 à 1725. Après la mort de Dom Denis de Sainte-Marthe arrivée le 30 mars de cette dernière année, la diète désigna Dom Pierre Thibault pour gouverner la Congrégation, et le Chapitre de 1726 ratifia ce choix en le nommant Supérieur Général. Trois ans plus tard, grâce aux intrigues des religieux appelants, Dom Thibault ne fut pas maintenu dans cette charge. Il fut alors prieur de Fécamp et gouverna cette abbaye jusqu'en 1736. Il y mourut simple religieux le 15 juillet 1738.

prieur de Saint-Germain-des-Prés. Après le Chapitre, le Père Thibault vint à Paris pour y faire son paquet, et le Père Dupré l'accompagna jusqu'à Chartres, où il prit la route de Fécamp pour l'y recevoir avec distinction. Il ne se pressa pas de venir à Paris prendre possession de la charge de prieur. Le Général, qui était arrêté à Orléans (1), fut obligé de lui écrire trois lettres pour le faire partir et le prier de ne pas attendre qu'il lui fit un commandement en forme.

Enfin, il se rendit à Saint-Germain-des-Prés, où la communauté le reçut avec toute la joie possible. Il avait déjà gagné tous les cœurs étant visiteur, en sorte qu'à la diète provinciale il eut toutes les voix pour être député, et au Chapitre il fut définitif. Il fut élu premier assistant du P. Dom Hervé Ménard, qui fut élu Général par compromis (2). L'an 1735, le Père Ménard étant mort à Lagny, le gouvernement de la Congrégation tomba au R. P. Dom Claude Dupré, qui la gouverna en qualité de vicaire général, et par sa douceur et par ses rares exemples y fit régner la paix. Il était très bien en cour auprès du cardinal ministre, du chancelier et du garde des sceaux, qui connaissaient son mérite et honoraient sa vertu. Il savait le crédit que le Père de la Taste (3), prieur des Blancs-Manteaux, avait auprès d'eux. Ils travail-

(1) Dom Alaydon avait été élu par compromis au Chapitre général tenu à Marmoutier en juin 1729. Aussitôt après son élection, il s'était mis en route pour se rendre à Paris. Il était arrivé à Orléans au monastère de Bonne-Nouvelle lorsque lui fut remise une lettre de cachet lui ordonnant de rester dans cette ville avec les religieux de son conseil. Après bien des démarches et des pourparlers, Dom Alaydon fut autorisé à rentrer à Saint-Germain-des-Prés, où il arriva le 20 mai 1730. Sur toute cette affaire on trouvera de nombreux et intéressants détails dans l'article de Dom Denis mentionné plus haut : *Le Cardinal de Fleury, Dom Alaydon et Dom Thuillier*.

(2) Dom Hervé Ménard, natif de Dinan, dans l'ancien diocèse de Saint-Malo, fit profession à l'âge de dix-huit ans à l'abbaye de Saint-Mélaine de Rennes le 19 août 1682. Il débuta dans la supériorité en étant nommé en 1702 prieur de Saint-Aubin d'Angers. Il fut ensuite choisi comme prieur de Saint-Serge dans la même ville en 1705 et 1708 ; de la Couture du Mans en 1711 ; abbé de Saint-Martin de Séez en 1714 et 1717. En 1720 il devint visiteur de la province de Bretagne et en 1723 de celle de Normandie. Trois ans plus tard il était prieur de Saint-Mélaine de Rennes et en 1729 assistant du R. P. Dom Alaydon, Supérieur Général. Celui-ci étant mort le 6 juin 1733, Dom Hervé Ménard devint vicaire général de la Congrégation et eut à se rendre presque aussitôt à Marmoutier, où, dans les premiers jours de juillet, devait se tenir le Chapitre. Il y fut élu Général et s'appliqua aussitôt à ramener les Appelants à la soumission au Saint-Siège. Son gouvernement ne dura que deux ans. Il mourut le 13 juillet 1735 au monastère de Lagny, où il s'était retiré pour prendre quelques jours de repos.

(3) Dom Louis-Bernard la Taste naquit à Bordeaux et entra au noviciat de la Daurade, où il fit profession à l'âge de 24 ans le 31 juillet 1708. Après avoir enseigné la philosophie et la théologie en divers monastères, entre autres à Saint-Denis et à Saint-Germain-des-Prés, il fut choisi en 1729 pour prieur des Blancs-Manteaux, dignité qu'il conserva jusqu'en 1736. A cette date il fut nommé assistant du

lèrent tous deux conjointement à faire révoquer les lettres de cachet et à rendre la liberté des élections aux religieux. En quoi il eut le bonheur de réussir. Dans toutes les communautés, les conventuels se firent par tous les religieux, appelants ou non appelants, et furent élus du nombre des uns et des autres. Dans toutes les diètes, les députés furent élus de la même sorte et les définiteurs au chapitre. On regarda dans toute la Congrégation cette liberté comme la plus grande grâce qui pût lui arriver, et comme une insigne protection du ciel sur notre corps qui était à deux doigts de sa perte. On donna mille bénédictions au P. Dupré, qui l'avait préservé du naufrage, et tout le monde le jugea digne d'être mis à sa tête.

Enfin le Chapitre général arriva, tout s'y passa en paix ; le P. Dupré y fut élu Définiteur et président du premier scrutin. Quand on procéda à l'élection des supérieurs, toutes les provinces le demandèrent pour Général. Ce fut pour lui une grande mortification. Il se soumit néanmoins parce qu'il regarda cette unanimité de vœux comme un oracle du Saint-Esprit. Il revint du Chapitre le cœur pénétré de douleur, quoiqu'il fit un assez bon visage à tout le monde ; mais à ses amis il disait qu'il était lié et garotté.

Étant de retour à Paris, il fut à Versailles rendre ses devoirs au roi,

R. Père Général, Dom Claude Dupré. Deux ans plus tard, grâce à la protection du Cardinal de Fleury, et sur la présentation du duc de Nevers, il fut nommé à l'évêché de Bethléem et pourvu en même temps de l'abbaye de Moiremont. Cette nomination eut pour effet de soustraire Dom La Taste aux poursuites qu'un certain nombre de religieux appelants se proposaient d'engager contre l'auteur des *Lettres théologiques*. Le siège de cet évêché était une église dans un faubourg de la ville de Clamecy, considérée comme le refuge de l'évêque de Bethléem chassé de Terre-Sainte par les Musulmans. Dom La Taste devint en 1745 supérieur du monastère des Carmélites de Saint-Denis et ne tarda pas à remettre la paix dans cette maison troublée par les querelles jansénistes. Deux ans plus tard il fut nommé visiteur général de tous les couvents de Carmélites en France. Il mourut dans une dépendance du Carmel de Saint-Denis le 22 avril 1754. — On doit à Dom La Taste : *Lettres théologiques aux Écrivains défenseurs des convulsions et autres miracles du temps*, 2 in-4°, 1720-1740, écrit qui lui valut la haine des jansénistes ; *Lettre aux Carmélites du faubourg Saint-Jacques*, 1745 ; *Réfutation des lettres prétendues pacifiques*, in-12, 1753 : ces *Lettres pacifiques* étaient du janséniste Louis-Adrien Lepage ; *Lettres de sainte Thérèse traduites de l'Espagnol en Français par feu la Révérende Mère Marguerite de Maupeou, dite Thérèse de Saint-Joseph, Religieuse et Prieure du couvent des Carmélites de Saint-Denis en France, et ensuite Prieure des Carmélites de Pont-Audemer. Avec des remarques et notes théologiques, historiques, critiques*. Tome second, in-4°, Paris, 1748. On trouvera dans le *Nouveau Supplément à l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur* de M. Henri Wilhelm, p. 332-335, de précieuses indications sur les écrits et papiers de Dom La Taste conservés dans les bibliothèques publiques. — Voir Dom Tassin, *Hist. littéraire...*, p. 701-703 ; Dom Yves Laurent, *Dom de la Taste, benédictin, évêque de Bethléem*, dans le *Bulletin de Saint-Martin (Ligugé)*, t. XI, 1903, p. 276 et suiv.

à la reine, à M. le Dauphin. Les compliments qu'il leur fit furent estimés de tout le monde. Le cardinal ministre lui promit sa protection pour la Congrégation, qu'il déclara vouloir considérer désormais comme sa propre Congrégation même. Au mois de septembre, le roi partit de Compiègne pour se rendre à Saint-Denis, afin d'assister au service de Louis XIV. Le cardinal ministre s'y rendit la veille : le P. Général fut l'y recevoir ; le cardinal s'entretint familièrement avec lui jusqu'à dix heures du soir. Peu de temps après, le roi de Pologne lui demanda une relique de saint Benoît pour l'abbesse de Saint-Léopold en Russie, sa cousine ; il fut la lui porter, avec le visiteur de Bourgogne et quelques autres supérieurs à Meudon, où ils furent très bien reçus de Sa Majesté polonaise, qui les fit manger avec le maréchal de la couronne.

Un autre se serait repu de tout ces honneurs, mais c'était au P. Dupré une grande mortification, quoiqu'il témoignât un visage gai. Uniquement appliqué aux devoirs de sa charge, il ne pensa qu'à conserver la paix et l'union qu'il avait procurées dans la Congrégation. Il s'étudiait à contenter tous les religieux et à ne faire peine à aucun, et s'il refusait quelquefois ce qu'on lui demandait, il accompagnait son refus de tant de douces paroles qu'il faisait goûter son refus même. Un religieux lui ayant demandé à changer de monastère, il eut de très fortes raisons de lui refuser. Il me dit ensuite que jamais refus ne lui avait tant coûté. Il s'était fait un devoir de faire réponse de ses propres mains à toutes les lettres que ses religieux lui écrivaient. Il était tout occupé à cela tant le jour que bien avant dans la nuit : ce qui ne l'empêchait pas d'être toujours à matines, où il ne manquait jamais, dont souvent il sonnait le premier coup et allumait les lanternes. Il comptait sur ses forces, mais il n'était pas de fer. Il ne fut pas longtemps à s'en ressentir ; on voulait lui faire prendre du soulagement, mais il fut impossible de l'y résoudre. Enfin, après quelques mois il commença à se plaindre qu'il perdait la voix et qu'il souffrait de la poitrine. Il continua toujours ses veilles et à se trouver à matines, comptant que sa bonne nature prendrait le dessus. Vers le commencement de l'avent, son mal augmentait, il fut attaqué d'un asthme. Tout ce qu'on put faire fut de l'empêcher d'aller à matines, mais on ne put lui persuader d'aller à l'infirmerie. Son mal devint si violent, deux jours avant Noël, qu'il fut obligé de rompre l'abstinence et de manger de la viande. On commença à désespérer de sa vie : on voulut faire une consulte de médecins, mais, par un principe de pauvreté et de pénitence, il la refusa et envoya prier ceux qui avaient été avertis de

ne pas venir. Le jour de Noël il fit un effort pour venir à matines, et sur la fin il dit ses trois messes. Il était si faible qu'il hésita s'il les dirait ; mais ayant pris le dessus, il les dit toutes trois avec assez de facilité ; il la dit encore le jour suivant. Son mal empirant toujours, le dimanche 30 de décembre il m'envoya quérir après deux heures. Je me transportai aussitôt dans sa chambre. Il fit sortir tout le monde et me fit approcher de lui. Il me dit : « Je suis bien mal, et je suis bien « aise de me préparer à recevoir le saint Viatique après vêpres, c'est « pourquoi je vous prie d'entendre ma confession. » Il fit une confession générale de sa vie religieuse, puis je me retirai. Son secrétaire lui ayant dit qu'il devait se préparer à aller paraître devant Dieu, il lui répondit : « C'est en lui que je mets toute ma confiance », et en même temps il expira sans agonie, comme on se disposait à lui donner l'Extrême-Onction.](1)

CCLXI

DU R. P. DOM GUILLAUME GRUEL

Dom Guillaume Gruel, natif de Bernay, au diocèse de Lisieux, fit profession à Lyre le 8 juillet 1691, âgé de vingt et un ans. Il était zéléteur à Saint-Ouen, lorsque le P. Dupré y était sous-prieur. Je n'ai jamais vu un religieux plus égal à lui-même, plus exempt de passion, plus aimable et plus prompt à rendre service à tout le monde. Ses supérieurs en étaient tellement satisfaits qu'ils le continuèrent dans sa charge durant trois ans après lesquels ils le nommèrent sous-prieur et zélateur au noviciat. Il s'y mina la santé et on le tira du noviciat pour le mettre prieur en deux petites maisons de Normandie, puis à Orbais et à Conches (2).

(1) Dom Claude Dupré mourut à Saint-Germain-des-Prés le 30 décembre 1736. Il avait débuté dans les hautes charges de la Congrégation en étant nommé en 1705 prieur de Saint-Père de Chartres ; puis trois ans plus tard, il avait été choisi comme abbé de Saint-Martin de Sées, où il demeura jusqu'en 1714. Après avoir été secrétaire du R. P. Dom de l'Hostellerie, il fut nommé en 1720 visiteur de la province de Normandie, et en 1723 de celle de France. En 1726, il fut élu prieur de Fécamp, d'où il vint trois ans plus tard en la même qualité à Saint-Germain-des-Prés. En 1733, il devenait assistant du Père Général et en 1736 était choisi pour gouverner toute la Congrégation. — Dom François Delville, qui exerça les fonctions de secrétaire du Père Claude Dupré, publia une lettre circulaire sur la mort de ce Supérieur, in-4°, 1737. Vanel, *Nécrologe*..., p. 181-189.

(2) Dom Guillaume Gruel fut nommé prieur de Saint-Pierre-sur-Dive en 1717 ;

CCLXII

DU R. P. DOM FRANÇOIS BRIDON

Dom François Bridon, natif de Nantes, avait fait ses études chez les Pères de l'Oratoire, qui ne portent guère leurs écoliers à se faire religieux. Agé de vingt et un ans, il fit profession à Marmoutier entre les mains de Dom Claude Martin le 15 janvier 1694. Il se montrait dès lors fort pénétré de ses devoirs de religieux. Après ses études on l'envoya à Pontlevoy pour y être sous-directeur du séminaire (1). Il y enseigna ensuite la quatrième, puis la troisième et la rhétorique avec beaucoup de succès (2). Il fut ensuite nommé directeur, emploi qu'il exerça durant douze ou quinze ans avec tant de sagesse que le séminaire fut complètement transformé. Il n'y avait trouvé que cinquante pensionnaires assez mal disciplinés et libertins et la maison toute décriée par le mauvais gouvernement de son prédécesseur. Elle avait une dette d'au moins quarante-quatre mille livres. Par sa prudence, par son savoir-faire, Dom Bridon réunit en son séminaire plus de cent cinquante pensionnaires. Il y rétablit la discipline, lui rendit une bonne réputation et y fit bien des aménagements. Il acquitta toutes les dettes et laissa des sommes importantes à son successeur. Tout cela ne se fit point sans peine et sans contradictions de la part de certains régents qui voulaient plus de liberté qu'il ne convenait à leur état. Le R. P. Dom François Bridon n'épargna rien pour les tenir dans leur devoir : et il retrancha avec prudence tous les excès dans lesquels ils donnaient. Lui-même menait une vie très austère et ne mangeait ni œufs ni poisson, si ce n'est aux grandes fêtes. Tous les jours il se levait à une heure et demie, éveillait la communauté, sonnait les trois coups de matines, et, les jours ouvrables, faisait fonction d'acolyte. Il se relevait à cinq heures pour assister

d'Ivry en 1720; d'Orbais en 1723; de Saint-Pierre de Conches en 1726; de Saint-Taurin d'Évreux en 1729 et de Notre-Dame de Josaphat en 1733. Il mourut à Lyre le 10 avril 1748.

(1) À cette époque, par ce nom de *Séminaire*, il faut entendre une sorte de collège où les jeunes gens qui y faisaient leurs études étaient reçus comme pensionnaires.

(2) Ce fut pendant qu'il enseignait la rhétorique que Dom Bridon composa deux tragédies qui furent jouées par ses élèves : *Orphée aux enfers* et *La Prise de Constantinople ou Constantin détrôné par Mahomet*. — Voir Ulysse Robert, *Suppl. à l'histoire littéraire de la Congrégation de Saint-Maur*, dans *Cabinet historique*, t. XXVII, 2^e partie, p. 103.

à la méditation et attirer par ses prières les bénédictions du ciel sur le séminaire. Il était au cours de la journée tout occupé aux devoirs de sa charge et à la prière, toujours le dernier couché, souvent à dix heures, et parfois à onze. Il ne se donnait aucune relâche. On ne rapporte ici que ce qui paraissait aux yeux de tous : mais on ne peut douter que sa vie intérieure n'allât mieux encore.

Un tel directeur devait être aimé, et il l'était en effet des écoliers et de leurs parents, ravis de la bonne éducation donnée à leurs enfants. Toutefois, ayant voulu, à l'exemple de l'Université de Paris, retrancher les danses dans les tragédies, il se mit à dos ses supérieurs et même les visiteurs. Les régents, qui voulaient durant les vacances des récréations excessives entraînant des dépenses qui ne convenaient pas à des pauvres de profession, tombèrent sur lui à leur tour, et il eut besoin de toute sa tête et de toute sa fermeté pour résister à tant d'opposition. Pour comble de disgrâce, on lui donna un prieur qui, pour récompenser les grands services rendus au séminaire, lui retira tous ses emplois. Dom Bridon fut fort sensible à cette conduite de son supérieur : mais il en fit bon usage. Il se retira à Blois, où pendant trois ans il fut sous-prieur. Il fut ensuite prieur à Bonne-Nouvelle d'Orléans, où sa fermeté à maintenir le bien établi par son prédécesseur lui attira de nouvelles persécutions. Au bout d'un an on le transféra à Saint-Benoît-sur-Loire, où il est aujourd'hui prieur et directeur des jeunes profès (1).

CCLXIII

DE FRÈRE PIERRE DARMAND

Fr. Pierre Darmand, qui par humilité n'a pas voulu recevoir l'ordre de la prêtrise, est natif de Grisay, au diocèse de Die (2). Agé de vingt-

(1) Dom François Bridon quitta Pontlevoy en 1720 pour aller comme sous-prieur à Saint-Lomer de Blois. En 1723 il devint prieur de Bonne-Nouvelle d'Orléans, d'où il fut transféré à Saint-Benoît-sur-Loire, où il demeura jusqu'en 1729. A cette date il fut, toujours comme prieur, envoyé à l'abbaye de Molesmes. Comme il était accablé d'infirmités, les supérieurs, espérant que l'air natal lui rendrait la santé, lui conseillèrent d'aller au prieuré de Saint-Jacques de Pirmil, près de Nantes. Il y mourut le 26 novembre 1733.

(2) Notre *Matricule* indique Grisay, comme le lieu de naissance de Fr. Pierre Darmand. Nous n'avons pu découvrir quelle était cette paroisse de l'ancien diocèse de Die, actuellement de Valence.

cinq ans, il fit profession à Vendôme le 18 mai 1692. Ses progrès dans la vie spirituelle et dans l'esprit de pénitence sont tels que, depuis près de trente ans, il ne perd point le sentiment de la présence de Dieu. Il ne fait qu'un repas par jour, sauf les dimanches et fêtes de Notre-Seigneur, et se contente d'un verre d'eau le soir. Il ne boit jamais de vin, si ce n'est en cas de maladie. Jour et nuit il porte, sans la quitter jamais, une haire qui l'enveloppe du col jusqu'aux genoux. Bien qu'il ne puisse être un moment à genoux sans souffrir, il demeure quotidiennement plus de dix heures dans cette position sans appui, et n'a recours à ce soulagement que durant quelques instants. Il a une peine infinie à triompher du sommeil pendant ses oraisons, qu'il prolonge jusqu'à dix ou onze heures du soir. Jamais il ne sort du monastère, n'ayant aucun entretien avec les gens du monde. Été comme hiver, il porte les mêmes vêtements, ne manque aucun des exercices réguliers et ne se dispense d'aucune des austérités de la Règle. Il n'est occupé que de la contemplation des grandeurs divines, ne prenant de repos que ce qu'il ne peut refuser à la nature. Cette existence assurément peu ordinaire, et à laquelle il est impossible de fournir sans un secours particulier du ciel, fait que les religieux imparfaits traitent de fou F. Pierre Darmand : ce dont il se fait gloire, sachant cette parole de l'apôtre saint Paul : *Nos stulti propter Christum* (1). Il s'est même trouvé des visiteurs qui ont voulu obliger ce religieux à de grandes lectures ; et il leur a répondu que, les lectures n'étant instituées que pour nous parler de Dieu, dès que nous sommes unis à lui, il n'en est plus besoin. Aussi se sont-ils contentés d'exiger de lui qu'il lût tous les jours un chapitre de l'Écriture sainte, décision à laquelle il s'est soumis.

Voilà ce que j'ai appris de ce saint religieux, et presque tout ce que je viens de rapporter est tiré d'une de ses lettres au R. Père Général, Dom de l'Hostallerie, auquel il rend compte de sa conduite. Il y reconnaît qu'il est redevable aux divines miséricordes de tout le bien qui est en lui ou qu'il fait. Bien qu'il n'ait aucun rapport avec les séculiers, Fr. Pierre Darmand ne laisse pas d'être estimé d'eux. Ils s'adressent à lui dans leurs nécessités et croient recevoir du ciel par son intercession la guérison de leurs maux (2).

(1) 1^{re} Épître aux Corinthiens, ch. iv, v. 10.

(2) Fr. Pierre Darmand mourut à l'abbaye d'Ambournay le 2 août 1749.

CCLXIV

DU R. P. DOM JEAN FOUQUES

Dom Jean Fouques, né à Bernay dans le diocèse de Lisieux, d'une des premières familles de la ville, semble avoir sucé la piété avec le lait. Dès ses plus tendres années, il avait tant d'éloignement pour les divertissements et le jeu que jamais son père ne put l'engager à jouer une partie de piquet avec lui. Agé de vingt ans, il fit profession au monastère de Lyre le 10 mai 1700. Il fit ensuite son séminaire à Saint-Ouen, où il fut un modèle de vertu pour tous ses confrères. Il fit ses études à Fécamp, où le R. P. Dom François Duvivier était prieur ; comme ce supérieur avait quelques défauts considérables, Fr. Jean Fouques prit un jour la liberté de l'aller trouver sous quelque spécieux prétexte, et au cours de l'entretien il lui demanda ce qu'il penserait d'un supérieur qui se permettrait telle et telle chose, et il lui fit l'énumération des défauts qui choquaient la communauté. Le P. Duvivier répondit que ce supérieur méritait d'être déposé, et sur cette réponse Fr. Jean Fouques reprit aussitôt : « C'est vous-même, mon Révérend Père, qui êtes sujet à ces « défauts qui scandalisent votre communauté (1). »

Après ses études, on envoya Dom Fouques à Jumièges pour y remplir près des novices l'office de zélateur ; il fut ensuite directeur des jeunes profès et sous-prieur à Saint-Ouen, puis secrétaire du R. Père Visiteur et enfin prieur à Coulombs, où on lui donna une récollection à conduire. Toujours il a été un excellent religieux, fort intérieur et fort pénitent, si attaché aux règles qu'on dit que si elles étaient perdues, il ne faudrait qu'étudier sa conduite pour les pratiquer en perfection. Souvent il porte le cilice ou la haire, et prend la discipline. Il ne se chauffe jamais, si ce n'est en récréation ou en compagnie. Il est fort charitable et rend à tous ses religieux tous les services dont il est capable. Lorsqu'il était jeune religieux, on a remarqué que dans les récréations où l'on ne se

(1) Il faut croire que les défauts reprochés à Dom François Duvivier n'étaient pas si considérables, puisque de 1675 à 1717 il fut maintenu dans les hautes dignités de la Congrégation. Il gouverna le monastère de Fécamp de 1702 à 1708.

joignait pas par bandes, il s'attachait de préférence à ceux qui étaient plus négligés et comme abandonnés. Il n'y trouvait peut-être pas grand plaisir, mais son plaisir était précisément de n'en avoir aucun (1).

CCLXV

DU R. P. DOM URSIN DURAND

Dom Ursin Durand naquit à Tours le 30 mai 1681 d'une des premières familles de cette ville. Son grand-père y était lieutenant-général, et depuis plus de deux cents ans l'aîné de la famille qui portait le nom d'Ursin était conseiller au parlement de Paris. Sa mère était fille du marquis de Coigny, et parente du fameux Lejay, premier président du parlement de Paris (2), dont elle portait le nom. C'était une femme toute mondaine, qui, fière de sa naissance et de sa beauté, ne respirait que vanités et plaisirs. Quoiqu'elle ne fût point des plus dévotes, lorsqu'elle portait en son sein ce fils qui fut le premier fruit de son mariage, elle se sentait de temps en temps sollicitée de l'offrir à Dieu. Et néanmoins, lorsqu'il fut venu au monde, cette mère frivole négligea tellement son enfant que la tête de celui-ci ne fut bientôt qu'une plaie. Par bonheur Dieu avait donné au petit Ursin une grand'mère d'une piété solide, qui, voyant que sa bru négligeait son enfant, en prit soin et, cultivant les bonnes inclinations que Dieu avait mises en lui, s'efforça d'en former un sujet digne du ciel. Aussi, dès l'âge de sept ans, de son propre mouvement, il demanda la tonsure : ce qui fit grande joie à sa bonne grand'mère, ravie de voir cet enfant choisir de lui-même le parti de Dieu. Elle avait grand soin de lui faire lire chaque jour la vie

(1) Dom Jean Fouques avait été nommé prieur de Coulombs en 1723, et il y demeura six années. En 1729 il alla gouverner l'abbaye de Saint-Wandrille, d'où il passa en 1733 à celle de Jumièges et en 1736 à celle de Lyre. Il mourut à Fécamp le 18 avril 1743.

(2) Nicolas Lejay, baron de Tilly, garde des sceaux et premier président du parlement de Paris, se rendit célèbre par sa probité, sa prudence et son amour pour les lettres. Il mourut à Paris en 1640.

du saint dont on faisait l'office ainsi que l'évangile de la messe. Elle le conduisait elle-même à l'église et l'emmenait dans les hôpitaux et les prisons, qu'elle visitait souvent. Fallait-il donner un bouillon à un malade, elle le faisait porter par son petit-fils. Si elle voulait faire une aumône aux indigents, elle en chargeait l'enfant. Cette généreuse chrétienne travaillait toujours pour les pauvres, et elle avait grand soin de lui en inspirer l'amour. Il n'était pas fort avancé en âge lorsque Dieu, voulant récompenser sa grand'mère, la rappela à lui : mais les bonnes semences qu'elle avait jetées dans son âme ne furent pas perdues et ne cessèrent de fructifier. Ses régents, voyant son bon naturel, étaient pleins d'affection pour lui et auraient voulu en faire un jésuite. Ils pressèrent fort sa mère de le leur donner, l'assurant qu'il ne lui en coûterait rien. D'un autre côté les Minimes firent ce qu'ils purent pour l'attirer chez eux. Mais Dieu en avait décidé autrement.

.

(1) Ici s'arrête la notice que Dom Martène avait songé à consacrer à son dévoué collaborateur, dont la vie devait se prolonger bien au-delà de la sienne. Agé de 19 ans, Dom Ursin Durand avait fait profession à l'abbaye de Marmoutier le 23 février 1701. Obligé de quitter Saint-Germain-des-Prés, comme nous l'avons dit, il fut envoyé à Saint-Éloi de Noyon, d'où, une année plus tard, il revint au monastère des Blancs-Manteaux. Là, ne pouvant plus rendre service à Dom Martène, il se fit le collaborateur des religieux au milieu desquels il vivait, et en particulier de Dom Clémencet. Après la mort de Dom Mopinot, il fut chargé de poursuivre la publication des *Lettres des Papes*, et il demanda à Dom Clémencet de l'aider à continuer l'œuvre entreprise par Dom Coustant et pour laquelle d'ailleurs ils ne semblent pas avoir montré une grande ardeur. Ensemble ils travaillèrent à terminer l'ouvrage célèbre de Dom Maur Dantine : *L'Art de vérifier les dates*, in-4°, Paris, 1750. Dom Ursin Durand eut aussi sa part dans la publication de Dom Pierre Sabbathier : *Bibliorum sacrorum latinæ versiones antiquæ seu Vetus Italica*, 3 in-f°, Paris, 1743. Dom Ursin Durand refusa toujours de se soumettre à la bulle *Unigenitus* : ce qui ne l'empêchait pas, avec une inconséquence que nous avons peine à comprendre, de se déclarer, en renouvelant son appel, « inviolablement attaché à l'Eglise Catholique, Apostolique et Romaine, et au Saint-Siège qui est le centre de l'Unité, à notre Saint-Père le Pape qui, de droit divin, a la primauté dans toute l'Eglise. Je reçois avec respect, ajoutait-il, tout ce que l'Eglise enseigne, et je déteste tout ce qu'elle condamne. » Dom Ursin Durand mourut aux Blancs-Manteaux le 31 août 1771. — Voir Dom Tassin, *Hist. littéraire de la Congr. de Saint-Maur*, p. 550-567, 636, 642, 668, 742 ; Dom François, *Biblioth. générale des Ecrivains de l'Ordre de Saint-Benoît*, 1777, t. I, p. 269 ; Pitra, *Analecta novissima*..., t. I, p. 27, 33, 46, 368-369.

CCLXVI

DU R. P. DOM CHARLES DE L'HOSTALLERIE (1)

Charles Petey de l'Hostallerie prit naissance à la Loupe (2), gros bourg dans le Perche, au diocèse de Chartres, le 29 janvier 1641. Son père exerçait en ce lieu le premier office de judicature, et était le chef du conseil de M. le Maréchal de la Ferté. Sa droiture, son équité, lui avaient acquis une si grande réputation de probité que chacun s'empressait de l'avoir pour arbitre dans les affaires de conséquence et dans les points les plus litigieux et les plus embarrassés. Sa mère par sa piété et sa sagesse était le modèle des mères de famille. Assistant un jour à la messe, elle sentit le premier mouvement de l'enfant qu'elle portait dans son sein, et, élevant aussitôt son cœur à Dieu, elle offrit à Jésus-Christ, sous les auspices de sa très sainte Mère, ce fruit nouvellement animé. Sa tendre piété alla plus loin : à l'exemple de la vertueuse Anne, mère de Samuel, elle pria le Seigneur d'attacher à son service l'enfant qu'elle devait mettre au monde. L'événement a fait voir que Dieu avait exaucé sa prière.

(1) Dom Martène composa plusieurs notices de Dom Charles Petey de l'Hostallerie, ou plus exactement écrivit plusieurs rédactions d'une même notice. Elle était destinée tout d'abord à prendre place dans l'introduction au récit du deuxième voyage littéraire de Dom Martène et de Dom Ursin Durand. Dans cette préface, qui ne fut pas imprimée, l'auteur marquait sa reconnaissance pour le supérieur qui avait aidé et encouragé les voyageurs dans leurs travaux : « Si dans le voyage dont nous donnons la relation, disait-il, nous avons fait une si grande récolte, le public en est redevable au R. P. Dom Charles Petey de l'Hostallerie, alors Général de notre Congrégation, un des plus grands supérieurs qui l'aient gouvernée, et le plus ardent à favoriser ceux qui s'appliquent à l'étude : car ce fut lui qui nous détermina à l'entreprendre et qui nous fit donner tout ce qui était nécessaire pour la dépense du voyage ». De ces notices une seule fut publiée du vivant de son auteur dans la préface du t. IX des *Veterum Scriptorum... amplissima Collectio*, in-f°, Paris, 1733, p. vi-xii. La traduction fut peut-être l'œuvre de Dom Clémencet, qui avait déjà été chargé de mettre « en beau latin » la vie de Dom P. Coustant par Dom Martène. On y remarquera que l'auteur s'applique surtout à montrer dans Dom de l'Hostallerie les vertus du religieux et ne nous renseigne que fort peu sur le gouvernement du Supérieur général : et pourtant la matière était abondante : car ces années furent une période de troubles dans la Congrégation de Saint-Maur. On devra donc la compléter par le travail que Dom Paul Denis a consacré à *Dom Charles de l'Hostallerie, 9^e Supérieur général de la Congrégation de Saint-Maur (1714-1720)*. Sa vie et ses lettres, dans *Revue Mabillon*, 1909, et Ligugé, 1910, in-8° de 163 p.

(2) La Loupe, ch.-l. de canton de l'arr. de Nogent-le-Rotrou, Eure-et-Loir.

Attentive à le former pour le ciel, elle eut soin de lui faire connaître l'engagement qu'elle avait pris pour lui avec le Seigneur. Elle lui en répétait souvent les circonstances, et l'exhortait à soutenir la sainteté de cette première offrande par la pureté de ses mœurs. Il y fut sensible ; l'impression s'en fortifia avec l'âge, et on peut dire qu'elle lui fut présente le reste de ses jours. Il la rappelait de temps en temps, et la racontait familièrement à ceux qu'il honorait de sa confiance. Souvent même il disait : « Si j'avais quelque chose à moi, je ferais présent d'un « tableau à l'église où j'ai été consacré à Dieu et régénéré en Jésus-Christ ; je m'y ferais représenter avec ma mère prosternée aux pieds « de la Reine des Anges, et pour mieux exprimer les sentiments de « ma reconnaissance, j'y ferais mettre cette inscription : *Ego servus « tuus et filius ancillæ tuæ* (1). »

Il fit ses humanités chez les Pères jésuites d'Alençon et sa rhétorique sous les Pères de l'Oratoire à Vendôme. Ce fut là qu'étant un jour allé à vêpres au monastère de la Trinité, avec quelques-uns de ses compagnons, le prieur (2), qui l'aperçut dans les basses chaises, fut si charmé de sa physionomie et de sa modestie, qu'élevant son cœur à Dieu, il le pria de donner ce sujet à la religion. Ses vœux furent exaucés, et il eut la consolation de le voir venir avec ces mêmes condisciples lui demander l'entrée au noviciat. Il les admit tous : mais il n'y eut que celui qu'il avait demandé à Dieu qui persévéra. Ceux qui sortirent d'eux-mêmes ou qui furent congédiés, soit par attachement pour le novice, soit par le chagrin de le voir seul rester, soit que l'ennemi du salut s'en mêlât, complotèrent sa sortie, et employèrent tous les stratagèmes possibles pour l'engager à rentrer dans le monde. Ils eurent même la témérité de se glisser furtivement dans le monastère pour lui présenter des habits séculiers qu'ils avaient apportés, persuadés qu'ils pourraient par cet artifice ébranler sa constance : mais Dieu lui fit la grâce de résister à une telle épreuve. Ces traits séduisants ne purent pénétrer jusqu'à son cœur ; l'amour de sa vocation et les douceurs qu'il goûtait au service de Dieu dissipèrent ces caresses meurtrières, et il parla avec tant de fermeté à ses faux amis qu'ils s'en retournèrent confus.

Ce fut peut-être pour récompenser sa fidélité que Dieu lui fit deux grâces singulières, lui donnant le don d'oraison, en sorte qu'étant encore novice il ne perdait presque point la présence de Dieu, et confirmant en

(1) *Sagesse*, ch. ix, v. 5.

(2) Dom François Ducher, après avoir gouverné le monastère de Solignac, fut prieur de la Trinité de Vendôme de 1654 à sa mort, qui arriva le 16 octobre 1659. Il avait fait profession à Saint-Augustin de Limoges le 5 décembre 1640.

lui le don de chasteté qu'il avait apporté en religion. Un des premiers supérieurs de la Congrégation qui avait sa confiance a assuré que pendant toute sa vie il n'avait rien fait qui pût donner atteinte à l'intégrité de cette vertu angélique.

L'année de sa probation achevée, il consumma son sacrifice par les vœux solennels de la religion le 29 juin 1659. Sa mère, qui voulut y être présente, offrit à Dieu cette victime; et afin qu'il l'eût pour agréable, elle s'unit au sacrifice par la réception du sacrement de l'Eucharistie. Deux ans après, on l'envoya étudier en philosophie et en théologie à Saint-Benoît-sur-Loire sous un habile maître (1). Il brilla durant le cours de ses études; mais il ne se distingua pas moins par sa piété et sa fidélité à ses devoirs de religieux. Il fit dans le même monastère son année de récollection, qu'il employa à la lecture des saints Pères et à l'oraison, se préparant par la retraite et des pénitences redoublées à recevoir l'ordre de la prêtrise. Il dit sa première messe avec les sentiments d'humilité et de respect convenables à une action si importante; et depuis ce jour il regarda cet auguste mystère comme une source de vie dont on ne peut s'éloigner qu'au préjudice de son avancement spirituel. Aussi jamais la multiplicité des soins ou l'embarras des affaires, bien moins encore la négligence, le dégoût ou une dévotion mal entendue n'ont pu l'éloigner de ce divin sacrement. « Le dégoût du pain, » disait-il à certains religieux qui se dispensaient trop facilement de « célébrer, est un signe sensible qui annonce une maladie présente ou « qui menace d'une mort prochaine. »

Après sa récollection, les supérieurs voulurent le faire enseigner; mais par humilité il s'en excusa. Sur ce refus on l'envoya à Molême (2) avec un de ses compagnons d'étude pour y mettre la réforme. Lorsqu'ils y arrivèrent, ce confrère se mit à pleurer, se trouvant dans une très grande solitude dépourvue de tout ce qui pouvait rendre la vie agréa-

(1) Dom Gabriel Gerberon était alors sous-prieur et lecteur de théologie à Saint-Benoît-sur-Loire, où il demeura jusqu'au Chapitre général de 1663.

(2) *Molosme*, com. du canton de Tonnerre, Yonne. — Très ancienne abbaye dont on fait remonter les origines au temps de Clovis I. Elle appartenait au diocèse de Langres, et fut établie dans un lieu appelé *Melundum*, dont elle garda le nom après qu'elle eut été transférée à quelque distance sur les bords de l'Armançon. Elle était sous le vocable de saint Pierre. Le B. Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, y rétablit en 1004 l'observance monastique. Au commencement du XVI^e siècle, l'abbé Étienne de Nicey restaura l'abbaye de Saint-Pierre de Molosme, y faisant reflourir la vie religieuse. La Congrégation de Saint-Maur y fut appelée en 1667 par l'abbé commendataire François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon. — Les bâtiments sont ruinés; l'église reconstruite au XVI^e siècle subsiste: on y remarque un fort beau portail plus ancien.

ble. Il n'y avait aucun édifice qui eût l'apparence d'un monastère; l'église, toute dépaillée, était horrible; toutes les nécessités de la vie manquaient; et ils n'avaient devant les yeux que de tristes objets en la personne des anciens religieux qu'ils étaient venus réformer. Dom Charles de l'Hostallerie ne perdit rien de sa gaieté ordinaire; il releva le courage de son compagnon, l'exhorta à la patience, mettant toute sa confiance en Dieu, qui ne manque jamais à ceux qui le servent. Il bénit le Seigneur de se voir logé sous un escalier où sa table était une futaille, son siège un billot de bois, et son lit un peu de paille sur la terre nue. Il n'avait pour bibliothèque qu'un seul livre; mais au pied du crucifix il apprenait une science que les hommes ne sont pas capables de nous donner. Chargé en qualité d'officier du soin de faire subsister cette petite communauté naissante, tout son fonds se réduisait à trente sols. Sa ressource fut le Seigneur, et il trouva dans sa divine Providence des trésors inépuisables. Après l'office divin et le travail manuel, il s'occupait à faire des sermons aux pauvres gens d'alentour: ce qui le fit estimer et des riches et des pauvres. L'onction du Seigneur l'instruisait, et jamais, de son aveu même, il ne reçut tant de consolations que dans cette privation de toutes les douceurs de la vie.

Quelques années plus tard, l'obéissance l'engagea dans les emplois extérieurs de l'abbaye de Molesme (1). Il donna tous ses soins pour bien remplir les devoirs de son office, mais sans y attacher son cœur. Ses occupations du dehors ne lui firent rien perdre de sa paix intérieure. Chacun était charmé de sa droiture, de son esprit ouvert, de sa facilité à trouver des expédients pour terminer les affaires, et de ses entretiens dans lesquels il glissait toujours adroitement quelques traits de piété qui portaient à Dieu. Tous enfin s'empressaient de lui remettre leurs intérêts pour en décider comme il lui plairait. On l'abordait avec joie et facilité; on le quittait avec peine et à regret. Les fermiers trouvaient en lui non un exacteur, mais un père; les pauvres, un tendre et fidèle dispensateur du patrimoine de Jésus-Christ. Dieu bénissait visiblement

(1) *Molesmes*, com. du canton de Laignes, Côte-d'Or. — L'Abbaye de Notre-Dame de Molesmes fut fondée entre les années 1066 et 1075 par saint Robert († 1110) avec l'aide de Rainald, évêque de Langres, en un lieu donné par Hugues de Merleannac. Ce fut de Molesmes que sortirent les moines qui, sous la conduite de leur abbé, allèrent en 1098 fonder Cîteaux. Notre-Dame de Molesmes fut ruinée en 1472 dans la guerre entre Louis XI et le duc de Bourgogne, et un siècle plus tard, en 1571, elle fut brûlée par les hérétiques. L'abbé commendataire, Armand de Conty, y introduisit en 1648 les religieux de la Congrégation de Saint-Maur. — L'église a été détruite, et les bâtiments sont devenus une maison d'école et des habitations particulières.

ses démarches; tout prospérait entre ses mains, et son supérieur lui disait quelquefois agréablement ce que Laban disait au saint patriarche Jacob : *Experimento didici quia benedixit mihi Deus propter te* (1).

Dans le temps qu'il était à Molesme, il arriva que, la veille d'une fête où il y a grand concours, le prédicateur invité fit savoir qu'il ne pouvait prêcher. Le prieur eut, dans cet embarras, recours au Père de l'Hostallerie, qui était en ce moment occupé à recevoir des hôtes. Il s'excusa sur le peu de temps qu'il avait pour se préparer; mais, le prieur ayant fait de nouvelles instances, il répondit, sans s'engager, qu'il ferait ce qu'il pourrait. Le lendemain il monta en chaire et surpassa tellement l'attente de ses auditeurs que chacun se retira rempli d'admiration. Mais ce qui lui était arrivé à Saint-Benoît-sur-Loire, durant sa récollection, est encore plus surprenant. Forcé par l'obéissance, après deux heures de préparation, il fit à la communauté une exhortation qui servit de conférence le dimanche après Pâques. M. de l'Estrade, évêque de Condom (2), qui s'y trouva présent, en fut si charmé qu'il courut après lui pour lui faire compliment, mais l'humble prédicateur, mécontent de soi-même, précipita sa fuite et s'enferma dans sa chambre, évitant l'éclat et cherchant l'obscurité au pied de la croix du Sauveur.

Les Supérieurs, informés du mérite du Père de l'Hostallerie, l'approchèrent de Paris. On le fit d'abord sous-prieur d'Argenteuil; il y fut ensuite prieur l'espace de six ans (3). Ce fut là que je commençai à le connaître, et dès lors je remarquai en lui deux grandes vertus qu'il possédait dans un degré éminent : une charité incomparable envers ses religieux et une humilité profonde. Dur à lui-même et bénin envers ses frères, prévenant affectueusement leurs besoins, et se refusant le moindre soulagement, prenant sur soi ce qu'il y avait de plus onéreux et de plus vil dans le monastère, portant tout le poids de la supériorité sans en goûter les douceurs. Son cœur, qui n'était pas moins ouvert que son visage, rendait son accès facile : il accordait de si bonne grâce ce qu'on lui demandait qu'on croyait avoir reçu un double bienfait.

Sa piété envers la sainte Robe de Notre-Seigneur, qui se conserve à

(1) Genèse, ch. xxx, v 27.

(2) Dom de l'Hostallerie fut envoyé à Saint-Benoît-sur-Loire en 1661, et, pendant le temps qu'il demeura en cette abbaye, l'évêque de Condom était Charles de Lorraine, qui en 1660 avait succédé à Jacques de Lestrade.

(3) Dom Charles de l'Hostallerie fut sous-prieur d'Argenteuil avant d'aller à Molesme. En 1664, il signe en cette qualité le procès-verbal d'un miracle opéré par la Sainte Tunique. Il gouverna plus tard ce petit monastère comme administrateur ou comme prieur de 1675 à 1684.

Argenteuil, ranima celle des fidèles : elle pénétra jusqu'à la cour, et deux grandes princesses touchées de ses entretiens signalèrent leur religion par la riche et magnifique châsse d'argent qui renferme aujourd'hui ce précieux dépôt (1). Sa foi, qui éclatait encore plus par ses œuvres que par ses discours, n'avait pas besoin de voir pour croire. Ce fut moins pour la confirmer que pour la récompenser que Dieu voulut le rendre témoin de plusieurs miracles. La guérison subite d'une jeune pensionnaire des religieuses d'Argenteuil qui recouvra l'usage de ses membres et la liberté de marcher ne fut pas le moins considérable. Les médecins et les chirurgiens les plus habiles avaient épuisé sans succès toutes les ressources de leur art : le Fils de Dieu, qui avait signalé sa miséricorde sur l'hémorroïsse par le seul attouchement de la frange de sa robe l'étendit sur cette jeune fille. Elle fut apportée devant la châsse par le secours de mains charitables, et elle s'en retourna sans soutien et sans appui, bénissant le Seigneur qui avait fait éclater les merveilles de sa puissance par le moyen de sa sainte Robe (2).

Après six ans de supériorité à Argenteuil, il fut nommé prieur de Saint-Crépin-le-Grand de Soissons (3), où son mérite le fit bientôt connaître. Madame d'Harcourt, abbesse de Notre-Dame, fut si touchée de sa piété, et dès sa première visite remarqua en lui tant de pénétration qu'elle le pria de l'assister de ses conseils et de faire des instructions à

(1) Ces deux princesses étaient Marie de Lorraine, duchesse de Guise, et sa sœur Françoise de Lorraine, abbesse de Montmartre. Le transfert de la précieuse relique d'une châsse dans l'autre se fit le 22 octobre 1680 sous la présidence de Dom Claude Boistard, prieur de Saint-Germain-des-Prés et vicaire général de l'archevêque de Paris. La traduction française du procès-verbal de cette translation nous a été conservée par Dom Gerberon dans *L'histoire de la Robe sans couture de N.-S. Jésus-Christ*, 2^e édition, in-12, Paris, 1686, p. 123-128. Parmi les signatures de cet acte, on remarque, après celles de Dom Boistard, des deux princesses et des personnes de leur suite, celles de « Fr. Ch. Petey, prieur d'Argenteuil », et des autres religieux du monastère. Notons aussi que dans ce procès-verbal la châsse en vermeil est reconnue comme offerte par la seule duchesse de Guise, qui y a « employé beaucoup d'or, d'argent et de pierreries ».

(2) Cette jeune fille, nommée Catherine Potel, infirme depuis sept années, fut guérie le 16 juillet 1673. Elle consacra à Dieu la santé qu'il lui avait rendue, et fit profession de la vie religieuse dans le monastère de Saint-Bernard d'Argenteuil, où elle a donné de grands exemples de piété. — Dom Gerberon, *l. c.*, p. 95-101 : ce travail eut au moins huit éditions ; la première est de 1677. Parmi d'autres ouvrages on peut encore consulter avec profit : *La Tunique inconsulte de Notre-Seigneur Jésus-Christ vérifiée dans le prieuré de l'Humilité de Notre-Dame à Argenteuil...* par le Fr. Robert Wyard, moine bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, l'an mil huit cent soixante-sept, le 13 novembre, publié par M. l'abbé Vanel, Paris, 1894, in-12 de 296 p.

(3) Dom Ch. de l'Hostallerie fut nommé prieur de Saint-Crépin-le-Grand par le Chapitre général de 1681, et par celui de 1684 de Saint-Corneille de Compiègne.

lui le don de chasteté qu'il avait apporté en religion. Un des premiers supérieurs de la Congrégation qui avait sa confiance a assuré que pendant toute sa vie il n'avait rien fait qui pût donner atteinte à l'intégrité de cette vertu angélique.

L'année de sa probation achevée, il consumma son sacrifice par les vœux solennels de la religion le 29 juin 1659. Sa mère, qui voulut y être présente, offrit à Dieu cette victime; et afin qu'il l'eût pour agréable, elle s'unit au sacrifice par la réception du sacrement de l'Eucharistie. Deux ans après, on l'envoya étudier en philosophie et en théologie à Saint-Benoît-sur-Loire sous un habile maître (1). Il brilla durant le cours de ses études; mais il ne se distingua pas moins par sa piété et sa fidélité à ses devoirs de religieux. Il fit dans le même monastère son année de récollection, qu'il employa à la lecture des saints Pères et à l'oraison, se préparant par la retraite et des pénitences redoublées à recevoir l'ordre de la prêtrise. Il dit sa première messe avec les sentiments d'humilité et de respect convenables à une action si importante; et depuis ce jour il regarda cet auguste mystère comme une source de vie dont on ne peut s'éloigner qu'au préjudice de son avancement spirituel. Aussi jamais la multiplicité des soins ou l'embarras des affaires, bien moins encore la négligence, le dégoût ou une dévotion mal entendue n'ont pu l'éloigner de ce divin sacrement. « Le dégoût du pain, » disait-il à certains religieux qui se dispensaient trop facilement de « célébrer, est un signe sensible qui annonce une maladie présente ou « qui menace d'une mort prochaine. »

Après sa récollection, les supérieurs voulurent le faire enseigner; mais par humilité il s'en excusa. Sur ce refus on l'envoya à Molême (2) avec un de ses compagnons d'étude pour y mettre la réforme. Lorsqu'ils y arrivèrent, ce confrère se mit à pleurer, se trouvant dans une très grande solitude dépourvue de tout ce qui pouvait rendre la vie agréa-

(1) Dom Gabriel Gerberon était alors sous-prieur et lecteur de théologie à Saint-Benoît-sur-Loire, où il demeura jusqu'au Chapitre général de 1663.

(2) *Molosme*, com. du canton de Tonnerre, Yonne. — Très ancienne abbaye dont on fait remonter les origines au temps de Clovis I. Elle appartenait au diocèse de Langres, et fut établie dans un lieu appelé *Melundum*, dont elle garda le nom après qu'elle eut été transférée à quelque distance sur les bords de l'Armançon. Elle était sous le vocable de saint Pierre. Le B. Guillaume, abbé de Saint-Bénigne de Dijon, y rétablit en 1004 l'observance monastique. Au commencement du XVI^e siècle, l'abbé Étienne de Nicey restaura l'abbaye de Saint-Pierre de Molosme, y faisant reflourir la vie religieuse. La Congrégation de Saint-Maur y fut appelée en 1667 par l'abbé commendataire François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon. — Les bâtiments sont ruinés; l'église reconstruite au XVI^e siècle subsiste: on y remarque un fort beau portail plus ancien.

ble. Il n'y avait aucun édifice qui eût l'apparence d'un monastère; l'église, toute dépravée, était horrible; toutes les nécessités de la vie manquaient; et ils n'avaient devant les yeux que de tristes objets en la personne des anciens religieux qu'ils étaient venus réformer. Dom Charles de l'Hostallerie ne perdit rien de sa gaieté ordinaire; il releva le courage de son compagnon, l'exhorta à la patience, mettant toute sa confiance en Dieu, qui ne manque jamais à ceux qui le servent. Il bénit le Seigneur de se voir logé sous un escalier où sa table était une futaille, son siège un billot de bois, et son lit un peu de paille sur la terre nue. Il n'avait pour bibliothèque qu'un seul livre; mais au pied du crucifix il apprenait une science que les hommes ne sont pas capables de nous donner. Chargé en qualité d'officier du soin de faire subsister cette petite communauté naissante, tout son fonds se réduisait à trente sols. Sa ressource fut le Seigneur, et il trouva dans sa divine Providence des trésors inépuisables. Après l'office divin et le travail manuel, il s'occupait à faire des sermons aux pauvres gens d'alentour : ce qui le fit estimer et des riches et des pauvres. L'onction du Seigneur l'instruisait, et jamais, de son aveu même, il ne reçut tant de consolations que dans cette privation de toutes les douceurs de la vie.

Quelques années plus tard, l'obéissance l'engagea dans les emplois extérieurs de l'abbaye de Molesme (1). Il donna tous ses soins pour bien remplir les devoirs de son office, mais sans y attacher son cœur. Ses occupations du dehors ne lui firent rien perdre de sa paix intérieure. Chacun était charmé de sa droiture, de son esprit ouvert, de sa facilité à trouver des expédients pour terminer les affaires, et de ses entretiens dans lesquels il glissait toujours adroitement quelques traits de piété qui portaient à Dieu. Tous enfin s'empressaient de lui remettre leurs intérêts pour en décider comme il lui plairait. On l'abordait avec joie et facilité; on le quittait avec peine et à regret. Les fermiers trouvaient en lui non un exacteur, mais un père; les pauvres, un tendre et fidèle dispensateur du patrimoine de Jésus-Christ. Dieu bénissait visiblement

(1) *Molesmes*, com. du canton de Laignes, Côte-d'Or. — L'Abbaye de Notre-Dame de Molesmes fut fondée entre les années 1066 et 1075 par saint Robert († 1110) avec l'aide de Rainald, évêque de Langres, en un lieu donné par Hugues de Merlennac. Ce fut de Molesmes que sortirent les moines qui, sous la conduite de leur abbé, allèrent en 1098 fonder Cîteaux. Notre-Dame de Molesmes fut ruinée en 1471 dans la guerre entre Louis XI et le duc de Bourgogne, et un siècle plus tard, en 1571, elle fut brûlée par les hérétiques. L'abbé commendataire, Armand de Conty, y introduisit en 1648 les religieux de la Congrégation de Saint-Maur. — L'église a été détruite, et les bâtiments sont devenus une maison d'école et des habitations particulières.

ses démarches; tout prospérait entre ses mains, et son supérieur lui disait quelquefois agréablement ce que Laban disait au saint patriarche Jacob : *Experimento didici quia benedixit mihi Deus propter te* (1).

Dans le temps qu'il était à Molesme, il arriva que, la veille d'une fête où il y a grand concours, le prédicateur invité fit savoir qu'il ne pouvait prêcher. Le prieur eut, dans cet embarras, recours au Père de l'Hostallerie, qui était en ce moment occupé à recevoir des hôtes. Il s'excusa sur le peu de temps qu'il avait pour se préparer; mais, le prieur ayant fait de nouvelles instances, il répondit, sans s'engager, qu'il ferait ce qu'il pourrait. Le lendemain il monta en chaire et surpassa tellement l'attente de ses auditeurs que chacun se retira rempli d'admiration. Mais ce qui lui était arrivé à Saint-Benoît-sur-Loire, durant sa récollection, est encore plus surprenant. Forcé par l'obéissance, après deux heures de préparation, il fit à la communauté une exhortation qui servit de conférence le dimanche après Pâques. M. de l'Estrade, évêque de Condom (2), qui s'y trouva présent, en fut si charmé qu'il courut après lui pour lui faire compliment, mais l'humble prédicateur, mécontent de soi-même, précipita sa fuite et s'enferma dans sa chambre, évitant l'éclat et cherchant l'obscurité au pied de la croix du Sauveur.

Les Supérieurs, informés du mérite du Père de l'Hostallerie, l'approchèrent de Paris. On le fit d'abord sous-prieur d'Argenteuil; il y fut ensuite prieur l'espace de six ans (3). Ce fut là que je commençai à le connaître, et dès lors je remarquai en lui deux grandes vertus qu'il possédait dans un degré éminent : une charité incomparable envers ses religieux et une humilité profonde. Dur à lui-même et bénin envers ses frères, prévenant affectueusement leurs besoins, et se refusant le moindre soulagement, prenant sur soi ce qu'il y avait de plus onéreux et de plus vil dans le monastère, portant tout le poids de la supériorité sans en goûter les douceurs. Son cœur, qui n'était pas moins ouvert que son visage, rendait son accès facile : il accordait de si bonne grâce ce qu'on lui demandait qu'on croyait avoir reçu un double bienfait.

Sa piété envers la sainte Robe de Notre-Seigneur, qui se conserve à

(1) Genèse, ch. xxx, v 27.

(2) Dom de l'Hostallerie fut envoyé à Saint-Benoît-sur-Loire en 1661, et, pendant le temps qu'il demeura en cette abbaye, l'évêque de Condom était Charles de Lorraine, qui en 1660 avait succédé à Jacques de Lestrade.

(3) Dom Charles de l'Hostallerie fut sous-prieur d'Argenteuil avant d'aller à Molesme. En 1664, il signe en cette qualité le procès-verbal d'un miracle opéré par la Sainte Tunique. Il gouverna plus tard ce petit monastère comme administrateur ou comme prieur de 1675 à 1684.

Argenteuil, ranima celle des fidèles : elle pénétra jusqu'à la cour, et deux grandes princesses touchées de ses entretiens signalèrent leur religion par la riche et magnifique chasse d'argent qui renferme aujourd'hui ce précieux dépôt (1). Sa foi, qui éclatait encore plus par ses œuvres que par ses discours, n'avait pas besoin de voir pour croire. Ce fut moins pour la confirmer que pour la récompenser que Dieu voulut le rendre témoin de plusieurs miracles. La guérison subite d'une jeune pensionnaire des religieuses d'Argenteuil qui recouvra l'usage de ses membres et la liberté de marcher ne fut pas le moins considérable. Les médecins et les chirurgiens les plus habiles avaient épuisé sans succès toutes les ressources de leur art : le Fils de Dieu, qui avait signalé sa miséricorde sur l'hémorroïsse par le seul attouchement de la frange de sa robe l'étendit sur cette jeune fille. Elle fut apportée devant la chasse par le secours de mains charitables, et elle s'en retourna sans soutien et sans appui, bénissant le Seigneur qui avait fait éclater les merveilles de sa puissance par le moyen de sa sainte Robe (2).

Après six ans de supériorité à Argenteuil, il fut nommé prieur de Saint-Crépin-le-Grand de Soissons (3), où son mérite le fit bientôt connaître. Madame d'Harcourt, abbesse de Notre-Dame, fut si touchée de sa piété, et dès sa première visite remarqua en lui tant de pénétration qu'elle le pria de l'assister de ses conseils et de faire des instructions à

(1) Ces deux princesses étaient Marie de Lorraine, duchesse de Guise, et sa sœur Françoise de Lorraine, abbesse de Montmartre. Le transfert de la précieuse relique d'une chasse dans l'autre se fit le 22 octobre 1680 sous la présidence de Dom Claude Boistard, prieur de Saint-Germain-des-Prés et vicaire général de l'archevêque de Paris. La traduction française du procès-verbal de cette translation nous a été conservée par Dom Gerberon dans *L'histoire de la Robe sans couture de N.-S. Jésus-Christ*, 2^e édition, in-12, Paris, 1686, p. 123-128. Parmi les signatures de cet acte, on remarque, après celles de Dom Boistard, des deux princesses et des personnes de leur suite, celles de « Fr. Ch. Peley, prieur d'Argenteuil », et des autres religieux du monastère. Notons aussi que dans ce procès-verbal la chasse en vermeil est reconnue comme offerte par la seule duchesse de Guise, qui y a « employé beaucoup d'or, d'argent et de pierreries ».

(2) Cette jeune fille, nommée Catherine Potel, infirme depuis sept années, fut guérie le 16 juillet 1673. Elle consacra à Dieu la santé qu'il lui avait rendue, et fit profession de la vie religieuse dans le monastère de Saint-Bernard d'Argenteuil, où elle a donné de grands exemples de piété. — Dom Gerberon, *l. c.*, p. 95-101 : ce travail eut au moins huit éditions ; la première est de 1677. Parmi d'autres ouvrages on peut encore consulter avec profit : *La Tunique inconsulte de Notre-Seigneur Jésus-Christ vérifiée dans le prieuré de l'Humilité de Notre-Dame à Argenteuil...* par le Fr. Robert Wyard, moine bénédictin de la Congrégation de Saint-Maur, l'an mil huit cent soixante-sept, le 13 novembre, publié par M. l'abbé Vanel, Paris, 1894, in-12 de 296 p.

(3) Dom Ch. de l'Hostallerie fut nommé prieur de Saint-Crépin-le-Grand par le Chapitre général de 1681, et par celui de 1684 de Saint-Corneille de Compiègne.

ses religieuses (1). Elle n'entreprenait rien dans son monastère sans avoir consulté le Père de l'Hostallerie. Elle lui confia la conduite de ses novices, comme la chose la plus importante de son abbaye ; mais cette pieuse princesse eut la douleur de se le voir enlever au bout d'un an pour aller remplir la place de prieur à Saint-Corneille de Compiègne. Elle fut si sensible à cette perte qu'elle ne put s'en consoler que par la permission que les supérieurs lui accordèrent de le faire venir de temps en temps à Soissons. Deux ans après, étant allée aux eaux, elle avait pris la résolution d'aller elle-même au Chapitre général supplier les définites de le renvoyer à Soissons : ce qu'elle aurait fait sans un accident imprévu qui l'empêcha d'exécuter ce dessein. Madame d'Humières, abbesse de Monchy, sut mettre à profit la perte qu'avait faite Madame l'abbesse de Soissons. Elle eut la même confiance aux lumières de Dom Charles de l'Hostallerie, et ce fut sous sa direction et par ses bons avis qu'elle rétablit l'étroite observance et la pureté de la règle dans son monastère. Elle éprouva de grandes contradictions, mais son sage directeur lui aplanit toutes les difficultés (2).

(1) L'abbaye de Notre-Dame de Soissons, fondée vers 660 par Leutrade, femme d'Ebroïn, maire du palais, et sur les conseils de saint Drausin, évêque de Soissons, fut tout d'abord établie sur les bords de l'Aisne et hors de la ville ; mais elle ne tarda pas à être transférée à l'intérieur des murs. La première abbesse, Ethérie, venait du monastère de Jouarre, et on y suivit d'abord la règle de saint Colomban. Richement dotée, l'abbaye de Notre-Dame eut trois églises et était habitée par un grand nombre de religieuses. Au XVI^e siècle, le Cardinal de Bourbon voulut y introduire la règle de Fontevault ; mais la véritable réforme fut l'œuvre des abbesse Catherine de Bourbon († 1594), Louise de Lorraine († 1643), et Henriette de Lorraine († 1669), qui surent rétablir la vie monastique dans leur abbaye, en reconstruire les bâtiments, et en relever le temporel. Madame d'Harcourt y maintint la vie régulière, qui demeura florissante jusqu'à la Révolution. La magnifique église de Notre-Dame fut détruite de 1797 à 1802, et il n'en subsiste que quelques pans de murailles. Les bâtiments conventuels furent convertis en casernes.

(2) *Monchy-le-Péroux*, maintenant *Monchy-Humières*, com. du canton de Ressons, non loin de Compiègne, Oise. — L'abbaye de Notre-Dame de Monchy fut fondée en 1239, par Mathieu de Roye, seigneur de ce lieu et de Garbigny, fondation qui, deux ans plus tard fut confirmée par Robert, évêque de Beauvais. Dans la première partie du XV^e siècle les Anglais et les Bourguignons envahirent l'abbaye, la ruinèrent et en 1434 les religieuses l'abandonnèrent. En 1460 l'abbé de Cîteaux donna le monastère aux moines d'Ourscamp. Notre-Dame de Monchy ayant été rendu aux Cisterciennes, l'abbesse Elisabeth de Crevant d'Humières releva l'abbaye de ses ruines. Sa nièce Anne-Louise d'Humières lui succéda en 1671 et fit revivre dans son monastère la règle de Cîteaux malgré toutes les oppositions qu'elle rencontra et dont son sage directeur et conseiller eut également beaucoup à souffrir. Elle mourut le 20 janvier 1710. — Voir *La Vie de Madame d'Humières, abbesse et réformatrice de l'abbaye de Monchy* (par Dom Félibien), Paris, 1711, in-12 de 232 p. Cette Vie est dédiée par l'abbesse et les religieuses de Monchy à « Madame la Maréchale, duchesse d'Humières », mère de l'abbesse qu'elles avaient perdue au commencement de l'année précédente.

Pendant que ces deux abbesses et plusieurs autres personnes du premier rang admiraient sa prudence, un religieux, je ne sais par quel esprit, fit des plaintes aux supérieurs majeurs qui, sans approfondir les choses, lui infligèrent une pénitence. Il la reçut avec soumission et l'accomplit sur-le-champ avec joie. Quelque temps après, le visiteur, étant sur les lieux et ayant reconnu son innocence, lui dit qu'il aurait dû se justifier auprès du P. Général et suspendre l'exécution de la peine. « Il ne faut pas tant raisonner, dit-il, quand il s'agit d'obéir. L'obéissance, aussi bien que la foi, doit être aveugle, et ne souffre aucune discussion. Ces occasions sont si rares que lorsqu'elles se présentent, nous devons les saisir pour apprendre à nos religieux comme il faut obéir. »

Sa sagesse ne brilla pas moins durant les six ans qu'il fut prieur de Saint-Éloi de Noyon (1). Il s'y acquit une si grande réputation que les supérieurs des maisons religieuses venaient le consulter dans les affaires les plus graves et les plus épineuses de leurs monastères. En cet temps-là le Roi révoqua l'édit de Nantes et on travailla partout à la conversion des hérétiques. Il y avait à Noyon une jeune demoiselle dont l'esprit et les talents étaient extraordinaires. Plusieurs savants ecclésiastiques et des missionnaires expérimentés avaient mis tout en œuvre pour gagner à Jésus-Christ cette âme engagée dans l'erreur, mais sans aucun succès. Dans son idée, elle sortait toujours victorieuse de ces discussions. Elle n'était pas même ébranlée. On la regardait comme une malade désespérée dont on ne devait attendre que la mort, lorsque M. l'évêque de Noyon (2), par une dernière tentative, engagea le prieur de Saint-Éloi à travailler au salut de cette âme. Le Père jugea qu'outre les raisons il fallait beaucoup de prudence et d'adresse pour ne point révolter un esprit qui n'était déjà que trop aigri. En l'abordant, il lui dit : « Made-
« moiselle, je viens vous trouver pour vous dire que je veux embrasser
« votre religion, si vous pouvez me prouver que je suis dans l'erreur ;
« mais aussi si je puis vous faire voir que vous êtes dans l'égarement,
« et qu'il n'y a point de véritable religion que la nôtre, il faut que vous
« l'embrassiez. » La demoiselle trouva la proposition raisonnable. Il lui fit en même temps présent d'une miniature très fine qui représentait la Vierge portant l'enfant Jésus entre ses bras, et, voyant qu'elle était charmée de la délicatesse de la pièce, il lui donna tout le temps de l'admirer. Il la conduisit ensuite peu à peu à lui dire ses difficultés. Elle

(1) De 1687 à 1693.

(2) François de Clermont-Tonnerre, évêque de Noyon de 1661 à 1701.

déclama d'abord contre les prétendues superstitions de l'Église romaine. Le Père lui répondit avec douceur pied à pied, sans contrainte, et sans vouloir dominer, mêlant toujours l'agrément de la conversation avec la force et l'efficacité des preuves de la religion. Il leva enfin le voile qui lui cachait la vérité. Elle se convertit, fit publiquement abjuration des erreurs de sa secte, et depuis ce temps elle regarda Dom de l'Hostallerie comme son père en Jésus-Christ. Quelques années après, étant retournée à Fontenay-le-Comte, son pays, elle épousa un riche gentilhomme du Poitou, qui à la noblesse joignait une grande piété. Elle devint l'exemple de son sexe, et lorsque ses affaires l'appelaient à Paris, elle ne manquait pas de venir voir celui qui l'avait conduite au bercail de l'Église. Elle se prosternait à ses pieds et ne se levait point qu'elle n'eût reçu sa bénédiction. C'est ce qu'ont vu plusieurs Pères de Saint-Germain-des-Prés qui m'ont raconté ces circonstances.

Quoique le R. P. eut une conduite aisée qui le faisait également aimer des bons et des mauvais religieux, il regardait la supériorité comme un état dangereux. Il se plaignait souvent qu'elle le séparait de Dieu, qu'avant qu'il fût supérieur il passait deux heures de suite en oraison, que ce temps ne lui durait qu'un moment, que la supériorité épuisait tous ses instants et lui desséchait le cœur. Il écrivit au Chapitre général des lettres très pressantes pour obtenir sa décharge; mais on n'y eut aucun égard, et malgré qu'il en eût, il fut obligé de porter encore pendant six ans le joug de la supériorité aux Blancs-Manteaux (1).

Dom de l'Hostallerie fut ensuite visiteur de la province de France, et ensuite de celle de Normandie : il contenta également dans l'une et l'autre. Étant visiteur de Normandie, il remarqua que les religieux de ce pays ayant beaucoup d'esprit, il ne suffisait pas de les faire passer par l'étude de la philosophie et de la théologie, qu'il fallait encore leur apprendre les langues grecque et hébraïque. Il demanda à la diète un maître pour les leur enseigner à Bonne-Nouvelle de Rouen. On le lui accorda après bien des résistances, et on a reconnu depuis qu'il avait eu raison. Cet établissement eut un grand succès, et il en sortit de si excellents sujets qu'ils furent eux-mêmes jugés capables d'enseigner ces langues dans les autres provinces.

En 1705, il fut élu prieur de Saint-Denis en France. Dès lors il son-

(1) Dom de l'Hostallerie fut prieur des Blancs-Manteaux de 1693 à 1699. Les Chapitres généraux le nommèrent en 1699 visiteur de la province de France et en 1702 de celle de Normandie.

gea à faire imprimer l'histoire de ce monastère composée par Dom Michel Félibien (1), et, afin d'en faciliter l'édition, il fit graver toutes les planches aux dépens de la maison. Lorsqu'elle fut imprimée, il la présenta avec l'auteur au Roi, qui la reçut d'un accueil si gracieux que tous les courtisans vinrent lui en faire leur compliment. Quelques jours après, ayant eu l'occasion de parler à Madame de Maintenon, elle lui dit que le Roi avait une estime particulière pour lui, que son compliment lui avait plu, que l'histoire de Saint-Denis lui était agréable et qu'il emploierait à la lire tous ses loisirs.

Son zèle pour la décoration de la maison de Dieu parut singulièrement dans la diligence avec laquelle il fit achever le magnifique ouvrage des grilles de fer qui forment le jubé et ferment les portes collatérales de la nef et du chœur. Ces grilles avaient été commencées par Dom Arnoul de Loo, son prédécesseur.

Dom de l'Hostallerie fut en 1708 choisi comme premier assistant du R. Père Général, Dom Simon Bougis, et, en 1711, du R. Père Dom Arnoul de Loo. En 1713, il devint Vicaire général de la Congrégation par la mort de celui-ci. Son zèle pour les sciences lui fit aussitôt entreprendre la magnifique bibliothèque de Saint-Germain-des-Prés, qu'il fit construire aux dépens de la Congrégation. Il chargea de l'exécution de ce dessein le R. P. Dom Barthélemy Laprade, dont il connaissait le zèle et l'habileté (2).

(1) Dom Michel Félibien d'Avaux, né à Chartres en 1665, fit profession à Notre-Dame-de-Lyre le 9 août 1683, et mourut à Saint-Germain-des-Prés le 25 septembre 1719. Ses études terminées, il entreprit, sur les conseils de Dom Charles le Bouyer, prieur de Saint-Denis, d'écrire l'histoire de cette abbaye et il conduisit ce travail jusqu'à l'an 1660. Il parut sous le titre : *Histoire de l'abbaye royale de Saint-Denis en France, contenant la vie des abbés qui l'ont gouvernée depuis onze cens ans, les Hommes illustres qu'elle a données à l'Eglise et à l'Etat; les privilèges accordés par les souverains Pontifes et par les Evêques; les dons des Rois, des Princes et des autres bienfaiteurs. Avec la description de l'Eglise et de tout ce qu'elle contient de remarquable. Le tout justifié par des titres authentiques, et enrichi de plans, de figures et d'une carte topographique*, in-f°, Paris, 1706. A la demande du Prévôt des Marchands et des Echevins de Paris, il se mit à écrire l'histoire de cette ville et l'annonça au public par un court exposé de son *Projet d'une nouvelle Histoire de la ville de Paris depuis l'origine de sa fondation jusqu'à présent*, in-4°, Paris, 1713. L'ouvrage revu et augmenté par Dom Lobineau parut sous le titre d'*Histoire de la ville de Paris... justifiée par des preuves authentiques et enrichie de plans, de figures et d'une carte topographique*, 5 in-f°, Paris, 1725. Dom Félibien a laissé prête à être imprimée une *Vie de saint Anselme, archevêque de Cantorbéry, avec des observations sur ses ouvrages*. Il publia en outre *Lettre circulaire sur la mort de Madame d'Harcourt, abbesse de Montmartre*, Paris, 1699; et *La vie de Madame d'Humières* dont il a été question plus haut. — Voir Dom Tassin, *Hist. littéraire*, p. 412; Vanel, *Nécrologe de Saint-Germain-des-Prés*, p. 118.

(2) Dom Barthélemy Laprade, né à Souillac dans le diocèse de Cahors, fit profession à Sainte-Croix de Bordeaux le 6 décembre 1665. Il gouverna de 1690 à 1696

Au Chapitre général de 1714, Dom de l'Hostallerie fut élu Général d'une manière qui fit admirer la conduite de la Providence sur la Congrégation. Tous les bons religieux s'en réjouirent ; lui seul s'en affligea. Il sentit le poids de la charge qu'on lui imposait, et l'abondance des larmes qu'il versa dans la cérémonie de son installation fut une preuve de la douleur qu'il ressentait. Ses religieux ne furent pas les seuls à se réjouir de son élection. Notre Saint-Père le Pape l'honora d'un bref (1) par lequel il lui marquait la joie qu'il avait de le voir remplir la première place de la Congrégation, et le Roi Louis XIV lui donna des marques de son estime, l'assurant qu'il pouvait compter sur sa protection royale pour sa personne et pour sa Congrégation. Je ne parle point des religieux des autres ordres ; je dirai seulement que l'un d'eux, homme de mérite et de probité, qui avait vieilli dans les premières charges de son corps, ayant appris l'élection du P. de l'Hostallerie, dit dans une réunion de personnes de distinction qu'il avait connu peu d'hommes qui eussent plus de qualités et de talents pour gouverner que le Père de l'Hostallerie, qu'il avait souvent pris la douceur et la sagesse de sa conduite comme règle de la sienne, qu'on l'avait mis trop tard Général et que, même s'il vivait encore de longues années, la Congrégation le perdrait toujours trop tôt.

Lorsqu'il fut de retour à Paris, il s'appliqua avec tout le zèle possible à maintenir la paix et l'observance dans la Congrégation. Il s'étudia à se faire aimer plutôt qu'à se faire craindre. Son abord était facile et gracieux, ses manières douces et prévenantes, ses paroles toujours assaisonnées d'un grand sens, son humeur toujours égale, et durant les six années qu'il a été Général, il ne lui est jamais échappé aucun trait d'impatience. Il avait fait une étude particulière des Annales et des Actes des saints de l'Ordre de Saint-Benoît pour se remplir de leurs maximes et imiter leurs exemples. Étant Général, il lut toutes les règles et constitutions des autres Ordres religieux, et les avis donnés par le P. Aquaviva, Général des Jésuites, aux supérieurs de sa société, et dans lesquels il trouva les principes d'une sage conduite pour son

le monastère de la Grande-Sauve, et en cette dernière année le Chapitre général le désigna comme prieur de Saint-Maurin. Un an plus tard il était envoyé à l'abbaye de la Grasse pour y remplir l'office de procureur. Obligé de venir à Paris pour les affaires de son monastère, il y fut retenu en 1702 comme procureur général près le Grand Conseil et le Conseil privé du Roi. De 1708 à sa mort, qui arriva le 30 mai 1721, il fut dépositaire des monastères de la Congrégation, et en cette qualité résida à Saint-Germain-des-Prés. — Voir Vanel, *Néerologe...*, p. 126.

(1) Ce bref de Clément XI a été publié par Dom Denis dans son travail, déjà mentionné, sur Dom de l'Hostallerie (Tir. à part, p. 90).

gouvernement (1). Il pratiquait ce qu'il enseignait, savoir que les supérieurs doivent se tenir en garde contre la flatterie, et ne pas aimer à être loués. « Car, disait-il, « on ne voit que trop souvent les supérieurs « qui recherchent les louanges donner leur amitié à ces sortes de « religieux, et ils trouvent ces religieux plus parfaits et plus dignes « d'emploi que les autres. » « La grande maxime, ajoutait-il, est que, « dans la distribution des charges et des emplois de la religion, les « supérieurs ne doivent jamais souffrir que le cœur l'emporte sur la « raison. » Il était persuadé de ce principe de saint Bernard que tout supérieur, aussi bien que chaque officier, doit avoir les deux qualités marquées dans ces paroles de l'Évangile : *Fidelis servus et prudens* ; qu'il doit être prudent pour ne pas se laisser tromper, et fidèle pour ne tromper les autres. Lorsqu'il s'agissait d'élire un supérieur, il tâchait de trouver en lui les deux qualités que la Règle de saint Benoît demande : la probité dans les mœurs et la capacité : *Vitæ autem merito et sapientiæ doctrina eligatur*. Il était persuadé, et il répétait souvent, qu'il ne fallait pas compter trouver des supérieurs sans défauts, qu'il n'y a point d'homme parfait, que celui-là est le plus parfait, non qui n'a point de défauts, mais qui en a moins que les autres.

Il n'avait rien tant à cœur que de contenter ses religieux, et il inspirait aux supérieurs de prendre toutes les voies légitimes pour s'attacher leurs sujets. Quand on a le cœur, disait-il, tout est méritoire parce qu'on fait son devoir par amour. C'est l'esprit de saint Benoît quand il donne aux supérieurs le nom d'Abbé : il veut qu'il conduise en père et non en maître ; que ses religieux agissent avec la sainte liberté des enfants de Dieu, et ne se conduisent point en esclaves qui gémissent sous le fardeau et le portent avec chagrin. Cependant, ajoutait-il, on ne doit point espérer de gagner tous les religieux, ni croire qu'on contentera tout le monde. Jésus-Christ lui-même n'a pas plu à tous, selon le mot de Tertullien : *Christus nec parvus, nec magnus mundo placuit*. On doit néanmoins prendre toutes les voies que dicte la prudence qui n'ont rien d'opposé aux règles, et abandonner le reste à la Providence. Il croyait que, pour la conservation de la paix, on doit dissimuler bien des choses, lorsqu'elles n'ont pas de suites. Il disait à ce propos la parole d'Ennodius : *Time timeri*. Il exhortait les supérieurs à être réservés à faire des corrections publiques, à moins que les fautes ne fussent connues de tout le monde, parce qu'il arrive

(1) Dom de l'Hostallerie se conformait ainsi aux recommandations de Dom Grégoire Tarisse (t. I, p. 60).

rarement que ces sortes de corrections aient un bon effet. La passion et le zèle d'amertume ne doivent jamais entrer dans la réprimande. C'est pourquoi, lorsqu'un religieux commettait une faute secrète, il le reprenait toujours en particulier, et avec précautions pour éviter l'éclat.

Dom de l'Hostallerie était très sensible aux chutes des personnes qui avaient la réputation d'être sages et réglées ; et à cette occasion il disait que l'homme est difficile à connaître, que l'homme était caché dans l'homme même : *Homo latet in homine*. Quand il voyait quelque jeune religieux s'écarter considérablement de son devoir, il craignait fort que dans la suite il ne continuât d'être mauvais. « Quand un fruit, » disait-il, est piqué d'un ver avant qu'il soit mûr, il reste toujours « vicié. Sa maturité paraît lui donner quelque belle apparence, mais « pour peu qu'on l'entame on s'aperçoit bien qu'il est corrompu au « dedans. » Il ne s'étonnait de quelque échappée de jeunesse, pourvu que les écarts ne fussent que l'effet d'une vivacité d'esprit ou de tempérament, et non de la dépravation du cœur. « Ce sont, disait-il, des « fruits tardifs, ce sont des poires de bon chrétien d'hiver : ces fruits « auront leur temps, ils auront leurs mérites quand ils auront mûri « sur la paille. » L'émulation et le désir de paraître ne lui déplaisaient pas non plus chez les jeunes gens. Quand on lui en faisait des plaintes, il répondait : « Un peu de vent donne le mouvement au moulin. Ils « changeront peu à peu leurs idées, et l'amour du bien leur fera faire « dans la suite ce qu'ils ne font d'abord que par un sentiment d'honneur. »

Il avait l'esprit vaste, capable de concevoir, d'entreprendre et d'exécuter de grands desseins. Il joignait à l'étendue de l'esprit la pénétration et la délicatesse. Sa réplique toujours présente était fine et sentencieuse. Rarement il parlait sans que son dire ait son sel, sa fin, son utilité, et ne fût accompagné d'agrément, mais d'un agrément modeste et religieux. Il avait le talent de soutenir et d'égayer la conversation, et même de la ranimer. Sa physionomie était prévenante, gracieuse et en même temps majestueuse. Il avait le front large, les yeux vifs, la taille grande et avantageuse. Sa présence imprimait l'amour et le respect. Il pensait heureusement et s'exprimait naturellement et avec facilité. Sa douceur, jointe à un air de bonté et de familiarité, lui conciliait les esprits et les cœurs. Dès qu'il paraissait, chacun s'empressait de le prévenir, de l'accompagner, de l'entretenir. Il répondait à ces marques d'attachement par un accueil obligeant. On lisait dans ses yeux et sur son front toujours serein les tendres et paternelles dispositions de son

cœur : il les rendait également sensibles à tous. Son air ouvert donnait occasion aux plus timides de parler et de dire ingénument leur pensée : c'était à ceux-là qu'il s'attachait le plus ; il les encourageait et les réveillait par des questions à propos, il s'abaissait et se mettait à leur portée. Le temps qu'on passait avec lui semblait toujours trop court. Dans ces sortes de conversations, il se ménageait l'occasion de dire agréablement à chacun des vérités sans que l'on s'en offensât. Il était maître de ses expressions et donnait un tel tour à sa censure que la seule impression qu'elle laissait était le désir de se corriger.

Son bon esprit et la réflexion lui avaient formé un goût exquis pour juger des ouvrages de l'esprit et de l'art. Rien ne lui échappait ni dans les pièces d'éloquence, ni dans les ouvrages historiques ou polémiques : il saisissait vite le point de la difficulté dans les disputes comme dans les affaires litigieuses. Il entendait parfaitement le dessin, jugeait sainement des morceaux d'architecture, de sculpture et de peinture, et s'en expliquait dans les termes propres à chaque art. Il était impénétrable sur ce qui devait être secret. Il aimait et cherchait à faire plaisir. Le reproche qu'on lui faisait d'avoir souvent fait des ingrats ne l'a jamais empêché de rendre de bons offices. Sa sagacité était merveilleuse pour découvrir le mérite caché : aussitôt qu'il l'apercevait, il le tirait de l'obscurité.

Sa conduite n'avait rien de dur ; et c'est par cet endroit qu'il a conservé la paix dans la Congrégation et qu'il l'a gouvernée dans des temps très difficiles où il avait besoin de toute sa tête. On a admiré sa prudence au dedans et au dehors, et on a eu peine à comprendre comment il a pu se tirer des affaires les plus épineuses et éviter les pièges que les ennemis de la Congrégation lui avaient dressés.

Dom de l'Hostallerie avait le débit fort aisé, et il n'était jamais embarrassé quand il paraissait devant les personnes du premier rang. On ne pouvait lui refuser l'attention et l'estime. Le roi Louis XIV l'honora plusieurs fois de l'une et de l'autre. Lorsqu'il fut le saluer en qualité de Général, le roi écouta avec plaisir le compliment qu'il lui fit et, après l'avoir entendu, il l'assura qu'il était plein d'estime pour lui et pour la Congrégation. Il eut encore le même avantage lorsqu'il alla à Vincennes saluer pour la première fois le jeune monarque qui venait de succéder à la couronne. Il lui fit un compliment qui charma la cour qui était présente : le jeune roi parut lui-même fort content et lui présenta sa main à baiser, ainsi qu'à tous les religieux qui l'accompagnaient.

Dans les discours et exhortations qu'il faisait à ses religieux, il était

fort pathétique et persuadait aisément. Ceux qui l'ont eu pour supérieur, avouent qu'il avait le don de la parole à un degré éminent et qu'ils n'ont jamais entendu un supérieur qui parlât avec plus de facilité, de naturel, et qui tournât mieux une conférence. Il joignait à la parole l'exemple d'une vie très sainte et très régulière. Il était très retiré et ne se répandait point au dehors, et pendant les quarante-cinq ans qu'il a été supérieur, on peut dire qu'il n'est jamais sorti que pour des affaires très pressantes. Sa maxime était que les religieux doivent honorer les grands et prier beaucoup pour eux ; mais qu'ils ne doivent point être courtisans ; que les grandes assiduités près d'eux sont presque toujours au détriment de la religion, et qu'ordinairement ceux qui les rendent cherchent moins le bien de l'ordre que leur intérêt particulier.

On peut dire que son amour pour la pauvreté fut extrême. Il n'a jamais voulu avoir d'argent en maniement, ni même garder un sou dans sa chambre du soir au lendemain. Lorsqu'il revenait de voyage, il le remettait à son secrétaire ou à l'officier du temporel, auquel il rendait un compte exact de sa dépense. Son secrétaire lui représentant un jour que sa robe était toute déteinte et qu'elle ne convenait pas à sa dignité de Général, il lui répondit que la pauvreté était l'ornement d'un moine. Sur ce principe il voulait que tout ce qui était à son usage fût de la dernière simplicité, qu'il n'y eût rien de superflu dans sa chambre et que ses habits fussent de l'étoffe la plus commune.

Il avait une grande attention à secourir les pauvres. « Soulageons les « pauvres, disait-il, et prenons garde de tomber dans le défaut que « saint Bernard reprochait aux religieux de son temps, qu'ayant le « nécessaire en abondance, ils ne pensaient pas à ceux qui sont dans « la disette : *Nesciunt misericordiam, quia nesciunt miseriam*. » Il ne sortait jamais en ville ou à la campagne sans demander de l'argent aux officiers du temporel pour faire des aumônes qu'il accompagnait toujours de quelques paroles pour l'instruction et la consolation des pauvres.

Je ne dois pas omettre sa sobriété et sa mortification. Pendant les douze dernières années de sa vie, il ne but que de l'eau chaude à ses repas, et, lorsqu'on oubliait de lui en servir au réfectoire, il n'en demandait point, car son humilité lui persuadait que rien ne lui était dû. Il passait tout son repas sans boire, se contentant à la fin de prendre un coup d'eau froide dans l'aiguière commune, quoiqu'elle lui fût contraire à cause des coliques auxquelles il était sujet. Il mangeait très peu de poisson : une soupe au lait et un plat d'œufs faisaient toutes ses délices. Il fallait que la maladie l'accablât pour qu'il s'absentât de la

communauté. Jamais il ne souffrit qu'on lui servît quelque chose de particulier, soit au réfectoire, soit à l'infirmerie. Il ne mangea dans sa chambre ou à l'infirmerie que quand la maladie et le grand âge le privèrent de la consolation d'être avec ses frères dans le réfectoire commun, et alors il redoubla d'attention pour qu'on ne lui donna que ce qui était servi aux autres, fuyant en tout la distinction.

Quoiqu'il fut d'une humeur agréable et enjouée, il était fort intérieur : il aimait les religieux d'oraison, et prenait leur parti dans l'occasion. Son respect pour les lieux saints allait jusqu'au scrupule ; lorsqu'il était obligé d'aller en ville, on n'a jamais pu, soit en allant, soit en revenant, le faire passer par l'église pour abrégér son chemin, quelque fatigué qu'il fût, même dans sa vieillesse. « Il ne faut pas, disait-il, faire un passage de la maison de Dieu ». Sa dévotion envers la sainte Vierge était tendre et affective : tous les jours il allait faire ses prières devant son image à l'entrée de la grande chapelle qui lui est consacrée dans l'intérieur du monastère de Saint-Germain-des-Prés, et, comme cette image est à portée, il avait coutume après sa prière de lui baiser les pieds. Il prenait tous les jours sur ses occupations le temps nécessaire pour réciter son chapelet ; et il a avoué à une personne digne de foi que, depuis son entrée en religion, il n'avait jamais manqué de s'acquitter de cette dévotion et que les plus grandes faveurs qu'il avait reçues de Dieu lui avaient été accordées par les mérites et l'intercession de la Reine des cieux. Son innocence et son amour de la pureté étaient grandes. Un Supérieur à qui il découvrait l'état de son âme a déclaré avoir reçu de lui l'aveu que, par la miséricorde de Dieu, il n'avait jamais commis aucun acte extérieur contre la pureté.

Il était particulièrement attaché au Saint-Siège et tâchait en toute occasion d'inspirer le respect pour celui qui le remplit. Il disait hautement que la Congrégation de Saint-Maur ne prospérerait qu'autant qu'elle serait inviolablement attachée à la chaire de Saint-Pierre, qui est le centre de l'unité. Il répétait souvent ces paroles de saint Jérôme : *Cathedræ Petri consocior, nunquam ab ea divellar.*

Son amour pour la Congrégation n'avait pas de bornes. Il n'a rien omis pour la faire prospérer en vertus, et pour étendre la réforme. Il a tout mis en œuvre pour y réussir. Il n'en excluait pas même les petits monastères et faisait à ce sujet l'application de ces paroles de l'Écriture : *Colligite fragmenta ne pereant.* On ne peut exprimer le zèle qu'il avait pour soutenir les études dans la Congrégation. Il avait dessein de mettre cent religieux à Saint-Germain-des-Prés, cinquante pour faire l'office divin, et cinquante pour étudier et travailler aux éditions des

Pères et des auteurs ecclésiastiques. Il voulait entreprendre une nouvelle édition des conciles, et avait déjà nommé des religieux pour y travailler ; il voulait établir dans les provinces des académies : une pour la langue française, une pour l'histoire ecclésiastique et monastique, et une pour l'Écriture sainte ; mais sa vie et son gouvernement ont trop peu duré pour de si grandes entreprises.

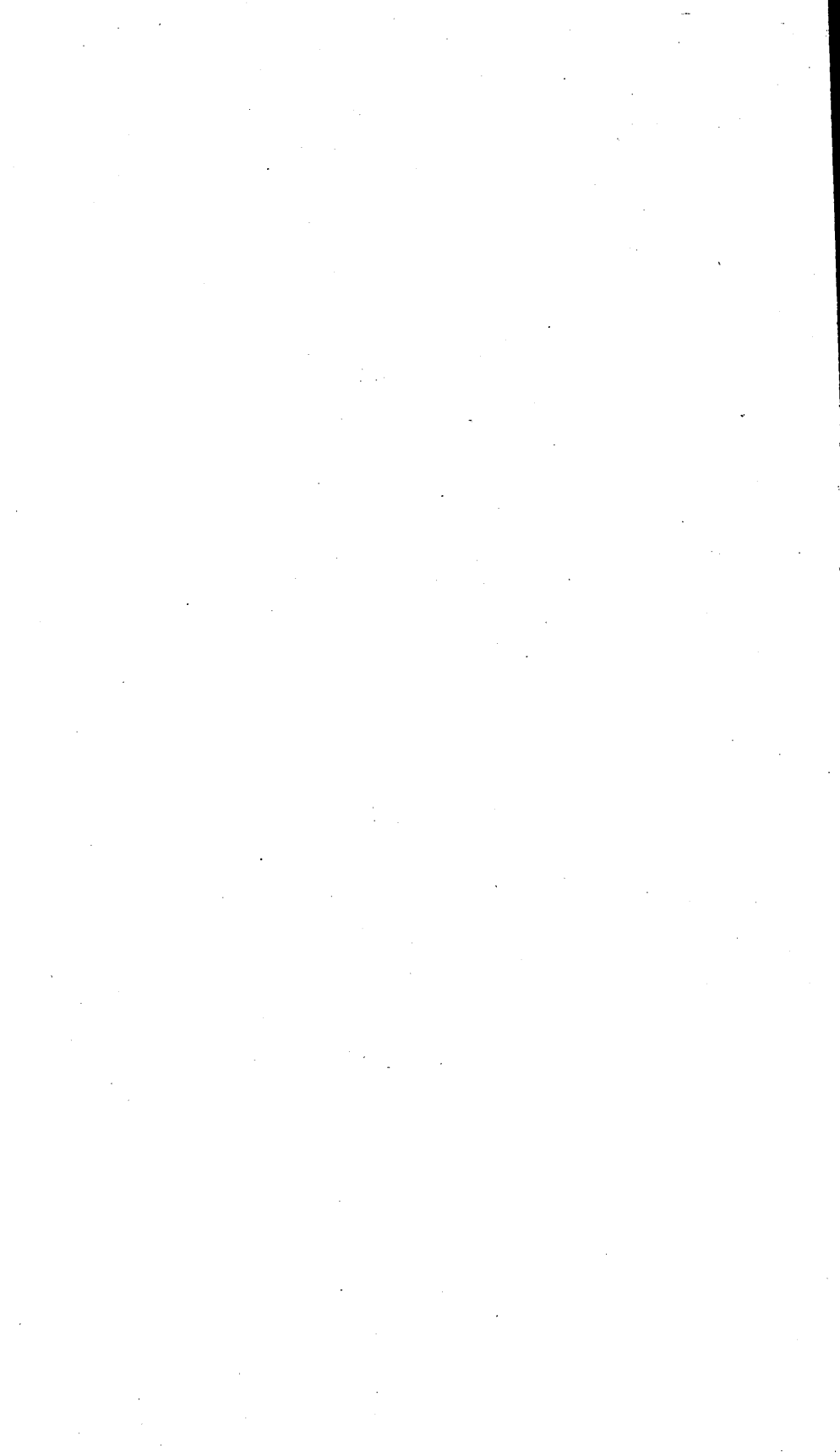
Ce qu'il y a de plus admirable dans le R. P. de l'Hostallerie, c'est que pendant son Généralat il n'a jamais perdu un moment la fermeté et l'égalité d'esprit dans les affaires les plus importantes et parmi les maladies compliquées dont une seule était capable d'ébranler la plus solide vertu et la patience la plus à l'épreuve. Il a gouverné dans les temps les plus difficiles, et il fallait un esprit aussi éclairé et aussi patient que le sien pour soutenir avec une constance aussi sage que courageuse les fâcheux contre-temps qui sont arrivés pendant son administration. Sa conduite douce et aimable contribua beaucoup à maintenir la paix dans la Congrégation : sa religion et sa générosité lui firent dissimuler et presque aussitôt oublier les échappées de quelques particuliers. Dieu, pour épurer sa vertu, permit qu'il eût des ennemis qui n'omirent rien pour lui faire de la peine : mais les libelles qu'ils écrivirent et débitèrent contre lui firent dès le moment et feront éternellement leur confusion. Il en découvrit le principal auteur : non seulement il lui pardonna, mais, poussant sa charité plus loin, il ne voulut pas le faire connaître. J'ajouterai qu'il rendit des services très considérables à des personnes qui l'avaient persécuté et auxquelles il s'efforça d'en dérober la connaissance, tant sa vertu était pure et désintéressée.

Enfin au Chapitre général de 1720, les deux RR. PP. assistants, qui savaient combien il était important de le conserver, le supplièrent de ne point demander sa décharge. Il combattit fortement leurs raisons : ils redoublèrent leurs instances, et, faisant valoir les fâcheuses circonstances des temps, ils lui firent un point de religion et de conscience de laisser au moins agir la Providence. Il répondit qu'elle se déclarait assez par ses infirmités et son grand âge. Enfin, comme ils lui alléguèrent qu'il avait la sagesse, le zèle et l'expérience, il leur répondit agréablement avec saint Jérôme : *Crescente sapientia, cætera decrescunt*. Il fit en effet parler si haut ses infirmités et son âge de quatre-vingts ans, qu'on lui accorda ce qu'il souhaitait ardemment.

Après la nomination des supérieurs, Dom de l'Hostallerie reprit avec joie son rang après eux, attendant en patience les ordres de ceux que Dieu avait mis au-dessus de lui. Le très révérend Père Général lui ayant

offert le monastère qui lui convenait le plus, il choisit celui de Saint-Germain-des-Prés. Il y fut reçu de toute la communauté avec une joie si respectueuse qu'il semblait qu'on honorait autant en lui le simple religieux que le Général : de son côté, il fit paraître une si grande gaieté que tout le monde admira sa vertu et sa force d'esprit. Son grand âge et ses infirmités ne lui permettant pas de suivre régulièrement les exercices, on lui donna une chambre à l'infirmerie où il vivait dans une très grande tranquillité, ne demandant rien et se contentant pour s'occuper de cinq ou six livres, surtout de saint Augustin dont il avait toujours aimé la doctrine. Tout infirme qu'il était, il se traînait tous les jours à l'église pour assister à la grand'messe et à vêpres. Après le repas, lorsqu'il pouvait descendre, il se rendait au jardin dans le temps des récréations; s'il ne le pouvait, il restait seul chez lui, s'entretenant avec Dieu. Lorsqu'on lui rendait visite, on ne voyait rien de chagrin en lui, et on ne s'apercevait pas qu'il avait quatre-vingts ans et qu'il était accablé d'infirmités. Il recevait tout le monde avec des manières si agréables qu'on en était charmé. Le domestique qui le servait voyant comme il lui était familier, prit la liberté de le prier de lui apprendre à lire : aussitôt le R. Père s'offrit de le faire.

Au commencement du mois de mars 1721, Dom Charles de l'Hostallerie se trouva plus mal qu'à l'ordinaire et ne put aller à l'église. Sa maladie s'étant déclarée par une petite fièvre qui le prit un soir comme on le couchait, il pensa sérieusement à se disposer à mourir. Il reçut les derniers sacrements avec la même piété qui nous avait édifiés durant le cours de sa vie. Cependant on s'efforçait de le soulager, et comme, après une troisième saignée, son supérieur lui donnait quelque espérance de vie, il lui dit comme autrefois sainte Monique à saint Augustin : *Quid hic facio?* Il soupirait après le souverain Bien, et s'entretenait intérieurement avec Dieu. Les dernières paroles qu'il prononça furent : *Moriatur anima mea morte iustorum*. Dieu exauça sa prière; et il expira le 18 mars, âgé de plus de quatre-vingts ans, dont soixante-trois passés en religion et quarante-cinq dans la supériorité, aimé et regretté de tous les bons religieux.



APPENDICE

DU R. P. DOM NOËL MARS (1)

Dom Jean-Noël Mars, neveu d'un autre grand religieux du même nom qui fut la plus grande lumière de la Société de Bretagne, mourut à Marmoutier le 25 de novembre 1702, âgé de quatre-vingt-dix ans dont il avait passé soixante-quatorze dans l'état religieux. Il était natif de la ville d'Orléans et n'avait pas encore seize ans quand il prit l'habit dans la Société de Bretagne. Lorsqu'elle fut unie à la Congrégation en 1628, son noviciat n'était pas encore achevé. Il le recommença au monastère de Redon, où il fit profession le 24 de décembre 1630. Il fut procureur pendant 45 ans dans plusieurs maisons dont il a écrit l'histoire. Il a composé quelques autres petits ouvrages, entre lesquels sont les vies des saints de Marmoutier, et un petit traité de la mort qu'il fit pour se la familiariser davantage. C'est aussi pour cette raison que, dix ans avant sa mort, il fit faire son cercueil, où il se

(1) Cette notice empruntée à l'*Histoire manuscrite de la Congrégation de Saint-Maur* se trouve en grande partie et presque textuellement dans l'*Histoire littéraire* (p. 189) de Dom Tassin. Celui-ci y ajoute quelques renseignements bibliographiques. Le seul ouvrage que fit imprimer Dom Jean-Noël Mars fut la *Vie du vénérable Père Mars, Supérieur général des Bénédictins de la Société de Bretagne. Par Dom Noël Mars, son neveu*. In-12, Rennes, 1650. Il composa en outre *Vita venerabilis Patris Francisci Bineti, monachi Benedictini, majoris Prioris in abbazia Majoris Monasterii prope Turones, et primi Generalis Ordinis Minimorum*; un *Traité sur la mort*. Il écrivit l'histoire des monastères dont il fut successivement procureur. M. A. Dupré a publié : *Histoire du royal monastère de Saint-Lomer de Blois, recueillie par Dom Noël Mars, grand in-8, Blois, 1869*; M. A. Lemasson : *Histoire du royal monastère de Saint-Jacut, composée en 1649, in-8, Nantes, 1917*; M. Jourdan de la Passardière, *Histoire de l'abbaye de Landevennec, dans le Bulletin diocésain d'Histoire de Quimper et de Léon, 1912*. Le plus grand nombre des écrits de Dom Jean-Noël Mars se trouve parmi les manuscrits de la Bibliothèque de Tours : n° 80, 81, le *Psautier, les Cantiques, les Hymnes, la Messe traduits en français*; — n° 1174, *Abrégé de l'histoire chronologique des roys et ducs de Bretagne Armorique avec une chronologie des Papes qui ont gouverné l'Eglise*; — n° 1219 (et 1327), *Vita Septem Dormientium*; — n° 1378, *Brevis historia Majoris Monasterii*; — n° 1379, *Recueil de la main de Dom Noël Mars*. On y remarque *Tractatus Augustinus benedictinus de Gratia*, abrégé d'un travail de Dom Gabriel Lacodre : *Traditio benedictina de Gratia*.

couchait souvent pour s'y mieux disposer. Devenu aveugle à l'âge de quatre-vingts ans, il n'en devint pas plus incommode à ses frères et suivit autant qu'il le put les exercices de la régularité : il disait que Dieu le punissait de ses curiosités et il l'en bénissait. Au bout de dix-huit mois, un oculiste lui rendit la vue : mais deux ans avant sa mort, il tomba en apoplexie et demeura paralytique. Cette incommodité ne diminua en rien de cet air serein qui est le fruit d'une bonne conscience ; il se faisait lire tous les jours quelque chose de son traité sur la mort, et se faisait porter à l'église pour assister à la messe et aux vêpres. Sa patience et sa résignation le firent autant estimer que son humeur douce et agréable l'avait rendu aimable.

PRINCIPAUX OUVRAGES DE DOM MABILLON

Hymni in laudem S. Adalhardi et S. Bathildis reginæ, officia Ecclesiæ Corbeïensi propria, vel nova edita, vel vetera emendata ; quæ omnia in unum collecta typis vulgata sunt ad ejusdem Ecclesiæ usum, in-8°, Paris, 1677.

Sancti Bernardi Abbatis primi Clarevallensis opera omnia, post Horstium denuo recognita, aucta et in meliorem ordinem digesta, nec non novis præfationibus, notis et observationibus, indicibusque copiosissimis locupletata et illustrata, 2 in-f°, Paris, 1667. En 1690, Dom Mabillon publia une seconde édition, et il se préparait à en donner une troisième lorsqu'il mourut. Elle parut en 1719 par les soins de Dom René Massuet et de Dom François Tixier et elle est reproduite dans Migne, P. L. CLXXXII-CLXXXV.

Acta Sanctorum Ordinis Sancti Benedicti in sæculorum classes distributa,... 9 in-f°, Paris, 1668-1701. Dom Luc d'Achery, bibliothécaire de Saint-Germain-des-Prés, avait recueilli un grand nombre de vies des saints bénédictins, aussi Dom Mabillon plaça son nom en tête de chacun de ses volumes : *Colligere cepit Dominus Lucas d'Achery, Congregationis S. Mauri Monachus et cum eo edidit D. Joannes Mabillon, ejusdem Congregationis, qui et universum opus notis, observationibus indicibusque necessariis illustravit.* Aux deux volumes (8° et 9°) du sixième siècle bénédictin, Dom Mabillon place le nom de son collaborateur Dom Thierry Ruinart. Un dixième volume était presque terminé en 1709 et est demeuré manuscrit. Par un zèle mal entendu Dom Mège et Dom Bastide accusèrent Dom Mabillon d'avoir écarté à tort de sa collection des saints que jusqu'alors on avait revendiqués pour l'Ordre bénédictin et portèrent plainte au Chapitre général. Le 16 décembre 1622 Dom Mabillon avait écrit une lettre à Dom Bastide lui expliquant les motifs qui l'avaient amené à retrancher quelques saints ou à les mettre au rang des douteux (*Œuvres posthumes...*, t. I, p. 433) ; et plus tard il composa des *Mémoires pour justifier le procédé que j'ay tenu dans l'édition des vies de nos*

saints. (Dom P. Denis, *Dom Mabillon et sa méthode historique*, dans *Revue Mabillon*, mai 1910, p. 8, ou Paris, 1910, in-8° de 64 p.). — En tête de chacun des volumes des *Acta Sanctorum*, Dom Mabillon plaça des préfaces très importantes par les conclusions qu'il tire des anciens textes qui y sont publiés pour les usages monastiques, l'histoire ecclésiastique ou profane, la théologie, la liturgie, etc. Elles furent réunies et imprimées en un seul volume par les soins de Dom Hideux et de Dom du Bos sous le titre : *R. P. Domni Joannis Mabillonii Præfationes Actis Sanctorum Ordinis sancti Benedicti, in sæculorum classes distributis præfixæ...*, in-4°, Rouen, 1732.

Dissertatio de Pane Eucharistico Azymo et Fermentato, in-8°, Paris, 1674 : ouvrage dédié au cardinal Bona. *Lettres et écrits sur la question des Azymes dans Œuvres posthumes...*, t. I, p. 77-208.

Vetera Analecta..., 4 in-8°, Paris, 1675-1685, ouvrage réédité sous ce titre : *Analecta, sive Collectio veterum aliquot operum et opusculorum, cum Itinere Germanico, adnotationibus et disquisitionibus Joannis Mabillon Benedictini. Nova editio Mabillonii vita et aliquot opusculis aucta*, in-f°, Paris, 1723.

Animadversiones in Vindicias Kempenses a R. P... Canonico Regulari Congregationis Gallicanæ, adversus D. Franciscum Delfau, Monachum Benedictinum Congregationis S. Mauri, in-8°, Paris, 1677, ouvrage reproduit dans les *Œuvres posthumes...*, t. I, p. 55-76, où il est précédé de l'*Histoire de la Contestation sur l'auteur du livre de l'Imitation*, p. 1-54.

Regi Christianissimo Ludovico Magno, Victori, Triumphatori Pacifico... e monasterio S. Germani a Pratis, Kal. Januarii an. 1679, épître dédicatoire placée en tête du 1^{er} volume des œuvres de S. Augustin. Elle fut en outre publiée séparément en latin et en français, in-4°. Dom Mabillon fut en outre choisi pour écrire la préface qui se trouve au commencement du XI^e et dernier volume des œuvres de ce grand docteur : *In novissimam Sancti Augustini operum editionem Præfatio generalis* (1700). Ces deux écrits ont été placés par Migne en tête du 1^{er} volume des œuvres de S. Augustin, P. L. t. XXXIII, col. 9-28.

De Re Diplomatica libri VI, in quibus quidquid ad veterum instrumentorum antiquitatem, materiam, scripturam et stilum; quidquid ad sigilla... explicatur et illustratur. Accedunt... veterum Scriptorum varia specimina, tabulis LX comprehensa..., in-f°, Paris, 1681. Combattu en 1703 par le R. P. Germon, jésuite, Dom Mabillon se borna à faire imprimer le supplément déjà préparé : *Librorum de re diplomatica supplementum in quo archetypa in his libris pro regulis proposita, ipsæque regulæ denuo confirmantur, novisque speciminibus et argumentis asseruntur et illustrantur*, in-f°, Paris, 1704. Mabillon revoyait et corrigeait son ouvrage lorsqu'il mourut. Cette seconde édition parut en 1709 par les soins de Dom Ruinart.

Méthode pour apprendre l'histoire, in-12, Paris, 1684, ouvrage composé sur la demande du prieur des Feuillants de Florence.

Lettre à un de ses amis sur le premier Institut de l'abbaye de Remiremont, in-4°, Paris, 1684, reproduite dans *Œuvres posthumes...*, t. II, p. 70-91. Dom

Mabillon prouve que les Dames de Remiremont ont été religieuses bénédictines et qu'elles l'étaient encore au XV^e siècle.

De Liturgia Gallicana libri III in quibus veteris Missæ, quæ ante annos mille apud Gallos in usu erat, forma ritusque eruuntur ex antiquis monumentis, Lctionario Gallicano hactenus inedito, cum tribus Missalibus Thomasianis, quæ integra referuntur. Accedit disquisitio de Cursu Gallicano, seu de divinorum officiorum origine et progressu in ecclesiis Gallicanis, in-4°, Paris, 1685 : réimprimé à Paris en 1729. Cet ouvrage se trouve reproduit dans Migne, P. L., t. LXXII, col. 98-448. Le traité de *Cursu Gallicano* a été réimprimé à la fin de l'édition des Préfaces des *Acta Sanctorum Ord. S. Benedicti*.

Museum Italicum seu Collectio veterum Scriptorum ex Bibliothecis Italicis, eruta a D. Johanne Mabillon et D. Michaelae Germain. Tomus primus in duas partes distinctus. Prima pars complectitur eorundem iter Italicum litterarium; altera vero varia Patrum opuscula, et veterum monumenta, cum Sacramentario et Pœnitentiali Gallicano, in-4°, Paris, 1687. Le monument le plus important de ce volume est un ancien sacramentaire gallican trouvé dans l'abbaye de Bobbio. Il est reproduit au t. LXXII, col. 448-580, de la P. L.; mais par une singulière distraction les éditeurs le donnent comme publié par Muratori. — *Musei Italici tomus secundus, complectens antiquos libros rituales sanctæ Romanæ Ecclesiæ, cum commentario prævio in Ordinem Romanum*, in-4°, Paris, 1689. Après un savant commentaire in *Ordinem Romanum*, Dom Mabillon publie quinze Ordres Romains qui font connaître les cérémonies ecclésiastiques ainsi que la discipline de l'Église à diverses époques. Le *Museum Italicum* a été réimprimé en 1724.

Réponse des religieux Bénédictins de la province de Bourgogne, à un écrit des Chanoines Réguliers de la même province, touchant la préséance dans les États, in-4°, Paris, 1687. — *Réplique des Religieux Bénédictins de la province de Bourgogne, au second écrit des Chanoines Réguliers de la même province*, in-4°, Paris, 1687. Dans ces écrits se trouve discutée la question de la prééminence et de l'antiquité des deux ordres. Reproduits au t. II, p. 174-269, des *Œuvres Posthumes*, ils ont été traduits en latin et publiés à Constance, in-4°, 1706.

Traité où l'on réfute la nouvelle explication que quelques auteurs donnent aux mots de Messe et de Communion, qui se trouvent dans la Règle de Saint Benoît, in-12, Paris, 1689. Les auteurs auxquels répond Dom Mabillon sont l'abbé de Saint-Cyran, Dom Lancelot, l'abbé de la Trappe et Dom Claude de Vert : à l'adresse de ce dernier Dom Mabillon écrit quelques explications supplémentaires qui se trouvent à la suite du *Traité*... reproduit dans les *Œuvres posthumes*, t. II, p. 250-320.

Traité des études monastiques, divisé en trois parties; avec une liste des principales difficultés qui se rencontrent en chaque siècle dans la lecture des originaux, et un catalogue des livres choisis pour composer une bibliothèque ecclésiastique, in-4°, Paris, 1691; 2 in-12, 1692. Cet ouvrage eut plusieurs éditions et fut traduit en latin et en italien. Dans la première partie l'auteur prouve

non seulement l'utilité, mais encore la nécessité de l'étude pour les religieux. L'abbé de Rancé s'éleva contre les assertions de Dom Mabillon qui écrivit *Réflexions sur la Réponse de M. l'Abbé de la Trappe au Traité des études monastiques*, in-4°, Paris, 1692; 2 in-12, 1693. Dans les *Œuvres Posthumes... t. I*, p. 365-418, on lira avec intérêt : *Histoire de la Contestation sur les Études monastiques, entre le R. Père Armand-Jean Bouthillhier de Rancé, Abbé de la Trappe, et Dom Jean Mabillon, Religieux de la Congrégation de St-Maur, et diverses lettres s'y rapportant. Au Traité des Études monastiques on peut joindre l'écrit suivant : De Monasticorum studiorum ratione ad juniores studiosque Congregationis Sancti Mauri monachos D. J. Mabillonius*, dans *Œuvres Posthumes*, t. I, p. 419-425, et au t. II, p. 91-95 : *Avis pour ceux qui travaillent aux histoires des monastères.*

Lettre circulaire, écrite par D. J. Mabillon, au nom de la Mère Prieure du Monastère du Saint-Sacrement, sur la mort de Madame de Blémur, 1696. Œuvres Posthumes, t. I, p. 549.

Règle de N. B. P. S. Benoist avec les statuts de Messire Est. de Poncher, évêque de Paris, pour l'abbaye royale de Chelles, et autres du même diocèse et du même ordre, in-18, Paris, 1697.

Eusebii Romani ad Theophilum Gallum Epistola de cultu Sanctorum ignotorum, in-4°, Paris, 1698. Ce petit écrit eut de nombreuses éditions. Cependant, comme l'auteur dénonçait certains abus dans le culte rendu à des *Saints inconnus*, dont les ossements avaient été trouvés dans les Catacombes, il fut déferé au tribunal du Saint-Office. Mabillon s'expliqua par un petit ouvrage intitulé : *Fr. J. Mabillon commonitoria Epistola ad D. Claudum Estiennot, Procuratorem generalem Congregationis S. Mauri in Curia Romana, super Epistola de cultu Sanctorum ignotorum*, in-4°, Paris, 1698. Le Pape finit par défendre de poursuivre cette affaire, persuadé que, s'il y avait quelque explication à donner, l'auteur la fournirait avec plaisir dans une nouvelle édition : ce qu'il fit en 1705. Les *Œuvres posthumes*, t. I, p. 209-364, donnent les deux éditions de 1698 et 1705 avec de nombreux documents et lettres sur toute cette question.

Lettre d'un Bénédictin à Monseigneur l'évêque de Blois, touchant le discernement des anciennes Reliques, au sujet d'une dissertation de M. Thiers contre la Sainte Larme de Vendôme, in-4°, Paris, 1700. A la suite de cette lettre reproduite dans les *Œuvres posthumes*, t. II, p. 361-382, ont été ajoutés des *Mémoires pour servir d'éclaircissement à l'Histoire de la Sainte Larme de Vendôme.*

Sancti Bernardi de Consideratione libri V ad Eugenium III P. jussu Clementis XI Pontif. Max., in-8°, Paris, 1701.

La mort chrétienne sur le modèle de celle de Notre-Seigneur J.-C. et de plusieurs Saints et grands personnages de l'antiquité; le tout extrait des originaux. Par un R. P. de la Congrégation de Saint-Maur, in-12, Paris, 1702. Une édition en a été donnée par les moines de l'abbaye de Ligugé, in-32, 1893.

Annales Ordinis S. Benedicti Occidentaliū Monachorum Patriarchæ, in qui-

bus non modo res monasticæ, sed etiam ecclesiasticæ historiæ non minima pars continetur, 6 in-f°, Paris, 1703-1739. Les quatre premiers volumes furent publiés par Mabillon, qui eut pour continuateurs Dom Ruinart, Dom Massuet et Dom Martène. A ce dernier on doit le VI^e volume, qui continue l'histoire de l'Ordre jusqu'en 1157. Les *Annales Ordinis S. Benedicti* ont été réimprimés à Lucques, 6 in-f°, 1739-1745, avec des additions considérables.

Dom Vincent Thuillier publia : *Ouvrages posthumes de Dom Jean Mabillon et de Dom Thierry Ruinart*, 3 in-4°, Paris, 1724. Les deux premiers volumes sont consacrés presque exclusivement à Dom Mabillon. Avec quelques ouvrages inédits, ils contiennent la réimpression de plusieurs écrits publiés par l'auteur lui-même, ainsi qu'on a pu le voir dans les notes qui précèdent. On y remarque : *Réponse à une lettre touchant à la validité des vœux d'une religieuse*, 4 septembre 1693, t. I, p. 494. *Sur les dots des religieuses*, t. II, p. 64-69. — Dans le 2^e volume : *Itinerarium Burgundicum a. M.DC.LXXXII*, p. 1-32. — *De quibusdam factis Reverendissimi P. D. Vincentii Marsolli, Congreg. S. Mauri Superioris Generalis*, p. 33-42; — *Discours sur les anciennes sépultures de nos rois*, p. 43-58. — *Votum de quibusdam Isaaci Vossii opusculis*, p. 59-64. — *Réflexions sur les prisons des ordres religieux*, p. 321-335. — *Remarques sur les antiquités de Saint-Denis*, p. 336-360.

TABLE DES MATIÈRES

Du R. P. Dom François Marchon.....	1
Du R. P. Dom François Douay.....	2
Du R. P. Dom René Potier.....	5
Du Frère Jean Pédron.....	7
Du R. P. Dom Jean-Baptiste Houssaye.....	8
Du R. P. Dom Robert Loppin.....	12
Du R. P. Dom Noël Mars.....	12
Du R. P. Dom Charles Aubourg.....	13
Du R. P. Dom Étienne Champeau.....	13
Du R. P. Dom Gilles Blondeau.....	15
Du R. P. Dom Jean Savouray.....	17
Du R. P. Dom Joseph Frizon.....	17
Du R. P. Dom Alexandre Thévin.....	19
Du Frère Marin de Launois.....	20
Du R. P. Dom Bernard Joly.....	21
Du R. P. Dom Jérôme Jourdain.....	23
Du R. P. Dom Jean Mabillon.....	24
Du R. P. Dom Germain Cousin.....	27
Du R. P. Dom Antoine Beaugendre.....	29
Du R. P. Dom Michel Briant.....	31
Du R. P. Dom Nicolas Coulon.....	32
Du R. P. Dom Antoine Texandier.....	33
Du R. P. Dom Antoine Laverot.....	34
Du R. P. Dom René de Goustimenil.....	35
De Jean Brocard.....	36
Du R. P. Dom Thomas Blampin.....	37
Du R. P. Dom Gabriel Mesnager.....	44
Du R. P. Dom Robert Vaclin.....	44
Du R. P. Dom Hubert Maillart.....	48
Du R. P. Dom François de Lamy.....	50
Du R. P. Dom Claude Hémin.....	62
Du R. P. Dom Nicolas Picard.....	64
Du R. P. Dom Antoine Antheaume.....	65
Du R. P. Dom Pierre Gingatz.....	65

Du R. P. Dom Antoine Touchard	66
Du R. P. Dom Pierre Mongé	67
Du R. P. Dom Nicolas Quittebeuf	69
Du R. P. Dom Simon Bougis	71
Du R. P. Dom Augustin Collet	79
Du R. P. Dom Pierre L'Engigneur	80
Du R. P. Dom Simon Champenois	81
Du R. P. Dom François Puissant	82
Du R. P. Dom Julien Aubrée	84
Du R. P. Dom Jean La Gorée	85
Du R. P. Dom Antoine Garonne	87
Du R. P. Dom Pierre Piat	88
Du R. P. Dom Arnaud de Bonnecase	90
Du R. P. Dom Claude Vidal	91
Du R. P. Dom Pierre Gouillard	92
Du R. P. Dom Guillaume Lefèvre	93
Du R. P. Dom Magloire Loz	96
Du R. P. Dom Joseph Titran	98
Du R. P. Dom Simon Riffart	98
Du R. P. Dom Charles du Nesme	99
Du R. P. Dom Benoît d'Auxi d'Hanvoile	100
Du R. P. Dom Jean-Paul du Sault	101
Du R. P. Dom Nicolas Asselin	105
Du R. P. Dom Robert Marcland	107
Du R. P. Dom François Faverolles	112
Du R. P. Dom Simon Mopinot	114
Du R. P. Dom Dieudonné Buisson	118
Du R. P. Dom Adrien Langlois	120
Du R. P. Dom Maur Tassin	124
Du R. P. Dom Nicolas Canteleu	126
Du R. P. Dom Cyrille Godin	126
Du R. P. Dom Vincent Marsolles	127
Du R. P. Dom Laurent de Bourdeilles	133
Du Frère Marc-Antoine Fournier	134
Du R. P. Dom Jacques Duchemin	135
Du R. P. Dom Jacques Le Thiais	135
Du R. P. Dom Pierre Fresné	136
Du R. P. Dom Christophe Pellé	137
Du R. P. Dom Alexandre Duval	138
Du R. P. Dom Alexandre Thévin	138
Du R. P. Dom Jean-Chrysostome Cornet	140
Du R. P. Dom Antoine Pouget	141
Du R. P. Dom Charles Hérissé	143
Du R. P. Dom Eustache Mahé	144

Du R. P. Dom Guillaume Trabouillet	144
Du R. P. Dom Marc Rivard	145
Du R. P. Dom Guillaume Fillastre	145
Du R. P. Dom Thomas Henry	147
Du Frère Louis Hérault	147
Du Frère Étienne Chenet	148
Du Frère Claude Hutten	148
Du R. P. Dom François Filleul	149
Du R. P. Dom Guillaume Jamet	149
Du R. P. Dom François Gillot	150
Du R. P. Dom Étienne Galland	151
Du R. P. Dom André Jannel	151
Du R. P. Dom Jérôme Malherbe	155
Du R. P. Dom Claude Gennard	157
Du R. P. Dom Nicolas de Villeneuve	158
Du R. P. Dom Pierre Boullido	160
Du R. P. Dom Nicolas Doé	161
Du R. P. Dom Martin Filland	163
Du R. P. Dom Pierre de Bourges	166
Du R. P. Dom Henri Charlier	167
Du R. P. Dom Pierre Louët	170
Du R. P. Dom Jean Gellé	171
Du R. P. Dom Jacques Irrebert	175
Du R. P. Dom Nicolas Hougats	175
Du R. P. Dom Jacques Houdard	177
Du R. P. Dom Robert Morel	178
Du R. P. Dom François Anceaume	183
Du R. P. Dom Étienne Verdelle	187
Du R. P. Dom Jean Goué	188
Du R. P. Dom Claude Dupré	189
Du R. P. Dom Guillaume Gruel	197
Du R. P. Dom François Bridon	198
Du Frère Pierre Darmand	199
Du R. P. Jean Fouques	201
Du R. P. Dom Ursin Durand	202
Du R. P. Dom Charles de l'Hostallerie	204
APPENDICE. Du R. P. Dom Noël Mars	223
Principaux ouvrages de Dom Mabillon	224

ARCHIVES DE LA FRANCE MONASTIQUE

ABBAYES ET PRIEURÉS DE FRANCE

NOTICES HISTORIQUES ET BIBLIOGRAPHIQUES

Par le R. P. Dom BESSE

Congrégations monastiques et canonales. (INTRODUCTION).

1 vol. in-8, xxxii-352 p. 18 fr.

TOME I^{er}. Provinces ecclésiastiques de Paris (Diocèses de Paris, Chartres, Blois, Orléans et Meaux).

1 vol. in-8, xxiv-396 p. 18 fr.

TOME II. Provinces ecclésiastiques d'Aix, Arles, Avignon et Embrun (épuisé) 18 fr.

TOME III. Provinces ecclésiastiques d'Auch et de Bordeaux 18 fr.

TOME IV. Provinces ecclésiastiques d'Albi, de Narbonne, de Toulouse. 18 fr.

TOME V. Province ecclésiastique de Bourges. 1 vol. in-8 18 fr.

TOME VI. Province ecclésiastique de Sens. 1 vol. in-8 18 fr.

TOME VII. Province ecclésiastique de Rouen. 1 vol. in-8 18 fr.

TOME VIII. Province ecclésiastique de Tours. 1 vol. in-8 20 fr.

TOME IX. Province ecclésiastique de Vienne (*Pour paraître ultérieurement*).

LES MOINES DE L'ANCIENNE FRANCE

Tome I^{er} : Période gallo-romaine et mérovingienne, par le R. P. Dom

BESSE. — 1 vol. in-8, xii-571 p. (*épuisé*) 20 fr.

L'Académie française a décerné à cet ouvrage le prix du baron de Courcel (1907)

Les Dépendances de l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés,
par DOM ANGER. 3 volumes — ; le vol. 18 fr.

Documents et Mélanges Mabillon.

Publiés à l'occasion du deuxième
anniversaire séculaire de sa mort.

1 volume in-8 de xlviii-376 p. 18 fr.

Mémoires du R. P. Dom Audebert de la
Congrégation de Saint-Maur, 1643-1654.

Publiés par le R. P. Dom GUILLOREAU.

Un vol. in-8 (*épuisé*) 18 fr.

Histoire de l'Abbaye de Sainte-Croix de Bordeaux,

par M. CHAULIAC. 1 volume in-8 de 408 p. 18 fr.

Recueil de Chartes et Documents de Saint-Martin-des-Champs, monastère parisien, par J. Depoin, *secrétaire général de la Société historique du Vexin* (5 volumes in-8).

Tomes I, II, III : le vol. : 18 fr. — Tomes IV, V : le vol. 20 fr.

L'Abbaye exempte de Cluny et le Saint-Siège. Étude sur le développement de l'Exemption Clunisienne des Origines jusqu'à la fin du XIII^e siècle, par G. LÉTONNELIER, *archiviste-paléographe, licencié ès lettres.* Un vol. in-8° 20 fr.

Les Chartes de l'Ordre de Chalais (1101-1400), 3 vol., par J.-CH. ROMAN, *archiviste-paléographe.* Le vol. in-8° 20 fr.

Les Écoles épiscopales et monastiques avant les Universités, par LÉON MAÎTRE (2^e édition). Un vol. in-8° 20 fr.

La « Vie des Justes », de Dom MARTÈNE, publiée par Dom HEURTEBIZE, tomes I^{er} et II^e. Le vol. in-8° 20 fr.

Bibliothèque des Bénédictins de Saint-Vanne, par J. GODEFROY. Un vol. in-8° 20 fr.

BX3033

.A3M4

V.1-3

1693739

SWIFT HALL LIBRA

UNIVERSITY OF CHICAGO



57 873 537

